

Les plumes du chemin

Carnets de confinement

20 mars 2020 - 25 avril 2020



Sourires à distance



Compostelle 2000

Aux amis des mots

Que ces temps de confinement n'arrêtent pas votre écriture ! Au contraire, saisissez crayon, stylo, ordinateur, laissez-vous aller à rêver.

Quelques propositions comme autant de prétextes à écrire :

1- *« Dans ma rue il y a... » Allez-y, pas dans la rue ! dans votre souvenir, votre imagination. Dites-nous votre rue, le bout de la rue, ses odeurs et ses bruits...*

Si vous en avez envie, appuyez-vous sur le poème de Paul Eluard en PJ.

2- *D'une fenêtre à l'autre :*

Vous êtes chez vous, installez-vous près d'une fenêtre.

Dans le fond, je ne sais pas ce qui est important, ce que l'on regarde ou ce que l'on voit ? Ce que l'on imagine...

De votre fenêtre vous voyez sans doute d'autres fenêtres, une seule suffit... qui vous intrigue, vous fascine, par un détail, un volet fermé, un rideau qui tremble... Regardez-la bien, faites des hypothèses... Qui habite là ?

« Fenêtre sur cour », vous connaissez ? et « Le fantôme du chapelier » de Simenon...

Et vous pouvez découvrir les trente-sept « Fenêtres sur le monde » de Raymond Bozier, chacune liée à une expérience de vie.

Donc, à partir de ce thème universel de la fenêtre, écrivez un texte, un drame ou peut être un rien, un instant, une attente, et si pas de fenêtre en face, vous avez le ciel fenêtre sur le monde. Donnez un titre à votre texte.

3- *Jeu à partir d'un mot :*

Et pas n'importe lequel... CORONAVIRUS

Donc torturez ce mot, tordez-le, tachez d'en extraire des mots (par ex : corps, virus, vie, rue, ru, ruse, navire, or, horset bien d'autres encore) et composez un texte utilisant un max de mots de votre liste, associés à d'autres bien sûr. Faites-vous plaisir.

Danièle Tournié, le 20 mars 2020

Dans Paris

*Dans Paris il y a une rue;
Dans cette rue il y a une maison;
Dans cette maison il y a un escalier;
Dans cet escalier il y a une chambre;
Dans cette chambre il y a une table;
Sur cette table il y a un tapis;
Sur ce tapis il y a une cage;*

*Dans cette cage il y a un nid;
Dans ce nid il y a un œuf,
Dans cet œuf il y a un oiseau.*

*L'oiseau renversa l'œuf;
L'œuf renversa le nid;
Le nid renversa la cage;
La cage renversa le tapis;
Le tapis renversa la table;
La table renversa la chambre;
La chambre renversa l'escalier;
L'escalier renversa la maison;
la maison renversa la rue;
la rue renversa la ville de Paris.*



Paul Eluard



DANS MA RUE

Rue d'hier et d'aujourd'hui

Dans ma rue, il y a de l'herbe qui commence à pousser dans les interstices du bitume. De l'herbe et aussi de la mousse qui partagent la voie en deux. Un filet d'eau creuse lentement une rigole de chaque côté. Quand il gèle, c'est une vraie patinoire.

Dans ma rue, les trottoirs sont des buttes de terre envahies de pissenlits et de boutons d'or. Parfois, j'entends les sabots d'un cheval ou le cri des enfants en retard qui courent attraper leur car scolaire. Ma rue est en sens interdit mais des voitures et des mobylettes l'empruntent néanmoins pour gagner du temps ; elle sert de raccourci. L'hiver, elle se transforme en piste de luge lorsqu'il a neigé et les gamins du quartier s'en donnent à cœur joie.

Dans ma rue, le camion poubelle ne peut pas venir car elle est trop étroite. Il y a quelques années, il grimpait en marche arrière et son bip de recul me tirait de mes rêves à cinq heures du matin ! Bien souvent je l'ai confondu avec mon réveil. Au printemps, les chats s'y aventurent et détalent la queue en l'air au moindre bruit mécanique ou à la moindre présence humaine.

Dans ma rue, il y a les années qui passent sans bousculer grand-chose. Elle a apprivoisé ses craintes siècles après siècles et désormais s'habitue aux désordres et prend plaisir à se faire bousculer.

Jean-Luc T.

Rue du confinement

Dans ma rue, les odeurs de seringa ont remplacé les odeurs de pot d'échappement.

Dans ma rue, un silence inhabituel a remplacé le brouhaha de sortie de classe des élèves du collège Théophile Gautier et du lycée Saint James.

Dans ma rue, même les chiens ont un air compassé. Tenus en laisse, cantonnés aux tours de pâtés de maison, nostalgiques des sorties au bois, ils rêvent du jour où ils pourront de nouveau batifoler avec leurs congénères.

Dans ma rue, aucun policier depuis quatre jours n'a montré le bout de son nez...

Dans ma rue, il y a encore trop de monde... Pourtant tous les commerces non alimentaires sont fermés, le magasin dans lequel j'achète mes cashmeres en solde – très bon marché –, celui qui fait les photocopies et autres travaux de reprographie, la petite boutique de photos à laquelle je confie parfois des tirages, le vendeur de téléphones recyclés, le magasin de bijoux fantaisies et accessoires de mode – avec ses « boas » vintage –, mon cordonnier, mon coiffeur, la Poste...

Sur les trottoirs de ma rue se pressent poussettes à bébé, caddies emplis à ras-bord, badauds qui détournent le visage quand ils en croisent d'autres, enfants désœuvrés, ados à pied encore trop agglutinés malgré les consignes.

Sur les trottoirs de ma rue, plus une trottinette ne slalome sur les pistes bitumées. Elles, au moins, respectent le confinement !

Véronique A.

Balade dans ma rue

I.

J'habite une banlieue de San Francisco
Dans un petit village de quatorze mille habitants.

C'est un village assez riche,
Les jeunes plus riches que les vieux qui avaient acheté leurs maisons
Il y a tant d'années.

Je me promène tous les jours
Environ 6,50 kilomètres,
Trois assez grandes collines, d'autres plus petites,
Entourées d'arbres.
Bien que la route soit toujours la même,
L'expérience n'est jamais la même.
La route que je prends est pavée et à chaque côté, des maisons bien séparées.

II.

Le chant des oiseaux est une merveille,
Une symphonie divine
Je me demande ce qu'ils se disent.

III.

De temps en temps je tombe sur quelqu'un qui parle avec son chien,
Prend ses ordures et les garde jusqu'à chez lui,
Ou prend les ordures et laisse le sac par terre n'importe où,
Ou ne fait rien, laisse le propriétaire de la maison à côté nettoyer.
Ça m'agace.

Parfois je vois un camion dont la pub:
"Too pooped to scoop?" (Trop fatigué de ramasser?)
"On le fait pour vous."
Quoi? Je comprends qu'il y a des gens qui promènent les chiens des autres,
Mais il y a un service qui débarrasse le caca?
Incroyable.
Ça m'agace.

Il y a des camions avec la pub:
"Pool and spa services".
Ils nettoient les piscines des personnes fortunées.
Qui dans ce temps du coronavirus ont la chance
De ne pas avoir à aller aux piscines publiques, qui sont, d'ailleurs fermées.
Ils ont leurs propres piscines, nettoyées par des professionnels.

IV.

Je constate que tout ça soutient les gens qui s'occupent d'eux, de leurs maisons, et
de leurs chiens.
Ce qui m'agace ce sont les propriétaires paresseux.
Il faut vivre, les uns les autres.

Judith J.

D'UNE FENETRE A L'AUTRE

Théâtre

J'aime être à la fenêtre. L'immeuble en face est mon théâtre. J'y devine l'énervement de la femme aux lunettes noires qui fume sur son balcon au septième en faisant des allers retours, l'apaisement du type au premier qui caresse son chat voluptueusement, la maladresse du vieux au quatrième qui tremble en arrosant ses fleurs. Je guette aussi au troisième le beau mec qui passe à poil de sa salle de bain à sa chambre et je m'interroge sur le maniaque du téléphone du deuxième qui fait souvent des gestes obscènes. Sont-ils destinés à la fille replète et souriante en collant rouge qui habite en dessous de chez moi et fait des assouplissements sur son balcon dès que le soleil se montre ? Ou à mon voisin de palier, baraqué et bronzé qui regarde comme moi à la fenêtre pour se détendre ? Un matin d'été nous avons bavardé de tout, des petits riens amusants, la conversation était douce comme le temps puis tout à coup il a cessé ce marivaudage, cessé de parler, et les yeux dans le vague il m'a raconté que son amie venait de le quitter au petit jour. « Nous nous sommes disputés au dîner à propos du travail, le ton est monté, remonté jusqu'à des griefs oubliés et brusquement elle a fait sa valise, m'a demandé de la conduire à la gare et sans un mot, elle est montée dans le train ».

Véronique C.

De ma fenêtre

De ma fenêtre, je vois le jardin de la crèche et c'est bien réjouissant de voir ces bambins gambader et cabrioler sur les jeux d'extérieur aux couleurs vives, d'entendre leurs petites voix, leurs cris réjouis aussi. En ce moment ils sont seulement quatre ou cinq avec 2 ou 3 assistantes maternelles qui aiment prendre un peu de soleil avec eux le matin.

De ma fenêtre, je vois le printemps qui s'annonce, des arbres en fleurs et des bourgeons prêts à éclater pour libérer des feuilles d'un vert tendre comme il n'en existera plus l'été prochain.

De ma fenêtre, je vois une jeune femme très tôt le matin toujours habillée d'un sweat rose et d'un jogging noir qui fait de la corde à sauter, elle est accompagnée de son caniche blanc qui parfois profite de sa liberté et de l'inattention de sa maîtresse toute absorbée qu'elle est dans ses exercices physiques, pour aller taquiner un autre de ses congénères ou déterrer un os imaginaire au pied d'un arbre.

De ma fenêtre, je vois un ciel le matin inondé de lumière, ou des nuages qui s'étirent à l'infini

De ma fenêtre, je vois un chat noir, maître en son royaume, il traverse la grille d'un jardin partagé, puis d'un autre jardin, joue dans les buissons, se roule dans les allées ou va se chauffer au soleil, il est libre, je ne sais de quel appartement il vient, mais il a ses habitudes et lui seul sait ce qui lui plaît et à quelle heure.

De ma fenêtre, plus loin, je vois un immeuble de bureaux, dont les lumières s'allument à un autre rythme que celui des immeubles d'habitation. Tiens, il doit y avoir une réunion importante, toute une rangée de fenêtres est allumée, ou bien le DG ce soir est inquiet, il a un dilemme à trancher, son état-major est convoqué.

De ma fenêtre, j'aperçois plusieurs immeubles, je devine : ici vit une famille, là une cuisinière hors pair, là-bas ils ont la main verte, des balcons sympa pour des apéros d'été, une famille de cyclistes avec ses 3 vélos sur le balcon, des fans de Nature et Découverte avec des mobiles en bois, une qui doit aimer se prélasser au soleil avec cette chaise longue aux rayures bayadères, un bricoleur émérite qui a transformé son balcon en cabane à outils.

De ma fenêtre, je sens la ville qui s'éveille ou qui s'endort, j'écoute les bruits des voitures, des enfants, des chiens, des voix anonymes qui s'apostrophent.

De ma fenêtre, je vois tout et rien, je ne vois pas la solitude de la vieille dame, ou de la jeune fille en peine, l'émerveillement d'un enfant soufflant les bougies de son gâteau d'anniversaire, la colère d'une jeune maman envers son enfant qui vient de renverser tous ses jouets par terre alors que c'est l'heure du bain, le satisfecit d'un ado qui vient de finir son devoir de maths.

De ma fenêtre, j'imagine la vie des autres sans lesquels je ne serais rien.

Bénédicte F.

Fenêtre ouverte

En ce moment de temps tendu, suspendu, ce temps de Coro quelque chose, un bol de thé à la main, debout sur tes deux jambes, la fenêtre ouverte, tu regardes

dehors et tu as besoin de regarder, de t'ouvrir à l'extérieur, confinée chez toi. Tu vois la cour de ton immeuble, les arbres, les maisons pleines de fenêtres...

En face, pas de volets, sur trois étages, trois voilages blancs, dont l'un est entr'ouvert. Tu sais que c'est Alexandra qui habite là, tu voudrais tant qu'elle sorte et qu'elle te parle de loin, qu'elle te montre ses peintures, qu'elle ...

Et puis, tu es surprise par le magnolia dans la cour à droite, fleuri de couleur rose et blanc il y a quelques jours, vert ce matin ; du coup, tu te souviens de cet arbre printanier chez toi, dans le jardin de ton enfance ; à petits pas, il se rapproche de toi, cet arbre dont tu avais presque oublié l'existence, tu en respirez l'odeur, tu entends encore ta famille s'exclamant devant sa beauté, et tu te souviens que c'était le moment où à Pâques, nous les fillettes changions notre garde-robe d'hiver pour des tenues printanières, de jupettes et blazer marine.

Et la réalité te rattrape. Au rez-de-chaussée, tu vois un balcon très coloré, tu sentirais presque l'odeur des jonquilles et des primevères, et tu aurais envie d'aller t'asseoir sur les chaises en fer rouges, et de boire ta tasse de thé vert sur la table rouge qui ne demande qu'à écouter des histoires.

Tu commences à avoir froid, tu refermes la fenêtre, en regardant le ciel au-dessus de ces milliers de fenêtres mystérieuses.

Chantal C.

Devant ma fenêtre

Dans le jardin clos
Deux oiseaux font des trilles
Concerto gratuit

Sur l'arbre en face
Des branches encore frileuses
Habillées de vert

Un pigeon ramier
Ignorant l'épidémie
Y a fait son nid

Depuis nos fenêtres
Avec le voisin d'en face
Nous applaudissons



En bas sur l'herbe
Piquetées sur le gazon
Les fleurs nous sourient

Véronique A.

Fenêtre sur cour

Que vois-je de ma fenêtre ? Ni immeuble, ni voisins faisant leur gym, ni enfants, ni voiture... Une petite terrasse, lovée au fond d'une cour, même invisible au passant curieux. De ma fenêtre-atelier, un peu trop de plantes rapportées de mes voyages. Par exemple, des noyaux de dattes d'Iran qui atteignent une belle taille, des néfliers de Syrie, un petit olivier de Corse, un figuier du Maroc qui donne ses vingt figues par an, un immense avocatier parti de trois noyaux rapportés du Mexique, un petit eucalyptus d'Australie, etc.. Une belle glycine montre ses premières petites feuilles et, pour une fois que je suis présente, je pourrai humer la fraîcheur du parfum de ses petites fleurs mauves.



Mes noyaux, devenus adultes, sont entrecoupés de plantes aussi exotiques (Papyrus, bambous, palmier de Chine etc...). Mais mon petit préféré actuellement, rapporté du Japon l'été dernier, est un tout petit érable (photo) qui a repris toute sa vitalité printanière. Une petite cage à oiseaux attire les mésanges, le chat des voisins vient se dorser au soleil paresseusement, et moi, je contemple et regarde pousser la vie dans mon petit jardin parisien.

Invités, si vous êtes de passage, à prendre un petit thé à la menthe... de mon jardin, bien sûr.

Brigitte RdM

De ma fenêtre, à 20 heures



Claude O.

JEUX DE MOTS SUR CORONAVIRUS

Alexandrius de virus

Il était une fois un marchand de puces
Qui vendait des puces pédibus jambus.
Un matin, l'anus encombré jusqu'aux sinus
Il resta au campus avec son amour Vénus.
Longtemps il la traita tel un stradivarius,
Les puces chantèrent alors l'amour en chorus.
C'était beau, splendide comme un angélus.
Il guérit, et n'eut pas besoin du diafoirus.
Ocranovrius

Véronique C.

Courant dans l'air
Oubliant les frontières
Vivant
Invisible
Démoniaque et bien dérangeant mais
1 2 3 tu ne m'auras pas...
9 10 11 tu iras bien bas

Brigitte A.

Torturer ce mot

CORONAVIRUS, ça ne prête pas au sérieux un nom pareil... une marque de bière mexicaine!! La convivialité, le plaisir, la détente associés à la maladie, la souffrance et la peur. Même ivre, titubant, inconscient, on ne peut se sentir fiévreux, frissonnant, étouffant sous la toux.

Alors, on lui a donné un autre nom, pas à cause de la bière, quand même, quoique ça pourrait peut-être lui nuire à l'avenir, pâlir le blason de l'étiquette sur la bouteille.

On l'appelle désormais COVID 19. Ah oui, la contraction d'un livret d'épargne et d'un parfum. Pardon, c'est COVID pas CODEVI, ça change tout ! Et le 19 ? Le Chanel n° 19, eau de parfum, ça ne vous dit rien ? Ça sent drôlement bon pourtant.

Non, décidément, ce virus emprunte trop de noms destinés à la publicité. Allez ouste, du balai virus, on ne te respecte pas, dégage à jamais au plus vite !

Rosine D.

Ballade pour un virus en goguette sur l'air « Les copains d'abord »

Non ce n'était pas une puce
Et il ne s'appelait pas Luce
C'était un vrai méchant virus
Vrai méchant virus

Il arriva sans doute en bus
C'est ce que pense Ma-ri-us
Mon vieil ami le Biélorusse
Le-e Biélorusse

Covid-19, l'affreux minus
Vint se fourrer dans les sinus
D'un vieux musicien en gibus
Sicien en gibus.
Il jouait du Stradivarius
Pour amuser tous les Crésus.
Pauvre bonhomme détritrus
Homme détritrus.

Le vieux vivait dans l'abribus
Assis dans un coin en lotus



Il sniffait de l'eucalyptus,
De l'eucalyptus.

Mais à Covid, il en faut plus
Que trois gouttes d'eucalyptus
Le vieux toussait de plus en plus,
De-e plus en plus.

A la grande joie du virus,
En répandant tout son mucus
Il infecta un olibrius,
Un olibrius.

Le gars monta dans un des bus
Le bus qui allait à Papus,
Pour retrouver la belle Vénus.
La très belle Vénus.

Dans les coins guette le virus.
C'est un peu la roulette russe
Pas la pein' d'en faire un laïus
D'en faire un laïus.

Quand il y a la grève des bus
On est à l'abri du virus
Covid-19 l'affreux minus
L'a-affreux minus.

Françoise N.

Crève

Ordure

Résidu Ravageur

Oursin

Nocif

Agent secret d'Attila

- Vil vampire vaniteux
- Intrus indésirable
- Rustre ravageur
- Urluberlu
- Sacripan sagoin salopard

Nous résisterons, te découperons, hacherons, écraserons patiemment et définitivement.

Emma H.

Y a Corona et Corona



Jacques L.

Deuxième jour du printemps

Bon plan pour commencer un carnet..., le premier jour on réfléchit, le deuxième on écrit. Et donc voici une proposition, allez-y! Elucubrez! :

A QUELLE HEURE VAUT-IL MIEUX SE LEVER ?

Ce sera ma première proposition... Autrement dit, donnez votre point de vue, partagez votre expérience des petits matins froids, du réveil que l'on n'entend pas, ou du plaisir à s'étirer, du petit café, pain grillé, des merles et de la lumière qui naît... La grasse-mat qu'en pensez-vous ? Et si on est insomniaque ? Et s'il pleut ?

Bon, et demain comment je fais ?

Vous pouvez écrire ce texte à la deuxième personne du singulier, en « tu », comme dans le livre de PEREC « Un homme qui dort » : « Tu as vingt-cinq ans et vingt-neuf dents, trois chemises et huit chaussettes, quelques livres que tu ne lis plus, quelques disques que tu n'écoutes plus. Tu n'as pas envie de te souvenir d'autre chose, ni de ta famille, ni de tes études, ni de tes amours, ni de tes amis, ni de tes vacances, ni de tes projets. Tu as voyagé et tu n'as rien rapporté de tes voyages. Tu es assis et tu ne veux qu'attendre, attendre seulement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à attendre : que vienne la nuit, que sonnent les heures, que les jours s'en aillent, que les souvenirs s'estompent. »

« Il y eut ces journées creuses, la chaleur dans ta chambre, comme dans une chaudière, comme dans une fournaise, et les six chaussettes, requins mous, baleines endormies, dans la cuvette de matière plastique rose. Ce réveil qui n'a pas sonné, qui ne sonne pas, qui ne sonnera pas à l'heure de ton réveil. Tu poses le livre ouvert à coté de toi, sur la banquette. Tu t'étends. Tout est lourdeur, bourdonnement, torpeur. Tu te laisses glisser. Tu plonges dans le sommeil. »

Mais là on a un texte version déprimée.

Écrivez comme vous le sentez. On peut rager, sourire, espérer...

Danièle Tournié, le 21 mars 2020

A QUELLE HEURE FAUT-IL SE LEVER



Tôt le matin

Avec ce confinement pour cause d'une pandémie mondiale, c'est un peu « spartiate » les journées.

Car bien sûr, toutes les activités en groupe sont suspendues.

Je ne perds pas mes habitudes, me lever dès mon réveil afin de surprendre les bruits de la nature, survolant le village encore endormi, les oiseaux chantent gaiement et se répondent : ils donnent le « la » à cette nouvelle journée, bien avant les cloches.

Je remonte lentement le volet et j'aperçois les petites pensées jaunes, leurs pétales sont encore enroulées et fermées pour emmitoufler leur cœur finissant leurs rêves gracieux. J'ouvre la grande fenêtre brr ! bien frisquet l'air du matin !

Mais aération obligatoire oblige.

Pfft je file me préparer le petit déjeuner : thé, confiture, miel, fruits.

Puis voilà le lever de Sa Majesté Soleil.

Encore une longue journée, confinée...

Emma L.

A la réflexion

Aujourd'hui et depuis quelques jours, c'est là une bonne question puisque nos journées ne sont plus rythmées que pour l'essentiel : dormir, manger ! Le monde est privé de sortie, ... il est puni !

A quelle heure vaut-il mieux se lever ?

Se lever au lever du jour, sortir de chez soi à pas feutrés (à la manière d'un agent secret, tiens se prendre pour James Bond !) et se hasarder dans son quartier en se donnant quelques minutes de grande liberté en pensant que cela va être une belle matinée de printemps, se sentir léger ...

Se lever aux alentours de midi en se disant (avec beaucoup d'imagination) « Quelle sacrée soirée j'ai passé hier entre nous tous, amis réunis à boire le champagne en montagne, la tête dans les étoiles, après une super journée de randonnée, le rêve quoi !

Faire la grass'mat parce qu'aujourd'hui c'est dimanche et que le dimanche tout est permis !

Alors demain, j'essaierai toutes les heures pour me lever :

Je dorloterai les matins froids, je sourirai au réveil que je n'ai pas entendu, je m'étirerai jusqu'à faire 10 mètres de hauteur pour me rapprocher de la lune, au petit matin, l'odeur du pain grillé embaumera les rêves de mes nuits, les merles, les mouettes, les moineaux et Merlin l'enchanteur valseront à la lumière naissante du jour.

Un jour viendra, où nous nous mettrons toutes et tous à nos fenêtres, aux environs de 20 h pour applaudir et clamer :

CORONA t'es plus là..... tu t'es fait virer à jamais par le Monde entier !

Hourrraaaa !

Eliane L.

Dès l'aube

Mais très tôt bien sûr ! 7 heures, 7h30 heures peut-être. Plus tard, c'est déjà trop tard.

J'aime les matins, je m'y sens si bien.

J'aime sortir du lit, la pensée encore endormie, faire quelques pas, sentir le carrelage froid de la cuisine.

J'aime me coller à la fenêtre, regarder le jour se lever, tout bleu, tout gris, puis blanc ou jaune ou rose. J'aime observer le jardin désert qui se réveille.

J'aime ces moments où la journée m'appartient, où tout commence, où tout est à inventer.

J'aime préparer le premier thé de la journée, griller, beurrer, confiturer et mordre dans les tartines encore chaudes qui embaument toute la cuisine. Un doux instant que j'aime faire durer.

J'aime ces moments où je suis seule, juste le silence. Être là juste pour moi.

Oui j'aime les matins pour tous ces instants. Oui, j'aime me lever dans la pâleur d'une aube nouvelle, je m'y sens si bien.

Anne-Marie R.

Impatience du temps

J'aime le matin. Tôt.

Le matin c'est le début, le début de tout, le début de la vie.

J'aime le matin parce qu'il donne une chance de tout recommencer, d'oublier, d'effacer.

Le passé est du côté du soir, des parfums, des souvenirs et de la mélancolie, du côté des univers disparus. « Le passé est d'une patience infinie, il attend, il ignore la pitié ... » Qui m'a dit ça ? D'ailleurs, il faut parfois faire comme s'il n'existait pas, comme si tous les jours étaient neufs.

L'avenir est du côté du matin, de l'action, des décisions. Le matin est au rêve, au risque, il est encore plein d'espérances, mais aussi de menaces... peut-être y aura-t-il des paroles, des batailles dont on saura le soir comment elles ont fini. Forcément, c'est dans l'avenir que les hommes, à chaque instant qui s'écoule, ont l'intention de passer le reste de leurs jours.

Mais là, tout de suite, le matin, on ne sait plus : attendre, se lever, partir ?

Vivre ! parce que dans le début est inscrit la fin, on le sait tout s'use. Un beau jour, la réserve d'avenir s'épuise. Le passé a tout recouvert. Restent les souvenirs.

Donc :

Quand le matin est là, il faut s'en saisir, parfois juste regarder les murs changer de couleur, juste aller voir la couleur du ciel. Quand je me lève, certains matins le vent se lève lui aussi, les réverbères sont encore allumés. C'est le temps des ombres

longues, des bruits de pas sur les trottoirs déserts. On est plein d'énergie et elle va s'user on le sait.

S'emparer du jour qui naît.

C'est ce que je me disais tous les matins quand je prenais mon train de banlieue à étage, plein jusqu'à la gorge : tous là on serait du matin ? c'est sûr on est rempli de rêves pour plus tard, même pas de gloire ou de richesse, seulement de tranquillité, de plage, de balades entre copains, de concerts, de fringues à la mode... même le chauffeur de ce train du matin est avec nous, et comme il connaît plus que par cœur le trajet, il a l'idée qu'il est libre, son esprit est ailleurs, il chantonne et comptabilise ses RTT ou les années qu'il lui reste pour atteindre sa retraite anticipée... Moi, quand je monte dans le troisième wagon - parce que j'essaie de toujours monter dans le troisième - je cherche du regard mes amis du train du matin, on se salue, on blague, on fait des pronostics sur le temps qu'il fera, je crois avoir une longueur d'avance parce que j'écoute France Info et la météo mais E., à la couleur du ciel et la douceur de l'air, elle sait déjà, mais elle se trompe aussi, elle fait comme dans son pays d'avant où les étoiles sont accessibles, elle parle de la terre et des odeurs mais ici ça sent l'après rasage, l'haleine au café ou la première cigarette, alors souvent on ne dit rien, on ferme les yeux, on fait semblant de croire qu'on est encore un peu endormi, qu'on a le temps... O. a souvent des grains de sable au coin des yeux qu'elle efface du pouce, puis elle se maquille discrètement, plongée dans son miroir de poche, elle ne veut pas qu'on sache les pleurs des enfants, les biberons et la télé du compagnon, elle veut qu'on pense qu'elle est disponible, dynamique, alors dès le matin, elle se fait des yeux papillon et une bouche brillante.

Et puis la journée court et on a déjà en tête le soir.

Un haïku du peintre d'éventails dit : « chant des mille automnes, le monde est une blessure qu'un seul matin soigne »

Danièle T.

Faut y aller

Surtout ne pas bouger, essayer l'immobilité totale, ne pas rire, pas même sourire.

Soupirer. Respirer à peine.

Attendre.

Ne pas écouter, pas même entendre... tenter le repli.

Rappeler les rêves de la nuit, garder les yeux fermés, se rendormir, s'évader avec eux...

Trop tard. Ils se sont déjà enfuis, infidèles ils ne reviendront pas !

Ne pas bouger, s'absenter.

Paraît que le corps se met en lévitation au bout d'un moment.

S'envoler peut-être.

Peut-être...

Marcher dans ta tête, mais dans ta tête seulement, tu peux.

(Souviens toi, tu faisais ça quand tu allais bosser, juste après la sonnerie du réveil. Sous tes draps encore, tu choisissais mentalement tes vêtements, tu déroulais ton emploi du temps de la journée, tu cherchais ta carte de métro, métro ou bus ça dépendait du temps, de l'humeur de ce tout petit moment. Tu n'avais plus qu'à te jeter dans tes habits, tu claquais la porte, dans la rue enfin tu marchais.)

Gargouillement d'estomac, sifflement sournois de l'air sous la porte de la chambre, camion des poubelles dans la rue, ravi par un rai de lumière sur tes paupières...

Zut, une crampe !

Danièle T.

En écoutant « un monde ailleurs... le monde derrière le monde » de J-L. Aubert.

Tous les matins du monde

« Y-a-t-il une heure pour se lever ? Cela peut-il être au gré du temps, du lieu, du moral, de l'humeur à l'instant T, de la journée qui s'annonce, de ses projets, de ses envies ? Faut-il se lever à heure fixe tous les jours ? »

Ainsi me réponds-tu ce jour, lorsque à 11 h du matin, après un coucher tardif, car tu t'es laissé captivé par trois films consécutifs sur Canal Plus, tu décides enfin de te lever !

« L'avenir n'appartient pas forcément à ceux qui se lèvent tôt. Et puis tu connais le comble du paresseux : c'est de se lever le plus tôt possible pour avoir plus de temps pour ne rien faire ! Je veux bien être un mammifère amazonien mais pas un paresseux ! Alors je me lève quand bon me semble ! »

Je te sais amoureux de ton lit avec ton matelas mémoire de forme. Tu aimes te prélasser le matin pour sentir la douceur des draps, t'étirer : un bras puis l'autre, une jambe, puis l'autre, bailler. Tu précises alors que tu as passé une bonne nuit

réparatrice et maintenant tu es prêt pour la journée qui s'est éveillée, elle, à l'aube et que tu prends en cours de route, mais qu'importe ! Et puis ce qui n'est pas fait aujourd'hui le sera demain peut-être. Au gré de tes envies, ce que tu avais projeté de faire est reporté, laissant la place à une autre activité ou du farniente ! Avant de décider de cela, il te faut réfléchir à la question !

Après quoi tu te lèves doucement, ouvres les volets pour voir la couleur du ciel, si le soleil est là. Aujourd'hui, c'est la grisaille ! Qu'importe, la vie n'est pas grise dans ta tête ! Après les informations matinales qu'il te faut connaître et que tu n'hésites pas à commenter, tu t'installes pour un frugal petit déjeuner qui fait office de déjeuner tout court, composé de fruits en salade, d'amandes, de noix du Brésil, de croissants confitures que tu savoures lentement avec plaisir ! C'est ta façon à toi de vivre le matin. Ensuite tu sors chercher ton journal et tu vas boire ton petit noir sur le zinc du bar de chez Rachid et tu commentes avec lui les nouvelles du jour !

Ainsi le matin a ses rituels, mais tous les matins ne se ressemblent pas. Mais faudrait-il qu'ils se ressemblent ? Les tiens diffèrent par leurs heures de réveil : aujourd'hui 11 h, demain 10 ou 9 h. Il t'arrive de te lever à 7 h. les matins d'été où tu veux voir, capturer et immortaliser avec ton appareil photo la brume, telle une ouate blanche qui laisse entrevoir le sommet des montagnes, qui te font dire : « c'est comme si j'assistais à la naissance d'un nouveau monde ! »

Eh oui, tous les matins du monde ne se ressemblent pas !

Jacqueline G-B.

Tu sais qu'il est très tôt

Tu sais qu'il est très tôt car les oiseaux du jardin n'ont pas encore commencé à piailler. La lumière du jour n'a pas encore traversé les persiennes. Tu te lèverais bien car tu te demandes pourquoi attendre la sonnerie du réveil ! En plus ta vessie est sur le point d'éclater. Quelle heure peut-il être ? Tu te tournes doucement vers la table de nuit où repose ton téléphone portable mais hélas il a dû se décharger pendant la nuit ! Tu jures en silence. Ta femme grommelle dans son demi sommeil et tu fais semblant de ne plus bouger. Ton souffle est court. Si tu sors du lit, tu vas la réveiller parce qu'elle a sûrement oublié de mettre ses boules Quies. Combien de temps te reste-t-il ? De toute façon, que vas-tu faire une fois levé ? Te mettre à repasser ton linge ? Allumer BFMTV ou boire un café devant un dessin animé débile ? Les chats vont t'entendre et se mettre à miauler pour manger.

Tu ne peux plus tenir, il faut que tu y ailles ! Tu sors lentement une jambe de dessous la couette. Tu poses la pointe de ton pied gauche sur le parquet stratifié et froid et balances ta fesse dans le vide en prenant appui avec ta main sur le matelas. Mais, comme t'y vois rien, elle est trop près du bord et elle glisse. Tu te retrouves les quatre fers en l'air à côté du lit ! Tu restes stoïque, tendant l'oreille et dans l'attente de l'inévitable réaction de ta femme. Mais rien ne vient ! Ton cœur bat dans ta poitrine et ton tee-shirt est trempé de sueur. Tu jures encore intérieurement. Tu réussis à te remettre debout, trouves tes habits en tâtonnant au pied du lit. Il fait toujours aussi nuit et tu as de plus en plus de mal à te retenir, il faut que tu te presses un peu. Tu te diriges vers la porte non sans faire craquer le plancher mais tu ne trouves pas cette putain de poignée ! Tu ne sais même pas si tu te trouves devant la porte ! Ta femme remue et ramène l'édredon sous son menton. Tu visualises le chemin qu'il te reste à parcourir jusqu'aux toilettes qui sont en bas. Tu explores une bonne partie de la pièce avec ta seule main disponible et « eurêka », tu sens le bec-de-cane au bout tes doigts. Te voilà sur le palier où tu fais une petite pause pour t'assurer que personne ne bouge et pour reprendre ton souffle. Tu vas t'habiller en bas, après avoir uriné. Tu entreprends de descendre l'escalier mais tu marches sur la patte de ton pantalon qui s'échappe de tes bras et c'est à ce moment-là que les chats montent à ta rencontre et se frottent à tes jambes. Tu perds l'équilibre et dévalés les marches la tête la première.

Tu as mal partout et un goût de sang dans la gorge. Tu n'arrives pas à bouger. Les chats sont partis se recoucher. Les oiseaux du jardin gazouillent et un rayon de soleil fait son apparition. Ça va être une belle journée ! Tu essayes d'appeler au secours mais seul un gémissement pessimiste sort de ta bouche. Tu réalises que tu t'es fait dessus et que tu vas peut-être crever là, en bas des escaliers. Ta femme ne s'est pas réveillée, c'est déjà ça !

Jean-Luc T.

Peut-être

Tu n'en es plus, ma petite maman, à te demander à quelle heure il vaut mieux se lever... Allongée sur ton lit, sourde et aphasique, confinée dans la chambre d'un EHPAD, tu n'as malheureusement plus la force de te lever. Tu n'as plus droit aux visites, même celles de tes enfants.

Aux portes de la mort, tu n'as pour seules amies que ta foi et ta solitude. Quelles confidences leur fais-tu ?

As-tu peur ? Es-tu prête pour le grand saut ? Ton seul souci maintenant est-il celui de gagner paisiblement l'autre rive avec la certitude d'y trouver l'objet de ta foi ainsi que tes chers disparus ?

Des souvenirs traversent-ils encore ton cerveau embrumé ?

Peut-être te souviens-tu des petits matins à la campagne quand, jeune fille, tu galopais à cheval dans les bois ?

Peut-être te souviens-tu de tous ces chiens que tu as dressés et de tous ces animaux que tu as apprivoisés ?

Peut-être penses-tu en ce printemps, à toutes les fleurs que tu as rempotées, toutes les boutures que tu as faites et que tu laissais sur la fenêtre du bureau de ton époux ?

Peut-être penses-tu au jour où il a demandé ta main ? Tu avais 20 ans, tu le connaissais à peine. Vous avez fêté vos 70 ans de mariage en 2012, l'année de sa mort, à 100 ans. Tu en as 98...

Peut-être penses-tu à tes enfants, aux épreuves qu'ils t'ont fait traverser, aux joies qu'ils t'ont procurées ?

Peut-être penses-tu à pouvoir te lever encore une fois ? Peut-être ne penses-tu plus à rien ? Ou seulement à tenir, tenir, tenir encore jusqu'au jour où tes proches pourront poser leurs mains sur ton corps et, avec amour, accompagner ton dernier souffle ?

Peut-être alors aspireras-tu vraiment à ne plus vouloir te lever pour seulement t'envoler vers l'azur.

Véronique A.

Recette d'un matin de bonheur

Le soleil se lève, la lumière filtre entre les volets.

D'abord ouvrir les yeux doucement, s'étirer de tous ses membres, bailler, sortir une jambe puis l'autre de dessous la couette, remuer tout le corps pour le remettre en route et effacer les douleurs de l'âge, poser un pied par terre, puis l'autre, enfiler ses chaussons assis sur le bord du lit, passer les mains dans ses cheveux pour y mettre de l'ordre, se frotter les joues et effacer les rides de l'oreiller, mettre ses lunettes pour mieux réfléchir, et puis, justement, prendre le temps de réfléchir.

Puis lever un sourcil en se demandant s'il est vraiment nécessaire de se lever, de préparer le thé, de se laver, de se brosser les dents, de s'habiller et de se coiffer.

Enfin, repasser les mains dans ses cheveux en sens inverse, bien les emmêler, reposer la tête sur l'oreiller, se rallonger sur le matelas encore chaud, se recoucher, fermer les yeux, respirer doucement, étaler ses membres en détendant tous ses muscles et se rendormir heureux.

Non ce n'est pas ma grand-mère qui m'a donné cette recette. C'est mon docteur qui me l'a prescrite, celui que je ne vois jamais.

Martine S.

Quand je veux

Quand se lever le matin ? Quand j'en ai envie, quand la lumière me réveille à travers les rideaux jaune soleil de ma chambre.

Se lever pour ne pas rater à la radio, la revue de la presse nationale à 8h45, pour écouter les faits, les rubriques de Sud-Ouest, du Midi libre, des Dernières nouvelles d'Alsace, du Maine libre, de toutes ces régions de France qui me font voyager et me sortent du parisiano-centré.

Se lever pour s'attabler devant son thé ou plutôt sa théière entière que je viderai à petites gorgées chaudes et bienfaitrices dans ma gorge encore muette et mon estomac reconnaissant.

Se lever pour aller faire un tour de balcon, explorer les plantes et les fleurs ont-elles besoin d'eau, d'être débarrassées de leurs feuilles jaunies, de leurs pétales fanés.

Mais une fois levée à 7 heures, à 8 heures ou avant, suis-je réveillée ? Non pas encore complètement, c'est sous la douche en sentant l'eau couler sur tout mon corps qu'une certaine vitalité renaît, une énergie pour un jour nouveau.

Et en ce moment, par ces journées qui se ressemblent dans leur rythme, je me réveille à nouveau le soir à 20 heures quand j'applaudis au balcon pour tous les soignants, cela résonne gaiement, ardemment entre les immeubles et me redonne foi en l'humanité et l'envie de me relever demain matin.

Bénédicte F.

Prosopopée 2 - Le réveil du lit

Mes chers Amis et autres Lits,

Je ne sais quelle vie vous menez en ce moment, mais je n'arrive pas à fermer l'œil en ces temps d'agitation forcée. Mon patron à qui j'offre « nuitainement » (néologisme qui vaut ce qu'il vaut en l'occurrence) mon mitan ne cesse de s'agiter et par voie de conséquence, mes réveils sont à la mesure de mes nuits. Mon patron est confiné depuis 5 jours et ceux-ci sont devenus un enfer ! Habituellement, 7 heures du matin, il sautait dans ses pantoufles et j'étais enfin libéré de ses cent vingt-huit livres (un poids avouez-le assez conséquent quand on en est comme moi à ses vingt-six mille deux cent quatre-vingt nuitées).

Passer pour moi d'un repos quotidien de 16h à un rude labeur, à supporter malgré mon grand âge, un type à la dérive, affalé sur mon vieux matelas à ressorts, des heures durant à se morfondre, ça n'a rien d'une sinécure. Bref, ce qui tient du confinement pour les uns devient un supplice pour les autres. Il fut un temps encore très proche, où les effluves de savon à barbe et de son eau de Cologne, certes pas très « fun » comme j'entends dire maintenant, arrivaient jusqu'à mon polochon et à mes oreillers. Mes nuit embaumaient et mes jours tout autant. J'aurais aimé un troubadour qui m'aurait bercé de ses doux refrains et réveillé en fanfare rythmée par la bonne humeur. J'aurais, de fait, supporté davantage ses ronflements nocturnes et ses aubes aux haleines parfois avinées. J'aurais aimé, pourquoi pas, un gai luron de hussard culbutant une jolie dame au parfum enivrant, c'est avec transport si j'ose dire que j'aurais supporté ce surpoids « passé » mais tellement romantique. Mon sommier accueillant, amoureux de belle et bonne chère, de gazouillis d'Amour, de promesses de réveils éternels est aujourd'hui déprimé, au bord du burnout.

Dites-moi, mes frères, quel marmiton divin pourrait trouver la recette miracle qui métamorphoserait mon proprio, quel magicien surdoué transformerait cette loque « rétractée » en un écrivain génial, amoureux du silence, de la solitude et du confinement au point de rendre à mes aurores le goût des béatitudes. Comment rendre à cet énergumène qui opte pour « l'effondrement de soi » l'appétence pour la vie et pour le temps béni propice à l'expérience méditative que constitue ce confinement ? Demain à son réveil, à mon réveil, sera un nouveau jour où la douceur de vivre et la sagesse confineront au bonheur.

Pierre L.

Amis des mots

Voici un début de nouvelle fantaisiste qui cherche une issue.

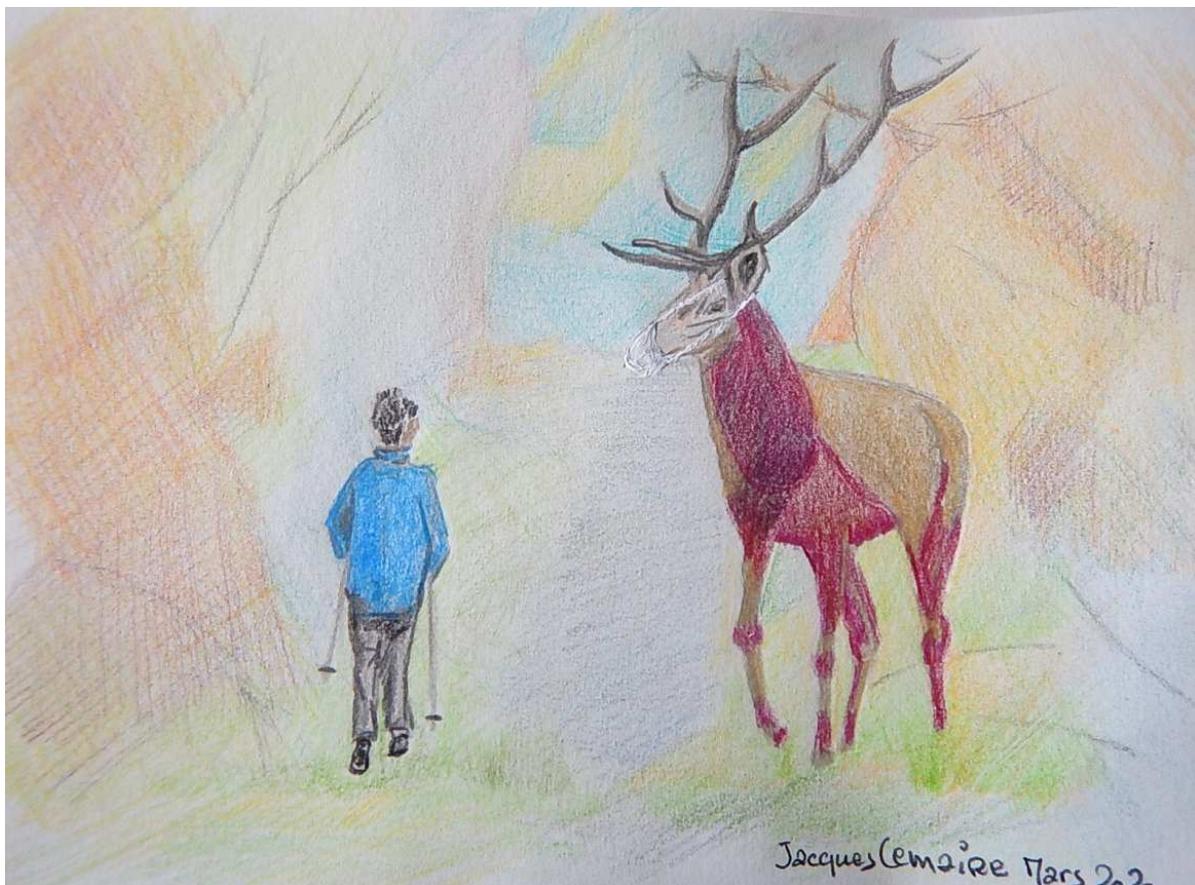
Il est proposé par Marie-Lou, et peut-être composé par elle-même? Je ne sais...

Laissez courir votre imagination.

"En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête : il avait un masque FFP2 sur le museau!"

A vous de terminer la rencontre ...

Danièle Tournié, le 22 mars 2020



LE CERF EN FFP2

Broches et andouillers

« En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête. Il avait un masque FFP2 sur le museau !!! »

- Passe ton chemin, femme ! me dit-il d'un air atrabilaire.
- Et pourquoi donc passerai-je mon chemin, hôte de ces bois ?
- Parce qu'ici c'est mon royaume et que j'y fais ce que je veux : « *Quia ego nominor cervido !* »
- Ah, je vois que j'ai affaire à un lettré, où donc avez-vous fait vos études ?
- Par-ci, par-là...
- Soyez plus précis !
- Il y a très longtemps, en forêt de Brocéliande, mes ancêtres auraient côtoyé un certain Merlin. C'est auprès de lui, je suppose, qu'ils ont fait leurs classes.
- Enfin, ça fait quand même très longtemps et on n'est pas sûr que ce Merlin ait vraiment existé...
- Femme de peu de foi, c'est avec des gens de votre espèce que le monde est aujourd'hui en danger. Rentrez chez vous avant qu'un de mes andouillers ne vous embroche !

À suivre...

Véronique A.

Le cerf et le kangourou

En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête : il avait un masque FFP2

sur le museau !!! Sortant les poings des poches-revolver de son *jeans*, elle se frotta les yeux avec, puis jeta vivement ceux-ci aux alentours pour voir si la bête était venue seule. Ce jeune cerf sans harde était évidemment parti à l'aventure pour conquérir des femelles jalousement veillées par un vieux mâle. Il avait l'air ridicule avec ses touffes d'herbes accrochées à ses bois et ce masque blanc sur son mufle. Dans sa rage hystérique, dans sa frustration, il avait labouré les champs voisins à grand coup d'andouillers et était maintenant tout découragé. Son souffle faisait légèrement voler le tissu de son voile immaculé. Il ne la quittait pas du regard, épiant ses moindres gestes, prêt à s'enfuir à toutes jambes. Cette « mi-bête, mi-forêt » comme l'appelait Ronsard, était réputée éloigner les maladies, l'impuissance des hommes et le mauvais œil. Comment expliquer alors le port de cette protection ? Pourquoi cet excès de prudence ? Elle se disait qu'elle aurait pu tomber plus mal ! Comme par exemple, nez à nez avec un loup affublé d'un chaperon rouge !

Soudain le cerf fit un pas en avant et d'un large hochement de tête, envoya le FFP2 dans sa direction. L'étoffe monta haut dans le ciel et retomba à quelques mètres de ses Nike. Elle se pencha lentement pour la ramasser et partit d'un fou-rire incontrôlable. Ce qu'elle avait pris pour un masque n'était autre qu'un slip kangourou en coton ! Quand elle se releva, l'animal n'était plus là. Elle ne l'avait pas entendu partir. Elle resta plantée là avec ce sous-vêtement innocent dans les mains, se demandant quel message subliminal cet animal thaumaturge avait voulu lui adresser.

La nuit qui suivit, elle fit un rêve étrange. A la manière de Peau d'âne, elle était linceulée d'une peau de cerf blanche. Elle était sereine et confiante, guidée par le brame intimidant des vieux mâles. Elle avait l'apparence d'un dragon mais, sans doute à cause du fil à sa patte, des enfants la saluaient en criant « lucane, lucane, ma courtisane ».

Jean-Luc T.

Délivrance masquée

Un chasseur passait par là, à l'agonie, préférant voir pour une dernière fois ce qui lui était le plus cher au monde : la nature. Il errait dans le bois saluant le haut des arbres, ébloui par les rayons du soleil.... Puis vint la chute.... l'épuisement... C'est là que ce grand cervidé vient à lui, certainement pour lui rendre visite, non craintif,

voyant qu'aucun fusil ne dépassait de la gibecière de l'homme. Alors, dans un dernier geste, le chasseur ôta son masque de son visage, le fixa à la tête altière du grand cerf et lui souhaita bonne chance.

Eliane L.

Le vengeur masqué

En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois, en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup, elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête : il avait un masque FFP2 sur le museau !

Oh, le veinard, se dit-elle, il porte un masque, lui au moins. Les animaux sont plus intelligents que nous, sont mieux approvisionnés ; notre état nous dit qu'il en a un stock de 110 millions, mais nous en manquons et je suis partie en forêt sans protection !

Nullement impressionnée par le cervidé, elle s'approcha lentement, émit une sorte de miaulement, et l'apostropha :

- Eh, grand cerf, as-tu entendu aux informations que les animaux ne se font pas attaquer par le vilain virus du Coronavirus, cet ennemi nuisible à l'homme, sournois et donc, toi, tu n'as pas besoin de masque ? Pourrais-tu me le prêter, je risque une forte amende si je me fais arrêter par la police.

Pas de réponse, Lola tourna les talons, fila sur le chemin caillouteux, oubliant son étonnante vision.

Les arbres de la forêt en ce printemps n'avaient pas été élagués, des broussailles envahissaient son espace et lui barraient la route, elle avait bien envie d'un masque pour la protéger... Alors, elle ramassa une fougère puis deux, et les noua derrière la nuque pour cacher son visage.

Au détour du chemin, soudain, elle aperçut à nouveau le cerf aux bois énormes, et cette fois, il lui parla en enlevant son masque :

- Eh alors, tu m'as reconnu ? C'est une blague, je suis ton voisin, je suis de ton village, je me suis déguisé en animal, j'ai cru que mes andouillers allaient t'interroger sur ton manque de civisme et que tu allais vite rentrer à la maison !

Un cerf élaphe / Chantal C.

Trop de champignons

« En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup, elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête : il avait un masque FFP2 sur le museau !!! »

« Oh, stupeur, comment est-ce possible ? » Prudemment elle s'avança. Le cerf la regardait, l'observant des pieds à la tête. Et, la toisant de toute sa hauteur, à travers son masque, lui tint ce langage :

« Gente Dame, que faites-vous ici, à cette heure du jour, dans ce lieu de paix ? Ne savez-vous pas que vous êtes en infraction ? Vous parcourez ce bois, au gré de vos envies, sans autorisation ! Vous autres humains, vous ne savez même plus respecter nos arbres, notre univers à nous, les bêtes à quatre pattes : écureuils, biches, cerfs, chevreuils, mulots, fouines, hermines, ragondins, lièvres... Nous sommes les habitants, rois de cette forêt ! Et vous piétinez nos champignons, nos feuilles mortes, nos fougères ! Comment osez-vous ? Retournez chez vous, retrouver votre virus, votre corona machin, dont on ne saurait que faire, même pas pour en faire notre repas quotidien !! A la rigueur, en les regroupant, quand on aura réussi à en avoir suffisamment pour faire un magma atteignant la taille d'une mouche, nous le ferions virevolter devant une toile d'araignée pour que l'arthropode occupant la toile en fasse son repas !!! »

Interloquée, la promeneuse lui demanda alors : « Mais pourquoi portez-vous un masque ? »

Le cerf répondit : « C'est pour me protéger de vous, mon enfant » et, grossissant sa voix : « C'est pour mieux te faire peur mon enfant !... Alors un conseil : ne revenez jamais ici, Gente Dame, laissez la forêt aux animaux, sinon vous serez à l'amende ! »

La Dame : « Ah, et qu'est-ce que je risque ? »

Le cerf : « Vous serez chargée, pour nous, de goûter tous les champignons douteux avant nous ! Et si vous récidivez, vous serez notre prisonnière et devrez manger tous les champignons venimeux de la forêt jusqu'à ce que mort s'ensuive !! »

Affolée, la Gente Dame prit ses jambes à son cou et s'enfuit ! Lorsqu'elle raconta son aventure, bien sûr, personne ne la crut ! Tous ses amis pensèrent qu'elle avait dû déguster trop d'amanites tue-mouches qui lui avaient tourné la tête !!!

Jacqueline G-B.

Quand viendra l'été

En cette période de confinement général, elle se promenait dans le bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf, les bois fièrement portés sur sa tête. Il avait un masque FFP2 sur le museau !!!

Elle se frotta les yeux, éblouie par le chaud soleil qui perçait à travers les feuilles : mais que voyait-elle ? Elle ne comprenait pas, un cerf ? Peu à peu l'image se brouilla et se transforma, comme dans ces programmes ludiques que l'on trouve sur internet avec lesquels on peut transformer des photos d'amis en animal féroce ! Devant elle se formait peu à peu la figure du professeur Lecornut, son collègue de l'hôpital d'En-Haut ! Elle vit sur sa tête un curieux chapeau tyrolien avec une longue plume de faisan qu'elle avait pris pour des bois de cerf ; et cette écharpe blanche sur sa bouche, elle l'avait prise pour un masque chirurgical ! Elle mit sa main au front : mais que lui arrivait-il ? Elle fut prise d'un violent vertige qui la fit tomber au sol, et puis tout disparut. Le trou ! Noir complet...

Combien de temps resta-t-elle gisante au sol ?

Elle ne sut que répondre à Norbert, le garde forestier qui la trouva là inanimée. Le garde faisait sa ronde d'après-midi pour poursuivre sa recherche de l'ours qui avait été signalé par les bergers, inquiets de savoir le plantigrade revenir près de leurs troupeaux et il avait vu, d'abord une tache rouge au bord du talus, qu'il avait prise pour un torchon perdu par quelque randonneur distrait. C'est en s'approchant qu'il avait reconnu Clara, l'infirmière de bloc de l'hôpital d'En-Haut, avec sa longue robe rouge qui la faisait ressembler à une bohémienne en vadrouille.

- Que fais-tu ici, Clarette ? Elle fronça les sourcils en entendant ce surnom, qui lui collait à la peau depuis son enfance et que les anciens du village, qui l'aimaient bien, continuaient à utiliser affectueusement. Je te croyais en récupération après toutes ces semaines passées à lutter sans relâche pour soigner des malades atteints par cette saloperie de virus ?
- Oh, ma tête... Mais que m'arrive-t-il ? Ah oui, j'étais partie faire un tour dans le bois pour me remettre en forme... je suis épuisée... Je crois que j'ai eu une hallucination... J'ai cru voir devant moi d'abord ce que j'ai pris pour un cerf qui s'est transformé en quelqu'un que je connais bien, le professeur Lecornut...

- Tu veux dire ce chef de service des urgences de l'hôpital qui est lui aussi hospitalisé depuis la semaine dernière, lui aussi victime du virus ? demanda Norbert, troublé par la mine de papier mâché et les propos de Clara.
- Oui, je me demande ce qu'il est devenu ? ...cette saloperie de virus, comme tu dis, n'a pas été tendre avec les fragiles, ainsi qu'avec les personnes fracassées comme nous après toutes ces semaines sur le pont, sans pouvoir relâcher ni nous reposer...
- J'ai de ses nouvelles, il va mieux, fatigué mais il récupère... et il s'est inquiété pour toi d'après ce que m'a dit Lise, ta copine réanimatrice. dit Norbert en souriant pour rassurer Clara. Il poursuivit :
- Pour ce qui est de ta vision, je crois que tu n'as pas eu une hallucination : je viens moi aussi de rencontrer le grand cerf, c'est un vieux mâle que je connais bien pour l'avoir aperçu plusieurs fois par ici ; il s'est isolé de ses semblables après avoir été blessé par des chasseurs et il semble se sentir en sécurité dans ces parages. Tu vois, Clarette, je pense que ce vieux cerf me reconnaît et sait que je ne lui ferai pas de mal... quand je le croise, il me regarde fixement de ses yeux doux et s'éloigne sans précipitation...

En ce début d'été 2020, après des semaines d'angoisse collective, de souffrances individuelles et de confinement général, un espoir nouveau viendra enfin avec l'annonce de la levée des restrictions de circulation ...

Bras dessus-bras dessous, Clara et Norbert s'en furent vers la clairière, avec l'espoir de revoir le vieux cerf, à moins qu'ils ne croisent un petit Bambi ?

Marilou B.

Ocranovrius

En cette période de confinement général, elle se promenait dans les bois en croisant les doigts pour ne pas se faire repérer par un policier zélé qui lui aurait intimé l'ordre de rentrer chez elle. Tout à coup elle crut à un mirage : devant elle se tenait un grand cerf les bois fièrement portés sur sa tête : il avait un masque FFP2 sur le museau !

- Que nenni cet accoutrement, grand cerf ! Au lieu de cacher ton museau cache ton coro en rus, tu vas faire peur à toutes les gazelles qui courent pour garder la ligne.

- Mais je ne peux pas mon amie, la pandémie a planté son virus en moi et au chaud dans mon cona, il prospère et me donne un vit perpétuel.
- Soit, mais pourquoi porter un masque ?
- Pour intriguer les coureuses qui m'apportent une galette, un petit pot de beurre et du doliprane pour vaincre le covis.
- Mais les filles ne sont pas étonnées de sentir tes grands bois frémissants sur leurs épaules quand elles s'approchent ?
- C'est pour mieux les caresser, mon amie.
- Mais les filles ne sont pas surprises de t'entendre réer si fort quand ton navirus jaillit de ton coron ?
- C'est pour mieux te baiser mon amie et ...
- ... Haahhh !!!

Ebouriffée, les gants de protection déchirés, elle rentra chez elle et prit sa température comme conseillé par les autorités sanitaires.

Véronique C.



TEXTES LIBRES

No sport

Depuis mon enfance, sans doute parce que mon père avait choisi le camp des résistants, j'ai toujours été fasciné par ces hommes et ces femmes de guerre, hommes et femmes d'exception, leurs récits. Ils et elles avaient su dépasser leurs peurs, leurs doutes, leurs incertitudes. Quoi qu'il en coûte, car leur vie même était en jeu, leur engagement avait été spontané, irréfléchi. Même s'ils avaient dû quitter conjoint et enfants, fiancée ou parents, la douleur de la séparation rajoutait au sens que chacun donnait à son sacrifice. CHURCHILL faisait partie du lot. Ombre et lumière immense à la fois. Si j'évoque son ombre, c'est qu'en fermant les yeux je peux toujours imaginer sa stature au soleil couchant, et son ombre portée d'Ouest en Est avec son cigare immuable sous son képi et sa longue redingote faisait sans doute frémir Hitler et ses escouades de Généraux et Maréchaux. Si je parle de sa Lumière, c'est que l'Espoir en juin 44 allait, en partie grâce à lui, définitivement changer de camp.

Quel rapport me direz-vous avec ce que le confinement nous impose et ce titre chargé d'interrogations et de certitudes à la fois ? N'en cherchez pas un forcément, l'écriture nous offre çà : l'imaginaire, la pensée, la mémoire, s'invitent subrepticement dans l'instant présent, sur la page d'écriture et font le lien inconscient, pas forcément logique, entre des événements que rien ne relie en apparence. « L'Esprit, disent les Indiens, est comme un jeune singe qui serait saoul et, qui plus est, aurait été piqué par un scorpion », c'est dire la volatilité des pensées incontrôlables, que l'Esprit dans sa danse incessante nous impose. L'Esprit, en ces instants de tensions ou de lâcher-prise, nous offre ce foisonnement, ce feu d'artifice, cet éventail des possibles que le stylo sur la page a bien du mal à suivre, transcrire et maîtriser.

Pierre, quand pourrons-nous suivre le fil rouge de tes pensées ? Par quels détours ubuesques ? Par quel chemin tortueux veux-tu nous faire passer : le confinement, No Sport, La guerre, CHURCHILL, l'Esprit, les pensées, l'imaginaire ? Tiens-tu encore la barre ? T'es-tu perdu en route ? Dans les circonvolutions de ton cerveau ?

J'y viens, j'y viens C'est là le chic de notre confinement ! Fini les courses effrénées, la course aux trains, aux bus ou aux métros, tout ça pourquoi ? Pour qui ?

Enfin se poser dans le silence, la solitude, le confinement et laisser les pensées naviguer aux confins de l'Océan de notre imaginaire.

Quand on demandait à CHURCHILL « quel est le secret de votre longévité ? » il répondait invariablement « NO SPORT !!! ». Aujourd'hui on sait combien les jeux de l'esprit, « la GYM CERVEAU » sont énergétivores. C'est lui, notre cerveau, qui consomme un maximum de notre Energie ingérée au quotidien ! Attention, je ne fais pas ici l'apologie du FARNIENTE, non non ! Alors en guise d'exercice, prenez donc un papier, un crayon, laissez-vous aller à ce que vous avez toujours rêvé d'être : un écrivain génial ! Laissez-vous aller aux rêveries du confiné et si le stylo n'est pas votre truc, prenez donc vos pinceaux ! Ah sentir, toucher, goûter, contempler, écouter... divaguer, élucubrer quel bonheur ! Souvenez-vous de la pomme de Picasso :

Et la pomme en tournant évoque le pommier, le Paradis terrestre

Et EVE et puis ADAM, l'Arrosoir, l'Espalier

Le Canada, les Hespérides, La Normandie, la Reinette et l'Api,

Le serpent du jeu de paume et serment du jus de pomme,

Et le Péché originel et les origines de l'Art,

Et la Suisse avec Guillaume TELL

Et même Isaac NEWTON, plusieurs fois primé à l'exposition

De la gravitation Universelle....

Et le peintre étourdi, perd de vue son modèle et s'endort....

Voilà où tout cela a mené PREVERT. Alors je ne suis pas devin, mais je prédis qu'au sortir de ce doux retour sur soi, beaucoup aurons quelques regrets et diront comme nos aïeux « le temps passé était l'bon temps ».

Pierre L.

Un printemps différent

Le printemps sonne joyeusement à nos portes en ce mois de mars pas tout à fait comme les autres. Moi, qui attends fébrilement ce moment chaque année, j'aime voir naître ces petits bourgeons habillés de leurs minuscules feuilles tendres, écouter les trilles des oiseaux et le doux murmure du vent dans les roseaux.

Eh bien non, ce printemps est différent. Je suis comme un gros rocher, un bloc de granit, soudée à mon lit, sous d'épaisses couvertures. La fièvre m'empporte vers

d'autres rivages houleux, ballotée sans force au gré des caprices de mon corps qui ne répond même plus. L'ivresse, quelque part exquise, de ne plus être rattachée à rien, de survoler les écueils sans sentir la douleur, le froid, la faim. Puis, jetée on ne sait comment sur une grève où le doux et profond sommeil vous engloutit, sans bruit, au fin fond de l'abîme. Il y a dans ces moments, une certaine volupté à lâcher prise, à être si légère, à voler comme ce petit papillon de printemps, insouciant et heureux.

Brigitte L.



Pour vous, amis confinés

Mais je vous le dis : quand cette dure période d'isolement sera terminée, on se retrouvera et on fera la fête!

Bref, d'ici là écrivons, créons des histoires, inventons, jouons...

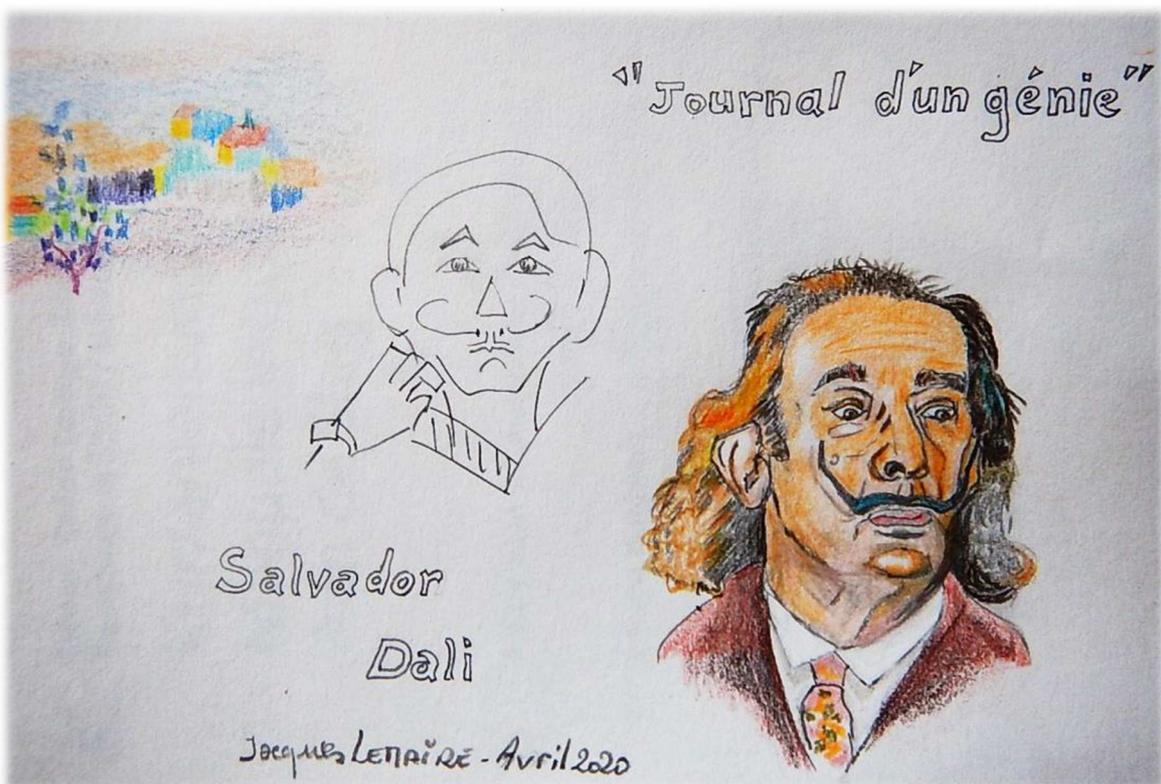
Incipit adressé par Marie-Hélène T. :

"Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce...."

In "Journal d'un génie" de Salvador Dali

et voilà de quoi réfléchir, pas se laisser aller à la morosité.

Danièle Tournié, le 23 mars 2020



SUR UN INCIPIT DE SALVADOR DALI

Journal d'un génie

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce qu'ils sont étroits comme un stylo mine, et mes orteils musclés, habitués au confort dans mes sandales en vison, refusent de se plier à l'exercice. J'ai eu beau leur promettre un bain tiède parfumé aux algues fraîches, rien n'y a fait.

Alors je capitule, tel Vercingétorix devant César, je n'écrirai pas comme un pied.

Véronique C.

Dada

Pour écrire ce qui va suivre j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce qu'ils avaient des talons trop hauts. Pas des talons de femme - ne commencez pas à gamberger ! - mais des talons compensés.

Le chausseur, auquel j'avais confié la délicate tâche de rehausser ma taille à l'aide de ces prothèses, a mal compris mes instructions.

Se basant sur ma façon de déformer les visages ou de tordre les objets, il a cru bon de s'en inspirer pour effectuer sa tâche. Résultat : du pur dadaïsme, certes, mais des chaussures vernies impropres à l'usage !

Cette fantaisie m'ayant coûté une fortune, je n'ai pas voulu la jeter à la poubelle. D'autant plus que l'artisan m'avait remis son travail bien emballé dans du papier de soie et qu'ayant dû quitter précipitamment la France, je n'avais pas eu le temps d'ouvrir le paquet avant d'arriver à Figueiras.

C'était donc là que j'avais pris connaissance de l'ampleur du désastre...

Outre le fait que les chaussures ainsi ornées étaient d'une laideur monstrueuse, je ne pouvais pas marcher avec. Trop hautes, trop biscornues, trop instables. Je me suis étalé plusieurs fois sur le carrelage. Gâcher ainsi une jolie paire de chaussures vernies ! J'avais des envies de meurtre envers mon chausseur.

En attendant, il fallait aviser.

En les regardant bien, je constatai qu'en déformant ma vision ces talons me rappelaient le visage de Gala. Ah Gala ! ma mie, ma muse, ma colombe, mon inspiratrice !

Une imagination tsunamique s'empara de moi. Des mots, des images, des tableaux, des graphiques, des silhouettes, des objets baroques envahirent mon cerveau.

Je n'avais plus aucune envie de meurtre, je n'avais plus qu'une envie : écrire.

Pour écrire ce qui va suivre j'utilise pour la première fois les souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps.

En guise de talismans, je les ai posés sur mon bureau.

Véronique A.

Tante Alice

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce que ces souliers vernis ne m'appartiennent pas. Ils appartiennent à ma grand-tante Alice. Je les adore ces souliers ! Je les trouve très classe. Ils ont à la fois un côté un peu « rétro » tout en étant modernes et actuels. Ma grand-tante non plus ne les a jamais portés longtemps à ce que j'ai cru comprendre. Elle ne m'a jamais parlé de l'histoire de ces souliers vernis, mais je sais qu'ils ont une histoire. Belle et douloureuse à la fois si j'ai bien compris.

Ces souliers sont enveloppés dans un joli papier de soie et toujours rangés dans leur boîte d'origine qui se trouve dans l'armoire de tante Alice.

Un jour que ma tante était partie pour la journée, je suis allée dans sa chambre et j'ai ouvert son armoire. J'adore les armoires anciennes. Elles renferment des odeurs si particulières qui ne demandent qu'à s'échapper dès que l'on ouvre leurs portes. Des odeurs du temps passé, des odeurs remplies de souvenirs et secrets bien gardés. Des secrets enfermés à double tour.

Mais, justement, ce matin-là, avant de partir, ma grand-tante avait oublié de retirer la clef après avoir fermé l'armoire. Je l'avais aussitôt remarqué. Aussi, dès que la voie fut libre, je m'empressai d'aller ouvrir l'armoire et en sortis la boîte dans laquelle reposaient les fameux souliers vernis. Quelle joie et quelle fierté surtout de porter ces souliers qui correspondaient parfaitement à ma pointure.

Depuis, dès que tante Alice s'absente, je regarde tout de suite si les clefs sont encore sur l'armoire. Elle oublie rarement de les enlever. Quoi que... depuis quelque temps déjà, l'âge aidant et les pertes de mémoire se faisant de plus en plus présentes, il arrive que les clefs pendent encore à la serrure après son départ.

Voilà pourquoi, ce matin, j'écris ce texte, les souliers vernis de tante Alice... aux pieds !

Marie Hélène T.

Louboutin et Prosecco

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce que je ne voulais pas les abîmer vu le prix qu'ils m'avaient coûtés ! Une paire de Louboutin à 700 euros ne se porte pas n'importe quand, n'importe où et encore moins n'importe comment ! La vendeuse de ce grand magasin de la rue Montparnasse m'avait assuré qu'ils m'allaient comme un gant. Je trouvais l'analogie osée, mais charmante. J'avais entrepris quelques pas sur la moquette dans le double but de tester leur souplesse et de me contempler, ainsi chaussé, dans les miroirs muraux. J'en conclus qu'ils me seyaient bien. Ces souliers somptueux étaient destinés à une occasion unique, un événement où je devais être le plus parfait possible ; parfait de la tête à la pointe des pieds. Ils me serviraient exclusivement à l'authentification de ce manuscrit. Après, il me faudrait les brûler.

Nonciade Franchesci venait de quitter le Cabinet d'avocats Le Godinec & Associés. Elle avait grandement besoin d'un remontant et s'engouffra dans le premier troquet où elle s'enfila un Spritz au Campari. Elle était encore furax et des bribes de ce récent dialogue de sourds lui revenaient à l'esprit. Par chance, les légères bulles du Prosecco agissaient comme un anticorps et son organisme éliminait peu à peu ses pensées pathogènes. Elle regarda sa montre qui venait de vibrer. « Encore un SMS de ce 06 ! », souffla-t-elle en s'essuyant le front. Un ancien litige existait entre sa mère et « l'homme aux souliers » mais ces abrutis d'avocats avaient refusé de lui en révéler les clauses, invoquant leur code de déontologie. Que pouvait-elle faire à présent ?

« Ce qui va suivre... » furent les premiers et les derniers mots qu'il griffonna dans son carnet Moleskine. Avant de passer dans la salle de lecture, il avait passé des gants en coton blanc que lui avait offerts un factotum à l'entrée. « Pour une fois, ils vont m'être utiles », pensa-t-il. Il avait l'habitude de ce genre d'affaires ; il les

appréhendait toujours avec sérénité, mais aujourd’hui ses mains étaient moites et cette protection était précieuse pour épargner le papier fragile. Bien que familier des lieux, il goûta la fraîcheur et la douce lumière de la pièce, nécessaires à la conservation de toutes ces richesses bibliographiques. Il avait quitté son appartement vers dix heures après avoir passé un chiffon sur ses souliers vernis et mis des embauchoirs pour éviter qu’ils ne se déforment pendant le trajet. Puis il les avait dissimulés dans son sac à dos, non sans les avoir glissés dans une housse en toile Monogram de Vuitton. Il avait préféré prendre son scooter pour éviter les bouchons ou la foule des transports en commun. Arrivé au 18 du boulevard Sérurier, il trouva derrière l’immense porte en bois un ancien banc coffre sur lequel il s’assit pour enfiler ses chaussures d’apparat.

A suivre...

Jean-Luc T.

Souliers de lumière

« Pour écrire ce qui va suivre, j’utilise pour la première fois des souliers vernis que je n’ai jamais pu porter longtemps parce que

Parce qu’ils brillaient tellement qu’ils m’ont éblouie, aveuglée jusqu’à ce que je ne voie plus mon stylo et ma feuille blanche.

Eh oui, chose étrange, pourquoi un tel rayon lumineux sort de mes pieds ? Suis-je devenu un homme aux pieds d’or, habituellement on parle de ma femme aux mains d’or, elle qui confectionne broderies et nappes, toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Vous le savez bien vous les touristes qui achetez et emportez ces nappes et napperons brodés main que nous vendons les jours de marché, sur notre étal de la rue principale en face de la cathédrale de Jaca.

Ah l’Espagne et ses traditions ! Ces jolies nappes font le bonheur des maîtresses de maison et suscitent l’admiration des convives invités à dîner. Le bel ouvrage, ça se perd, une émotion, des souvenirs ressurgissent « du temps de ma grand-mère », des conversations qui inaugurent le dîner pour changer des tracas du quotidien, de la famille, des enfants, des petits-enfants.

J’ai admiré ces souliers vernis, est-ce un rêve, un mirage, dois-je les porter tous les jours ou pour des occasions exceptionnelles. C’est décidé, je les range dans leur boîte jusqu’à Noël, par une nuit sombre et froide ces souliers contribueront à la magie de Noël, ils illumineront corps et âme, mieux qu’un Saint-Nicolas.

J’en cligne des yeux, d’éblouissement. Non, de plaisir à venir !

Bénédicte F.

Venin

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce que sitôt chaussés ma gorge se serre, mon estomac se contracte et d'atroces nausées m'envahissent.

Aussi devant adresser ce jour une missive à l'individu qui ne cesse de me chercher des noises je les enfile le temps qu'il faudra car je ne doute pas que les nausées qu'ils provoqueront m'aideront à vomir tout le venin que je lui dois.

Anne Marie R.

Ecrire

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce qu'ils me font mal. C'est simple à comprendre !

Alors pourquoi les mettre pour écrire ?

Parce qu'ils sont superbes et que, quand je les porte, je me sens star, sexy, je suis quelqu'un d'autre. Escarpins vernis noirs, talons 9 centimètres, décolleté sensuel et cambrure parfaite. Et, pas folle, je ne les mets pas pour marcher, mais pour écrire... Ce sont des chaussures pour rester assise, jambes croisées, bas fumés certes sous le bureau... mais songez au crissement des bas ! Bien sûr à porter avec une jupe crayon longueur raisonnable mais qui inévitablement remonte un peu. Jupe sombre, au dos légèrement fendu, que d'une main parfois je lisse pour effacer les plis et pour le geste... imaginez le texte qui s'écrit là.

Si j'écrivais en pantoufles, je n'écrirais pas la même chose.

J'ai prévu d'écrire en pyjama, en maillot de bain, en tenue de ski... pas le même jour. Mais on a le temps !

Essayez !

Danièle T.

Pour dessiner ce qui suit, j'utilise pour la première fois
les souliers vernis que je n'ai jamais pu porter
longtemps parce que ...!



Jacques LEPAIRE 29.03.2020

Amis des mots

Voici une proposition envoyée par Marie-Claude de Toulouse. Pour le 24 mars. Amusez-vous !

Il s'agira de composer un poème-fable en alexandrins (12 syllabes) - mais vous pouvez écrire en 8, soit octosyllabes - à rime unique en « us », ou en phrases libres.

Le point de départ vous est donné ci-dessous. Nous y joignons toute une liste de rimes possibles, tout en sachant qu'il y en a d'autres, bien entendu...

À vous de jouer, d'inventer, de détourner la consigne et de créer.

Exemple de départ :

**Il était une fois un couple de virus
Qui vivait sagement au milieu des cactus.
Ils passaient leurs journées à lorgner les nimbus
À faire les yeux doux au moindre cumulus**



Ce dernier alexandrin est « emprunté » à la chanson *L'orage* de Georges Brassens.

Quelques rimes possibles : Sinus, cubitus, focus, chorus, tonus, papyrus, prunus, lotus, argus, campus, Crésus, Vénus, Négus, campus, lapsus, cursus, foetus, gibus, autobus, omnibus, quitus, humérus, radius, Stradivarius, hibiscus, humus, suce, plexus, opus, puce, lotus, typhus, argus, rébus, angélus, plus, et tous les nuages : cumulus, stratus etc.

mais vous en trouverez d'autres, j'en suis sûre...

Bref, d'ici-là écrivons, créons des histoires, inventons, jouons...

Danièle Tournié, le 24 mars 2020

POEME-FABLE SUR DES RIMES EN US

Alexandrius de virus

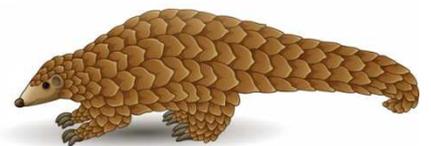
Il était une fois un marchand de puces
Qui vendait des puces pédibus jambus
Un matin l'anus encombré jusqu'aux sinus
Il resta au campus avec son amour Vénus
Longtemps il la traita comme un stradivarius
Les puces enfermées chantèrent en chorus
C'était beau, sublime comme un angélus
Et guéri, il n'eut pas besoin du diafoirus.

Véronique C.

De virus illustribus

Il était une fois un couple de virus
Qui vivait sagement au milieu des cactus.
Ils passaient leurs journées à lorgner les nimbus
À faire les yeux doux au moindre cumulus ...

« Tiens ! » dit Monsieur à sa belle Vénus
« Si nous faisons le tour du monde ? Je ne suis pas Crésus,
Mais nous pourrions nous déplacer en autobus
Ou mieux encore sur un phataginus,
L'écailleux pangolin qui fouille notre humus.
Et nous passerions vite à l'homo erectus.
Ainsi, de sinus en mucus
de mucus en Kleenex ou en mouchoirs Lotus,
Nous allons voyager gratis, c'est tout bonus ! »



Ainsi se mit en route le Coronavirus.
Monsieur, Madame, et leurs nombreux bébés en sus,
Partirent par les chemins, faisant chorus
Des belles chansons du Codex Calistinus,
Et progressant, comme géants, par petits sauts de puces.

Partout dans le monde alors, sur le virus, c'était « motus ! ».

Paris voyait un candidat à l'ambitieux cursus
Convoiter sa mairie, chercher le consensus.
Sur les réseaux sociaux, il crut bon d'exhiber son phallus,
(qui sait peut-être aussi son anus ?).
Et, faisant gentiment coulisser son prépuce,
Il nous parla bientôt d'indécent complot russe.
Alexandra ne savait rien : « Pour que je susse
Fallait-il au moins que je le connusse,
Ce pauvre olibrius ! »

A Washington aussi, à l'heure des caucus
On s'agitait beaucoup, partout sur les campus.
Le président, arborant son insupportable rictus,
avait crié : « Djeezuss ! ».
Le pauvre gugusse
Tout droit sorti du cirque Alexis Gruss
Soutenait mordicus
Qu'il n'y avait rien à faire contre le virus.
Et « God save us ! ».
Pas sûr qu'au moment de voter, ils lui donnent quitus !

Aujourd'hui confinés, nous cherchons des astuces
Pour tuer le temps et survivre, sans plus.
Ecouter tout Bach, Mozart ou Sibelius...
De Beethoven rechercher les moindres opus...
Regarder tous les films d'Hazanavicius...
Cuisiner les bonnes recettes d'Apicius...
Relire dans Racine les tirades de Britannicus
Pour y trouver de riches rimes en « us » ...
Consulter les prédictions de Nostradamus
Ou celles, moins connues, d'Horus
Couchées sur papyrus...
Ecouter à la télé les élucubrations de quelque professeur Nimbus...

Réciter chaque jour de fervents Angelus...
Voilà quelques recettes pour sortir du blocus
En attendant de pouvoir retrouver les us
D'avant le Coronavirus.

Surtout pensons aux victimes traitées selon un triste argus :
Aux aînés, un malus et aux jeunes, un bonus.
Malheur à toi si tu as connu cancer ou infarctus !

Et applaudissons tous ceux, sur quelque front qu'ils fussent,
Qui renverront bientôt à leurs cactus et à leurs cumulus,
La sinistre famille du Coronavirus.

Michel D.

Un couple de virus

Il était une fois un couple de virus
Qui vivait sagement au milieu des cactus.
Ils passaient leurs journées à lorgner les nimbus
À faire les yeux doux au moindre cumulus.

Un matin de printemps vint à passer un bus
Qui réveilla en eux les mots de Confucius
Pour nourrir notre vice il en coûte bien plus
Que quelques malheureux ou qu'un ou deux minus.

Allons de par le monde répandre notre fungus
Qu'il apprenne à ces gens à changer d'habitus
Etre enfin attentif, arrêter les laïus
Et repenser le monde, cherche le consensus.

Que les fils de Priape repeuplent l'utérus
En dressant joliment leur prodigieux phallus
Dans un chou, dans une rose, dans une feuille de lotus
Singulier artifice pour sortir du blocus.

Il était une fois un couple de virus
Qui parvint à crever nos larges yeux d'Argus.
Nous passions nos journées à lorgner les nimbus
À faire les yeux doux au moindre cumulus.

Jean-Luc T.

Coronavirus in the Community

Walking through Creekside Park today on my way to United Market
I happened upon an individual, perhaps homeless, dithering around,
And another, a short distance away, sitting, bending forward on a bench
Holding onto a large backpack.

The first one said hi,
I said hi back
And moved away to have the required six-foot distance.
He spoke aggressively, as he banged and swayed about.
I couldn't understand what he said. It was jumbled.
Maybe something like "You think I'm" ...
Or "I've done great things. You're afraid."

I said, "Everyone's afraid of everyone,"
Coronavirus clearly in my mind.
Maybe I should have added aloud "because of Coronavirus,"
But I *was* slightly afraid and didn't want to engage.
I didn't know where he was coming from,
Whether he was sane, sober, drugged, homeless, dangerous, lonely.
I continued walking, pondering.
Who is this person? What is he doing? Does he need or want help?
Did he just want to be left alone and think I was an interference?

What should I have done? Engage?

Uncertain, extreme, perilous times indeed.
Time to engage?

When to disengage?

When I returned from the market, he was gone.

Judith J.

Il était une fois un couple de virus

Qui vivait sagement au milieu des cactus.
Ils passaient leurs journées à lorgner les nimbus
À faire les yeux doux au moindre cumulus
Laisant voguer leurs rêveries au son d'un Stradivarius
Bercés par l'odeur enivrante d'hibiscus.
L'esprit déjà éveillé aux alertes des premiers rayons du crépuscule
Quand les troupes firent entendre leur pas diffus
Notre petit couple de virus se dressa sous leur eucalyptus
Sortit leur baïonnette de leur cachette de dessous des détritrus
Planta à cœur joie leurs armes à tous individus
Broyant, soufflant, écrasant sans pitié jusqu'au mont Vénus
Les hommes condamnés à leur triste sort sous les prunus
Où la brise en ce jour de printemps s'agitait encore sous les stratus.

Brigitte RdM

Confinus

Il était une fois un couple de virus
Qui vivait sagement au milieu des cactus.
Inlassablement dès le lever de Phébus
Ils passaient leurs journées à lorgner les nimbus
A faire les yeux doux au moindre cumulus
A épier malignement les cirrostratus
En attendant que rayonne dans le soir Vénus.

Anne Marie R.

Le diplodocus

Il était une fois un Diplodocus
Qui vivait au-dessus des tumulus
Près de la région boisée de Tournus.
Avec son ami Mégalosaurus
Ils partirent à la chasse sans prospectus,
A la chasse aux co-coronavirus.
C'était la grève de tous les autobus,
Ils marcheraient, c'est bon pour l'infarctus,
Ils mangeraient herbes et détritrus
Et les virus qui traînaient dans l'humus.
Bientôt, il n'y eut plus un seul malus,
Ils avaient besoin de ce stimulus
Pour s'enrichir comme Crésus, mordicus,
Et devenir rois des anti-virus

Chantal C.

Minus virus

Il était une fois un minus virus
Son nom en sanskrit était Kumbh mulus
Il voletait parmi les hibiscus
De la vallée riante de l'Indus.
La fête de la cruche ou de l'utérus
En mars, attirait 10 000 hindous, plus,
Et lui se réfugiait dans les lotus
En faisant des yeux doux aux cumulus.
Son domaine : l'homo economicus,
Il se logeait surtout dans l'humérus
En protégeant les femmes selon les us.
La foule selon un certain consensus
Le reconnaissait à son grand tonus,
Quand il jouait du Stradivarius
En s'époumonant de tout son plexus.
Et il écrivait sur un papyrus :

« O dieux, accueillez les minus virus,
Ils sont sacrés, faisons ensemble chorus »
Et tous les Sadhus chantèrent l'Angelus
En machouillant des racines de crocus.

Chantal C.

Il s'appelait Opus Nimbus

Il s'appelait Opus Nimbus
Il fanfaronnait tel Négus
But un coup de jus de prunus
Il s'assoupit sous l'hibiscus
Rêva de devenir Crésus,
Fût gratté par une puce
S'éveilla et mis son gibus
Et partit droit vers l'Olympus
Devant la menace de cumulus nimbus
Je décidais d'emprunter le bel autobus.
Je passais devant ma boutique d'hibiscus
Où s'invectivaient vivement crocus, ficus
Pour savoir qui allait être abrité plus.
Je voulus alors descendre de l'autobus
Pour aider à les mettre à l'abri au plus
Et Badaboum je rate la marche du bus !
Je me retrouve à terre dans leurs humus
J'ai cassé clavicule, cubitus, radius....



Jacqueline G-B.

L'inconsciente petite puce

Garantie sans coron«a»virus, car lipogramme sans « a »

Encore toute jeune, une impétueuse puce
Élevée entre les replis protecteurs de demoiselle Luce,
Une corpulente jeune fille de Fréjus,
Décide de se rendre en expédition sur le mont de Vénus.
Des poux incrustés depuis belle lurette sur ce fertile humus
Voient venir d'un œil perfide cette métèque sur leur tumulus.
Ils décident sur l'heure d'utiliser une technique russe
Pour défendre leur oppidum mordicus
Et se replient tous près du rectum, si bien que notre puce
N'entrevoit point ces féroces gugusses.
Elle se croit seule et explore même les grottes de l'utérus
En fond d'un long corridor recouvert d'un onctueux mucus.
Les poux, eux, comme les guerriers de Brennus
Regroupés pour défier l'opulente cité de Rémus et Romulus,
Décuplent leurs forces en de belliqueux rictus
Et enfin s'écrient : « Sur l'ennemie, sus ! »
Surprise, l'inconsciente petite puce
Se défend fougueusement, on ne peut plus !
Toujours est-il qu'elle ne peut repousser ces furieux olibrius
Et succombe héroïquement d'un coup d'épée en plein plexus.

En toute chose, l'inconscience est comme un virus
Qui peut vous procurer nombre de déboires en plus.

Bryan de La Rillie

A QUOI REVEZ-VOUS ?

Faut pas rêver

Je ne rêve pas, je ne rêve plus depuis des années. Les psychiatres disent qu'on meurt quand on ne rêve plus. Pourtant, je suis toujours en vie. Cherchez l'erreur !

Et si c'était l'absence de rêves qui me maintenait en vie ? Tout ce temps perdu à rêvasser, tous ce stress face aux rêves qui ne se réalisent pas, ou toutes ces crises cardiaques quand ils se réalisent – ne riez pas, j'ai entendu dire qu'un certain Monsieur Lefort était tombé foudroyé devant le comptoir du bar tabac où il avait acheté le ticket gagnant du loto. Pensez donc, il n'avait même pas eu le temps de rêver à ce qu'il allait pouvoir faire avec ses 98,57 millions d'euros !

Pourtant avec une telle somme, on peut en allonger des listes d'envies ! Personnellement, je ne m'y risquerai pas, j'en aurais le vertige et, comme chacun sait, on peut mourir du vertige. Moi, tenez, j'ai bien failli en mourir. Dans le massif de la Salette, près de ce sanctuaire où l'on voit la Vierge pleurer – une très belle statue au demeurant –, j'ai cru que j'allais tomber dans le ravin. Paralysée, accrochée à la paroi de la montagne, dos au vide, j'ai dû attendre que mes jambes arrêtent de flageoler avant de regagner, de petit pas en petit pas de travers, l'autre bout de la sente étroite sur laquelle je m'étais imprudemment aventurée. Si vous croyez qu'à ce moment-là, j'avais des rêves ! Les membres tremblants, les doigts devenus insensibles à force d'agripper de minuscules aspérités de la roche, le ventre noué, le cerveau court-circuité, il n'y avait plus rien que la peur, une peur gigantesque, une peur déferlante, qui mouillait chacun de mes pores, me laissait un goût salé au coin des lèvres, tout en m'asséchant la bouche.

Combien de temps suis-je restée là, accrochée à mon rocher telle une bernique confrontée au ressac ? Je ne sais pas, je ne sais plus, je ne suis même pas sûre de vouloir savoir. Je suis en vie, c'est l'essentiel.

Peut-être qu'un jour je rêverai de nouveau. Mes rêves redeviendront-ils roses, bleus ou blancs ? M'en souviendrais-je à mon réveil ? Resteront-t-ils après la sieste quand, au bord de la rivière, les oiseaux feront silence, les poissons joueront aux bulles, les joncs prêteront asile aux amours des libellules ?

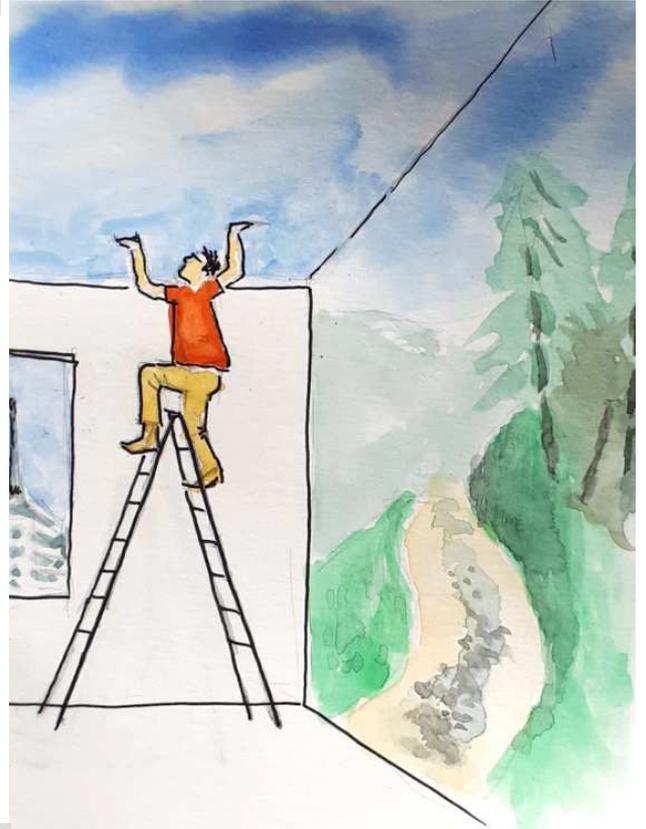
Rêver ? Un risque à éviter ou une pilule colorée pour enchanter la vie ?

Véronique A.



Rêves de liberté

Claude O.



Je marche sur la plage

Ces jours-ci je rêve éveillée. Je rêve que je marche sur une longue plage de sable fin à marée basse, comme les plages d'Aquitaine. Je marche, je marche à perdre haleine, plus j'avance plus j'ai envie d'aller plus loin encore. Il y a des petits oiseaux qui viennent picorer dans le sable humide, du vent qui ramène l'iode que je voudrais garder longtemps dans mes poumons par de profondes inspirations.

La mer est belle aux reflets changeants : bleu, vert, gris, quelques vagues à l'horizon sans être effrayantes pour le promeneur que je suis. Il y a peu de promeneurs, juste une silhouette, au loin que je devine : est-ce un homme ou une femme, tiens si je mettais mes pieds un moment dans ses empreintes : pied nu ou empreinte de tennis ?

Mais le vent se lève, il efface ces traces sur le sable car il ou elle marchait sur le sable sec.

Je m'amuse, et j'admire les jolis coquillages ramenés par les vaguelettes sur le rivage, ils sont luisants, brillants, un vrai trésor, j'en ramasse quelques-uns qui garniront bientôt une de mes poches.

Je regarde le soleil, il baisse déjà à l'horizon, quelle heure est-il ? Peu importe, je resterai jusqu'au coucher du soleil quand il embrasera la mer de ses rayons rougeoyants, violets, mais je partirai avant qu'il ne fasse froid !

C'était juste le tour du quartier accordé, aujourd'hui je n'ai pas vu des rues, des immeubles, des trottoirs, des passants à la mine patibulaire, mais je reviens de la plage, encore étourdie par le vent, le soleil et la mer. Je vais prendre ma douche comme si le sel avait imprégné mon corps et non épousseté mes souliers de la poussière parisienne.

Bientôt je fermerai les yeux et la nuit sera douce ou bien traître et cauchemardesque, cela je le saurai demain matin.

Faites de beaux rêves les ami(e)s !

Bénédicte F. 25 mars 2020

J'ai rêvé de vous

« J'ai rêvé, dit-elle, j'ai rêvé de vous... »

C'était une bonne entrée en matière. La suite dépendrait de sa réponse...

- Ah ! Bon....
- Et je faisais quoi dans votre rêve ?
- Vous faites souvent des cauchemars ?
- Vous devriez essayer de rêver à autre chose
- Moi je ne rêve jamais
- Tiens c'est drôle j'ai récemment rêvé de vous.

« Oui j'ai rêvé, vous lui ressembliez. Mais vous savez les rêves fous... »

Danièle T.

Rêve d'humanité

Cette nuit entre sommeil éveillé et vrai sommeil, j'ai aperçu une grosse mouche sur le mur le long de mon lit... étrange ? Pourquoi une si grosse mouche ?

Et d'un seul coup la mouche s'est ouverte pour laisser sortir de son corps, 3 autres mouches ?

Ce qui me dégoûtait c'était le ventre noir et blanc, qui s'écartait, comme un éventail... Tout se passait en noir et blanc, finalement ce n'était pas si répugnant, mais c'était plutôt le fait que la bête se démultipliait et restait accrochée au mur jaune, la couleur du mur de ma chambre...

Et puis tac, toc, le rêve s'est arrêté, je n'ai pas eu la suite... Mais maintenant, en y repensant, je me demande si ce n'est pas lié à ce que nous vivons, bien certainement...

Une fois levée, ce matin, le mur était plus loin que je le rêvais et là, les mouches avaient complètement disparu.

Au milieu de cette même nuit, je me suis levée, souffrant d'insomnie. Et dans le calme de la nuit j'ai pensé à nouveau à ce temps suspendu que tous nous vivons.

Comme Wajdi Mouawad, je me suis demandé si nous rêvions tous de la même chose, de cette même affreuse mouche collée sur le mur.

En ce moment, nous sommes tous confrontés au même ennemi invisible, nous sommes tous dans l'obligation d'être humbles, modestes, sans désir de concurrence, un seul mot d'ordre : nous protéger et protéger les autres. Le confinement est la règle stricte.

Est-ce que du coup tous les cerveaux humains sont alignés, au garde-à-vous pour le combat ?

Mais si nous commençons à rêver tous de la même chose, nous sommes alors prisonniers physiquement et psychiquement.

C'est terrible, un univers avec 170 pays confinés et où tous les humains rêvent de la même chose...

Non, c'est impossible car chacun d'entre nous appréhende cette injonction à sa façon, avec son tempérament, sa culture, son âge, ses habitudes de vie...

Je pensais, cette nuit d'insomnie, que cette épreuve devait nous servir pour l'avenir de la planète, pour notre comportement entre frères et sœurs humains.

C'est à dire que là, maintenant, nous sommes mis à terre, la mort rôde à chaque instant, elle peut nous frapper, elle peut frapper notre entourage.

Comme Noé - nous évoque Wajdi Mouavadi - il faut protéger les espèces et notre planète terre et découvrir de nouvelles façons de fonctionner, de vivre ; envisager d'arrêter de nous épier, de nous comparer pour ne plus chercher à être meilleur que l'autre, plus brillant que l'autre.

Face à cette expérience inattendue, inimaginable, profitons pour nous regarder en face, avec notre vérité.

Nous sommes tous des humains, avec la mort au bout de notre vie, comment la rendre plus agréable, plus solidaire ?

Comment parvenir à tendre la main au plus faible d'entre nous ? Comment faire pour que notre chaîne humaine soit plus responsable ?

Évidemment, me direz-vous, une fois le virus disparu ou plutôt combattu avec impossibilité de se développer, tout cela sera oublié et notre égoïsme reprendra le dessus ?

Non, je ne le veux pas, je souhaite de toutes mes forces que nous parvenions, d'un bout à l'autre de la planète, que nous reconnaissons notre obligation de développer chacun, chacune nos talents pour construire un monde non pas idéal, mais un monde d'humains vivant en harmonie avec la nature, avec l'humilité pour objectif, et surtout, surtout, en ayant pour priorité le sens du bien commun.

Anne B.

Confinement.... Coronavirus

Comme c'est agréable

Oui prendre le temps

Ni stress ni précipitation

Faire fi des habitudes

Inespéré

Notre ancien monde s'ébranlerait-il ?

Espérance

Mettrons-nous nos pas sur de nouveaux chemins ?

Essentiel

Nouveautés

Tant de possibles s'offrent à nous

Comme c'est drôle

On se pensait invincible

Robuste quoi qu'il en coûte

Oh non !

Nul ne pouvait imaginer

Avant-hier

Voir cette course folle s'arrêter

Il aura fallu

Rien du tout

Un petit virus

Silencieux mais pernicieux...

Brigitte A.

Le stylo

J'suis un stylo de province, assez banal en somme. Un stylo de village du fin fond de la NORMANDIE. Un stylo des postes. Ne rigolez pas, vous pourriez rapidement m'envier.

J'ai ouï parler ces derniers temps des « gilets jaunes ». Eh bien voilà, mon statut de stylo des postes, stylo de province qui plus est, me donne comme eux quelqu'avantage : je suis peuple et populaire à la fois. La plupart de mes confrères peuvent moisir ou s'endormir abandonnés dans un tiroir Henry II, Louis XV ou

Consulaire. Moi, je trône bien en vue sur le comptoir de guichet des postes. Je passe de mains en mains : mains calleuses, mains rugueuses, mains douloureuses ou poisseuses Beurk !!! Pas très ragoutantes, me direz-vous ; mains malhabiles, mains généreuses ou pingres, vengeresses pourquoi pas, mais jamais ennuyeuses. Mais quand, soudain, une main parfumée, douce, soyeuse, attentive, attentionnée, bienveillante, me prend en main, alors là ! J'en rougis, ma mine se dilate, mon encre coule à flots, à perdre haleine. Ah Dieu ! Quelle félicité !

Je vous sens jaloux tout à coup !?! Eh bien oui , tomber entre toutes les mains me fait frémir de la mine, ma plume s'enfle et s'enflamme, je frétille du croupion si j'ose dire, je dévale la paperasserie, les bordereaux de tous bords ne me font pas peur. Voilà mes élégances à moi !!!

J'en ai connu des timides, des pas sûrs-de-soi, des hésitants, des tremblants, des Amoureux transis, ceux-là, je les bichonne ! Ah parlez-moi d'Amour ! Quand la belle boulangère, la main fleurant bon encore les croissants chauds, me prend dans sa menotte fébrile, pour dire sa flamme à M'sieur l'instituteur, je me prends à rêver. N'allez pas me croire indiscret, non, non, j'ai mes secrets professionnels. Une seule chose me gêne voyez-vous, j'ai un fil à la patte. Une vulgaire ficelle, sans vergogne, me retient au comptoir. Pas moyen donc de m'évader, de prendre mes aises, mes distances, de vagabonder dans la poche de Monsieur le Sous-Préfet au champ. Pas moyen non plus de tomber dans la poche d'un de ces aventuriers de la gâchette ou un de ces pickpockets de bas étage qui me ferait sortir de la morale sociale, une vie de Bohème, de patachon quoi !!! Non rien de farfelu, rien d'extraordinairement excitant ... Mais je suis au premier rang, j'entends les potins, les récriminations, les histoires de week-end et des soirées interminables, ces petits riens qui font la vie, qui fleurissent sur toutes les lèvres et s'embourbent dans toutes les oreilles.

Je ne sais pas combien de temps je jouirai du spectacle de toutes ces vies qui défilent, se bousculent, s'attirent ou se défont, de toutes ces bouches qui susurrent des mots doux ou distillent des insanités, mais si tout cela devait finir, car tout finit paraît-il, j'aurais tant profité, que moi aussi je pourrais sans fard, ni remords, me retirer en tirant ma révérence.

Pierre L.

« La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie ! »

Ça ressemble à une figure de style, à une pub, à une mauvaise blague, en tout cas pour la plupart des grands handicapés qui n'ont pas la chance d'être des papillons

dans leur scaphandre*, des palpitants du cerveau*, ou des super-héros du quotidien*.

Pour certains, oui, la vie ne vaut rien. Ils la bradent, la narguent, la défient, la brûlent, croyant lui donner un plus alors qu'ils ne font que précipiter son terme.

À quoi bon vivre si la vie ne vaut rien ? Ou, au contraire, pourquoi ne pas l'acheter si elle est si peu chère ? Mais acheter quoi ?

Du bonheur ? Il n'est pas à vendre.

Du malheur ? Certains en ont la besace pleine et aimeraient le revendre, mais ne trouvent pas preneur.

Du pain, du vin, du Boursin ? C'est pas cher et ça pourrait lui donner du goût.

Ou de l'amour et du vin ? Comme pour l'Italien dans la chanson de Nicole Croisille.

Et si c'était seulement ça qui donnait de la valeur à la vie ?

De l'amour et du vin...

* Jean-Dominique Bauby

* Stephen Hawking

* Philippe Pozzo di Borgo dans « Intouchable »

Véronique A.

Rencontres nocturnes

6 h 00

Le boucher apparaît tout à coup, au volant d'une camionnette sans phares. Pour l'éviter, Gabriel tourne brutalement à droite et se trouve face à un mur, qui heureusement s'évanouit dans une forêt sombre et humide. C'est celle qu'il a traversée à pied, avant toute cette histoire, et qui lui a laissé un goût d'angoisse et l'envie de ne jamais habiter dans ce coin-là.

Sa mère, morte depuis 20 ans, est à côté de lui et critique sa conduite. « Mais où as-tu donc appris à conduire mon chéri ? »

Ça l'agace un peu, car elle-même n'a jamais passé son permis, mais c'est sa mère... Alors il ne dit rien.

Sur le siège arrière, Paul tente d'étrangler sa femme, qui se laisse faire, souriante, soucieuse de ne pas déplaire à son mari. Il a si mauvais caractère !

Mais la camionnette du boucher fait irruption soudain derrière eux et leur colle au pare-chocs. Il croit reconnaître l'énorme camion et son cruel chauffeur invisible*. Il essaye de hurler mais il n'y arrive pas et n'émet que des gémissements de nouveau-né.

Comment échapper à ce boucher qu'il ne connaît que par l'achat d'une délicieuse côte de bœuf mais qui cache forcément ses grands couteaux dans sa boîte à gants ?

Il voudrait se mettre à pleurer mais sa mère fait un petit signe au boucher qui les double à toute allure. Elle le connaît donc aussi ?

Il a tant appuyé sur l'accélérateur qu'il a mal à la jambe. Elle est devenue toute raide et il n'arrive plus à la plier. Il tente encore de crier de toutes ses forces. Ses cris le réveillent, il ouvre enfin les yeux, se tâte pour vérifier qu'il est toujours vivant et ne s'est pas métamorphosé en un monstre kafkaïen. Il voit à côté de lui sa femme qui dort encore profondément, et soupire avec soulagement. Ce n'était qu'un rêve.

Il est 6 h 05, la journée commence bien.

Martine

« Duel » : film de Spielberg.

Un peu d'air

Il est 23 h et tu n'as pas envie de partir. Autour de toi, l'air se raréfie mais tu t'accroches. Tu essaies de faire le vide. Quel paradoxe ! Le monde déborde dans tous les sens, comment comptes-tu y parvenir ? Ta fréquence cardiaque augmente dès le moindre effort. Le bruit est insoutenable. Le dioxyde de carbone que ta bouche rejette sous ton masque vient embuer tes larges lunettes en plastique. Tu n'as pas envie de partir. La télé du couloir diffuse *Les Aventures de Tintin*. Tu te souviens du retour de la fusée et de l'agonie de ses occupants. Ah ! l'héroïsme du garçon à la houppette qui, au prix d'un effort titanesque (c'est le mot), sauve ses compagnons. Certains philosophes grecs pensaient que notre monde est composé de quatre éléments. La terre, le feu, l'eau et l'air. Il n'est pas possible d'en retirer un seul sinon il s'éteint. Tu es une bougie. Sans oxygène tu ne peux pas brûler. Enfermé, tu manges tout l'air. Mais que peux-tu faire d'autre ? Comme les nouveau-nés que tu mets au monde, tu veux crier mais tu es à bout de souffle, au bout du rouleau. Tu ne sais même plus le jour ou l'heure qu'il est. Des gens te parlent mais le

son de leur voix est cotonneux, comme dans un rêve. Tu effectues les mêmes gestes machinalement. Tu es dans un état hypnagogique mais encore alerte. Pour combien de temps ? Tu veux faire l'impossible mais tu te condamnes alors à ne pas vouloir. Tu n'as pas envie de partir et pourtant tu es dehors. Tu emplis tes poumons de nicotine mais tu t'en fous. Tu te souviens de l'air frais sur ton visage quand tu rentrais le soir. Cet air un peu piquant qui te réveillait malgré l'heure tardive, malgré la fatigue accumulée. Mais tu étais bien. Tu étais bien.

Jean-Luc T.



Facile!

Ecrivez une histoire qui vous trotte dans la tête.

Vous n'aurez pas à penser à la chute puisque votre histoire se terminera par :

"... et elle/il monta dans le train"

Rêver d'ailleurs, de départs et de trains, ces temps-ci, pourquoi pas?

Amusons-nous !

Danièle Tournié, le 27 mars 2020



... ET IL /ELLE MONTA DANS LE TRAIN

Dans la tête de Renata

Elle marchait à tout petits pas, cette histoire-là. Elle trottait dans la tête de Renata du bout de ses chaussons de ballerine, essayant de s'y installer sans en avoir l'air.

Mais Renata ne se laissait pas faire, et la chassait sans cesse à grands coups de balai. Pour elle, il était important de faire quelque chose, d'accomplir sa mission : nettoyer la gare.

Mais la petite histoire avait plus d'un tour dans son sac, elle continuait de fureter dans la tête de Renata, effeuillant les livres et les marguerites, fredonnant des chansons, soufflant des mots d'air pur et de liberté.

Renata lui tenait tête, s'acharnant à rester à sa place, la tête bien solidement vissée sur ses épaules. Non, elle ne s'évaderait pas, elle dormirait encore ce soir dans son lit, sur son oreiller immaculé, dans sa maison, et, à l'aube, se posterait sur le quai.

La petite histoire ne l'entendait pas ainsi et murmura traîtreusement :

- Te souviens-tu de ces plages infinies de bord de mer, du vent qui décoiffait tes cheveux à bord du ferry entre Chypre et l'Égypte ? de ce port lointain chargé de containers à perte de vue ? de la douceur du soleil sur tes épaules ?
- Tais-toi, tu me chamboules, laisse-moi vivre paisiblement la vie que je connais et qui me connaît. D'ailleurs où irais-je ?
- Ailleurs, peut-être à côté ou au bout du monde, ou sur les chemins, vers quelque chose ou quelqu'un que tu ne connais pas, mais pas à la gare. Une gare c'est fait pour partir.
- Et ceux que je connais, que feront-ils sans moi ?
- Ils suivront, eux aussi, la petite idée qui leur trotte dans la tête.

A demi convaincue, Renata se prit la tête entre les mains, s'assit sur la première marche de l'escalier pour prendre le temps de faire ce qu'elle savait faire mais ne faisait pas toujours : s'arrêter et réfléchir.

Puis elle enleva son uniforme et remonta le quai jusqu'au wagon de tête.

- Que fais-tu ?
- Je monte dans le train ...

Martine S.

Viens, pars, je t'invite

Annie l'appelle ce matin : « Viens, je t'invite dans ma maison en Bretagne, tu y resteras le temps que tu voudras : 4 jours, 8 jours, comme bon te semblera. »

Cette nouvelle l'enthousiasme, il faut saisir les occasions et la Bretagne c'est si beau, cette amie si complice ; et en même temps l'affole : partir maintenant, ce soir, par le train de 18 :00, vite ! la valise, régler la facture en retard et vider le frigidaire.

Et la valise, ah la valise ! Quel dilemme ! Pas trop grande, elle prendra la taille moyenne. Que mettre dedans ? A cette saison, au printemps, il peut faire froid et chaud : aller hop ! un bermuda et un pull marin pour parer aux extrêmes. Puis une tenue un peu plus chic, si elle invite Annie à la crêperie du port pour la remercier, évoquer les bons moments et rire ensemble de leurs engouements de jeunesse, du bel hidalgo aperçu un soir sur la place Sainte-Catherine à Paris, qui leur avait fait chavirer le cœur à toutes les deux.

Un livre bien sûr, un roman captivant pour le trajet ou pour les fins de soirées avant de s'endormir, ou même pour lire avant la sieste au soleil, s'il fait aussi beau que sur les cartes postales de Bretagne qu'elle reçoit avec tant de plaisir chaque été.

Maintenant elle est toute excitée, elle est déjà en Bretagne, plus à Paris, elle ferme sa porte à clefs, elle va prendre le métro. Tiens ! mais elle est en avance pour une fois. Oui, elle a décidé de savourer ce départ, elle s'offrira un cocktail de fruits au café-restaurant sur le quai de la gare pour le plaisir de voir passer tout ce monde qui va prendre un train à la Gare Montparnasse. Ah le monde des gares ! les habitués, les perdus, les touristes, les familles, les étrangers, les jeunes, les vieux, elle passe en revue toute l'humanité de son banc.

Quai A voie 2, le train est annoncé. Ca y est, enthousiaste, elle part pour de nouvelles aventures, le cœur léger, l'allure déterminée. Elle atteint le wagon 27, elle monte dans le train.

Bénédicte F.



Un train pour quelque part

Quand on a pris le train tant d'années, ça peut manquer...

Je rêve de train, je ne vous l'ai pas encore dit ? J'aurais pu hier.

Donc ce matin, je vous raconte.

Je suis allée marcher jusqu'à la gare Saint-Lazare (j'habite à moins d'un kilomètre, donc je peux me dégourdir les jambes, j'avais mon autorisation de sortie dans la poche). Je voulais voir les trains... juste les voir, apercevoir les quais, les panneaux indicateurs de directions, un peu de monde (mon quartier est désert). J'avais pris mon caddie, on ne sait jamais, chaussé des baskets quoiqu'il y ait une contradiction : courir avec un caddie, me croiront ils ?

Qu'importe, je suis arrivée rue d'Amsterdam, côté grandes lignes.

C'est là que je l'ai vue. Facile, il n'y avait personne à part un SDF qui cherchait où se confiner. Elle avait l'air désemparée, bras ballants, les cheveux un tantinet en vrac et un manteau rose fuchsia. Notez bien qu'il y avait de quoi : les quais étaient vides, les trains partis en province ou en RTT au dépôt. Elle portait des escarpins vernis noirs très sexy mais certainement inconfortables. J'en étais là de mes observations quand elle tenta un rapprochement. Je m'écartais. Et tout soudain elle éclata en sanglots. Peinée, je l'invitais à s'asseoir en maintenant la distance réglementaire.

Confinée depuis une dizaine de jours, elle en avait ras le bol de son mari, de ses enfants toute la journée. Par instants (quand les enfants ne se disputaient pas, que son compagnon d'infortune ne criait pas ou ne ronflait pas) elle rêvait et s'inventait un départ. Et, dans un moment d'indifférence respectueuse, elle avait sorti une valise d'un placard, une de celle qu'on utilise dans l'avion, un bagage cabine, elle l'avait remplie en toute hâte et était sortie sans rien dire. Non, non elle ne les abandonnait pas, elle prenait un peu de distance, elle les préviendrait depuis Deauville, Dieppe ou Yvetot... Elle dirait « une urgence, une nécessité psychique... »

J'écoutais. Je m'enquis de l'absence de bagages. Elle sourit dans ses larmes.

C'est que, dit-elle, on m'a aidée dans le couloir du métro, il y a tant d'escaliers ! J'avais réussi à trouver un métro, j'étais presque arrivée, je grimpais les escaliers, une main accrochée à la rampe. Je hissais ma valise de marche en marche. Ce n'est pas son poids qui me gênait mais mes chaussures, d'habitude je les mets pour écrire et là j'ai voulu braver le destin. Un homme m'a gentiment proposé son aide, je n'ai eu le temps de dire oui, il avait déjà saisi le bagage et hop ! valise à la main escaladait allègrement. Arrivé au sommet, il ne m'a pas attendue... faut dire que ma

valise n'était pas vraiment lourde, elle ne contenait que des pâtes, du riz et du PQ, quelques bijoux de pacotille et un maillot de bain. Il sera déçu...

Voilà, me dit-elle, je ne sais plus où j'en suis ! Elle avait ôté ses chaussures, négligemment les avait posées sur le siège vacant entre nous et se massait les orteils.

C'est à ce moment-là qu'un train est entré en gare. De nos sièges salle d'attente plein vent, on l'a regardé sans y croire quand une voix a annoncé « Départ dans 5 minutes quai 5, terminus Le Havre, la Manche, la mer, le bord, le bout du monde »...

Elle s'est levée d'un bond et elle est montée dans le train.

Danièle T.

Jupe corolle

« Non je ne veux pas y aller à cette fête ! Et puis il y aura trop de monde, on se fera bousculer... »

Décidément Jean-Paul est encore de mauvaise humeur. Pourquoi toujours cet air ronchon...

« Allez viens, tu verras, nous allons bien nous amuser » lui rétorque Marinette.

Pour la troisième fois, Marinette tente de convaincre son ami d'aller à la fête foraine :

« Et puis, je suis sûre que tu vas retrouver des copains. Moi, j'ai travaillé dur toute la semaine, j'ai besoin de me distraire. Et puis, il y aura sûrement un bal en fin de soirée, nous pourrons danser, tu aimes tant... »

Jean-Paul : « Moi danser ? Tu n'y es pas ! En plus, il faut que j'attrape mon train de minuit quinze, c'est le dernier. »

« Eh bien justement ! Les attractions sont installées sur la place du Bel Ebat, à deux pas de la gare, tu n'auras pas à courir cette fois-ci. Aller, Jeannot ! Tu me ferais si plaisir, j'ai tant envie que tu me serres dans tes bras pour un dernier rock »

Cette fois Jean-Paul change de visage, les dernières paroles de son amie l'adoucissent, il sent brusquement « la fièvre du samedi soir » monter en lui, comme avant. « Attends, laisse-moi me préparer, j'en ai pour cinq minutes »

Jean-Paul va dans la salle de bain, se passe un coup d'eau sur le visage, se regarde dans le miroir, tend d'une mimique sa moustache tombante, écarquille trois fois les yeux et se dit « bon, j'ai encore de bons restes, ça fera l'affaire ».

Marinette, elle, se donne un coup de brosse, ses cheveux ondulés ont encore gardé presque toute la blondeur de sa jeunesse, quelques mèches blanches à peine visibles, un peu de rouge sur les lèvres, une jupe corolle années 50 enfilée rapidement, et la voilà prête à s'amuser.

Les amoureux s'envolent, main dans la main, vers le parc du Bel Ebat. Ils chantent « douce France, cher pays de mon enfance, bercée de tendre insouciance... »

Ils s'élancent, trois pas de danse. Jean-Paul a retrouvé sa jeunesse, Marinette autant. Ils se dirigent vers le stand de tir, Jean-Paul s'empare d'une carabine, trois tirs et les trois ballons volants au-dessus de la soufflerie éclatent.

« Viens, Jean-Paul, j'ai envie de faire un tour aux autos-tamponneuses, tu te rappelles quand nous avons vingt ans ! » lui dit Marinette.

Et là, c'était parti ! Embarqués dans cette voiture jaune à gros bourrelets, les vieux amoureux rigolent à cœur joie à chaque fois que leur auto tamponne une autre.

Bing, bang, boum, ça secoue, ça cogne, la musique éclate encore plus fort et les voitures tournent sans fin sur la piste, s'entrechoquent. Le couple est complètement emporté par la violence des coups. Mais la lumière s'éteint, le tour est terminé. « trop court ! » lance Marinette « cette fois allons tourner sur la piste de danse ».

Jean-Paul est emporté par la frénésie de sa compagne. A peine arrivés sur le parquet de la salle, les deux amants s'élancent pour un rock endiablé : un, deux, trois et quatre, un, deux, trois et quatre. Ils échangent des figures de plus en plus compliquées. Une première chanson, une deuxième, encore une autre, et ils tournent avec élégance.

Ils ont retrouvé la fièvre de leurs vingt ans. Subrepticement Jean-Paul regarde sa montre : minuit ! Il n'a plus que quinze minutes pour attraper son train. Il fait un signe à sa compagne en désignant du doigt, sa montre. Aussitôt Marinette comprend, la fête est finie, le temps des vingt ans est parti.

Jean-Paul, assis dans le dernier wagon, reprend son souffle, « et j'ai manqué de le rater, ce train »

Anne B.

Edward Hopper 1938

...et elle monta dans le train, compartiment C, voiture 13.

Assise seule dans le compartiment, sur la banquette émeraude, côté couloir. Blonde, élégante, vêtue d'une robe prune qui moule une poitrine généreuse et d'un chapeau assorti qui cache le haut de son visage en jetant de l'ombre sur l'autre moitié. Sa tête est penchée vers le bas, absorbée dans la lecture d'une revue. Sa main droite est dissimulée par les pages déployées du magazine tenues par sa main blanche et fine. A côté d'elle, sur la banquette, un petit cahier bleu mais pas de stylo pour écrire. Le reflet de la soie sur les jambes élégamment croisées, les genoux



légèrement dévoilés et les plis de la robe attirent le regard, mais rien ne semble retenir son attention en dehors de cette lecture, tandis que de l'autre côté de la fenêtre défilent ciel avec soleil couchant, lisière d'arbres et pont de chemin de fer.

Une lumière venant d'en haut éclaire tout ce qui entoure la voyageuse, les murs latéraux d'un vert pâle somptueux, celui surplombant la fenêtre d'un vert plus foncé, la lampe accrochée à la gauche de la fenêtre, les bordures de la fenêtre dont les dorures aux poignées rappellent la chevelure blonde de la jeune femme, chevelure d'autant plus rayonnante qu'elle contraste avec la blancheur violacée du repose-tête de la banquette.

Tout le compartiment est inondé de cette sublime lumière alors que le paysage entraperçu par la fenêtre est crépusculaire. Une ambiance mystérieuse qui fait écho à la sourde mélancolie émanant de cette voyageuse solitaire qui interroge. Mais qui est-elle ? Qui fuit-elle ? Où va-t-elle ? ...

Hopper est l'un de mes peintres préférés. J'aime ses couleurs (ah ! ses verts), sa lumière. Ses femmes solitaires me subjuguent, me fascinent, m'interrogent. Pourquoi toute cette indifférence à ce qui les entoure ?

Anne-Marie R.

Un jour le Corona, Ah ! Ah ! Ah !

Vous avez dû apercevoir cette proposition de Michel D. que je relaie:

"A mon tour de proposer un exercice un peu similaire, et moins risqué pour la "morale" que les rimes en « us » et les chansons de Brassens !

Certains d'entre vous connaissent sans doute l'alphabet des scouts; les autres pourront le découvrir ici: [Alphabet des scouts](#)

Sur l'incipit "Un jour le Corona AAA", continuer la comptine jusqu'à la fin de l'alphabet."

Ce sera donc la proposition pour demain 28 mars.

Au travail !

Danièle Tournié, le 28 mars 2020

WWW.MAMALISA.COM L'ALPHABET DES SCOUTS

The image shows a musical score for a song titled "L'ALPHABET DES SCOUTS". The score is written in a grand staff (treble and bass clefs) with a common time signature (C). The melody is in the treble clef, and the lyrics are written below the notes. The lyrics are: "Un jour la troupe cam- pa A A A la pluie s'mit à tomber B B B l'o-ra-ge à tout casser C C C fail- lit nous inonder A B C D". The score is divided into two systems, each with four measures. The first system ends with a double bar line, and the second system ends with a double bar line. The website "WWW.MAMALISA.COM" is printed at the top left and bottom center of the score.

UN JOUR LE CORONA

Bientôt à Saint-Jacut QQQ

Un jour le Corona AAA
Sur nous tous est tombé BBB
Ça nous a tracassés CCC
Nous v'là barricadés ABCD

Alors j'suis malheureux EEEE
Plus de SNCF FFF
Je ne peux plus bouger GGG
Cela est vraiment vache EFGH

Maintenant on écrit IIII
Confinés au logis JJJ
C'est un peu délicat KKK
D'aller à Compostelle IJKL

Faut se dir' que l'on s'aime MMM
Pendant la quarantaine NNN
Jouer avec les mots OOO
Y'a de quoi s'occuper ! MNOP

Bientôt à Saint-Jacut QQQ
En Bretagne, au grand air RRR
S'évacuera le stress SSS
En toute liberté QRST

Ecrire c'est le salut UUU
On va y arriver VVV
Chassons les idées fixes XXX
Que Santiago nous aide UVXZ

Michel D.

Les pensées grillagées GGG

Un jour le Corona	AAA
Disait Monsieur l'Abbé	BBB
Nous en aurons assez	CCC
Il faudra décider	ABCD
De changer pour le mieux	EEE
Etouffez vos griefs !	FFF
Les pensées grillagées !	GGG
Prenez de la gouache	EFGH
Pour changer le pays	III
Stoppez l'hémorragie !	JJJ
Otez vos vieilles parkas	KKK
Et montrez-moi vos ailes	IJKL
Finis les requiem	MMM
Dites adieu à vos peines	NNN
Moi j'en ai plein le dos	OOO
D'entendre vos mélopées	MNOP
Vos « Malheur aux vaincus ! »	QQQ
Arrêtez d'avoir l'air	RRR
Affichez vos prouesses	SSS
Pour que les jours d'été	QRST
Par des sentiers herbus	UUU
Ou des cieus délavés	VVV
Alors, joyeux phénix,	XXX
Seul le bonheur nous aide.	UVXZ

Jean Luc T.

Fleurissent les poèmes MMM

Soudain le Corona AAA
Un jour sur nous tombé BBB
Voulut tout fracasser CCC
Et toute joie vider. ABCD

Confinés malheureux, EEE
Oublions nos griefs. FFF
Pour pouvoir surnager, GGG
Ne soyons pas bravaches EFGH

Appelons les amis III
Et restons au logis. JJJ
Malgré les nombreux cas, KKK
Que se déploient les ailes IJKL

Et fleurissent les poèmes, MMM
Vraie bouffée d'oxygène. NNN
Nos soignants sans repos, OOO
Eux-mêmes durement frappés MNOP

Qui en hâte évacuent QQQ
Comme tous les auxiliaires RRR
Rivalisent de prouesses, SSS
En solidarité QRST

Cosmonautes en tenue, UUU
Chargeant les TGV VVV
Mais reviendra l'été

Nicole P.

Rêvant d'une odysée CCC

Un jour le Corona	AAA
Au son du galoubet	BBB
Rêvant d'une odysée	CCC
Cessa de lézarder	ABCD
Vite il fit ses adieux	EEE
Abandonna son fief	FFF
Et se mit à voyager	GGG
Sans cesse sans relâche	EFGH
Arrivé à Miami	III
Il repartit pour Cergy	JJJ
Puis pour Lorca	KKK
Et se posa à Bruxelles	IJKL
D'où bravant flemme	MMM
Et migraine	NNN
Il repartit illico	OOO
Pour de nouvelles échappées	MNOP
On ne sut pourquoi de Shikoku	QQQ
Il déclara la guerre	RRR
Avec hardiesse	SSS
À toute l'humanité	QRST
Qui fort dépourvue	UUU
Se lança dans des <i>Pater</i> et des <i>Ave</i>	VVV
Pour que cesse cette rixe	XXX
Et que le corona s'apaise	UVXZ

Anne-Marie R

Et nous serons en liesse SSS

Un jour le Corona AAA
Se fatiguera de nous absorber BBB
Sa virulence finira par baisser CCC
Il aboutira à nous quémander ABCD

De l'aider pour abdiquer EEE
Voulant quitter son fief FFF
Sans forcément nous ménager GGG
S'attentionnera à la tâche EFGH

Pour quitter la vie III
Sans que nous ayons agi JJJ
S'en ira tout péteux sans fracas KKK
Sans que l'homme s'en mêle IJKL

Nous ne serons plus les mêmes MMM
Souhaitant que le bonheur se ramène NNN
Dans les forêts tous les animaux OOO
Dans les arbres pourront grimper MNOP

Le corona sera vaincu QQQ
Se sera évanoui dans les airs RRR
Nous serons en liesse SSS
Et la peur nous aura quitté QRST

Nous l'aurons bien eu UUU
Car comme vous le savez VVV
Sournoise risquait de venir la rixe XXX
Etant devenu difficile de rester Zed (zen !)UVXZ

Jacqueline G-B.

La vie n'a pas de prix III

Un jour le corona, AAA
Décida de flamber BBB
Trouva une fiancée CCC
Covid avec un D ABCD

La mort ils répandaient EEE
Des rescapés ? pas bésef, FFF
Trop de vies saccagées GGG
Faillit craindre le grand crash EFGH

La vie n'a pas de prix III
Le peuple a réagi JJJ
A coup de rhum ou de vodka KKK
Les tuant sans appel IJKL

Enfin plus aucun germe, MMM
Partout la joie règne NNN
N'a pas eu notre peau ! OOO
On y a réchappé ! MNOP

Une fois le virus vaincu, QQQ
Tous partis prendre l'air RRR
Sauvegarder l'espèce SSS
Recouvrer la liberté, QRST

Car vous avez bien vu UUU
Confinés pour se sauver, VVV
En faire une idée fixe XXX
Pas génial mais ça nous aide ! UVXZ

Marie-Claude R.

Du bar je suis la reine NNN

Ou l'alphabet des ivrognes en confinement

Un petit coup d'ratafia A A A
C'est pas pour les bébés B B B
Mais ce n'est pas assez C C C
J'ai besoin de m'rôder A B C D

J'en ai un coup dans le nez E E E
Même si c'est pas bezef F F F
Je vais tout vidanger G G G
Avec du gros qui tache E F G H

Un autre Martini I I I
Ça va être une orgie J J J
Un p'tit verre de vodka K K K
Ça va m'donner des ailes I J K L

Voilà la vie que j'aime M M M
Du bar je suis la reine N N N
Mais c'est pas avec l'eau O O O
Qu'mon vin je vais couper M N O P

Pas pour moi la muscu Q Q Q
Plutôt les petits verres R R R
Ma vie est une ivresse S S S
A votre bonne santé ! Q R S T

Et oui j'ai mal vécu U U U
Et je s'rai pas sauvée V V V
Par Ordralfabetix X X X
D'ailleurs je n'ai plus d'pèze ! U V X Z
Ou Vivement mon BZ !

Martine S.

Le boa et le corona

Un jour au Guatemala, il attrapa le corona. Pauvre boa !	AAA
« Que t'arrive-t-il ? Tu as une mine de maccabée,	BBB
Lui demanda son ami le cacatoès tout bouleversé.	CCC
Je suis grave malade, mais c'est décidé,	DDD
Je vais me battre et implorer des cieux	EEE
La guérison en priant Marie autant que Joseph »	FFF
Il remit son destin entre les mains du clergé	GGG
Et alla mettre un cierge à Saint Eustache	HHH
Qui avait bonne réputation pour les grâces du paradis.	III
Puis il consulta un docteur en pneumologie,	JJJ
Un anaconda qui avait fait sa médecine chez les Incas.	KKK
« L'affaire est grave, votre respiration flagelle,	LLL
Vous en êtes au stade aigu d'après mon barème.	MMM
Ne faites aucun effort, vous pourriez perdre haleine.	NNN
Surtout pas d'exercice pour soulager votre libido	OOO
Si vous voulez avoir une chance d'en réchapper. »	PPP
Notre boa, de s'en sortir était encore convaincu	QQQ
Et il s'en retourna en convalescence dans sa tanière	RRR
S'alanguir en boule dans la plus grande paresse,	SSS
Essayant de recouvrer force et meilleure santé.	TTT
Après quelque temps, il était encore plus fourbu	UUU
Tant la maladie s'était fortement aggravée.	VVV
Il était très éprouvé, pas loin d'être achevé.	WWW
Il ne put hélas renaître de ses cendres tel le Phénix.	XXX
Ses obsèques orthodoxes ne furent ni russes ni grecques	YYY
Mais guatémaltèques, avec ses proches. Que Dieu les aide !	ZZZ

Morale de cette fable : Si tu attrapes le coronaravirus
Ne suis pas l'alphabet mordicus.

Bryan de la Rillie

Proposition du 29 mars

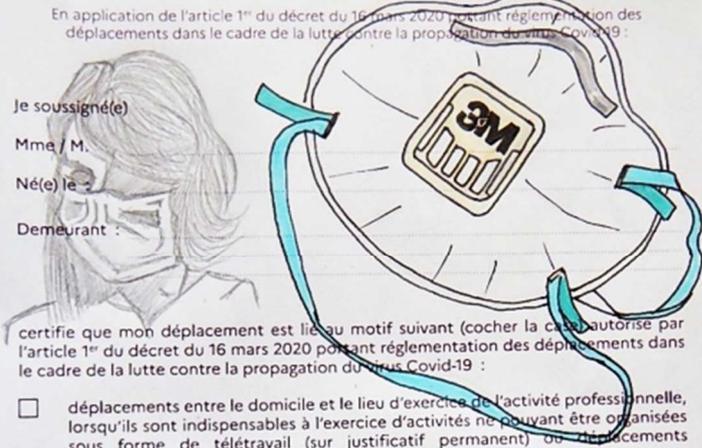
« Dimanche 9 mars. Eh bien, allons-y ! Moment pénible, barrière presque infranchissable pour moi : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier quadrillé » ... De ETTY HILLESUM « Une vie bouleversée », début du journal 1941, première phrase.

Allez-y, la page de votre ordinateur ou cahier vous attend... Quelques mots, un cri, une phrase de la longueur que vous voulez, un récit, tendre ou méchant, sombre ou resplendissant...

Danièle Tournié, le 29 mars 2020

ATTESTATION DE DÉPLACEMENT DÉROGATOIRE
En application de l'article 1^{er} du décret du 16 mars 2020 portant réglementation des déplacements dans le cadre de la lutte contre la propagation de virus Covid-19 :

Je soussigné(e)
Mme / M.
Né(e) le :
Demeurant :



certifie que mon déplacement est lié au motif suivant (cocher la case autorisée par l'article 1^{er} du décret du 16 mars 2020 portant réglementation des déplacements dans le cadre de la lutte contre la propagation du virus Covid-19) :

- déplacements entre le domicile et le lieu d'exercice de l'activité professionnelle, lorsqu'ils sont indispensables à l'exercice d'activités ne pouvant être organisées sous forme de télétravail (sur justificatif permanent) ou déplacements professionnels ne pouvant être différés;
- déplacements pour effectuer des achats de première nécessité dans des établissements autorisés (liste sur gouvernement.fr);
- déplacements pour motif de santé;
- déplacements pour motif familial impérieux, pour l'assistance aux personnes vulnérables ou la garde d'enfants;
- déplacements brefs, à proximité du domicile, liés à l'activité physique individuelle des personnes, à l'exclusion de toute pratique sportive collective, et aux besoins des animaux de compagnie.



Fait à *Sereames*, le 25/03/2020
(signature)
Jacques LEFFAIRE

UNE VIE BOULEVERSEE

Vaincre mes réticences - 1

Me voici chez moi en ce temps de confinement depuis six jours, tenue débraillée, moral à zéro en raison de cet enfermement et en plus, sans dent ; j'ai perdu une dent de devant, une incisive qui s'est cassée sur un croûton de baguette, samedi dernier, donc sans dentiste. Je sais, ce n'est que de l'esthétique, il y a des cas plus graves, des personnes en réanimation qui souffrent, oui, je le sais mais je me sens amoindrie, enlaidie. Je ressemble à une mamie édentée et les mamies en ce moment, elles meurent, c'est ce qu'ils disent à la télévision. Alors, je me sens vieillie tout d'un coup, je pense à ma mère en maison de retraite et qui, il y a juste quatre ans, jour pour jour a fermé les yeux à tout jamais. Et je me sens triste, j'ai peur, tout me fait peur : peur de vieillir, de tomber malade, peur d'attraper ce sournois virus, peur de sortir dans la rue, peur de ne plus pouvoir marcher si je ne peux plus faire une à deux heures d'exercice par jour.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce qui nous arrive ? Nous vivions donc dans l'opulence, c'est une punition des dieux qui nous tombe dessus, qui nous écrase ? Ce virus nous interrogerait-il sur notre monde ? De quoi suis-je punie ? Mes parents ont vécu la guerre de quarante, ils me l'ont racontée, les bombes, ma sœur aînée dans la cave, les tickets de rationnement, l'évacuation... et moi, je vis une nouvelle guerre que je n'imaginais pas, qui m'oblige à rester cloîtrée, une guerre des nerfs.

Comment empêcher la brutalité de mes pensées, ce fourmillement de pensées qui ne me quittent ni le jour ni la nuit, je suis dans un écheveau de fils qui m'emprisonnent ? Ce mental qui me ronge et me submerge. J'ai envie de crier, d'hurler, de chanter, de défaire la situation par des mots, des mots qui voleraient comme la neige sur une montagne l'hiver et cette neige s'étalerait calmement, en toute blancheur sur l'Univers.

Je décide de sortir dans la rue ; je la crains, ma rue, elle est devenue déserte, c'est comme au Japon après Hiroshima, deux ou trois passants les épaules rentrées, masqués, courant, se réfugiant on ne sait où.

Et soudain, je vois deux policiers en train de parler avec un homme de couleur. Ils l'apostrophent, ils lui réclament son attestation dérogatoire, lui ne comprend pas, ne comprend rien, n'a sans doute pas su imprimer son document. Là, je ne suis plus

dans mes pensées, mais je suis cet homme ou cette femme, sdf sans doute, sans but peut-être, sans domicile, sans parole pour se défendre.

Plus loin, une jeune femme portant un bébé en écharpe, le bébé sourit, elle lui montre un pigeon qui court sur le trottoir, et la vie reprend, et je reprends goût à la vie.

A demain.

Chantal C.

Vie bouleversée - 2

Bonjour ! Voilà plusieurs jours que je m'exhorte à reprendre ce journal, délaissé depuis le lundi 23 mars. J'ai du temps devant moi, à côté de moi, au-dessus de moi, du temps en ce temps de confinement qui m'alourdit la tête, fragilise mes cellules et attise mes émotions.

Par exemple, j'ai écrit le 23 mars que j'avais peur de tout, j'ai écrit cela : oui, de ce virus mondial qui sème la panique, engorge les médias, nous oblige à rester chez nous. Et j'ai peur avec celles et ceux qui se trouvent en détresse respiratoire. En réalité, j'ai exagéré ma peur, est-ce cela l'écriture : que l'on grossit ses émotions ?

De plus, je suis en colère contre ce papier, cette attestation dérogatoire, obligatoire, qu'il faut avoir sur soi, en colère contre ce changement d'heure qui a supprimé une heure de sommeil. Et puis, je rage contre moi-même, je n'ai pas fait grand-chose aujourd'hui, je voulais écrire un super texte, avoir une « agitation créatrice » et puis l'inspiration ne vient pas, je suis à sec, je tourne en rond dans ma tête.

Mais, hier après-midi, la cour de l'immeuble a vécu un moment de joie : une petite fille jouait après le déjeuner près des poubelles et des motos, avec un autre enfant, et sa maman accroche une immense guirlande avec « Bon Anniversaire ». Vers 5 heures, de loin nous avons vu arriver le gâteau, tout cela à 100 m de la fenêtre, les habitants des immeubles aux alentours ont applaudi, j'ai fait flotter un chiffon rouge en guise de bravo, les bouchons des bouteilles de champagne ont fait psitt, les enfants ont crié, joué avec des cartons nombreux en ce moment et des casseroles, enchaînant une folle farandole, et j'ai suivi de loin, de mon séjour, cette danse improvisée : là, mon angoisse avait disparu, nous étions chacun chez nous et tous ensemble ! C'est cela l'humanité, le collectif, l'idéal de la fraternité.

Et maintenant, je me surprends à aimer écrire, à voir s'agiter mes doigts sur l'ordinateur, mon nouveau cahier quadrillé : j'ai des lignes de lettres, des touches de

majuscules et des touches de chiffres, et dès que je me trompe, pas besoin de gomme, clic, j'efface. Je me surprends aussi à relire cette phrase: « je n'ai pas encore assez d'espace en moi pour trouver une place à toutes les contradictions de ma personne et de cette vie ».

Dans ma chambre, c'est le grand chambardement, je range, je range ma vie, ma vie effrénée, je remplis une poubelle, je garde une photo d'un chemin boisé plein de mystère en Ombrie.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, je vois un jeune qui saute à la corde, la corde tourne 37 fois, puis 19, et il lève la tête vers l'immeuble. A-t-il senti que je le regardais ? Est-ce cela la connivence entre les êtres.

J'arrête mes élucubrations pour aujourd'hui,
A demain.

Capucine

Opération papier

Eh bien, allons-y ! Moment pénible, barrière presque infranchissable pour moi : vaincre les réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier quadrillé.

Eh oui, le fond de mon cœur saigne, j'ai avalé mon aiguille en enfilant du fil rouge. Je suis sûre qu'elle s'est plantée dans mon ventricule gauche, celui où j'entasse mes amours. J'en suis sûre car, par ces temps de confinement, où seul mon reflet discute avec moi, les souvenirs heureux qui agrémentent ma survie ne sont pas là. A grande nostalgie, grand courage !

Eh bien, allons-y ! Après m'être lavé les mains soigneusement, armée d'un couteau à lame fine, j'ai entaillé mon buste, attrapé mon cœur blessé, enfin pas du premier coup, il m'a glissé des mains deux fois, et deux fois je l'ai récupéré dans le lavabo, mais sans dommage. Déposé sur le papier quadrillé, je l'ai observé gisant, battant la chamade, allant jusqu'à se déplacer de trois carreaux en hauteur - le stress sans doute - puis il s'est stabilisé. En bas du lobe, j'ai repéré l'aiguille en acier. Munie de ma pince à épiler, la garce réticente a fui ma prise. Maculée de sang gluant, elle était glissante, mais j'ai fini par l'avoir. Au moment où je l'ai tirée de la chair, une petite bulle de sang rosé est sortie du minuscule trou. Bon signe, ai-je pensé. Et comme pour marquer leur soulagement, les deux ventricules se sont aussitôt mis à battre leur bon vieux deux deux bien rythmé. Ça m'a fait plaisir de voir cette solidarité de jumeaux de cœur. J'ai relogé l'organe derrière sa cage en faisant

bien attention à ses tuyaux d'alimentation, j'ai recousu ma peau avec une alène, j'ai jeté le papier quadrillé dans la poubelle et maintenant j'attends que la discussion entamée avec le passé revienne enrichir mes journées.

Véronique C.

Les Trois Souris



Dimanche 29 mars : J'y vais, premier moment pénible que de se remettre devant un écran d'ordinateur et de reposer les doigts sur ce maudit clavier. Barrière presque infranchissable ... Vaincre la réticence et livrer le fond de son cœur sur un document Word : finalement c'est encore l'outil le plus facile pour écrire tant les doigts sont habitués à taper sur ce clavier. Bonne nouvelle : l'envie d'écrire permet d'appivoiser le clavier différemment, c'est plus agréable que ces derniers jours.

Confinée oui. Comme tout le monde. Ça n'est pas ça le plus pénible. Le plus pénible, c'est l'hyper connexion et le télétravail qui s'est installé dans mon cocon. Une table de salle à manger transformée en bureau avec une installation précaire au premier jour, le 18 mars, puis une organisation qui s'est progressivement peaufinée au fil des jours. Dilemme : s'installer confortablement car ça va durer et qu'il serait plus agréable d'avoir un espace de travail adapté, mais préserver mon cocon des turpitudes de la vie professionnelle. Depuis le 18 mars, elle est devenue très envahissante cette vie-là. La sacro-sainte « distance professionnelle » n'y est plus.

Là-bas, au bureau, il y a une Charte, accrochée en bonne place dans un cadre, comme dans tous les bureaux, qui rappelle aux Professionnels les repères et les préceptes de LA bonne distance qu'ils ont définie ensemble.

Ici, dans le salon, c'est l'envahissement, le surgissement du bureau et sa cohorte de problématiques : gérer, organiser, administrer, faire des choix, accompagner, rassurer, ... c'est la Souris du Bureau.

Voilà, ... c'est ça ... J'y suis : la distance protectrice n'y est plus. La fonction et l'intimité se sont enchevêtrées à mon corps défendant, ce corps qui me le montre bien, son inconfort, en mouchant et en toussant au moyen d'une satanée sinusite, tendance bronchite, qui dure et qui perdure. Le corps médical, lui, m'a rassuré ... Tout va bien, pas de contamination à l'horizon. En la matière, le confinement ça a du bon, celui de permettre à mon corps de se requinquer. CQFD, c'est ça le symptôme de la pénibilité : la Souris Intime est envahie par la Souris du Bureau.

La Souris Intime c'est celle qui pause l'armure, l'habit du Professionnel et sa représentation. Elle lâche prise, elle prend du recul, elle met à distance le costume de la fonction, elle préfère le confort du pilou, elle marche pieds nus et elle s'enveloppe d'une étole chaude, douce et réconfortante. La Souris Intime, elle aime flâner dans Paris, elle remonte le Boul'mich, elle chemine vers la Sorbonne où elle a passé quelques temps sur les bancs des amphithéâtres durant sa vie d'étudiante. La Souris Intime, son autre cocon, c'est sa destination finale : une chaise au jardin du Luxembourg. La Souris Intime devient la Souris du Jardin : elle aime s'installer dans l'une de ses emblématiques chaises. C'est son jardin secret fait de moments de replis et de recul, loin des fourmillements du trépidant quotidien.

La Souris du Jardin met à distance la Souris du Bureau. Ses activités favorites : rêvasser, se prélasser, regarder les promeneurs, contempler les joueurs de tennis et d'échecs qui sont accaparés par des parties endiablées, admirer les enfants qui courent autour du grand bassin pour suivre leurs bateaux sous les fenêtres des Sénateurs, se plonger dans la lecture jusqu'à plus soif, jusqu'à la tombée du soleil, lorsque le gardien du jardin prévient que c'est l'heure du retour à l'effervescence du monde extérieur.

La Souris du Bureau, la Souris Intime et la Souris du Jardin : tiens, ça pourrait donner des idées aux fabulistes.

Isabelle M.

Une Page Blanche

Une page blanche,
Pour être franche,
M'effraie à la mort
Alors décidant
Qu'au lieu de la laisser vide
Je ferai un effort
Avec la main non-dominante.

Judith J.

Dimanche 29 mars 2020

Dimanche 29 mars. Eh bien, allons-y !

« Moment pénible, barrière presque infranchissable pour moi : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier quadrillé. » ... disait Ety Hillesum.

Candide papier... j'en doute. Quadrillé certainement pas. Et d'ailleurs j'utilise un écran d'ordinateur pour écrire. Autre époque. Disparition des ratures, des hésitations. Raideurs des caractères bien rangés sur la ligne. Qu'à cela ne tienne. Allons-y !

Dans cet épisode de repli imprévu ! Que faire ? Attendre ? Profiter de ce moment de rupture du rail de la vie habituelle, d'éternité questionnée ? Penser, il reste la pensée.

Repenser au passé ? Comme quand on marche, se poser la question de l'essentiel, du désir, du sens de la vie. Et créer.

Confinée certes mais écrire est encore possible, papier ou clavier. Et ça c'est inestimable !

Confinée ?

Vous n'y aviez pas pensé à cette immobilité, aux membres empêchés - pas à la douleur que vous aviez forcément rencontrée au cours du temps - mais à l'immobilité du corps, à la dépendance. L'éternité des jours paraissait évidente, le plaisir de courir un dû, se gratter la tête et s'asseoir sur la lunette des toilettes ou vous habiller... élémentaire. Et brutalement les certitudes se défont. On vous dit six semaines ! Vous vous consolez avec l'idée d'un terme prévu, une date.

De votre lit médicalisé vous avez vue sur un balcon parisien, jardinières de fleurs et ciel changeant. Vous dormez, vous rêvez. Vous repensez à d'autres moments de vie. Écrire à ce moment-là, vous n'y pensez même pas. Trop difficile sans doute matériellement. Rêvez, vous savez. Un pan de vie sournoisement s'insinue. Un épisode de confinement dans une villa algéroise close absolument. Plus d'école, pas de jouets, de livres déjà renvoyés en Métropole comme disent les adultes. Restent le perron, et un jardin. Ne pas s'éloigner dit la mère. Se contenter des odeurs, des couleurs, de la sensation de chaleur du tuf des allées ou de celle de frais dans l'ombre des pièces vides. Attendre.

Le kiné vous dit de plier le genou gauche blessé, d'essayer, de gagner en amplitude progressivement. Ok vous essayez, vous glissez un livre pour mesurer l'angle, le progrès. Et le premier qui vous tombe sous la main c'est Mike Horn « Vouloir toucher les étoiles ». Faut qu'il passe sous le genou sans se plier lui, alors vous aidez Mike Horn de la main gauche puisque la droite est figée, rangée, collée aux côtes droites. Un jour, vous ouvrez le livre comme vous pouvez et vous lisez. Passionnant, vous n'aviez pas prévu !

Merci Mike Horn, Proust aurait été moins efficace je pense. Plus tard, quand le médecin rééducateur vous enlève vos attèles et vous ordonne de marcher vous pleurez de dépit. Vous vous sentez misérable. Vous lui demandez quand vous allez pouvoir marcher. Ben, dès maintenant ! ce sont ses mots. Vous précisez : 20 km avec un sac à dos, tous les jours, un mois...

Va falloir s'y mettre, il dit. Et dans un an vous repartirez.

Ok ! ça me va.

C'était il y a un an.

Alors là, maintenant, on ne va pas me le refaire le coup du rien à faire parce que confinée. La sédentarité ne rime pas avec ennui, avachissement. L'espace maison et l'espace pensée sont à reconquérir. Peut-être vaut-il mieux ne pas compter les heures (qui en plus changent), regarder les infos qui elles ne changent pas beaucoup, mais lire, écrire, peindre, chercher des coins de solitude, se réfugier dans les endroits auparavant délaissés, goûter le silence, et apprendre le plus possible à se servir de ces outils informatiques pour communiquer avec les amis.

Et lire Mona Cholet « chez soi », une odyssée domestique.

Treizième jour de confinement. A suivre.

Danièle T.

Textes libres

Balade chronométrée, instantanés



Samedi 28 mars, 15h. Printemps ensoleillé, quoiqu'un peu frisquet. Départ de mon domicile. Laisser-passer et appareil photo-téléphone en poche, lunettes de soleil sur le nez, destination : le lac St James.

C'est fou ce que la nature vibre aux abords du lac. Un saule à la frondaison envahissante déverse au sol des sanglots anarchiques. Il devrait pourtant sourire au spectacle offert par la famille Colvert, père, mère et canetons, encore tout petits, tout peureux, hésitant à rejoindre leurs parents sur la vaste mare. Courage cancanne maman Colvert, je vous attends !



Un peu plus loin, un rat vient furtivement dérober un bout de pain négligé par les pigeons et le rapporte dans son antre sous une racine du saule. On voit que c'est un rat des champs, il a la robe claire, le gras moins agressif et la queue moins luisante que le rat des villes. Il est presque attirant, en tout cas moins repoussant.

Ah, mon canard mandarin est revenu ! Je ne l'avais pas vu depuis des semaines, si ce n'est des mois. Il me manquait. Toujours seul, flamboyant, différent des autres

anatidés, il compense sa petite taille par une animosité qui met ses cousins à distance. Je lui pardonne, il est si beau !



Tiens ! Madame cygne a quitté son nid, posé à même le sol d'une des îles, ça m'inquiète. Je ne vois aucun cygneau dans les parages et, juchée sur les remparts de sa couche, je trouve que Madame met bien du temps à lisser ses plumes. Serait-il arrivé malheur à ses œufs ? Un vilain ragondin les aurait-il dévorés, avant ou après terme ? Monsieur Cygne, indifférent au drame qui peut-être a frappé sa fidèle moitié, vaque dans les parages.

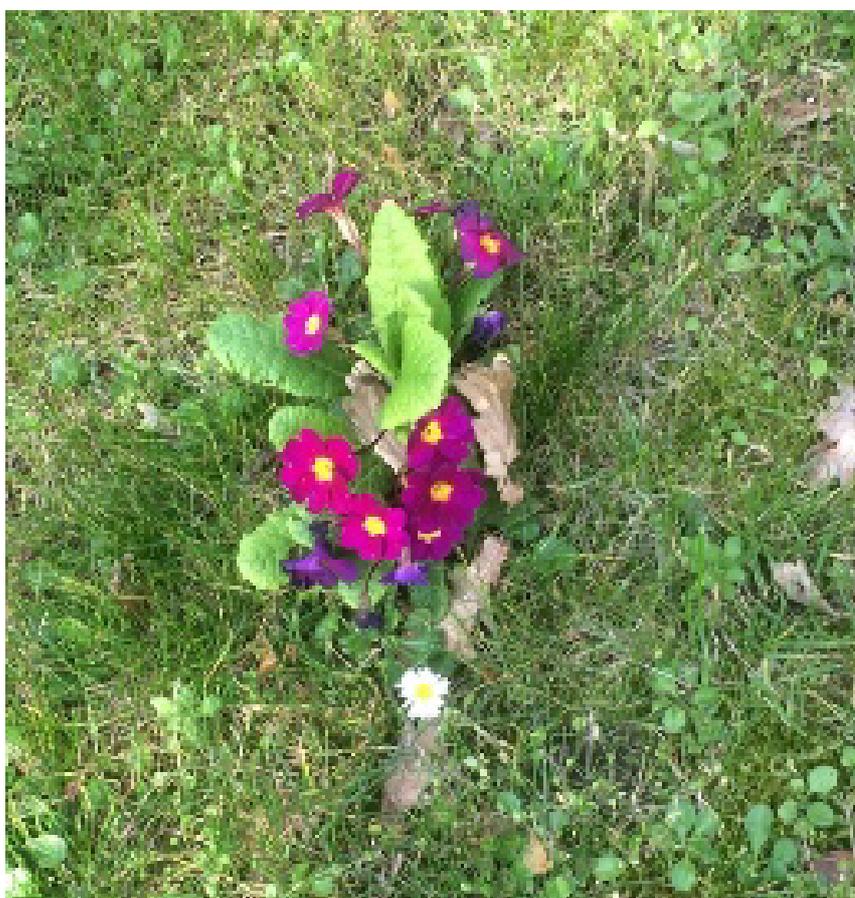
Deux hérons gris, bien à distance l'un de l'autre, ont le cou rentré dans les épaules. On dirait des marabouts, mais, non, l'un d'eux tout à coup se déploie et redresse son long cou, emmanché d'un long bec. Il louche vers son congénère sans toutefois raccourcir la distance règlementaire. Le vent lui aurait-il rapporté que, là-bas, sur la rive, pour sauver sa peau il fallait consentir à cet éloignement ?

Un peu partout des couples se forment – oies Bernaches, oies de Chine, canards, poules d'eau. Ils se préparent à nidifier dans les îles qui leur sont réservées tandis que, dans le ciel, des pigeons encore malhabiles en cour tracent au tableau de l'azur les ratés de leur amour. Les mouettes, elles, ont choisi d'aller crier ailleurs, mes oreilles s'en félicitent.

Un petit vent frisquet s'est levé. Vite regagner mon domicile. Je croise quelques passants, chassés eux aussi par la bise. Je repasse au pied du saule dont les sanglots longs, agités par le vent coulis, bercent mon cœur d'une langueur étrange. J'arrive dans mon jardin, je traîne encore un peu. J'admire le hêtre dont les branches habillées de vert tremblent au vent, le chêne au crâne encore dégarni, la petite touffe de primevères sur la pelouse.

16h. Tout juste une heure de ballade. Je rentre me confiner, des trésors plein les yeux et une seule idée en tête : recommencer demain.

Véronique A. 29 mars 2020



Le tour du Queyras

Tout à coup, crac! En pleine montée, le pied bute sur une pierre et la semelle de ma chaussure s'ouvre comme une machoire, laissant apparaître les orteils.

Le gîte n'est pas loin, l'heure avance, il me faut continuer la montée avant la nuit.

Avec un lacet, plus une chaussette, je consolide le bout de la semelle tant bien que mal. La démarche hésitante, je continue l'ascension beaucoup plus lentement.

Pendant la soirée, je reste songeuse, je dois trouver une solution pour le lendemain....

Il faut me résigner. A cette altitude, je ne peux poursuivre l'ascension, mal chaussée. Dans les sentiers en lacets, les pierriers, ce n'est pas faisable. Il me faut redescendre dans la vallée, prudemment, pour me procurer de nouveaux souliers et les faire miens.

Ma période de congés payés est bien entamée, je n' ai pas fait de chutes, rien de cassé. La suite du tour du Queyras m' attendra, ce n' est que partie remise.

Mimos



Proposition du 30 mars

Voici une proposition d'écriture à partir d'une photographie de notre ami photographe Gérard Harlay, que vous trouverez ci-dessous.

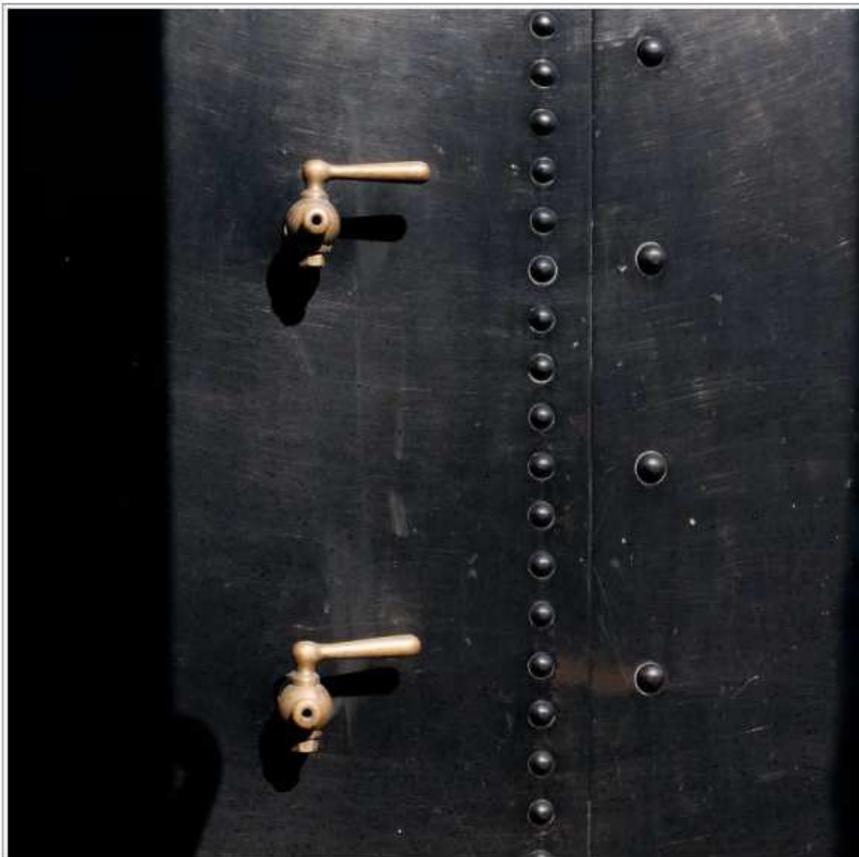
Il s'agit d'écrire une histoire, mais vous pouvez aussi écrire une légende, un titre loufoque ou sérieux qui présente la photographie exposée.

A quoi vous fait donc penser cette photo?

Danièle Tournié, le 30 mars 2020

« Outrenoir, huilé sur tôle, rivets et robinets cuivrés » reproduit dans la série « sans contact » sous le N° 013 du 28 mars 2020, de Gérard Harlay.

Dimanche 29 mars 2020



« Outrenoir » Huile sur tôle, rivets et robinets cuivrés

OUTRENOIR

Réclamation après achat

Madame, Monsieur,

Je vous contacte pour réclamer l'échange de la pièce n° 22, du catalogue 3020, avec 2 robinets, contre celle n°23 qui en contient 3. Il y a eu une erreur de livraison !

Comment voulez-vous que j'alimente en oxygène ma petite famille avec un outil sous-équipé ? C'est une question vitale. Et j'ai déjà réglé ma commande à l'achat.

Aussi je vous demande de vous acquitter au plus vite de cet échange, notre immersion aquatique définitive étant prévue à la fin du mois. Je suis déjà suffisamment stressée à la perspective de vivre sous l'eau, maintenant que l'air est irrespirable, n'en rajoutez pas !

Je vous adresse néanmoins, Madame, Monsieur, mes salutations distinguées.

L'erreur est humaine, si le mot humanité existe encore.

(Signé : une consommatrice de première nécessité)

Rosine D.

Haïku

Face à l'inconnu
Un jour les gonds céderont
Alors attendons

Anne-Marie R.

Noir

Mais quelle outrecuidance Messieurs les robinets, que faites-vous là, à trôner rutilants en ligne droite ?

C'est pour mieux détrôner notre regard, des clous et rivets noirs sur toile outrenoir. Je vais vous négliger, Messieurs les prétentieux, et plonger dans le noir, l'outrenoir, la marque de fabrique de Pierre Soulages. Eh oui, il ne faut pas se fier au plus brillant d'entre nous, à cet extérieur cuivre doré, mais ayez davantage confiance à cette profondeur de noir, cette couleur qui n'en est pas une et qui en même temps les réunit toutes.

De la profondeur, que diable, par les temps qui courent nous en avons besoin, nous autres humains confinés docilement pour sortir de nos passions tristes et s'éveiller vers une lumière particulière, celle du sacré.

Pierre Soulages nous a amené aux vitraux de l'abbatiale de Conques, à ce dialogue intime et créatif qu'il a créé avec cet édifice moyenâgeux. Et aussi à l'écriture de Christian Bobin dans « La nuit du cœur », récit de son attraction pour Conques, ses vitraux, son maître d'œuvre.

Alors clous et rivets noirs sur fond outrenoir : clamez votre magnificence, ne vous laissez pas impressionner par ces petits robinets cuivrés renvoyés à leur simple utilité ou réalité en trompe l'œil.

Bénédicte F.

L'œuvre inconnue

Curieux ce morceau de tôle baptisé "Outrenoir, huile sur tôle, rivets et robinets cuivrés". Serait-ce une œuvre du peintre Soulage spécialiste de cette couleur ou bien un simple morceau de ferraille passé dans les mains d'une personne créative ?

Qu'en est-il au juste ? On peut y voir plusieurs choses, un morceau de tôle venant d'une grande porte. Cette porte protégeait-elle une grande pièce dans un château abandonné, perdu dans la campagne Occitane ? Y avait-il un salon des curiosités dans une tour ?

Le mystère plane.

Selon des personnes très âgées, dans leur enfance il leur était interdit de s'approcher des ruines du château. Marius, le fantôme rodait encore et les mangerait. Il était très gourmand. Les châtelains, tous les soirs, lui laissait un sac de

nourriture accroché aux robinets et, le matin, tout avait disparu. Il se promenait la nuit, n'était pas bruyant, seul l'orage le dérangeait. Il se mettait alors à hurler. Parait-il que du village on l'entendait. Les enfants étaient terrifiés. Qu'est-il devenu ? Personne ne le sait, personne n'ose en parler.

Et si ce château imaginaire avait appartenu à la famille de l'illustre peintre ? Quoiqu'il en soit ce morceau de tôle, très bien entretenu semble-t-il, fait un très beau tableau. Création quand tu nous tiens... Qui astique les robinets et les rivets ? Nous ne le saurons pas, à moins que Marius revienne un soir d'orage nous divulguer ce secret.

Maguy L.

Noir, c'est (pas toujours) noir

Extrait choisi, Pierre Soulages, Outrenoir

Entretiens avec Françoise Jaunin

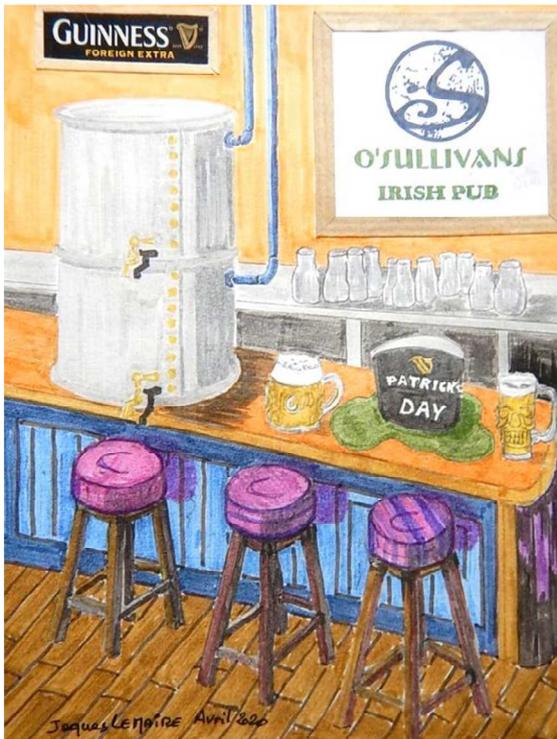
La Bibliothèque des Arts, 2012,

édition revue et augmentée, 2014.

« Les Outrenoirs sont le contraire du monochrome. Ce n'est pas le pigment noir qui y est mis en évidence, c'est la lumière reflétée, transformée, transmutée par le noir ou par les états de surface du noir... Certains ont voulu voir dans l'utilisation radicale d'une couleur noire recouvrant la totalité de la toile un acte héroïque, une sorte de célébration désespérée de la mort de la peinture. Cette vision romantique pourrait peut-être convenir au monochrome noir, dont le premier exemple connu dans l'histoire n'est pas le carré noir de Malévitch, mais celui de Robert Fludd qui date de... 1617. C'est vrai qu'il y a souvent dans le monochrome une dimension mystique ou une intention de manifeste, mais ce ne sont pas les miennes. Trouver monochromes les toiles que j'ai commencé à peindre en 1979, c'est voir le noir que l'on a dans la tête, au lieu de celui qu'on a devant les yeux. Tout l'intérêt de cette peinture repose sur la lumière : une lumière réfléchiée par les stries et textures du noir ; une lumière organisée, transformée, transmutée par la réflexion sur cette couleur qui est traditionnellement l'absence de couleur. Et puis n'oublions pas que j'ai tout de même utilisé bien d'autres couleurs que le noir... Mais c'était toujours des couleurs très ralenties ».

Interview de Soulages envoyée par Marie-Hélène T., mars 2020

Cuves à bière



A la Saint-Patrick (Patrice), le 17 mars, la bière coule à flots au bar O'Sullivan, 3 rue de Pontoise - 78100 Saint-Germain-en-Laye, tout près du RER.

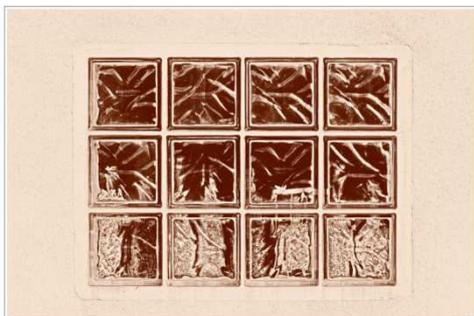
Le propriétaire de cet Irish pub, à l'occasion de la fête du Saint Patron irlandais, a commandé des fûts à bières, genre cuve en tôle rivetée cuivre, à deux compartiments séparés à la mi-hauteur, donc deux robinet cuivrés eux aussi, l'un sur l'autre. Cela permet aux petites gens de ne pas lever les bras et aux grandes de ne pas se baisser pour remplir leurs chopes de bière irlandaise. On trouve dans ce pub de nombreuses bières, telles la noire de Guinness, la rousse Smithwick's de chez Kilkenny, la Murphy's, bière rousse "stout", et bien d'autres.

Mais attention ! L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération. Hi hi hi... ! Bonne fête... !

Jacques L.

Gérard Harley, sans contact 002, "12 briques de verre"

Mercredi 18 mars 2020



- 12 briques de verre - Lesconil, Pays Bigouden

Pour 12 briques t'as plus rien... !

Tugdual

sans contact)))
pour ne pas se perdre de vue
gerardharley@gmail.com

Proposition du 31 mars

Parlez-nous d'un tableau, une peinture, une croute, une reproduction... que vous aimez (ou pas au contraire). Donc un peu de description pour qu'on le voit, donnez votre point de vue, et où se trouve-t-il et pourquoi vous l'aimez ou pas.

On saura tout, par vos mots on le verra.

Danièle Tournié, le 31 mars 2020



PARLEZ-NOUS D'UN TABLEAU

Qui suis-je* ?

Ni petit, ni grand, 62,2 x 81 cm, le cadre de ce tableau est doré sur un fond couleur sable. L'unique objet qu'il représente est placé en travers du tableau, il paraît allongé, alangui, un peu comme le serait un transat sur la plage de Knokke-le-Zoute par beau temps. Je dis bien par beau temps, car c'est très rare dans ce coin. Fin, racé, joliment galbé, d'un brun profond d'un côté, d'un brun doré à l'autre extrémité, il crève l'écran, mais ce n'est pas lui qui attire l'attention, c'est la légende en dessous. Je ne vous la dévoilerai pas, ce serait trop facile, sachez seulement que la linguistique en son jargon l'a traduite par « la carte n'est pas le territoire. » Facile à deviner, non ?

Voyons, si je vous dis que le nom de mon objet repose au fond des mers, faisant le lien entre deux pays, deux continents, que suggérez-vous ?

Si je vous dis que, dans certains pays, il faut l'alimenter en eau avant de s'en servir, voyez-vous de quoi je parle ?

Dans d'autres pays, on l'alimente avec un ingrédient dont les effluves embaument l'atmosphère – pas pour tous...

Vous ne voyez toujours pas ? Alors je vais devoir être plus crue, tout en restant dans les limites de la décence. Mesdames et Messieurs, qui d'entre vous n'a jamais expérimenté ce jeu érotique qui nécessite de savoir compter au moins jusqu'à 69 ? Pour ceux et celles qui ne le sauraient pas, il est temps d'apprendre sinon vous ne trouverez jamais ce qui figure dans mon tableau !

* Réponse dans un prochain envoi de Danièle, ou par mail pour les plus pressés

**Le 3 avril 2020 : Véronique donne sa solution à la devinette, c'était : « Ceci n'est pas une pipe », Magritte, (« La trahison des images »)*

Véronique A.

Les nymphéas

C'est une œuvre magnifique, intemporelle qui nous plonge dans la nature et bientôt dans la méditation.

Ces toiles conçues initialement sur commande pour être exposées dans la rotonde à l'Orangerie du Louvre, elles sont toujours exposées dans un musée entièrement rénové : « L'Orangerie » et dans un espace dédié tout en rondeurs par lequel on pénètre en pente douce comme s'il s'agissait d'un trésor. Et c'est un trésor qui nous saisit, nous enveloppe, un appel au silence et au recueillement, on est enveloppé de tant de mystères, d'eau, de nénuphars, de végétation : du saule pleureur aux herbes du rivage.

La lumière aussi y est extraordinaire : quelle saison : printemps, automne, été, on peut se l'imaginer. Même les touristes, nombreux à Paris, y pénètrent paisiblement, juste les sourds crépitements de leur smartphone, bruits étouffés, chuchotements discrets, le lieu en impose.

Ce fut l'œuvre d'une vie, Claude MONET travailla à Giverny pendant plus de 20 ans. Son jardin créé de toutes pièces l'avait inspiré, ils ne faisaient plus qu'un. Il a su le transposer dans une vibrante beauté y travaillant avec enthousiasme et une profonde détermination.

Qu'on soit jeune ou vieux, enfant ou grand parent, français ou étrangers, ces œuvres nous touchent et atteignent leur statut d'immortelles.

Ma maman, bien âgée maintenant et ayant perdu tout repère, y avait emmené sa petite fille, mon aînée, comme un dialogue à deux qui se passerait de tout commentaire. Oui la beauté se transmet, c'est à l'Orangerie dans la salle des Nymphéas que j'emmènerai mes petits enfants dès qu'il nous sera permis de sortir de notre isolement.

Bénédicte F.

Pompéi

Par ces temps de repos, qui n'en sont pas vraiment, on se repasse des images d'autrefois, de préférence les plus jolies, mais pas toujours.

Un tableau comme une histoire encadrée sur un mur est accroché dans ma mémoire. Murs blancs. On dira cassé, blanc cassé parce que vieilli, usé par la lumière des années venue de la fenêtre sur la droite. En face du tableau : un bureau.

Difficile de le rater, pile en face, quelque chose comme 80x50cm. Mais depuis si longtemps fixé là qu'on peut l'oublier, ne pas le voir. Légèrement de travers, et impossible à redresser (évidemment j'ai essayé, il n'y a rien de plus agaçant qu'un tableau de travers). Il penche et toute la scène penche. La question se pose de l'habileté de celui qui l'a accroché, l'impatience car depuis, le minotaure et Flora glissent vers la droite, vers la fenêtre.

L'homme, tel Hulk aux muscles saillants bronzés, brandit un sceptre ou plutôt un trident, allez savoir. Figé dans une posture censée effrayer mais depuis si longtemps immobile que l'on peut se demander ce qu'il va faire de son arme. Et d'ailleurs la femme ne le regarde même pas, elle lui tourne le dos négligemment. Elle marche dans un pré piqueté de fleurs dont elle fait un bouquet. Pompéi sa ville n'est pas loin, pas encore détruite, ce pourrait être Pompéi au loin au milieu d'arbres très feuillus mais on devine des immeubles d'un autre temps, une tour de Babel dans la brume.

Ce minotaure à tête de monstre et queue de taureau doit sortir du bois, ou alors du labyrinthe. Il n'a qu'un pas à faire pour passer de son rocher gris au champ vert de Flora. Oui, elle s'appelle Flora, elle habite Pompéi, on peut la voir représentée au musée d'archéologie de Naples, splendeur antique dans une immense mosaïque. Une partie de son vêtement drapé est relevée pour y ranger les fleurs en vrac qu'elle arrangera en bouquet plus tard. C'est le printemps, le tissu est léger, pali, pastel, elle porte des sandales lacées, on l'imagine décontractée, souriante, le teint rose frais que l'on aimait à cette époque, des rondeurs que Maillol aurait appréciées.

La belle et la bête ?

Au-delà de la scène du tableau il y a les séances de travail, la hargne du créateur, les rires et la surprise, des moments invisibles.

Le minotaure et Flora se sont retrouvés là, évadés de revues d'art, découpés-collés par un jeune créateur muni d'une paire de ciseaux et de colle forte il y a quelques années. Ravi de son œuvre, il me l'a offerte et a poussé l'amabilité jusqu'à l'encadrer et l'accrocher dans mon bureau. Elle y est encore.

Danièle T.

Abstraite, Absurde, Absconde ?

C'est une toile rectangulaire, à regarder sans lunettes, pas de détail, pas de subtilité de couleur, pas de souplesse dans le dessin, non c'est une barbouille bleu pâle enfermée dans un bandeau beigeasse, au milieu j'y vois une forme noire genre canapé de traviole, à ses pieds, deux papiers blancs découpés aux ciseaux, sorte de têtes de profil nez à nez.

Rien ne se dégage de cette peinture, mais le titre me fait sourire : Olympie.

Vision du sport du peintre Jean Arp en 1954 ?

Véronique C.



On est le premier avril !

La bonne blague !

Si vous en avez une à raconter ne vous gênez pas ! Sinon, la proposition du jour sera:

Bilan de quinze jours de confinement. Allez du côté de l'humour.

Qu'est-ce que cela vous a apporté? Empêché de faire ? Appris?... etc.

Grossi, maigri, aigri ? Combien de paquets de pâtes finalement avez-vous mangé? Placards rangés? Nouvelle recette de gâteau?

Allez-y, racontez !

Bilan provisoire

Danièle Tournié, le 1^{er} avril 2020



*D'après la couverture du PÉLERIN - n° 7165 du jeudi 26 mars
reçu le 1^{er} Avril 2020*

BILAN DE QUINZE JOURS DE CONFINEMENT



Le temps s'allonge

Le premier soir, à 20 heures, j'étais bien seule pour applaudir, il n'y avait que l'écho qui me répondait. Le deuxième jour, j'ai entendu, l'écho me semblait plus nourri...en me penchant, j'ai aperçu des mains qui applaudissaient, je n'étais plus seule ! Le troisième jour, cela crépitait de partout, cela sifflait, criait... cela faisait du bien, on était un groupe.

Hier vendredi, je suis allée faire des courses. Les rues désertes, juste quelques livreurs... J'avais une impression de liberté comme si enfin je pouvais respirer. Je me remplissais les poumons, une joie enfantine.

Hier dimanche, nous avons pris un café avec les voisins. Chacun de notre côté du grillage, à au moins 2 mètres chacun de ce grillage. C'était super, on pouvait discuter, cela fait du bien de retrouver un peu de social.

Mardi. J'ai repris Facebook, et des contacts avec de personnes perdues de vue, c'est bon.

J'ai aussi poussé Annick à se mettre sur WhatsApp, cela nous a permis de discuter de visu. Je crois qu'elle était contente de pouvoir échanger en se voyant. C'est important de pouvoir se voir à défaut de se toucher.

Le confinement nous oblige à reprendre des contacts. En temps normal, on reporte toujours à plus tard et on ne le fait pas.

Lundi. Pour la maison je me suis lancée dans le ménage, cela en a besoin, un mois d'absence, les araignées en ont profité !

Mais pas de stakhanovisme. J'ai commencé par du ménage dans la pièce du haut (aspirateur) puis les 2 chambres, enfin l'entrée, la salle à manger et la cuisine. Là, je passais l'aspirateur et Pierre lavait. Demain, je démarre la poussière, il y aura aussi les salles de bain et après, les vitres. Enfin il faut tailler les pommiers, mais aujourd'hui il fait frais, et puis il faut se garder des choses pour les prochains jours.

La poussière a cela de bon : elle retombe, donc cela est sans fin...cela est une bonne amie.

Beaucoup de fake news...

15 jours aujourd'hui de confinement. Cela a été très dur au début. Le temps est étrange il s'allonge, puis on se rend compte que c'est déjà le soir.

Des frayeurs pour ceux que l'on aime. On s'écoute tous un peu trop. On a soudain mal à la gorge, l'angoisse nous étreint et on a du mal à respirer... la relaxation est nécessaire et le yoga devrait être une obligation.

Plus de télé ni de radio, sauf 3 fois par jour, c'est bien suffisant. Les infos sont anxieuses et les polémiques désolantes. C'est après qu'il faudra faire les comptes et ne rien oublier.

Et la nature dehors n'a jamais été aussi belle, le ciel aussi bleu, comme une revanche. J'ai la chance de pouvoir sortir dans mon petit jardin. Chaque jour je découvre une fleur nouvelle. Le cerisier est en fleur, les pommiers ne vont pas tarder. Ces pommiers, on les taille tous les ans, mais les pommes sont véreuses...Le lilas de la voisine est en fleurs, c'est un précoce, les miens sont plus tardifs. Les rosiers sont déjà, pour certains, en boutons. J'en surveille particulièrement un dont la fleur a un parfum capiteux. Dans le jardin, on entend des oiseaux mais aussi le bourdonnement des insectes. Je pense que, d'habitude, avec le bruit de la circulation, ces bruits passaient inaperçus.

L'autre jour, la mairie a fait passer des voitures avec des haut-parleurs. Je n'ai rien compris de ce qu'ils disaient, mais cela m'a rappelé, quand j'étais petite, les « pépinos » qui annonçaient leur spectacle sur la petite place. C'était de petits cirques ambulants. Le soir, on se retrouvait tous les voisins sur des bancs de bois et on assistait à un numéro de clown, de chiens savants ou à quelques acrobaties. Après, on discutait avec les voisins et on avait passé une bonne soirée.

Cette après-midi, j'ai fait des vitres...Oh, pas trop ! une fenêtre, il faut en laisser pour les autres jours. Cela m'a permis de voir et d'applaudir les éboueurs et d'avoir un peu d'échange avec eux. Jamais on ne discute avec eux. C'est vrai que quand ils passent on n'est pas souvent à la fenêtre... et puis on pense rarement à eux. Ce sont des invisibles. Je me suis surprise aussi à discuter avec le caissier l'autre jour en faisant mes courses. Habituellement on pense surtout à sortir rapidement du magasin. Je crois que cela va nous obliger à vivre peut-être un peu différemment. Du moins je l'espère.

Régine Do.

A force de tourner en rond

Soleil dehors, moi dedans.

A force de tourner en rond dans mon appartement, je vais finir par crever le plancher, comme dans les bandes dessinées et les dessins animés. Et passer à travers celui-ci et atterrir chez ma voisine du dessous.

Cela m'arrive aussi de sortir pour me dégourdir les jambes, faire les courses, avec ces files interminables de personnes espacées plus ou moins d'un mètre - comme le stipule les Directives Sanitaires - qui attendent de pouvoir entrer dans cette petite surface où un client sort, un autre rentre. Bien sûr, ne pas oublier son Attestation de Déplacement Dérogatoire.

A la maison, je lis sur mon ordinateur portable les textes du groupe d'atelier d'écriture de Compostelle 2000 et autres écrivains, évidemment envoyés par messagerie. Que j'essaie d'illustrer tant bien que mal, sur un sujet principal, donné chaque jour par un des membres de l'atelier, avec comme musique de fond le poste de télévision allumé qui distille de temps en temps, selon la chaîne du moment à l'écran, entre publicités, les consignes de précautions premières contre le Coronavirus.

Vers 17h00, quelquefois mon voisin du dessus se met à bricoler, avec perçage et tapage de marteau. La voisine du dessous, je ne l'entends pas trop, sauf lorsque son petit-fils joue de la trompette, pas trop fort quand même, toujours la même mélodie, il doit sûrement apprendre cet instrument. Les voisins du palier, eux, c'est en soirée que je les entends à travers le mur mitoyen, autres sons bruyants comme des fracas de tirs, je suppose qu'ils doivent jouer à des jeux vidéo.

Jacques L.

Rien n'a changé

Les placards sont toujours pleins de poussière, les rideaux ne sont pas lavés, je n'ai pas écrit le livre de ma vie, j'ai encore regardé la télévision en espérant quelque chose qui n'est pas venu, la douche est toujours aussi crasseuse, mes repas aussi monotones, je n'ai pas écouté la musique que je voulais, ni regardé de films, le masque que je me promets de confectionner est toujours à l'état de projet lointain, la révision des 24 postures de Tai chi est encore à faire, comme la gymnastique d'ailleurs.

Oubliées la compote de pommes bio à la cannelle bio que je voulais faire, et les pâtes complètes qui ont mis tant de temps à cuire que j'avais déjà mangé toutes les cochonneries qui traînaient dans la cuisine.

Faudra-t-il que j'attende un prochain confinement pour arriver à me prendre en main dès le matin et mettre en pratique les conseils de Christophe André, Alexandre Jollien, Mathieu Ricard et les autres... ?

Martine S.

Bonsoir

Les jours malgré tout s'égrènent trop vite, je pensais ne pas avoir à courir... Sylvain Tesson à l'orée de ce confinement préconisait de "ne pas engager de lutte contre le temps, ne pas guerroyer, ne pas calculer". Pourtant nous nous imposons toujours des activités chronophages, Je dois faire ceci et puis cela. Je m'interroge : sommes-nous programmés comme les abeilles ou les fourmis pour agir sans trêve ni repos ou si peu ?... Même confinés ? Faut-il être un grand sage ou un ermite pour savourer sans but ? Bouddha même a mis fin à sa longue méditation, mais l'a-t-il fait à pas lents ou bien s'est-il précipité ? Thich Nhat Hanh au village des Pruniers et Carl Honoré font sans cesse " l'éloge de la lenteur". Méditer c'est juste s'arrêter, se poser, savourer le temps présent, contempler. J'aurais aimé vous lire tous, tant vous y mettez votre cœur, tant ce que vous nous dites est digne d'attention et souvent très beau. Mais non, je n'ai pas assez de temps, je me projette déjà dans l'après : préparer mes futurs cours, répondre aux uns, aux autres par mails ou SMS, la maison, le jardin...Pourtant, comme beaucoup, je reste optimiste : après, rien ne sera plus pareil, c'est du moins ce que nous espérons. Comment faire mieux en faisant moins ? La mère de famille qui fait trois journées en une, comment peut-elle faire mieux encore ? Peut-elle faire moins ? On nous promet un nouveau monde !?!? Qui a le mode d'emploi ? A qui la faute ? Dans votre groupe, j'ai compté 26 femmes pour 10 hommes... Comment trouvez-vous le temps, mesdames ? Avez-vous été configurées multi-tâches ? Chapeau bas !!!! Et merci !

Pierre L.

En ce jour du poisson

La mise en quarantaine, ou plutôt en quinzaines ou quatorzaines (comme vous préférez !) successives a commencé le 17 mars. Alors, enfermée entre mes quatre murs, j'ai pensé : que vais-je faire ? Bailler aux corneilles ? Aller de la chambre à la cuisine, de la cuisine au salon, du salon à la salle de bain ? Bah, quel ennui ! Et après : lire, penser, méditer, faire son Qigong quotidien, se remettre au tarot ... ?

Est-ce cela vivre reclus, au ralenti, au plaisir de la lenteur ? Bon, on va bien voir !... Chaque jour ressemblera-t-il au suivant ?

Et puis ça a commencé !

D'abord confiné, oui mais avec une autorisation de sortir. On nous a dit qu'il fallait d'abord signer son attestation de déplacement dérogatoire. J'ai aimé cette petite note humoristique sur internet : « Si on m'avait dit qu'un jour, je devrais me signer un mot pour m'autoriser à sortir de chez moi ! » Sur les motifs de déplacement, j'ai eu envie d'en ajouter d'autres, humoristiques, par exemple : déplacement au bois de Boulogne pour aller à la recherche du cerf de Marilou pour lui piquer son masque ffp2 !

Faire les courses est devenu toute une aventure. Ça représente combien de pas pour être à 1,50 m de son voisin de courses ? 4,5 ? Je me suis imaginée calculer combien de pas entre le rayon de pâtes et le rayon de fruits. Quel casse-tête ! Ah ce satané virus, il veut nous rendre fou ! Et en arrivant chez soi, avec ses courses, la chasse au virus invisible n'est pas finie ! Il faut d'abord se laver les mains : tout un travail d'astiquer chaque centimètre de peau qui aurait pu être au contact de cet olibrius coronavirus ! Ensuite il faut, selon les experts, avant de ranger ses achats, s'armer de son vinaigre et de son bicarbonate de soude pour laver fruits et légumes, tout sortir des emballages, et, lorsque c'est impossible, tout nettoyer au vinaigre. Bref, toutes ces petites choses prennent du temps !

Et comme nous sommes à l'ère de l'informatique, pleuvent mails, vidéos, messages sur WhatsApp, conseils en tous genres allant de comment bien se sécher les mains, à quelle température il faut laver son linge, quel type d'activité sportive pour entretenir son corps, combien de pompes par jour, yoga et Taïchi et Qi Gong, que lire pour entretenir son esprit, quelles musiques écouter, quels films regarder ... Nous avons même droit à des expositions, des concerts, des pièces de théâtre à domicile. J'ai pu voir les musiciens de l'Orchestre national de France jouer le boléro de Ravel de chez eux ! Bref, où donner de la tête dans tout cela ? Finalement les journées ne sont pas assez longues !

Heureusement les temps d'échanges lors des communications téléphoniques avec les amis et membres de la famille nous rattachent au monde extérieur, nous rappellent que nous sommes des êtres vivants, de socialisation.

Autre atout : Danièle vient aussi nous distraire et nous éviter de nous éparpiller dans ce magma de conseils et de loisirs médiatiques du confinement ! Ce temps d'écriture est un temps précieux pour soi, d'évasion, de plaisir, d'échanges. Les sujets variés proposés permettent à chacun, chacune de dire ses émotions.

Au final de ce bilan provisoire, non je ne me suis pas jetée sur les pâtes, je n'ai pas fait de pompes, je n'ai pas cherché le cerf au bois de Boulogne, je n'ai pas rangé mes placards même si c'est au programme des prochaines semaines, il faut le faire avant que tout ne me tombe sur la tête quand je les ouvre !

Aucun jour ne se ressemble, ce rythme de la lenteur se passe... En attendant de retrouver.... Plus tard... la liberté.

Jacqueline G-B.

Encore un jour

Bilan partiel :

On pourrait croire les jours identiques... mais non. Sauf que je ne sais plus lequel on est. Ce matin par exemple je suis sortie, soleil, bourgeons aux branches des platanes. On pourrait être un dimanche... boutiques fermées. On est jeudi.

Comme un matin très tôt, de ces matins quand on part travailler.

(Quand je prenais le bus puis le train pour rejoindre mon lieu de travail, la rue était déserte, je saluais un employé à la voirie avec son balai vert, même la boulangerie n'avait pas encore ouvert. Place de Clichy les derniers fêtards n'en finissaient pas de se saluer devant le Titan club... En avril les merles sifflaient).

Bilan : des jours comme des dimanches qui n'en sont pas.

Première semaine comme une semaine de vacances offertes. Ne rien faire enfin !

Deuxième semaine : s'organiser ! pour ne pas grossir, se laver, sortir, marcher, parler...

Gâteau au chocolat, au tapioca (beurk), kougelhof, crêpes, chips (3 paquets) quelques kilos de fruits et légumes... alors 5 étages montés, descendus, remontés, redescendus pour la poubelle, le courrier, rien... Séances de gym Direct8... abdos-fessiers, stretching, yoga, salsa, rumba...ouf ! Saluer le soleil. Sortir peu et avec une attestation dérogatoire de déplacement. Zéro kilomètre à vélo, des pas et des tours

de pâté de maisons, carte de métro inutile, de train aussi, la trottinette s'endort...
Bilan carbone quasi nul.

Le temps passe.

Il ne pleut pas.

C'est ennuyeux car j'ai semé des graines dans des pots de fleurs sur mon balcon. Des roses trémières et œillets d'Inde (graines fauchées au square l'été dernier), pastèque, haricots grimpants, pépins... je récupère tout ! Ah oui, fleurs des champs de Californie !!!

Je les regarde pousser, paraît que le confinement va durer encore un moment. J'envisage des radis, poireaux et salade, éventuellement courgettes et aubergines... se faire livrer, on doit pouvoir ?

3 savons de Marseille, pas de gel hydroalcoolique, des rouleaux de papier toilette ultra compact, sopalin on ne sait jamais, bougie pour parfumer la maison, crème hydratante mais pas de shampoing colorant... pas de pinces, barrettes et les cheveux qui poussent façon docteur Raoult de Marseille.

Mon chat s'étonne, je suis toujours là. Croquettes et sachet gourmet, il grossit, perd ses poils, s'étale sur mes coussins préférés, je râle et, en plus, il gratte mes plantations.

Lire est devenu difficile, paradoxalement. Le temps s'étire et on lira demain ou jamais. Écrire pour le plaisir, pour soi, pour un inconnu, pour des amis. Parler au vent depuis la fenêtre, à WhatsApp, à Skype... tiens les fenêtres : j'ai nettoyé les vitres, incroyablement propres. Faut maintenant faire attention, on peut les croire ouvertes.

Bref, des jours comme des nuits, offerts au temps. Paraît que ça va durer.

Danièle T.

La ballade du confinement

Ca y est ! j'ai atteint quinze jours de confinement ! je n'en reviens pas, je suis arrivée jusqu'à ce jour sans m'énerver, sans tourner mes idées dans tous les sens !

Comme si j'améliorais mon tempérament en étant cloîtrée à la maison.

Avoir le temps, puisque demain sera comme aujourd'hui, enfermée dans sa propre maison, enfermée avec son conjoint, son animal de compagnie.

Quel monde étrange, je vis. Moi qui pensait être libre de me déplacer, de voyager jusqu'à ma vieillesse, me voici confinée. « Confiner », quel mot étrange, qui a d'ailleurs plusieurs significations, presque opposées. D'une part, il peut vouloir dire

« toucher aux confins, aller au bout du monde... » et de l'autre il signifie « forcer à rester dans un espace limité » D'un seul élan, l'ensemble de la population se met au garde à vous et obéit au chef d'état de peur de mourir, mais aussi prend conscience que chacun d'entre nous peut contaminer l'autre, son voisin, son ami...

Et donc moi qui aime bouger, aller et venir, j'ai accepté de respecter cette injonction. Je reste à la maison.

Je suis obligée de prendre mon temps, de marcher en rond dans mon salon et aussi un peu dans mon petit jardin. D'un côté, j'astique toutes mes poignées de porte, j'aspersionne de liquide désinfectant chaque plan de travail, chaque lavabo, et pourtant je ne suis pas inquiète, je suis complètement dans le moment présent. Plusieurs fois par jour, je me dis : « Anne, ce n'est pas grave si tu ne l'as pas fait aujourd'hui, tu as encore trois semaines pour le faire. Ta couture, la réparation de cette petite porcelaine pourront attendre, puisque tu restes à la maison. »

Curieusement il m'a fallu presque deux semaines pour me décider à prendre le temps de lire un livre, de me poser pendant la journée. Lire pas seulement dans mon lit, mais aussi l'après-midi, après avoir répondu à toutes les sollicitations des mails, des sms, et autres. Garder le contact, s'inquiéter des personnes seules a été mon bréviaire pendant ces deux semaines. Faire des courses pour mes voisines aussi bien que pour moi. Rendre service, puisque je ne pouvais plus aller à mes associations habituelles pour apporter un soutien aux migrants ou aux enfants défavorisés pour les distraire.

Cette espèce de retraite forcée me fait penser à Anne Franck qui était confinée avec sa famille dans un tout petit espace pour tenter d'échapper au nazisme ou aux voisins qui pouvaient les dénoncer, les envoyer à la mort. Pour nous, ce n'est pas l'ennemi humain, l'adversaire maléfique, mais un germe pathogène, le coronavirus 19, invisible à l'œil nu... En me promenant durant l'heure autorisée autour du stade, au milieu du taillis un peu sauvage, je pense aux détenus qui ne peuvent se promener que dans une cour étroite en béton sans aucun arbre pour l'égayer.

Cet après-midi, prenant le soleil dans mon transat, j'étais surprise du calme qui régnait dans ma banlieue du 93, pas un bruit, pas un moteur de voiture, pas un cri, j'avais l'impression d'être seule à la campagne. Je pouvais, dans ce silence, entendre le bourdonnement des mouches, des premiers bourdons, et aussi le frêle gazouillis des oiseaux. Le ciel bleu était rayé de grandes traînées blanches très loin, par trois avions à réaction qui envoyaient leur fumée.

Et sans fin, Pénélope reprend son ouvrage, tisse le jour et détisse la nuit. Jusqu'ouïrons-nous ?

Anne B.

Dans les Vosges

Avec Jean, nous avons quitté Paris le 16 mars avant le discours de Macron. Ce fut un sac vite fait et un sentiment de culpabilité, pour moi, à fuir ainsi à la campagne, une étrange impression. L'exode quoi ! Mais il y avait un moment que Jean rêvait de rejoindre les Vosges que nous avons quittées après les vacances de la Toussaint.

Après avoir fait un grand ménage pendant quatre jours, j'ai retrouvé avec bonheur ma vieille maison et son petit jardin.

Après des températures trop chaudes pour la saison, nous avons eu un épisode hivernal et de beaux paysages de neige.

Mais l'impression la plus étrange est celle de trouver les journées trop courtes. Je ne fais pourtant pas grand-chose : Un peu de gym, la cuisine, un peu de ménage, aujourd'hui pour la première fois j'ai nettoyé les rameaux secs des fleurs d'automne.

Je ne regarde pas la télévision installée dans ce qu'on pourrait appeler le grenier. On y a une vue superbe sur les villages au loin, les forêts. Mais depuis très longtemps, je ne regarde pas la télévision et très rarement des films ou des DVD. Alors, là-haut, c'est l'univers de Jean. J'écoute un peu la radio, mais beaucoup moins qu'habituellement. C'est curieux.

Je lis peu depuis quinze jours, quelques informations sur le téléphone et le courrier abondant que je reçois et auquel j'ai du mal à répondre.

En fait, la fenêtre de la pièce principale, et le poêle alsacien à sa droite attirent une grande partie de mon attention et de mon temps. J'aime entendre ronronner le feu, et observer les oiseaux. C'est un bal permanent entre la petite maison, où Jean leur dépose des graines, et le cerisier qui commence tout juste à avoir des bourgeons. J'ai retrouvé les livres sur les oiseaux, offerts il y a très longtemps par ma grand-mère, et j'observe. C'est une merveille, il y a des mésanges, un couple de rouge-gorge, des chardonnerets, des bouvreuils pivoine, des verdiers et des moineaux domestiques.

Selon l'heure, le soleil ou le temps couvert, ce ne sont pas les mêmes oiseaux.

Ils se disputent, se chassent, s'acceptent ou se courtisent. Et je les guette tout en téléphonant à ceux qui sont restés à Paris.

Dans le jardin, auprès d'un petit bassin en grès rose, viennent boire merles, pies et corbeaux. Un rouge-queue est venu voir à une autre fenêtre qui était dans la maison.

Dans la journée, je profite du soleil et vais voir pousser les fleurs. En huit jours, les pivoines et les lupins sont apparus, les narcisses sont magnifiques et chaque jour s'ouvrent de nouveaux, les ancolies envahissent les massifs, mais les hortensias hibernent encore. Les jeunes feuilles des rosiers ont souffert du gel.

Je discute un peu avec mes voisins, nous sommes à près de trois mètres les uns des autres. Les enfants de notre voisin qui est seul sont venus, à pied, prendre de ses nouvelles. Il bêchait son jardin tranquillement. Je nettoyait les massifs devant la maison. Nous avons partagé nos interrogations, parlé du travail des petits-enfants sur internet, un vrai plein temps pour la maman qui habituellement travaille, chacun gardant ses distances. Je venais d'avoir des nouvelles de Charlie qui va bientôt avoir 12 ans, en sixième, il trouve qu'il n'a jamais eu autant de travail !

La buche est bientôt consumée. Il est temps d'aller sous la couette.

Claude V.

1er avril, 15 jours de confinement

Lors du rendez-vous de 20 heures de ce lundi soir, j'ai parlé avec mes voisines d'en face, du haut de mon balcon, avec nos mains en forme d'entonnoir pour nous entendre (c'était ridiculement drôle). C'est là qu'elles m'ont indiqué que des satellites allaient traverser le ciel à cet instant (« et ce n'est pas un poisson d'avril ! ») et que nous allions pouvoir les observer.

Difficilement visibles à l'œil nu, ce soir c'est possible en l'absence de pollution !

J'en ai vu une dizaine, des points lumineux argent, qui traversaient le ciel à une vitesse grand V (à 28000 mille Km/h – à 400/500 km d'altitude) donc 2 fois par jour (tour de la terre 40 080 km)

Tout ceci attise bien ma curiosité pour les jours prochains.

Et pendant ce temps là... le 1^{er} avril ... il s'en passait des choses...

« le gâteau au four n'avait pas pris le temps de brûler, car oublié sur le balcon hier soir et dégusté par les pies,

« le morceau de tango n'en finissait plus, et pour cause le disque était rayé,

« le cerf croisé l'autre jour dans le bois avait ôté son masque et agrandi son regard avec des faux cils à paillettes bleues argent... je pense qu'il partait à un gala,

« dans le ciel, les étoiles filantes essayaient de faire la course aux satellites pour s'embarquer sur eux,

« et le monde tourbillonnait sous les flocons de neige, dans la boule magique en verre » ... doux rêve, *poisson d'avril* !

Eliane

Delirium

15^e jour de confinement, Mamma mia, au secours ! J'me souviens plus combien de paquets de pâtes j'ai mangé, combien de coups de fil j'ai passé, à combien d'amies esseulées j'ai remonté le moral, combien de textes comme des bouteilles à la mer j'ai lancé, mais j'ai appliqué à la lettre la recette de ce qui donne de la valeur à ma vie : de l'amour et du vin. Aujourd'hui, je commence à voir des araignées géantes au plafond. Hop, un p't coup pour conjurer la peur, mais voilà que ma fenêtre se déforme, devient comme un canapé en fourrure, avec un homme dessus, il me tend les bras, veut m'attirer vers sa bouche sensuelle, j'y cours, mais il disparaît, c'est une couche vide qui m'appelle et hop un p't coup en guise de somnifère pour oublier que la mort rôde tout autour, mais voilà que le canapé se transforme en boa géant, il ondule vers moi, l'araignée tombe du plafond, le boa veut nous avaler, hop un p't coup pour leur échapper, seulement voilà, je loupe la 1^{ere} marche de l'escalier, je plonge, me retrouve pliée en Z au bas de la 12^e marche, au secours les pompiers ! Pas de place en réa, direction : la cellule de dégrisement.

À bientôt, peut-être....

Véronique A.

Le tyrannosaure atteint du sida

Un jour dans le Péloponnèse une tyrannosaure attrapa le sida

« Que t'arrive-t-il ? Tu es faiblarde et tu as l'air absorbée,

Lui demanda son ami à la fin d'un coït cadencé.

- Je suis encore un peu patraque, mon état ne fait que se dégrader,

Mais ce n'est pas un petit bobo malheureux

Qui va me mettre par terre. Je vais me soigner derechef. »

Trop tard ! Le virus s'était déjà propagé

À ce bouillonnant mâle sans qu'il le sache.

Et pouvait commencer à se répandre maintenant hors de son nid.

Un brin libidineux, notre tyrannosaure adorait les orgies
Et, sans vouloir me faire du diable l'avocat,
Il batifolait joyeusement avec de belles donzelles
Qu'il emmenait dans des extases extrêmes.
Le virus profita de cet effet d'aubaine
Pour s'installer partout en apportant le chaos.
De cette dissémination, il n'y eut pas de rescapé,
Pas même les abstinents qui de vieillesse
Moururent sans laisser de postérité.
Cette histoire n'est évidemment pas connue
Car aucun écrit dans le marbre n'a été gravé.
Vous le savez, d'éminents paléontologues d'autres théories ont élevé
Mais si les dinosaures n'ont pu renaître de leurs cendres tel le Phénix,
C'est pour sûr à cause de cette contamination partie du pays grec
Qui les a tous terrassés sans pitié en les laissant mourir sans aide !
Cette thèse en vaut bien une autre
Et, jusqu'à preuve du contraire,
Nous pouvons la faire nôtre
Afin qu'elle nous éclaire
Sur la nature éphémère
De notre vie sur terre.

Bryan de la R.

Vie bouleversée - 3

Bonjour, aujourd'hui, je vais aller vers la plaisanterie, nous sommes le 1^{er} avril, le jour des blagues...Rappelez-vous quand vous étiez enfant le plaisir que vous preniez à coller sur le dos des copines et des copains des poissons d'avril, dessinés hâtivement sur du papier, et le plus drôle mais le plus périlleux était d'en scotcher un sur le dos de la maîtresse. Là, un jour, ma journée fut bouleversée quand je fus « collée » pour 2 heures.

Continuons : ce matin, j'ai collé sur toutes les fenêtres de l'appartement confiné des poissons d'avril confinés, de toutes les couleurs, pour rire... Je ne sais pas qui rira, je ne sais pas qui y prêtera attention : serai-je dans un bocal avec ces poissons géants, méchants, qui auraient envie de mers tropicales, qui dévoreraient l'autre, qui serait le poison (pas poisson) de l'autre ?

J'ai aussi une drôle de pensée ce matin et je me demande comment nous allons tous nous retrouver à la fin du confinement, si le mot fin existe : nos cheveux auront tellement poussé ! Nous sortirons de nos grottes comme des femmes et des hommes préhistoriques avec nos cheveux dans les pieds, longs, longs jusque par terre ou comme la chevelure de ce "Professeur" Raoult de Marseille dont on parle dans les médias, lui qui prône la Chloroquine : en fait, c'est peut-être ce médicament qui fait pousser les cheveux.

Bouleversement aussi de nos mesures barrière d'hygiène : le lavage des mains, plusieurs fois par jour avec du savon. Est-ce que pour vous, c'est pareil ? J'ai les mains gercées, crevassées, violacées. Bien sûr, je pourrais utiliser du gel hydro électrique, ou hydro dynamique mais je n'en ai pas, j'ai réalisé trop tard la gravité de la pandémie, et aucune pharmacie n'en détient plus.

Autre chose risible : je venais d'acheter un livre sur le retard, d'Hélène L. Heuillet : « Eloge du retard », mais, je ne suis plus jamais en retard, j'ai du temps tout d'un coup, je suis en avance sur tout.

Oui, notre vie est bouleversée, 860 000 personnes dans le monde atteinte du Coronavirus , 179 pays confinés, et en France, 3 523 décès, prenons soin de nous, prenons soin du monde.

Chantal C.

Deux petites histoires pour rire

Un toutou revient de promenade. Exténué, il s'affale à plat ventre sur le carrelage : « Ah lala, tout le quartier m'a promené..... Je suis vanné !... C'est qui ce putain de Covid ??? »

Une jeune fille s'adresse à son père : « papa, il faut que je te dise, je suis amoureuse comme jamais ! Avec Arnaud, nous nous sommes rencontrés sur Meetic, et nous sommes devenus amis sur Facebook. Nous avons eu de longues discussions sur WhatsApp et il m'a fait sa déclaration sur Skype. Et maintenant j'ai besoin de ton avis... ».

Le père répond, aussi sec : « ma chérie, c'est un très bon départ. Mariez-vous sur Twitter et achetez vos enfant sur eBay, vous les recevrez par Colissimo, déclarez les sur Google et après quelques années, si jamais tu es fatiguée de ton mari, mets le sur le Bon Coin... »

Jacqueline G-B.

Proposition du 2 avril

Proposition imaginée par TUGDUAL.

Voici une phrase pour débiter un texte:

" Et à propos de trucs bizarre... Que pensez-vous de ceci?"

Rêvez déjà et écrivez demain...

Danièle Tournié, le 2 avril 2020



A PROPOS DE TRUCS BIZARRES

SOS médecin, 2 avril

Et à propos de trucs bizarres...que pensez-vous de ceci, Docteur ?

Figurez-vous que je ne peux plus penser. Ma mémoire gélatineuse ne répond plus.

Tout à l'heure, au sortir de la douche, j'ai penché ma tête pour essuyer mes cheveux et j'ai entendu un grelot grelotter de bas en haut de haut en bas dans ma boîte crânienne. J'ai cru à une hallucination auditive, une version inattendue du coronavirus, qui se serait introduit chez moi par les tuyaux d'aération.

J'ai pris ma température, tousoté pour chasser un éventuel chat, monté et descendu 7 étages pour vérifier l'état de mon souffle, puis j'ai repenché la tête et le grelot a tinté. Depuis, j'attends sans bouger mais dans une heure il faut que je me prépare, mon amoureux arrive et si je lui dis : « pas ce soir, j'ai mal à la tête » il ne va pas comprendre ! Alors quoi faire, Docteur ?

Véronique C.

Miaou

Je m'appelle Hipsty et depuis quelques mois je vis chez ma « grand-mère » (c'est elle qui a commencé, elle m'appelle sa « petite fille à fourrure » : pathétique !). Ma jeune maitresse me manque mais tout va bien, l'appartement est devenu le mien avec mon assiette et mon bol dans la cuisine, mes WC dans la salle de bains, la porte sur le balcon qui s'ouvre au moindre coup de patte, le lit et de confortables fauteuils que j'essaie successivement. Et jusque récemment la grand-mère avait le bon goût de partir souvent, grosses chaussures aux pieds et sac sur le dos, me laissant toute la place pour la journée entière.

Seulement depuis deux semaines, tout a changé. Elle reste collée à l'un de mes fauteuils préférés, écoutant de la musique, un livre à la main. Le matin, elle fait un peu de gymnastique au milieu du salon. Parfois, elle joue au scrabble, toute seule : pathétique je vous dis...

Mais bon, j'ai mes croquettes, mon eau, mes WC sont nettoyés. Et à la façon dont elle se lève brusquement pour bouger, je vois bien qu'elle a des fourmis dans les jambes. C'est sûr, dès qu'elle pourra elle repartira avec ses grosses chaussures et son sac à dos, et j'aurai l'appartement pour moi toute seule.

Marie-Claude S.

Caporal

Ma grand-mère vivait en Lorraine à la campagne. Elle élevait un cochon, des lapins et avait quelques poules et un coq. Le cochon mangeait des pommes de terre et des restes de nourriture avec l'eau de vaisselle (sans savon !). Les lapins grignotaient herbe fraîche, fanes de carottes et pissenlits. La basse-cour profitait du fumier qui, c'était la mode en Lorraine, s'exposait devant la maison.

Tous ces animaux se retrouvaient un jour dans les assiettes. C'était fatal.

Comment Caporal s'y est-il pris pour avoir la vie sauve ? Nul ne s'en souvient mais on raconte que ce coq, qui arrivait dès qu'on prononçait son nom, non seulement jouait le rôle de réveil matin et de mâle dans le poulailler mais venait dans la cuisine, picorait les miettes dispersées sur le sol et même sur la table, et se juchait sur l'épaule de ma grand-mère, en poussant des cocorico... Il créait l'animation, il était la curiosité du village. Les enfants jouaient avec lui. Bref il était devenu animal de compagnie, indispensable. Pas de coq au vin avec Caporal ! Il est mort de vieillesse après une longue vie.

Marie-Claude S.

Statue d'amour

"Statue d'amour" par l'artiste géorgienne Tamara Kvesitadze en 2010. Se trouve sur la côte de Batumi en Géorgie.

Une statue de métal empilé qui bouge continuellement, composée de deux formes quasi transparentes. Chaque jour à 19 heures, les deux formes glissent l'une vers l'autre, qui fusionnent comme les segments passent entre eux, ne se relient jamais en réalité.

C'est une histoire racontée premièrement en 1937 dans le roman autrichien Ali et Nino. C'était pendant la première grande guerre, Ali, un musulman d'Azerbaïdjan, tombe amoureux d'une princesse géorgienne, Nino. Alors qu'ils auraient l'opportunité de se réunir, la guerre arrive et Ali est tué.

L'auteur du roman n'est pas connu, mais attribué au pseudonyme de Kurban Said. C'est considéré comme le roman classique national d'Azerbaïdjan.

Romeo et Juliette, classique dans n'importe quelle forme, quelle matière ou médium, quel pays.

J'étais en Géorgie, avec un groupe d'alumni d'une de mes universités. Le voyage était magique, mais ce qui m'a éblouie, c'était cette sculpture. Le cadre, la vue de la Mer Noire, l'histoire. J'étais fascinée par tout: l'ingénuité, l'émotion dans la forme, la taille, le mouvement. Le presque.

La sculpture parle de soi.

Judith J.

A retrouver sur : <https://www.youtube.com/watch?v=oQea4Z6pcRc>



TEXTES LIBRES

Crise le temps

Sur la place du village, dans une allée fleurie du jardin public, du côté de la mairie, l'église... une vieille femme, de noir vêtue, de noir à tout petits dessins blancs, est assise sur un banc. Elle regarde l'air, les arbres, le jeu des ombres et des lumières dans les branches, elle écoute le temps.

Personne. Hormis elle et le vent dans les arbres.

« Ne pas bouger, ne plus bouger, convoquer les souvenirs peut-être. Il fait si chaud. Et ces taches de soleil dans le feuillage, ces petits trous d'ombre, ce soir auront disparu. Même le peuplier a chaud, les feuilles as de pique cliquettent... et toi, buis têtu vert sombre, buis mémoire, ils t'ont eu ! Tu te dessèches malheureux. Tu sais la rivière en bas, presque à sec aujourd'hui... faudra leur dire aux hommes plus haut de tirer moins d'eau. La fontaine s'est tue. Reste juste une flaqué pour un bain d'oiseau, une mouche... On n'entend plus l'eau couler, que du sec qui craque, des crevasses qui s'inventent.

Arroser les géraniums ce soir. Ils doivent avoir soif. Pas maintenant. Il ne faut pas arroser avec le soleil, c'est mauvais pour les fleurs. Respirer ce soir.

Respirer un peu.

Je crois bien qu'ils ne viendront plus. Les jeunes ont autre chose à faire... ils s'amusent du temps. Peut-être que si je ne bouge pas, je n'existe pas, peut-être qu'un oiseau se posera sur moi, peut-être que je disparaîtrai si je ferme les yeux, peut-être que je ne pèserai plus rien, que je m'envolerai. Et on croira que je dors mais je ne serai pas là. »

Un hanneton traverse l'allée, désert de tuf. Lent.

« Imprudent ! »

Un souffle de vent soulève un pli de la robe noire de la vieille dame, à l'angle du genou, alors sa main lisse le tissu doucement et reste posée comme la main d'une harpiste qui fait taire la vibration des cordes.

« Le vent s'en va vers les pins, glisse dans les aiguilles. Il part vers la mer, là où les enfants s'éclaboussent en riant, là où il n'y a plus d'arbres ni d'ombre sur son chemin »

Juste à côté d'elle, d'un platane jusqu'au siège de bois, un rai de lumière trace une ligne, où des poussières dansent, particules du temps.

« *La poussière s'échappe de l'ombre, elle fugue, sans bruit, s'étourdit de soleil puis retourne se cacher dans l'obscurité. Comme des mots échangés avec le vent, de minuscules bonheurs en apesanteur chuchotent dans la lumière... j'aime ces instants* »

Le hanneton noir traverse toujours l'allée. Petits pas grinçants.

15h. 3 coups ! 3 coups secs. La cloche de l'église. Réglée, précise, que certains ont rêvé de supprimer, d'abattre, de faire taire une bonne fois pour toutes. Fracasse le silence, l'air. Provoque une crispation de l'air, comme une inquiétude soudaine du temps. Les moineaux s'envolent ; puis le calme revient mais il tarde, frémit encore, on ne sait jamais.

Des pneus crissent. Un vélo, rouge, rapide, rusé écrase l'insecte imprudent et le silence, puis disparaît. Une trainée de poussière ocre subsiste encore. Roule une capsule-capuchon de bouteille de bière, tourne puis dans un dernier cercle s'affaisse. Une feuille de platane sèche, recroquevillée griffe le sol et s'envolent les moineaux dodus... Brutalité de l'instant.

Surgit le souvenir : « *Miles Davis...Autumn leaves...* »

Elle soupire, « *15h, faut y aller .* »

Danièle T.

La vie aux confins

Impose de réfléchir à ce

Beau mot inscrit au fronton des

Ecoles et autres édifices publics.

Reverrons-nous un

Temps où nous vivrons pleinement notre devise : LIBERTÉ

EGALITÉ – FRATERNITÉ ?

Marie-Claude S.



Athéna pensive
Sagesse et intelligence
L'affliction des dons

Brigitte R.

Thé fumant yeux clos
Relax véranda soleil
Le contentement

Brigitte A.

Délaissé de tous
Dans la froideur du balcon
Il va s'engourdir

Rêver d'espace
Sur un balcon suspendu
Encore attendre

Anne-Marie R.

Proposition du 4 avril

Un incipit proposé par Martine :

" De retour chez moi je trouvais une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau....Ensuite, j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe."

(HARUKI MURAKAMI - Chroniques de l'oiseau à ressort)

Que va-t-il se passer? Vous pouvez lire le contenu de la lettre, ou bien raconter la suite de l'histoire, ou bien ce qui a donné lieu à cette lettre.

Parlez-nous du narrateur, de son émotion. De la lettre.

Racontez-nous.

On attend des histoires...

Danièle Tournié, le 4 avril 2020



UNE EPAISSE ENVELOPPE

Hayato

De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau... Ensuite, j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe.

Intriguée par l'épaisseur de l'enveloppe, j'avais deviné à l'écriture et au timbre exotique que, comme chaque année, ce cher Hayato nous souhaitait de belles fêtes de fin d'année. Depuis plus de quarante ans il est fidèle.

Hayato et moi nous sommes rencontrés en 1979 au cours d'un stage de théâtre. Il était alors étudiant à Nancy, une amitié était née.

Il ne pouvait envisager de rentrer dans sa famille pour les fêtes de fin d'année, aussi je l'avais invité dans la mienne pour qui Noël est toujours l'occasion d'un rassemblement des frères et sœurs, nièces et neveux autour des parents : messe de minuit (facultative), jeux de société, et repas de réveillon au programme.

Hayato avait accepté l'invitation avec cette réserve japonaise qui toujours m'impressionnait.

Ma famille, modeste mais généreuse, pour qui l'accueil de l'étranger n'est pas un vain mot, l'avait vite mis à l'aise. Et à table Hayato avait goûté aux escargots, à l'oie rôtie, aux châtaignes, à la bûche... Il avait volontiers répondu aux questions que sa présence insolite et son origine suscitaient.

Bref, nous n'avons jamais oublié ce Noël si particulier, ni ma famille, ni Hayato. Il était retourné dans son pays bien sûr, avait fait sa vie, selon l'expression, mais n'oubliait jamais de faire un petit signe à la date anniversaire.

Et cette année : surprise ! En plus de la carte traditionnelle, il y a un programme de théâtre : la troupe à laquelle Hayato appartient, vient en Europe au cours de l'été prochain pour quelques représentations. Il m'invite à y assister, ainsi que les membres de ma famille, ceux qui restent et ceux qui sont venus s'ajouter à l'arbre.

Quel plaisir, teinté de crainte, d'envisager cette rencontre après tant d'années !

Ne nous réjouissons pas, le voyage ne sera-t-il pas annulé à cause de ce fichu COVID19 ?

Marie-Claude S.

Cauchemar

J'ai souvent des cauchemars.

Par exemple, je rentre chez moi et la maison est complètement vide. Tout, tout a été volé. J'habite une petite maison sur une colline ; il faut monter 57 marches irrégulières pour y arriver. Comment quelqu'un aurait-il pu y arriver, tout vider dans les deux heures où j'étais partie ?

Ou bien, je rentre chez moi et il y a du monde partout, derrière le canapé, dans ma chambre, n'importe où. D'où viennent-ils ?

Je n'ai pas l'opportunité d'appeler la police.

Heureusement, je me suis réveillée.

Un jour, je me suis réveillée tôt et, en demi-sommeil, avant d'aller chercher mon croissant en ville, j'ai ouvert la boîte aux lettres. Une épaisse enveloppe adressée à moi m'attendait. Les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau.

J'ai frotté mes yeux. Qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que c'était une assignation ? Pour quoi, alors ? C'était moi qui aurais dû faire l'assignation... mais à qui ? Oh, la vache ! Cauchemar de cauchemars.

J'ignore ce qui était dans l'enveloppe.

Judith J.



De retour chez moi

De retour chez moi, je trouvais une épaisse enveloppe dans la boîte aux lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau... Ensuite, j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe.

L'enveloppe était solidement fermée, par une sorte de papier mâché jaunâtre collé à la hâte, j'étais nerveux, j'imaginai le pire, qu'une couleuvre miniature allait surgir de ces feuilles ou qu'un virus asiatique allait me sauter dessus.

A ce moment-là, je m'assis tranquillement sur un tabouret, mis des gants de protection pour continuer mon exploration, inspirais et expirais lentement.

Dans la première enveloppe donc, se trouvait une autre enveloppe, contenant d'autres calligraphies et un fascicule nommé « Shodo », mystère ?

A ce moment-là, j'eus besoin à nouveau de me concentrer, de boire une tasse de thé, d'éteindre la radio qui diffusait des informations terribles sur le confinement des deux tiers de la planète.

Et j'ouvris la troisième enveloppe verdâtre pour y trouver un haïku de Bashô et des feuillets et feuillets calligraphiés, de toutes tailles, toujours en noir et blanc. Une force ... m'obligeait à poursuivre ma recherche. Et s'il s'agissait d'un document secret, d'un...

Dans la quatrième enveloppe, plus petite, un poème de Li Po :

Sur le Mont du Mandarin de cuivre

Mandarin de cuivre,

Haut lieu de ma joie,

Mille ans j'y resterais

Sans l'ombre d'un regret.

Et je lis en français : « Restez chez vous »

J'étais énervé, voilà quelqu'un qui parlait de rester mille ans sur un mont, et qui semble joyeux, et moi, je suis enfermé avec moi-même depuis 16 jours, je n'en peux plus. Et puis, cette écriture japonaise et ces Aïe. Kus, aïe, aïe, pas pour moi.

Je jetais le tout à la poubelle, j'entendis un bruit étrange, cognant contre les parois métalliques, et je vis dégringoler une pierre tourneboulant contre les feuillets et les bords, faisant un chahut digne d'un torrent de montagne.

Et cette pierre m'a inspiré, peut-être une pierre à encre et du coup, je me suis mis à voir, non, à regarder d'une autre façon la pierre que j'avais rapportée de mes

marches en Italie, une pierre bleutée où je lis les brumes matinales des forêts de l'Ombrie, mystérieuses, cette pierre où j'entends les mésanges charbonnières...

Bon, je ramasse l'objet bruyant, je découvre sous un papier de soie un pinceau, un bâton d'encre et une pierre à encre. Mystérieusement, je m'attablais et me mis à dessiner, mon esprit se libérait et les lettres s'envolaient toutes seules, les idéogrammes sortaient d'eux-mêmes, mon pinceau en poil de rat courait sur le papier.

La tête m'en tournait, voulait-on m'infliger des peines, des remords de ne pas savoir utiliser ces engins, ou était-ce pour m'inciter à peindre, à écrire ? En avais-je le don, la virtuosité, moi experte sur l'ordinateur mais pas dans le domaine artistique.

Je respirais à nouveau, je me positionnais sur ma chaise, en fait calme, oubliant le quotidien, aspirant mes émotions passagères et furtives.

Je revins à la réalité : qui m'envoyait cela et qui connaissait mon adresse ?

Une proposition du gouvernement japonais qui propose des kits pour ces pauvres citadins qui ne savent pas comment s'occuper ? ou c'est un courrier destiné à ma voisine du 2ème, Madame Nagazsaki, japonaise que je rencontre souvent dans l'ascenseur ?

私は決して知りません...

私は決して知りません

Chantal C.

De Chine

De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau....

En fin de journée, quand je rentre chez moi, j'ai l'habitude de regarder si j'ai du courrier dans ma boîte à lettres. Je passe la main à l'intérieur, elle est profonde, la plupart du temps vide. Elle héberge des publicités en tout genre, des factures discrètement glissées dans des enveloppes rectangulaires incognito. Mais on ne sait jamais, une lettre d'amour voire d'amitié. Récemment d'ailleurs j'ai trouvé une carte postale, à mon nom, une carte de Toulouse, la ville où j'ai fait mes études. Elle était signée d'une certaine Brigitte... qui, disait-elle, avait fréquenté le même lycée.

Depuis, nous nous sommes retrouvées... mais c'est une autre histoire.

Depuis d'ailleurs, je redouble d'attention ou plutôt de désir quand j'ouvre la boîte.

Ce soir-là, j'y trouvai une épaisse enveloppe. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau.... Comme toujours, mon vieil ami Ty !

Ne pas ouvrir l'enveloppe, pas tout de suite. Je reconnaissais Ty à sa façon de tracer les mots. Il était là dans l'encre, le blanc des espaces, l'empreinte fluide du pinceau. Je connaissais Ty depuis longtemps mais il restait un mystère.

Comprendre, essayer de saisir ce que Ty voulait dire. L'émotion et sa pensée étaient là, transmises par le fude dans un trait unique. Je l'imaginai traçant mon nom, je savais que la pression du pinceau, l'épaisseur de l'encre déjà exprimaient quelque chose d'un sentiment. Je l'imaginai préparer l'encre et la pierre dans un mouvement lent où déjà il pensait son texte. Puis enfin, le pinceau gorgé d'encre noire touchait le papier dans un temps bref, sûr, d'absolue émotion. Je savais ce moment définitif.

Et là, sur ce courrier, Ty me semblait heureux. Souriant.

J'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe.

Pas de texte, pas de papier d'ailleurs où des mots auraient pu s'inscrire, mais du sable, du sable blond que je laissais couler entre mes doigts.

Du sable d'une plage ensoleillée, de dunes dorées où courir, s'allonger, se faire bronzer, cuire et ensuite courir vers la mer, les vagues froides ? ... le sable du temps, celui qui coule doucement, s'enfuit, que l'on regarde par la fenêtre sans plage, sans jardin, 3 mn de sable de sablier d'œuf à la coque. Court.

Du sable pour dormir, du sable de marchand de sable pour les insomnies, les enfants, parce que les pharmacies sont en rupture de dormachin et pour alterner avec les tisanes « nuits tranquilles », du sable pour rêver...

Ça m'allait.

Ty savait parler aux confinés.

Danièle T.

Hiromichi ひろみち

« De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à

l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau...Ensuite j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe."

J'avais reconnu avec émotion la calligraphie soignée et résolue de mon ami Hiromichi.

Je n'avais plus de ses nouvelles depuis quelques mois. Il m'avait dit qu'il allait partir en Europe terminer ses études et visiter quelques-uns des pays du vieux continent.

Je regardai l'enveloppe, à peine froissée après un si long voyage. C'était des timbres espagnols posés les uns à côté des autres et représentant des animaux du monde.

Très ému, j'hésitais à ouvrir l'enveloppe. Que pouvait-elle contenir ? Elle était bombée, je la tâtais du bout des doigts, essayant de deviner son contenu. De toute évidence ce n'était pas un livre ou une boîte, mais quelque chose de mou. Je l'ouvris enfin et en tirais une sorte de maillot à manches longues, d'un marron assez laid, avec un tout petit col et sans capuche. A hauteur de l'épaule, il y avait une marque inconnue « Quechua ». Un pull en polaire dont les manches avaient été croisés sur la poitrine pour y maintenir une lettre qui semblait posée sur le cœur et que les bras entouraient tendrement. J'eus un instant d'appréhension devant ce paquet confectionné d'une manière aussi touchante, mais je connaissais bien Hiromichi, c'était un garçon sensible et nous étions liés d'amitié depuis notre enfance.

Je dépliai la feuille et découvris ces mots :

« Cher Meruem, めるえ

En arrivant à l'aéroport de Paris, je suis allé directement à l'hôtel que j'avais réservé, square Caulaincourt et comme j'étais encore un peu décalé par le voyage, je suis allé me promener dans le quartier. Je suis rentré dans une boutique où ils ne vendaient rien. Un homme m'a expliqué qu'il était très facile de partir à pied de Paris vers un lieu lointain qui s'appelle Compostelle. Tu sais que mon nom Hiromichi signifie « grand chemin », et j'ai compris qu'il fallait que je parte. Je n'ai rien visité, et dès le lendemain, je suis parti avec mon sac à dos. Me voici arrivé à Saint-Jacques de Compostelle, après deux mois et demi et près de 1800 kms. Cette longue marche a été pour moi une renaissance, comme l'oisillon qui sort de sa coquille. Je me suis défait d'un carcan dont j'ignorais l'existence.

Comme tu es mon ami, j'ai pensé immédiatement à toi et à te faire partager cette sensation de bonheur et de liberté. Voilà pourquoi je t'envoie ce pull, qui a été mon compagnon de chaque jour. Il est rempli de tout ce que j'ai vu, senti, vécu.

Ton nom signifie « la lumière qui illumine tout ». Suis-la, et viens me rejoindre.

Sinon, jette le pull, il est déjà très usé.

Tu seras toujours mon ami. »

Hirochimi (Grand chemin) ひろみち

マルティーンヌ (Martine)

Souvenirs du Japon

« De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau... Ensuite j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe »

Tout en inspirant profondément, je fermais les yeux et retenais mon souffle. Qui pouvait m'envoyer cette enveloppe au contenu mystérieux ?

Je plaçai cette enveloppe avec délicatesse sur la table, je m'assis, j'essayai de la soupeser, d'évaluer son contenu, apparemment plusieurs emballages dedans. Puis je décidai de l'ouvrir. Une fois le papier kraft de l'enveloppe retiré, je découvris un joli paquet aux feuilles de ginkgo (automne), dont je retirai délicatement l'emballage pour y découvrir un autre emballage aux motifs de paysage enneigé (hiver). J'allais de surprise en surprise, le mystérieux contenu ne se dévoilait pas si facilement, encore un autre joli papier avec des fleurs de cerisier (printemps), ah enfin j'avais l'impression d'arriver au terme du suspens avec le dernier emballage aux tiges de bambou (été). Et dans une petite pochette plastique transparente se trouvait un joli porte bonheur (omamori) : une geisha miniature avec son kimono fleuri et sa savante coiffure d'un noir luisant.

Je reconnus dans ce présent la délicate attention de mon ami Akihiro qui vivait sur l'île de Miyajima, cette île sacrée du Japon, entre mer et montagne, située dans la baie d'Hiroshima. J'avais rencontré Akihiro en débarquant sur son île, il m'avait indiqué la direction de mon hôtel. Le lendemain je m'aperçus qu'il était guide touristique et qu'il avait un bureau dans ce même hôtel, nous avons échangé quelques paroles, il m'avait fait part de son rêve d'aller à Paris, ville romantique par excellence pour lui qui connaissait par cœur le poème de Guillaume Apollinaire : « sous le pont Mirabeau coule la Seine et nos amours faut-il qu'il m'en souvienne la joie venait toujours après la peine »

Je n'étais plus à Paris en ce jour d'hiver triste et froid mais sur l'île de Miyajima au printemps, telle que je l'avais connue. Par tous ces papiers d'emballage, Akihiro

m'avait fait voyager à travers toutes les saisons (automne, hiver, printemps, été), quel beau cadeau, mieux que toutes mes photos. Ce gri-gris en signe de reconnaissance - je lui avais donné un petit livre de poésie -, j'allais l'accrocher à mon sac.

Je me prépare une tasse de thé vert. Quelle belle soirée j'ai passée ! Il est 7 heures de plus au Japon, donc 1 heure du matin à Tokyo, l'heure de déplier mon tatami pour m'endormir avec le bruit de l'eau des onsen, ces sources thermales d'eau chaude en pleine nature.

Bénédicte F.

Encre

De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau....

A toute chose, malheur est bon : confinement est synonyme de rangement, tri, débarras ...

Au fond d'un placard, un flacon d'encre de Chine, déposé là il y a 12 ans, lorsqu'elle est partie ...

Et puis des lettres d'Argentine, vieilles de plus de 30 ans, à Alberto mon colocataire réfugié politique : Lucas lui racontait son quotidien, l'école, sa petite chienne Pitchie... Après les avoir lues, il retournait à sa planche à dessin tracer à l'encre de Chine ses plans, ses dessins de rues, de places, de maisons et d'immeubles.

Ces deux ne se sont jamais rencontrés. Mais ils ont eu plusieurs points communs, dont cette encre de Chine ...

Un jour, j'écrirai une belle lettre avec cette encre et peut-être, un jour, recevrai-je une épaisse enveloppe ainsi calligraphiée....

Jean-Luc M.

Ikigai

*De retour chez moi je trouvai une épaisse enveloppe dans la boîte à lettres. Comme toujours, les caractères de mon nom et de mon adresse étaient tracés à l'encre de Chine, d'un élégant coup de pinceau.... Ensuite j'inspirai profondément et ouvris l'enveloppe. Une deuxième enveloppe, plus petite, plastifiée, soigneusement scellée s'en échappa. Je dus avoir recours à des ciseaux pour l'ouvrir et, là, surprise, j'eus en main une troisième enveloppe, encore plus petite, plastifiée également. Sur l'enveloppe, un seul mot : *ikigai***

À l'intérieur, un petit bout de tissu humide libérant de lourds effluves. Je vacille. Naruda, avril 2019, les jasmins en fleurs, mes vingt ans, la rencontre avec Miyoshi. C'est là qu'avec mon amant j'ai connu l'art de la séduction et du plaisir, là que j'ai basculé dans une passion sensuelle, poétique et raffinée, qui, le temps d'un printemps, est devenue ma raison d'être. Là qu'au Pavillon d'Or, à l'ombre des cerisiers en fleurs, enivrée par les effluves de jasmin, j'ai connu les transports des sens. Jamais je n'oublierai les mots d'amour susurrés par mon amant, ni ses fougueux hommages rendus exotiques par les termes exquis qui les accompagnaient. Jamais il ne fut question de sexe entre nous - le mot eût paru trivial et grossier dans la bouche de Miyoshi - mais toujours de "tige de jade", de "grotte de corail", dont la fusion singulière et voluptueuse nous projetait tous deux hors du temps et de l'espace.

En l'espace d'une seconde, un petit bout de tissu humide m'avait renvoyée à mes vingt ans et fait revivre toute la magie de nos étreintes.

Au fond de la première enveloppe, une feuille de papier pliée en quatre avec ces mots cruels : « Ma Katia chérie, cet envoi sera l'ultime gage de mon adoration pour toi. Contraint et forcé par ma famille, je vais épouser Asaka, ta compagne de chambre à l'université de Naruda, sache toutefois que tu as été et resteras à jamais mon *Ikigai*. »

Véronique A.

* *Ikigai* : mot japonais qui désigne une raison d'être, une raison de se lever le matin, une source de joie qui donne du sens à la vie.

Proposition du 5 avril

Vous dites que vous rangez, nettoyez chez vous.

Alors partagez avec nous vos retrouvailles avec un objet, une photo, un dessin d'enfant, un livre, la lettre d'un ami perdu, etc.

Que retrouvez-vous dans la maison, sans l'avoir cherché, grâce à ce temps qui s'impose pour ne rien faire de précis ? Que fait surgir en vous cette découverte, quelles émotions ?

Vous pouvez ensuite dessiner ou photographier l'objet de ces retrouvailles.

Les poètes peuvent suivre la cadence d'un poème de Rimbaud :

*Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil*

(Quatre premiers vers de « L'Éternité ». Vers nouveaux, 1870)

Danièle Tournié, le 5 avril 2020



RETROUVAILLES AVEC UN OBJET

Le pot à tabac

En rentrant chez moi un soir, je passai devant la vitrine d'un brocanteur lorsqu' un pot à tabac en céramique représentant une tête de gros bonhomme jovial attira mon attention.



Large visage aux grandes oreilles, regard goguenard, bajoues coincées par le col relevé sans cravate, il n'était pas vraiment souriant mais il avait un air débonnaire qui me séduisit aussitôt.

Il portait un chapeau légèrement relevé sur le côté qui lui servait de couvercle. On devinait la trame du tweed dans la céramique bleue du chapeau.

Cigare coincé au bord des lèvres, il ressemblait à quelqu'un...

Cette tête posée sur un cou large évoquait un homme trapu, bas sur pattes, en un mot, un pot à tabac... Mon grand-père !

Je l'avais peu connu, mais c'était indubitablement son portrait. Je gardais le souvenir d'un petit homme rigolard, qui fumait ans arrêt, le ventre rond du buveur de bière, se faisant souvent rabrouer par son épouse. Entre cigarette et cigarette, il mâchouillait des bonbons tout en lisant le journal et s'esclaffant des blagues, ce qui, je crois, agaçait particulièrement ma grand-mère.

J'entrai dans la boutique et repartis avec mon grand-père sous le bras, enveloppé dans du papier journal et l'installai en bonne place sur une étagère.

Il y est depuis et me fait une bonne compagnie. Ayant eu une vie assez dissolue et une tête légèrement cabossée, il est bienveillant et jamais je ne l'ai entendu exprimer la moindre critique à mon égard.

Chaque jour, je lui confie le fond de mes poches et de mon cœur, et il a la gentillesse de n'en tirer aucune conclusion.

Martine

Recette des rochers forléanais

Elle se cachait dans l'écrin de cuillères à moka, tapi depuis des décennies tout au fond du vaisselier.

Ces cuillères à moka, argent massif, chiffrées aux initiales de mes arrières grands-parents - pas question de les mettre au lave-vaisselle et encore moins de les astiquer - ont donc été condamnées à un repos éternel, jusqu'à ce que, ces jours derniers, je me décide enfin, après presque trois semaines de confinement, à faire un peu de rangement...

Tellement protégé par l'accumulation de paquets de serviettes en papier qui le recouvrait, cet écrin n'a même pas eu besoin d'être épousseté. Pour ne pas faire les choses à moitié, je l'ai ouvert comptant m'atteler à redonner un peu d'éclat à l'argenterie qui, au bout de toutes ces années, ne pouvait être qu'oxydée et noircie. Et là, surprise ! je découvre la recette des rochers forléanais, écrite d'une main tremblante sur une feuille jaunie. La malicieuse et délicate Tante Marie, qui savait combien j'appréciais les rochers au chocolat qu'elle confectionnait avec tant d'amour pour les siens, avait glissé sa recette dans cet écrin qu'elle m'avait offert avant d'entrer en maison de retraite, voilà plus d'un demi-siècle.

Non, Tante Marie, en relisant ta recette des rochers forléanais, du nom de Forléans, ton petit village bourguignon, je sais que je ne l'utiliserai pas, car j'ai proscrit depuis longtemps végétaline, cornflakes et quantité de sucre astronomique, mais je te vois encore sur la pointe des pieds, saisissant dans ton buffet qui sentait si bon l'encaustique, ta boîte en fer blanc, je t'entends me dire de ta voix douce « prends-en deux ». Non Tante Marie, je ne t'oublie pas, tu es là, tout près de moi.

Anne-Marie R.



Dessin retrouvé, bouquet reçu



J'avais gardé dans une boîte des dessins d'enfants, en fait une boîte pour chaque enfant. Alors que je remuais le dernier étage de ma bibliothèque pour y chercher je ne sais plus trop quoi, je déplaçais des dossiers dans un sens, dans un autre et soudain une feuille glissa sur le parquet.

Quelle feuille ! Un dessin de ma fille Alice, un dessin très coloré avec de grandes rayures vives, une maison, un arbre, des fleurs, un soleil, au 1^{er} plan sûrement elle ; elle s'était dessinée tenant la main de sa petite sœur. Au dos de cette feuille était inscrit : Alice 7 ans, 1990.

1990 : cela devait être la maison de Ville d'Avray, une petite maison que nous avons habitée seulement 2 ans, une période de notre vie un peu troublée. D'ailleurs, sur ce dessin, j'y vois une maman aux longs cheveux tenant son sac à la main, une maman assez triomphante, somme toute. Par contre un papa lointain, comme disparaissant sous un champ de verdure, seul le haut de son corps émerge au loin.

Les enfants comprennent tout, nous dit-on. C'est vrai, ils ressentent et s'expriment à leur manière, des couleurs spontanément pour faire naître le bonheur.

Et puis l'envie m'a pris d'ouvrir complètement cette boîte de dessins et de découvrir tous ces trésors cachés : des lettres envoyées lors de colonies de

vacances, des cahiers de classe, une carte postale de mon grand-père très pieux qui m'envoyait une médaille pour son futur arrière petit-enfant après un pèlerinage dans l'Aisne où il avait occupé les tranchées en 1917, un petit tableau cartonné pour la fête des mères réalisé avec des grains de riz, des haricots, des pois cassés, du maïs, et représentant un joli bouquet. Que de trésors inestimables dans cette vieille boîte reléguée au fond de l'étagère !

Puis un signal sonore qu'émet mon portable m'annonce qu'un message est arrivé. Je regarde, c'est un joli bouquet de fleurs que m'envoie ma petite fille, la fille d'Alice. La vie continue, pas de nostalgies, vive les fleurs, le jaune, la gaieté !

Bénédicte F.

Homme de granit

Comme beaucoup de confinés, je me suis mise à ranger, vider, éliminer. Faire de gros sacs d'objets hétéroclites à donner à un organisme pour une brocante. Ces petits et grands « riens », achetés avec tant d'élan lors de voyages. Ramener un petit bout de pays avec soi, chez soi, quel plaisir !

Dans ce lot hétéroclite, j'ai retrouvé une toute petite statue d'un homme fier, coiffé d'un haut chapeau et regardant droit devant lui. Ce petit homme est la reproduction d'un Moaï de l'île de Pâques. Ces Moaï sont des statues monumentales en basalte de l'île de Pâques, île mystérieuse et perdue en plein Océan Pacifique. Sur ce bout de caillou, on découvre plus de 200 hautes statues, chacune mesurant jusqu'à 9 m et pesant 100 tonnes. Cela m'avait fascinée de les voir, toutes dos à la mer, certaines arborant une grande toque rouge. Comment sont-elles là ? Tenant cette petite statue, j'ai alors ressenti toute ma fascination pour ces hommes de granit, venus on ne sait comment, pourquoi, posés le dos à la mer ? Le mystère demeure toujours jusqu'à aujourd'hui.

Je me souviens d'avoir admiré le lever de soleil sur le dos de ces statues, le vent et les vagues de la mer perturbant le silence imposé par ces géants. Je me disais



alors, on est si loin de tout cela avec notre TV, internet, avion etc. Ces peuples intelligents, avec si peu de moyens techniques, arrivaient à construire et ériger ce que nous serions incapables de faire malgré toute notre technique et nos systèmes de sécurité. Je serre mon grand homme dans ma petite main. Non ! Je ne le laisserai pas partir, celui-là, dans mon sac de souvenirs à la brocante.

Brigitte R.

La bibliothèque orange

Elle est en aggloméré, de couleur orange, avec six rayonnages, fabriquée « maison » avec des tasseaux « maison », il y a bien des années, du temps où Ikea, l'enseigne devenue mondiale, n'existait pas en France. Elle est unique au monde, regardez ses dimensions : H : 1m99, L : 89 cm, profondeur : 33 cm, épaisseur des tasseaux : 2cm.

A l'origine, elle était peinte en blanc, construite sur mesure pour un séjour, elle a contenu des milliers de livres. Et puis, elle a déménagé, elle est partie dans le sud-ouest, en banlieue. Et maintenant, aujourd'hui, elle vous regarde d'un bureau parisien, toute colorée comme le voilage orange, son ami fidèle qui effleure son flanc gauche.

Elle est pleine à craquer, et comme je craque un peu nerveusement durant cette crise sanitaire et humanitaire, nous avons décidé toutes les deux de nous ranger : la bibliothèque se laisse ranger et moi, je range ma vie.

Ce meuble, c'est toute ma vie, chaque étage a son monde, son odeur, son histoire. Mais par où commencer ? Par le bas ou par le haut ? Commençons par le milieu...

Sur la planche 4 et 5, c'est-à-dire sur deux étagères, c'est le thème de la marche, du pas, de mes pas, datés 2001, 2017, 2019, des dossiers, deux boîtes métalliques, des livres enchevêtrés, se chevauchant les uns les autres. Je lis des bribes de phrases « Je marche donc je suis » des mots comme GR 653 D, GR 34, Santiago, Mozarabe, Assise, des injonctions « Hâte-toi lentement ».

Sur la planche, disons l'étagère dessous, la troisième, ma vie voyageuse me fait vagabonder en Colombie, en Israël dans un Kibboutz, Roumanie, Pérou, Vietnam, Berlin, et en France, la Drôme, la Bretagne, l'Auvergne. J'aime bouger, bouger dans

mes pieds ou dans ma tête, les cheveux ébouriffés du vent de ces escapades, de ces nuits à la belle étoile, de la fatigue de ces journées éreintantes, de ces pluies diluviennes, de ces couchers de soleil disparus depuis le confinement.

Sur la deuxième étagère, je révèle mon côté créatif : un book avec mes tentatives de peinture, des livres de poésie à lire, et mes écrits d'écriture, des cahiers pleins, des classeurs et toujours ce besoin d'écrire, de coucher sur le papier, d'arrêter le temps.

Tout en bas, c'est un empilement de pochettes de photos de famille, qui tiennent tout juste en équilibre, dans un grand carton, dispersées, bien présentes malgré le temps, des temps de larmes, des temps de joies. Une photo dépasse du lot, un jardin près de Bordeaux, avec des parterres de capucines, et les 3 enfants un jour d'anniversaire de 8 ans avec copines et copains courant dans le jardin de Pessac.

L'étagère du haut, ce sont les livres de langues, anglais, allemand, italien, des dictionnaires de toutes tailles, des livres de grammaire, et aussi, des classeurs de « Développement Personnel », qui m'interrogent : « suis-je assez développée maintenant ?

Tout en haut, ce n'est même plus une planche, c'est le dessus de l'étagère : une collection de livres d'Art, de peinture depuis la Préhistoire jusqu'à la peinture abstraite, de livres saints, une Bible, c'est le ciel, l'au-delà, le visible et l'invisible, à atteindre en montant sur une chaise !

Voilà ma bibliothèque ou étagère orange, couleur capucine, dérangée ou rangée, vivante.

Chantal C.

Mémoire du quotidien

Je voudrais vous montrer un tout petit carnet, un agenda tel que des gens du monde du travail autrefois en tenaient. Un de ces agendas qui n'ont pas l'allure de carnets de rendez-vous planning qui regorgent d'informations pratiques du style plan de métro, atlas du monde et vacances scolaires des différentes zones. Un agenda d'homme de mer ou au contraire de la terre, avec les cycles de la lune. Il porte gravé l'année 2012.

Il fait partie d'un lot empilé, un stock d'agendas de différents formats à quelques millimètres près. Ils sont groupés, serrés. Le premier date de 1945. Chacun traverse l'année révolue. Tous utilisés bien sûr, du 1er janvier au 31 décembre. Presque tous.

Ce ne sont pas des carnets pour prévoir, peut-être pour ne pas oublier, pour le souvenir. Mémoire du quotidien.

Celui-ci a une couverture cuir bleu foncé, 7cm sur 12cm, élastiqué, crayon fin glissé sur la tranche.

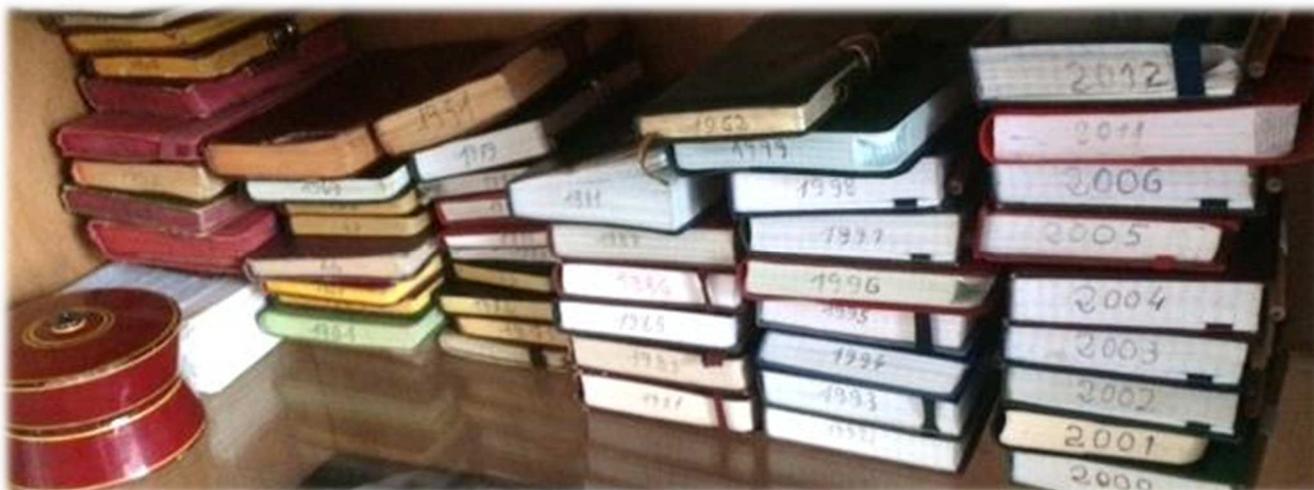
A l'intérieur : des mots tracés au stylo bleu ou bien au crayon mine grise puisqu'il est là disponible. On y lit toujours, tous les jours, le temps qui change parfois du matin au soir. Nuages, beau, soleil chaud, couvert, orage... vent d'autan, faible gelée... Et puis des prénoms, des gens qui rendent visite, livrent, ou au contraire celui de personnes visitées. Des prénoms donc, mais jamais de sentiment, d'émotion dite, juste des faits, des déjeuner, diner ou bien apéritif chez... Il pleut beaucoup dans ce carnet, on tond souvent la pelouse. Quelques rendez-vous chez le docteur, le coiffeur, le réparateur de machine à laver. Des dates sont soulignées que l'on suppose importantes: les élections présidentielles, deuxième tour : François Hollande élu le 6 mai, le décès de Raymond, Catherine et Louis, Victor... une assemblée générale, des anniversaires... un mariage.

L'écriture est serrée, certaines pages ont plus de choses à raconter que d'autres. L'angle de la feuille utilisée est régulièrement ôté, subsistent les pointillés.

Le mardi 27 novembre il pleut... juste quelques gouttes de pluie.

Les pages suivantes sont nues.

Danièle T.



Des trouvailles

Faire tout de suite ? Remettre à plus tard ? Remettre à demain ?

Comme dit l'adage : Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Je préfère l'inverse : Remettez à demain ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui.

Dans cette période d'incertitude, c'est facile à faire le dernier.

Ça me ronge, je ne peux plus remettre des projets à demain. J'ai tant de dossiers dans un meuble de rangement ; quelques-uns assez organisés, d'autres méli-mélo. J'ai résolu d'en vider un par jour en commençant par celui intitulé "French".

Ainsi, j'ai trouvé :

Une lettre à papier pelure en réponse à une demande que j'avais faite à propos des cours que j'ai voulu prendre dans un programme à Paris pour ma troisième année à l'université en 1968.

Un examen dans une classe sur le 18ème siècle auquel j'ai reçu une note un peu mieux que la moyenne. Je ne me souviens pas de la plupart des leçons. La jeunesse est gaspillée par les jeunes.

Une bibliographie pour le cours d'Histoire de la Musique Française à l'Institut des Professeurs de Français à l'Etranger; mes notes que j'ai écrites pour ce cours.

Deux pages de jeux de mots arrachées du Journal Français d'Amérique (ancienne édition, ancien client), l'une intitulée "Vous avez dit business?", l'autre "Les mots guillotisés".

Deux talons de chez Witco Chemical Company (Boulevard Haussmann) où j'ai travaillé comme secrétaire bilingue en 1970.

Quelques demandes de délivrance de devises de la Société Générale compte étranger... aucune date indiquée.

Et autres...

J'ai réfléchi sur les années glorieuses où j'ai vécu à Paris, quand j'étais jeune, curieuse de tout (je le suis toujours, d'ailleurs), quand j'ai vécu les manifs de 1968, quand j'ai rencontré des Français qui allaient rester mes amis les plus chers tout au long de ma vie, parmi lesquels Chantal.

J'ai une boule dans la gorge en pensant à ces moment-là, et je suis remplie de bonheur à chaque fois que je reviens. Beaucoup chantent "j'ai laissé mon cœur à San Francisco" mais je chante "j'ai laissé mon cœur à Paris."

Judith J.

Sous le canapé

J'ai entrepris le ménage de printemps, déplacé tous les meubles et voici que de dessous le canapé surgit une sphère dure, couleur bordeaux sombre. Quand on l'agite, un léger bruit...



Qu'est-ce que c'est ce truc ?

Je le tourne dans tous les sens, le respire, ça ne sent rien ; c'est dur, bosselé, rugueux avec une queue évasée...

Tous les circuits de la mémoire se mettent en mouvement.

Et voilà que les images reviennent. Oui ! La Grèce... La randonnée dans le Péloponnèse... Christine, à la recherche de ses origines, nous avait proposé cette destination.

Retrouvailles à Athènes, trajet vers Kalamata et arrivée à Kardamyli. Que dire sinon des clichés sur la beauté des paysages, les champs d'oliviers, le bleu de la mer, la splendeur des couchers de soleil ?

Et puis, au détour d'une marche dans ce paradis, comme un moment de grâce, dans le soleil et l'amitié, un grenadier qui s'offre, chargé de fruits abandonnés. On s'arrête, on les ramasse, on les déguste en riant, les doigts dégoulinants de jus.

Oui, c'est une grenade que j'ai rapportée de Grèce. Elle n'a plus la beauté du fruit frais mais je lui sais gré d'avoir attendu le confinement pour me faire revivre ce moment délicieux...

Marie-Claude S.

Chouchou

Je cherchais des élastiques. Elie m'avait indiqué « si tu trouves, prends plutôt des chouchous. » Chouchou ? Ce morceau de tissu froncé autour d'un élastique ? J'avais l'impression de reculer dans la préhistoire.

Mission : retrouver cet accessoire de coiffure que j'utilisais autrefois pour attacher mes cheveux mi- longs. Où chercher ? A coup sûr dans un endroit peu visité, comme cette boîte, dans ce placard. Recouverte de tissu fleuri style liberty, elle possède de multiples tiroirs qui invitent au secret. J'ouvrais le premier. Posé bien à plat, comme s'il m'attendait, un morceau de papier épais, quadrillé et jauni, une date, le 18

septembre 1977, un texte bref « toi et moi...que notre amitié soit moins fragile que ce présent.» J'ai tout de suite appelé Béatrice. En entendant sa voix, j'ai mesuré la pérennité de notre amitié. Complices, en riant, nous avons constaté qu'aucune de nous deux ne se souvenait de la nature de son cadeau, mais était-ce important ?

Nous en avons profité pour prendre des nouvelles fraîches, tant de kilomètres nous séparent.

Bon, avec tout ça, je n'ai toujours pas trouvé d'élastique pour fabriquer un masque !

Rosine D.



Bonsoir, amis du dimanche confiné !

Très joli temps aujourd'hui.

Demain pluie, donc écriture... Quoiqu'on ne sorte pas beaucoup ces temps-ci ! Enfin, que cela vous pousse à écrire ! OUI

Voici donc la proposition :

A partir d'une photo de Gérard Harlay (ci-dessous) - que j'intitulerais bien "Chaises confinées", mais que vous interprèterez à votre façon - faites un récit.

Vous pouvez faire parler les chaises, elles ont une âme!

Ou bien simplement vous demander ce qu'elles faisaient avant, et ce qu'elles font là maintenant, l'une sur l'autre. Hypothèses multiples, du drame à la poésie, en passant par l'érotisme évidemment.

Vous savez que vous pouvez vous contenter d'une phrase, d'un titre, ou bien d'un texte plus long.

Au boulot!

Danièle Tournié, le 6 avril 2020

Vendredi 3 avril 2020



- Normalisation - Bruxelles 2019

sans contact.)))
pour ne pas se perdre de vue
gerardharlay@gmail.com

CHAISES CONFINEES

La verte

« Ha ! qu'est-ce qu'on est serré, au fond de cette boîte, chantent les sardines, chantent les sardines, ha ! qu'est-ce qu'on est serré..... »

Non, non et non ! Je n'en peux plus de la « verte », à deux chaises derrière moi ! Elle chante à tue-tête des chansons ringardes alors que nous sommes coincées, emboîtées, oubliées au fond de cette salle abandonnée, à ne pas savoir jusqu'à quand... Pourtant, tout avait bien commencé. Rutilantes, pimpantes, nous avions livré un show de chaises musicales de première qualité, l'ambiance était du tonnerre. La mariée avait bien failli coincer un morceau de tulle de sa robe dans un recoin de la « bleue clair », mais plus de peur que de mal, le marié avait eu le bon réflexe et la fête avait continué de plus belle. Une fois la noce évaporée, l'équipe de nettoyage nous avait rendues quasi neuves. Il faut reconnaître que notre revêtement innovant met à la retraite toutes les « vieilles » qui nous ont précédées, nous sommes maniables, légères, confortables, de véritables « Ferrari » de la chaise moderne.

Mais voilà, tout s'est arrêté. « Confinement » ils ont dit, et depuis, c'est le chômage, l'ennui. On est là, encore belles, mais entassées comme jamais.

Alors je peux comprendre que la « verte » chante pour calmer ses angoisses mais je la soupçonne de perversion, et puis c'est bien connu, le vert porte la poisse.

Rosine D.

Histoires de culs

Dites les copines, avant de dormir, vous vous souvenez des postérieurs qui vous ont accordé leurs faveurs aujourd'hui ?

Moi, dit la chaise bleu clair, la première d'un empilage de six, je me souviens bien de l'ultime croupe qui m'a rendu visite. Elle était impériale. Un peu lourde, certes, mais quelles fesses ! Molles comme je les aime, abondantes, débordantes même. Quand elles se frottaient à moi, j'entendais comme un délicieux bruit de succion, ça me faisait frémir, ce bruit de succion...

Arrête, tu vas nous faire rougir dirent les jumelles d'un joli bleu bord de mer, situées juste en dessous. Nous n'avons pas eu cette chance, c'étaient des petites

fesses, pointues, sèches, resserrées, genre « cul serré » de sacristine, pas de quoi avoir des frémissements sensuels, au contraire nous avons l'impression d'être meurtries par des sacs d'os.

Arrêtez les filles, dit la 4e, vous vous égarez. N'oubliez pas que vous êtes dans le parc de l'archevêché, un peu de tenue voyons ! Ce n'est pas parce que trois d'entre vous ont vécu des expériences d'un genre particulier que nous les avons toutes partagées. Moi, par exemple, l'arrière-train de ma dernière visiteuse était à poils, tout léger, je le sentais à peine. Il avait l'air d'aimer être flatté et quand il m'a quittée, je n'ai pas su pour quel horizon. Un mistigri peut-être ?

Vous avez bien de la chance, dit la 5e chaise, la verte. Moi, aucun popotin n'a voulu flirter avec moi, les pigeons m'avaient choisie comme toilettes publiques. Avec le printemps, je ne vous dis pas les dégâts. C'est indigne du gardien de ne pas m'avoir essuyée plus tôt. On se demande pourquoi il est payé...

Tu as raison, dit la beige, 6e et dernière de l'empilage. Moi, j'ai été culbutée par le vent en début d'après-midi, il ne m'a même pas relevée. Pourtant, avec les pattes en l'air, j'étais d'une indécence peu compatible avec ma fonction.

Soudain, dans le silence de la nuit, on entendit comme des gémissements. Sous un platane, dans un coin du parc, fourrée dans un cul-de-sac et oubliée par le gardien, une chaise, grise, pleurait. En mal de cul-de-jatte, elle avait bu cul sec l'ondée du soir et fouettée par le vent, elle cuvait à bas bruit une biture qu'elle aurait souhaitée moins solitaire.

Insensibles à sa détresse et protégées des intempéries, les chaises empilées cul à cul sous l'auvent du cloître entonnèrent, en guise de berceuse, le refrain de leur antienne vespérale : « Bonne nuit, les filles, faites de beaux rêves ! »

Véronique A.

Mesdames les chaises

Bonjour, Mesdames les chaises, vous êtes bien élégantes dans vos coloris d'été : un camaïeu de bleu/vert et une harmonie rouge et bleu style marin.

Vous êtes toutes repliées, les unes sur les autres, encastrées même, que vous est-il arrivé ? Vous êtes punies, juste une sortie au soleil autorisée pendant une heure pour ne pas perdre l'habitude du rituel quotidien aux beaux jours ? On déploie le matin et on range en soirée à la fermeture du parc ?

Vous faites bonne figure, mais vous n'en pensez pas moins. Les hommes ont d'étranges comportements, imprévisibles, pourtant vous avez obéi, vous ne vous êtes pas laissé apprivoiser par quelque coquin ou coquine qui vous aurait emmené sous son bras, mine de rien, histoire de vivre une autre histoire sur un balcon privé à proximité.

Non, vous faites un ensemble, comme des notes de musique, c'est la partition entière que vous jouez sinon rien.

La petite chaise verte de la 1^{ère} série a bien quelques vellétés d'en prendre à sa guise, elle qui accueillait souvent au parc une jeune fille romantique aux longs cheveux absorbée dans ses lectures et que rien ne paraissait perturber, excepté le petit chien blanc qui passait chaque jour dans l'allée à 14 heures suivi de son maître nonchalant.

Les 2 chaises rouges inséparables de la 2^{ème} série se languissent de l'air de salsa qu'elles entendaient quand Veronica vers 16 :00 les accostaient pour les associer à son rythme langoureux.

La chaise bleue, la première de la 2^{ème} série, toujours prête à partir la première, fière et droite, car elle était la préférée, la favorite de l'amiral en retraite qui venait aux beaux jours admirer les bateaux à voile du bassin poussés par les enfants. Ah ! la goélette, le vent qui claque la voile, les rides sur l'eau, la lumière, le soleil taquin qui nous aveugle, toutes ces sensations, l'amiral les ressentait au centuple, elles lui faisaient revivre les années les plus trépidantes de sa vie.

La chaise blanche, l'unique de la série, a des airs de virginité au milieu de ses comparses.

La bleue claire s'accorde à merveille avec le bavoir du bébé qu'une jeune maman tient dans ses bras.

La vie s'est arrêtée pour vous toutes Mesdames les chaises, oh non elle s'est juste assoupie et le jour viendra où vous redoublez de bienveillance pour vos chers visiteurs qui donnent l'âme de ce jardin.

Bénédicte F.

Chaise haïku

Lève-toi, ma chère chaise
Tu me suffoques sans vouloir
Laisse-moi te soigner

Judith J.

Palais du Luxembourg ~ Confinement.

Autant de chaises que de sénateurs
retenus sur leurs tenes. Elles les
attendent, contre les murs du Sénat,
face au grand bassin.



Bientôt ils reviendront, pour leur
sieste post-pendiale.
Mais admirez cette unité nationale,
réconfortante en ces temps difficiles :
les bleus, les rouges mélangés, et même
un vert, et même un blanc, ...

Jean-Luc M. - 6 avril 2020

* écrit à l'encre de chine

Bonsoir, confinés du 7 avril 2020

Voici une nouvelle proposition d'écriture :

Vous connaissez Sei Shônagon (sinon allez chercher sur internet) dame d'honneur de la princesse Sadako dans les premières années du XI siècle et « Notes de chevet » écrits intimes qui proposent sous forme de fragments, portraits, récits, petites histoires une illustration du Japon de cette époque. C'est un très beau livre et je vous propose de composer comme elle trois « choses qui... ».

Voici un très petit extrait :

- Choses qui font battre le cœur

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Se coucher seule dans une chambre délicieusement parfumée.

S'apercevoir que son miroir de Chine est un peu terni.....

- Choses qui ne font que passer

Un bateau dont la voile est hissé

L'âge des gens

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver

- Choses qui font naître un doux souvenir du passé

Les roses trémières desséchées

Les objets qui servirent à la fête des poupées

Un jour de pluie, où l'on s'ennuie, on retrouve les lettres d'un homme jadis aimé.

Une nuit où la lune est claire.

Pour nous ce sera :

- choses qui font battre le cœur
- choses qui agacent
- choses dont on n'a aucun regret

Débrouillez-vous avec ça !

A très bientôt !

Danièle Tournié, le 7 avril 2020

SEI SHONAGON



Choses qui font battre le cœur

- Chaque été, je vais dans un petit village provençal à la chapelle romane « Notre Dame de Calma » écouter plusieurs chorales choisies et proposées par l'association « le luminaire ». Je ne suis jamais déçue. Quel plaisir l'an dernier d'avoir écouté le groupe Cantalbion chanter le requiem de Fauré et cet ensemble de 3 hommes et 3 femmes interpréter les polyphonies corses. Je me suis délectée de cette beauté musicale dans ce lieu magique qui éveille toujours chez moi une grande émotion.
- Quelques films vus en fin d'année 2019 : « Green Book », « Les misérables », « le Brio », « Hors normes », « L'audition ». Ces films qui évoquent la confrontation des classes sociales, de la différence et qui se battent pour accéder à une vie meilleure.
- Certaines expositions dans les musées : « Soulages » au Louvre avec cette harmonie des noirs et gris, cette luminosité étonnante qui en ressort pour moi.
- Préparer, organiser, vivre une fête avec les amis, leur faire une surprise.
- Plus poétique ! le chant des mésanges qui se répondent d'un tilleul à l'autre.
- Prendre mon thé sur ma terrasse le matin ,encore en robe de chambre, en regardant la nature qui s'éveille : les abeilles qui butinent sur les lilas d'Espagne tout fleuris, les papillons qui se posent sur les fleurs d'hibiscus, les oiseaux qui chantent dans le sureau tout près et qui se donnent le tour pour venir manger les boules de graisse mises à leur disposition, le vent dans les feuilles, le carillon qui tintinnabule de ses notes cristallines dans le prunier.
- Voir l'immensité, les vagues déferlantes d'écume sur le sable jaune ocre lorsque je me promène sur la Plage du Sillon à Saint-Malo.

Choses qui agacent

Petites choses de la vie que je rencontre à un moment ou à un autre

- Arriver dans une pièce et avoir soudainement oublié ce que j'étais venue chercher.
- Ne pas retrouver un objet, un courrier, un document, voire un vêtement car trop bien rangé au fond d'un placard.
- Avoir laissé trop cuire un plat oublié parce que j'ai été interpellée au téléphone.
- Être réveillée le matin par une sirène trop stridente d'une voiture de police qui passe en trombe dans la rue.
- Être sollicitée par des publicités intempestives au téléphone.

Autres choses qui m'agacent plus profondément

- L'indifférence face à la misère
- La prépondérance du pouvoir de l'argent au détriment du bien-être et de la santé de l'humanité.
- Le manque d'humour et de fantaisie.

Les choses dont on n'a aucun regret

- Avoir quitté ma province natale pour venir vivre à Paris, pour moi synonyme et symbole à l'époque, mais encore aujourd'hui, de liberté et d'ouverture.
- D'avoir osé solliciter un entretien avec le directeur de DESS à la fac pour lui dire qu'il me fallait absolument préparer et passer ce DESS pour avoir le poste que je convoitais dans la Fonction Publique Territoriale, alors que ce n'était pas vrai.... Mais j'ai alors été admise à suivre cet enseignement...
- Mes choix professionnels qui m'ont permis de faire la rencontre de belles personnes, riches humainement et un épanouissement car source de créativité.
- Mon choix amoureux.
- Mon choix de vie moitié du temps à la ville, moitié du temps à la montagne depuis que je suis en retraite.
-

Jacqueline G-B.

Choses qui font battre le cœur

- Le regard d'un nouveau-né, pénétrant, sérieux, qui transperce. Il semble sonder le monde où il arrive, les géants qu'il découvre. On le contemple et on brûle de le questionner sur le monde d'où il vient. Échange sur le mystère de la vie.
- Le premier cadeau de l'homme aimé, comme les cadeaux de fête des mères (collier de nouilles ou petit poème écrit maladroitement avec des fautes d'orthographe) où on devine toute l'application, tout l'amour dont ils sont

imprégnés.

- Un paysage de neige, le matin, quand tout est immaculé et silencieux, d'une beauté à couper le souffle. Un premier matin du monde.

Choses qui agacent

- Le grincement qu'émet la voiture quand on n'a pas bouclé sa ceinture de sécurité. Tellement agaçant qu'il est insupportable, même pendant le court trajet qui mène du garage à la barrière sur rue. Double click-clack pour éviter un « zzz » aigu et prolongé.
- Les tics de langage, tels « du coup » « effectivement » « on va dire » et surtout l'utilisation du néologisme « mais pas que », laid et superflu... que pourtant je me surprends à dire parfois !
- Le bruit du vol d'un moustique dans la chambre quand on vient juste d'éteindre la lumière, entraînant une chasse qui peut durer longtemps et ne laissera pas dormir si elle est infructueuse.

Choses dont on n'a aucun regret

- Le saut à l'élastique et la spéléologie qui, paraît-il, font vivre des sensations que je préfère ignorer.
- Les leçons de catéchisme longues et ennuyeuses et, en général, tout le temps volé à l'enfance.
- Je ne regrette pas d'avoir ma vie derrière moi, déroulée dans une période de paix, d'insouciance, d'abondance. L'avenir s'annonce difficile. Je ne doute pourtant pas que les êtres humains sauront inventer les moyens de lutter contre les épidémies et le réchauffement de la planète, et j'espère que ce combat leur fera d'autant plus apprécier la valeur de la vie.

Marie-Claude S.

Les choses qui me font battre le cœur

- Un air de musique baroque
- La parole d'un enfant : c'est quoi ça, dis : pourquoi ?
- La photo de mon chat avec ses beaux yeux verts : il a disparu depuis 10 ans
- La voix de l'homme que j'aime

Les choses qui m'agacent

- Le bruit strident de la roulette du dentiste
- Quelqu'un qui fait claquer la jointure de ses doigts
- Une personne qui me pousse contre le portillon du métro pour resquiller l'entrée payante
- Un épi dans mes cheveux au réveil

Les choses dont on n'a aucun regret

- D'avoir envoyé balader cette personne toxique et négative
- Le métro aux heures de pointe quand j'allais travailler
- D'avoir dit non à une proposition de sortie alors que j'avais envie de solitude
- D'avoir quitté mon ancien appartement pourtant plus grand

Bénédicte F.

Les choses qui font battre le cœur

- Gravier les 40 marches et encore 40 marches de la rue des Saules et se trouver sur la Place du Tertre de Montmartre
- Les premiers baisers au bord de la Loire
- Voir voler les pigeons dans la cour au petit matin
- Être appelée au téléphone par la douce voix de ma petite fille
- Arriver à Saint-Jacques de Compostelle tôt dans le calme du matin après une étape la veille à Monte de Gozo
- Attendre dans la salle d'attente du cardiologue

Les choses qui agacent

- L'attestation dérogatoire à remplir à chaque sortie en cette période de confinement
- Ne pas connaître la vie de Sei Shônagon
- L'évier de la cuisine qui se bouche tout le temps
- Manquer d'inspiration au moment d'écrire
- Voir et sentir le soleil sans pouvoir sortir

Les choses dont on n'a aucun regret

- Jeter ses cahiers d'anglais de Terminale
- Ne pas savoir jouer aux échecs
- Être Ch'ti
- Devoir jeter un pull noir mité que je n'aimais pas
- Avancer en âge

Chantal C.

Les choses qui font battre le cœur

- Écouter le requiem de Fauré
- Écouter le silence dans la chapelle romane de La Cordelle au pied de Vézelay
- Voir des enfants heureux

Les choses qui agacent

- Voir le métro filer sous mes yeux à mon arrivée sur le quai
- Voir le feu passer au rouge alors que j'arrive au passage piéton
- Ne plus trouver de place en bas des lits superposés à mon arrivée dans un gîte

Les choses qui ne laissent aucun regret

- Avoir plaqué mon ancien job pour devenir institutrice
- Habiter le centre-ville
- Avoir adhéré à Compostelle 2000

Anne-Marie R.



En ce jour de printemps ensoleillé

Je vous espère en forme et prêts pour de nouvelles écritures.

Voici la proposition du 8 avril suggérée par Marie-Claude de Toulouse.

*Vous connaissez peut-être la collection **Le dictionnaire amoureux de...***

Le dico est composé d'un ensemble d'articles (par ordre alphabétique) qui ont un caractère très personnel et sont donc très subjectifs (d'où « amoureux »).

D'autres dictionnaires existent : ils abordent tous les sujets possibles et sont écrits par des auteurs, souvent spécialistes ou seulement touchés par le sujet : cela va de l'humour en passant par les pays, les idées, la musique ...

Exemples : Dictionnaire amoureux de la mer (de Quéffelec), Dictionnaire amoureux de N.Y. (S. July), Le dictionnaire amoureux du vin (B. Pivot), Dictionnaire amoureux de la Grèce (J. Lacarrière) et des tas d'autres, un chaque année depuis 2000.

Aujourd'hui, je vous propose de contribuer chacun.e à monter :

Le dictionnaire amoureux du confinement

On ne pourra peut-être pas trouver des mots à définir pour toutes les lettres de l'alphabet, (sauf X à moins que...) quoique....

Je vous propose les mots suivants mais vous pouvez tout à fait en trouver d'autres.

La contrainte est donc d'écrire subjectivement (vous savez faire !), avec humour (pour alléger l'atmosphère, on est assez plombé comme cela !), et relativement court , on peut donner plusieurs sens fantaisistes au mot, on peut raconter une histoire...

On peut avoir plusieurs textes sur le même mot et /ou avoir plusieurs mots pour la même lettre. Voici une liste mais vous pouvez en ajouter. Le soir je collecterai et dirai les lettres manquantes, oubliées...

On y va...

MOTS (Il manque le X !)

Affection, Amitié, applaudissements, aider

Barrière, boire, bien être

Compter, Corona, courage,

Déconfinement, diagnostic, détente, douleurs, don

Ecran, école, enfant, essentiel

Fuir, funérailles, frigo

Goût, Guerre, gant, gel

Habitude, hasard

Intérieur, inactivité

Justice, Jours, jogging

Livre, légalité, liberté, livraison

Masque, manque, marche, mort, merle, mondialisation

Nouvelles, nourrir,

Obéissance, oiseau,

Partager, pâtes, personne

Quarantaine, quitter

Région, rencontre, retrait(e)

Soignant, sudoku, souffrance

Toux, test, tenir, télé (travail)

Union, urgence,

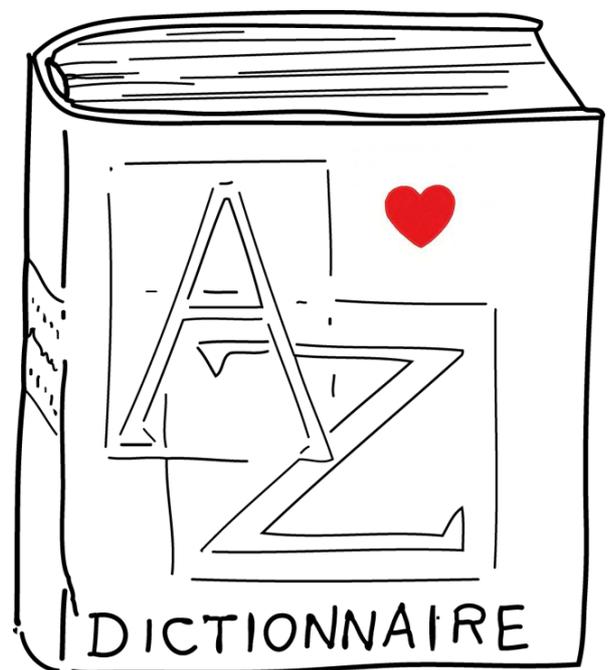
Virus, vin, vaccin

Whisky, week end

X ?

Yucca, Yeux,

Zen, zone, zèle



Danièle Tournié, le 8 avril 2020

DICTIONNAIRE AMOUREUX

Annonce parue dans le journal des confinés

Rubrique : offre (Plus particulièrement destinée aux retraités célibataires)

A

Brave

Confiné

Délivre

Épouse

Fougueuse

Garantie

Hardie

Inoxydable

Juste

Kitch

Livrée

Ménopausée

Nourrie

Organiquement

Pourvue

Qualités

Rares

Souffre

Toutefois

Urticaire

Virulent

Wallon.

(Xénophobe Yankee Zapper)

Véronique A.

Alphabet du confinement

AMITIE que l'on attend et espère
BRUTALEMENT je me suis retrouvée bloquée à mon siège
CURIEUX je tiens encore le coup
DEJOUER les mauvaises humeurs
ETOILES dans le ciel que nous pouvons apercevoir de notre balcon
FURIEUSEMENT j'astique et frotte pour oublier le confinement
GAIE je suis lorsque j'admire mon petit jardin
HYGIENISME, le mot revient à la mode !
ITALIENS les premiers touchés en Europe
JOIE du bavardage avec les voisines derrière nos grilles
KILOS que je prends à force de cuisiner des bons plats
LUMINEUX je souhaiterais l'avenir proche
MODESTE devant cette épreuve
NETTE sera ma tête après tout ça
OBELISQUE après avoir vaincu le Covid
POURQUOI tout ce chamboulement ?
QUOI pas encore de test ?
RUPTURE du système politique, j'espère
SOLIDARITE pour tous
TOI mon tout petit, grandit
UNION pour un jour meilleur
VERS les forêts je veux aller
WIKIPEDIA nous sauve
XYLOPHONE pour me distraire
YONNE, département de ma belle-mère qui va mieux
ZEN je suis, zen je reste...

Anne B.

ABCDE

Dictionnaire du confinement amoureux ou fou furieux

A : attente, amusement, air, applaudissements

B : brioche, balcon, beauté, blouse

C : calamiteux, cosinus, clap, charlotte

D : devant, droit, durée

E : être, énergie, étourdi

F : faible, fatigué, fin, fable

G : gai, guignol, goût

H : hérissier, hisser, huile

I : ignare, intelligent, infirmière

J : juste, jeune, jardin, jogging

K : kilo, képi, klaxon

L : léger, lourd, lit

M : mou, masque, méditation, médecine

N : négatif, nouille, nord

O : original, odorat, oreille

P : pénible, puissant, privé, public, professeur

Q : quarantaine, quille, quenouille

R : roboratif, restes, rire

S : souffle, soif, soupir, sagesse, saison

T : taille, tonus, trinquer

U : Uranus, urticaire, UHT

V : vérité, voix, vitamine, virus

W : wagon,

X : xylophone

Y : yoga

Z : zen

Bénédicte F.

FGHIJK

Dictionnaire des confinés

AFFECTION uniquement épistolaire

BOIRE avec un masque quand il y a des miettes de biscuit dans votre café

COMPTER que sur votre bonne étoile en cas d'étouffement

DÉCONFINER sans compter

ENFANT à remettre sur pieds

FRIGO l'armoire magique

GEL pas si froid que ça

HASARD y'en a plus

INTERIEUR y'en a marre

JOURS trous brodés dans les draps qu'on ne quitte plus

LIVRE un tous les deux jours en cas de fièvre doubler la dose

MERLE petit noiraud qui me fait la nique sur le toit

NOURRIR en attendant de mourir

OBÉISSANCE en berne, les chefs toussent

PERSONNE ne cherche le virus, il nous trouve

QUITTER ses gants mais ne pas dire bonjour à la dame

RENCONTRE idéale : un sourd muet

SUDOKU gymnastique abrutissante en temps d'épidémie

TOUX à faire derrière un éventail, c'est plus chic

URGENCE l'attendre le moins possible

VIRUS pas follement séduisant mais très accrocheur

XERES apéro class à siroter devant son miroir

YEUX à retirer sur les pommes de terre qui germent depuis quinze jours.

ZELE un jour peut-être...

Véronique C.

Dictionnaire amoureux du confinement

A : atchoum, attendre

Atchoum... Au moindre éternuement, je deviens anxieux. La paranoïa me guette. Il faut attendre quelques jours pour voir si la fièvre va venir. Ça doit être ça le confinement : attendre, attendre encore, attendre toujours.

B : bastringue

Me voilà donc confiné, enfermé dans mon bastringue. Plus le droit de sortir faire la bringue avec mes amis. Plus la peine le matin d'enfiler des fringues, de se laver, il n'y a qu'à rester cradingue, allongé sur son lit à se piquer avec des seringues jusqu'à complète déglingue. Ce confinement est complètement dingue ! Et comment font les sourdingues qui n'ont pas pu entendre les restrictions de circulation ?

C : corona

Boire une bonne bière Corona, j'en rêve pendant ces chaudes journées de confinement ! Mais attention que le Corona ne nous conduise pas à une mise en bière. Conclusion : vérifions bien, avant de consommer, le sexe du Corona. Les éléments mâles sont les plus virulents, les éléments femelles pouvant nous conduire aussi à notre perte en cas d'ingurgitation excessive mais avec une fin longue et enivrante.

D : déconfinement

Je n'y crois plus. Je doute qu'il n'arrive jamais. Pour votre gouverne, le gouvernement nous ment. On n'est pas prêt d'en sortir. Je suis **déconfit**. **Ne mens** jamais, m'a appris ma mère. Nique le gouvernement !

E : école

Enfant, j'ai rêvé de la semaine des 4 jeudis et des 3 dimanches. Il a fallu que j'arrive à 65 ans pour voir se réaliser ce rêve. Un peu trop tard quand même, j'ai arrêté ma scolarité il y a ...zut, comment on fait une soustraction !

F : foutaise

Tout ce gigantesque déchaînement médiatico-politique contre ce si petit virus ! Tout ça c'est de la foutaise, je vous le dis. Nos aïeux ont connu la peste, le choléra, la grippe espagnole et bien d'autres épidémies. Alors ce n'est pas ce minus de virus qui va me faire peur.

G : guerre

« C'est la guerre, une guerre mondiale » a dit notre président de la République. La troisième si je compte bien. Vu que les deux premières ont duré au bas mot 4 ans, on y est jusqu'en 2024. Mais j'y pense, n'aurait-il pas envie de repousser les élections présidentielles jusqu'à cette date ? Ah, le **con** ! **Finement** joué politiquement parlant, en tout cas.

H : Haut

Vraiment je tombe de haut ! Ce n'est pas que j'ai le bras long ou la jambe haute, mais je suis sur le cul (après ma chute bien évidemment). Qui aurait pu penser qu'un minuscule olibrius de virus aurait pu tuer des dizaines de milliers de personnes de par le monde ? J'étais persuadé que la médecine le neutraliserait haut la main. Mais

nous y reviendrons à la lettre R.

I : Intérieur

Nous sommes tous confinés à l'intérieur, mais dans notre malheur nous avons une grande chance : un ministre s'occupe spécifiquement de notre bien-être, le ministre de l'Intérieur. Je plains vraiment les gens qui vivent dans des pays où il n'y en a pas. Et ses méthodes pour nous faire respecter le confinement sont remarquables d'efficacité (voir à la lettre K).

J : jouer

On joue à quoi ? Non, je ne parle pas à mes enfants, ils sont majeurs et vaccinés (pas contre le coronavirus, enfin pas encore). Je parle au gouvernement qui nous enferme à petites doses, 15 jours d'abord, puis encore 2 semaines, puis.... Stop je ne joue plus ! Qu'il me dise une bonne fois pour toute quand je pourrai ressortir !

K : képis

Les képis sont de retour sur la voie publique, envoyés par le ministre de l'Intérieur, pour vérifier que nos déplacements sont justifiés. Pendant ce temps-là, les voleurs sont peignards chez eux. Si c'est ça le confinement, ça confine à l'idiotie. Puisqu'ils ne doivent plus sortir, cela doit être plus simple de les interpeller à leur domicile. Alors foutez-nous la paix, messieurs les képis et profitez-en pour les envoyer à l'ombre, cela fera autant de contamination en moins.

L : langue

Voilà un organe qui va devenir tabou comme les organes sexuels. Interdit de montrer sa langue en public, peut-être même en privé quand #metoo ce sera emparé de la question. Plus question non plus d'avoir la langue bien pendue, les discussions doivent dorénavant être courtes. Mieux vaudra la tourner sept fois dans sa bouche (cela reste autorisé) pour ne pas perdre du temps en palabres et postillons porteurs de coronavirus. Dorénavant, interdit de tirer la langue sous peine d'amende (les amendes à glisser sous la langue restent autorisées). Einstein nous tirant la langue, voilà une pitrerie qu'on ne reverra pas de si tôt.

M : masques

Demandez votre masque ! Y en a pas mais faudra quand même en mettre un pour sortir. Démerdez-vous. Soi-disant que les français sont les rois de la débrouillardise. En attendant le gouvernement nous a embrouillés grave. De totalement inefficaces, ils sont devenus indispensables en quelques jours. Autant dire qu'il a avalé son chapeau, notre premier ministre (pas son masque, il n'en avait pas). Depuis les années 1980 avec l'arrivée du Sida, on nous conseillait de sortir couvert. Maintenant, il faut sortir couvert et masqué. Un vrai carnaval !

N : nez

Dorénavant, interdit de montrer le bout de son nez. Totalement incongru. Flâner le nez au vent, interdit aussi. Avantage : vous ne pourrez plus vous retrouver nez à nez avec votre voisin que vous n'avez pas envie de rencontrer. Inconvénient : il vous faudra avoir le masque fin si vous ne voulez pas que les bonnes affaires vous passent sous le nez, et le premier ministre ne nous a pas dit si des masques fins allaient être commercialisés.

O : œil, oreille

Après la bouche et le nez, devra-t-on se couvrir les yeux et les oreilles ? Vous n'y croyez pas ? Il m'est revenu aux oreilles par l'intermédiaire d'amis travaillant à l'Éducation Nationale que le port obligatoire d'oreillettes pour les élèves avait été sérieusement envisagé afin qu'ils soient moins enclins à se dissiper par des bavardages avec leurs voisins. On n'est pas loin de leur imposer en prochaine étape des casques à réalité virtuelle.

Voilà la panoplie complète à venir de l'étudiant du 21^{ème} siècle : masque, oreillettes et casque à réalité virtuelle. Attention Darkvador, on arrive !

P : pantoufles, pied

C'est le retour des bonnes vieilles pantoufles. On les porte dorénavant toute la journée en mode décontracté, les orteils bien à l'aise. Veillez cependant à garder bon pied bon œil, ne faites pas de sortie au pied levé, un petit coronavirus qui traîne les pieds dans le coin aurait vite fait de vous faire glisser un pied dans la tombe.

Q : quarantaine

Avant l'arrivée du corona virus, on s'en souciait comme de l'an quarante. Elle vient de faire son grand retour sur la scène internationale. Plus de voyage à l'étranger sans elle. Heureusement, elle s'est énormément amincie. Elle ne dure plus qu'une quinzaine de jours. C'était le temps qu'on mettait à l'époque du roi Soleil pour aller de Versailles à Marseille. Maintenant cela nous paraît être quinze fois trop long.

R : remède, roulette russe

La situation est simple comme bonjour : il n'y a pas de remède. C'est la roulette russe. Si vous contractez cette grippe chinoise, plaise à Dieu qu'il vienne à votre secours. Malheureusement il a dû en rabattre lors des négociations qu'il a eues avec Confucius, il n'a obtenu qu'un taux de rémissions de l'ordre de 95 %. En conséquence, nos médecins restent impuissants. Ils mettent les patients sous respiration artificielle comme on faisait des saignées du temps de Molière. Et surtout priez, priez encore, priez toujours et préparez votre attestation de baptême pour la présenter à saint Pierre, même si elle n'est pas demandée lors de votre

entrée à l'hôpital (le corps médical ne veut pas vous démoraliser avant d'avoir commencé ses fumigations).

S : sang, sueur

Winston Churchill avait promis à ses compatriotes lors de la 2^{ème} guerre mondiale des larmes, du sang et le la sueur. L'arrivée du coronavirus nous plonge dans une réalité similaire. Nous pleurons nos morts, le virus nous glace le sang et cela nous promet beaucoup de sueur à la sortie du confinement pour rattraper le temps perdu.

T : tests de dépistage

On nous les promet, ils arrivent sur le marché (mais les marchés sont fermés...). Y en aura-t-il pour tout le monde ? Faudra-t-il avoir un test de non-contagiosité de moins de 15 jours pour être autorisé à circuler ? Pour le coup, on ne peut pas en vouloir au gouvernement de n'en avoir pas stocké, on ne connaissait pas le virus. En revanche pour les masques, où était le problème ? Certainement à cause de la crise de main d'œuvre dans les hôpitaux. Plus personne n'avait le temps de compter les masques en réserve. C'est ballot quand même ! Reste à savoir si les tests de dépistage seront sûrs. Au fait, a-t-on testé les tests ?

U : urgences

Les urgences sont saturées. Là pour le coup, nos hommes politiques sont très bien formés pour traiter les urgences. Pas un d'entre eux qui n'affiche une priorité dans son programme politique, puis une autre, puis une troisième.... Alors jongler entre les différentes urgences de nos hôpitaux n'est pas plus difficile pour eux que d'arbitrer entre la baisse des allocations familiales, la hausse des cotisations sociales et la création d'impôts nouveaux.

V : vaccin

On l'attend comme le Beaujolais nouveau, pas avant la fin de l'année. D'ici là, buvez du Bordeaux ou du Côte du Rhône.

W : what, when, wait

So what? When will the coronavirus be eradicated ? Wait and see...

X : axe des x

On scrute minutieusement les courbes en forme de chapeau melon. C'est paraît-il la forme qui va se dessiner, avec sur l'axe des x le temps et sur l'axe des y les cas de coronavirus. Pour l'instant, le traçage du bord gauche du chapeau a commencé sur les chapeaux de roues mais, il faut bien le reconnaître, cela ressemble plutôt à un chapeau haut de forme à un seul bord.

J'espère qu'on ne va pas en baver des ronds de chapeaux trop longtemps.

Y : yeux

Notre bouche et notre nez étant masqués, nos oreilles rabattues par les consignes de sécurité sanitaire, il ne nous reste plus que nos yeux pour admirer la nature qui renaît en ce printemps ... ou pour pleurer.

Z : zèle, zef, zinzin, zigoto

Pas d'excès de zèle en ce moment. Y a un peu de zef dans les voiles et un zinzin pas catholique en profiterait pour se promener dans l'air. Alors ne faites pas le zigoto.

Bryan

Amoureuse d'un beau garçon, Camille avec la dextérité d'un éléphant fanfaronnait telle une girouette lancée comme un hameçon sur l'iceberg jaune de ses rêves, loin des kangourous et des lagons mentholés. Camille naviguait pour l'Odyssée en pagayant quand, radicalement, s'armant de courage, tel Ulysse, surfant la vague WEB, avec son xylophone et son yorkshire, elle zappa l'univers avec zèle !

Éliane

Le dictionnaire amoureux du confinement

APPLAUDISSEMENT (a-plô-dis '-man) n. m. Alarme humaine rappelant l'heure du journal télévisé de vingt heures.

BARRIERE (baryèr') n. f. (De *barre*) Ustensile servant à éviter tout contact humain, céleste ou animal.

COURAGE n. m. (du lat. *cor*, cœur) Rage du cœur.

DETENTE (*tant'*) n. f. (de *détendre*) Moment de la journée attendu avec impatience mais qui peut être fatal : *presser la détente*.

ECRAN n. m. (Orig. germ.) Protection totale contre la pensée : se *mettre devant l'écran total*.

FRIGO n. m. *Pop.* Soin palliatif.

GEL (jèl) n. m. (Lat. *gelu*) Substance gélatineuse et collante appliquée par grand froid sur quelques parties du corps humain.

HASARD (*zar*) n. m. (De l'Ar. *az-zahr*, le dé) Jeu consistant à sortir dans des lieux défendus sans être vu par la police.

INACTIVITE (*i-nak-ti*) n. f. Moment précédent la décadence.

JOGGING (*dzogin*) n. m. (mot angl. *to jog*, remuer) Sautillement qui se pratiquait habituellement à l'extérieur au XXème siècle.

KILOGRAMME n. m. Rapport entre le temps resté chez soi et la distance reliée au frigidaire : $Kg = T / d$.

LIVRE n. m. (Lat. *liber*) Rapport entre le temps resté chez soi et la distance reliée au frigidaire en Grande-Bretagne : $lb = T / d$.

MASQUE (*mask*) n. m. (Ital. *maschera*) Tentative désespérée pour se cacher le visage.

NOUVELLE (*vèl'*) n. f. Événement quotidien et versatile.

OISEAU (*zô*) n. m. (lat. pop. *aucellus*) Espèce en voie de réapparition.

PATES n. f. pl. (Lat. *pasta*) Aliment de valeur fait d'eau et de farine, accumulé et souvent soigneusement caché.

QUARANTAINE (*ka-ran-tèn'*) n. f. Durée variable entre 14 jours et plusieurs mois. Synonyme de *confinement*.

REGION n. f. (Lat. *regio*) Territoire d'un même pays, souvent en lutte ou envahi.

SOIGNANT (*gnan*) n. m. Contraction de *soi* et de *niant*. Personne qui se met en doute.

TEST (*tèst*) n. m. (mot angl. signif. *épreuve*) Essai transformé faisant l'objet d'un contrôle continu et accordé en fin de match.

URGENCE (*jans'*) n. f. Lieu d'attente.

VACCIN (*vak-sin*) n. m. (du lat. *vaccinus*, de vache) Potion magique connue uniquement des druides et objet de surenchères.

WEEK-END (*ouik-èn'd*) n. m. (mot angl. signif. *fin de semaine*) Synonyme de *début de semaine* (Week-start) ou de *milieu de semaine* (Midweek).

XANAX (*gza-naks*) n.m. Programme télévisé des chaînes généralistes et autres.

YEUX (*yeû*) n.m. pl. Pl. d'œil *Organes* les plus éloignés du cœur. Parfois nus, bons, mauvais, ouverts, fermés, beaux, coquets, bordés d'anchois au beurre noir de merlan frit, de Moscou ou américain ou gros qui sortent de la tête etc.

ZONE n. f. (du gr. *Zônê*, ceinture) Espace libre ou occupé, allant de quelques mètres carrés à plusieurs hectares.

Jean-Luc T.

LMNOP

Le dictionnaire amoureux du confinement

Applaudissements : Tous les soirs à 20 h actuellement pour remercier les personnels hospitaliers

Barrière : nécessaire dans les champs pour préserver les vaches

Boire : un p'tit coup c'est toujours agréable mais cela ou conduire, aujourd'hui choisir ?

Compter : ses sous en période de disette

Corona : une toute petite bête qui paralyse le monde

Détente : l'objectif des vacances

Déconfinement : pas prévu à Pâques, donc sûrement à la Trinité

Enfant : certains le restent toute leur vie

Fuir : déguerpir quand le cerf te fonce dessus en période de rut

Guerre : celle de Troie n'aura plus lieu

Gant : de velours sur une main de fer, gant de confiné...

Habitude : 2^{ème} mot d'un titre de chanson de Claude François

Hasard : Balthazar ne t'y fie pas

Intérieur : quand on n'est pas à l'extérieur

Inactivité : utile pour donner goût au farniente

Jour : le plus long est le 24 juin

Jogging : interdit à Paris de 10 à 19 h actuellement

Kimono : pour faire du judo

Liberté : « longtemps je t'ai gardée comme une perle rare »

Masque : indispensable pour participer au carnaval de Venise

Marche : forcée les jours de grève de métro

Nouvelles : elles seront fraîches si tu mets le journal de la veille au frigo

Obéissance : pas une qualité française

Pâtes : aliment indispensable pour prendre des kilos

Partager : son repas avec soi-même uniquement pendant le confinement

Quarantaine : confinement qui peut durer 40 jours

Quitter : Dans une chanson de Bobby Lapointe, ta Katty l'a fait

Rencontre : se produit avec l'homme de sa vie

Retraite : période relax entre l'arrêt du travail définitif et la toute fin de vie

Sudoku : jeu casse-tête pour compter jusqu'à 10, qui peut donner mal à la tête

Télé : objet aux images animées soporifiques

Urgence : lieu à l'hôpital où il vaut mieux ne pas aller en ce moment

Vin : l'œnologue sait qualifier sa robe, sa couleur, son arôme, sa consistance
Week-end : fin de semaine préféré des travailleurs
Xylophone : instrument de musique à percussion préféré des enfants
Yoyo : jouet très utile pour passer la récré quand on était petit
Zèle : en faire excès ou en montrer de façon inhabituelle et ostensible pour se faire bien voir de son chef

Jacqueline G-B.

Le Xylophone : X

Au fond du placard, Souvenir oublié.
Voyageur solitaire,
Mes absences me coûtaient.
Au hasard d'une ville, Une boutique de musique.
Ce cadeau percutant, Pour ma fille qui m'attend.



Gérard Harlay

Temps J.22 du confinement

Amis perdus de vue
Nombreux me téléphonent :
Que deviens-tu ?
Que fais-tu ?
Es-tu vigneusienne ou bretonne ?
A toutes ces questions
Voici ce que je répons :
Breton ou vigneusien
Ça ne change rien.
Le programme est le même
Aux abris il nous mène
C'est la guerre.
Violence sourde nous sidère.
Mais le temps du confinement

C'est aussi celui du printemps.
La Nature reprend ses droits,
Le Silence est roi,
Seuls les oiseaux viennent le troubler.
J'en appelle au confiné !
Reste sous ton toit !
Prends bien soin de toi !
Attendons le mot d'ordre
Et tous en ordre
Marchons vers la finale
Et son grand bal
Masqué !

Claudine F.

Confinement dans les Vosges ensoleillées

C couleurs, chardonnerets, campanules

O oiseaux, œillet

N nature, narcisses

F fleurs, fauvette

I Inconnu, ibéris

N nécessaire, nichée

E émerveillement

M maison, mésanges, muscaris

E essentiel

N nivéoles

T tempête, tourterelle

Claude V.

QRSTU

Dictionnaire souvenirs du Mexique

Altitude : Mexico city : escaliers de métro non mécaniques (parfois en panne) à 2 200m d'altitude, c'est dur ! Il paraît que c'est bon pour lutter contre l'obésité...

Balcon : c'est le lieu où nous nous installions pour embrasser la Gran place de Mérida, prendre notre petit déjeuner ou attendre la tombée de la nuit et respirer enfin.

Chichen Itza : lieu archéologique de renommée mondiale mais trop près de Cancun, trop fréquentée. Avec le plus grand « jeu de balle » de la Mésomérique. (Voir note) le capitaine de l'équipe perdante était alors sacrifié.

Danzon : danse d'origine cubaine qui s'est d'abord diffusée au Yucatan, puis jusqu'à Mexico. Très prisée du 3eme âge... assez compliquée avec une pause au refrain, pause pendant laquelle les femmes s'éventent...

Églises : pratiquement chaque ville se targue de 365 églises une par jour de l'année... non vérifié !

Féminicide : malheureusement une spécialité que le Mexique partage avec d'autres pays.

Guadalupe : Virgen de la Guadalupe : icône au Mexique, surprise de voir un homme porter le nom de Guadalupe.

Hiéroglyphes : les mayas avaient 2 sortes d'écritures une pour la noblesse et une pour le commun, un peu comme nous avec nos ados.

Immigration : mauvais souvenir 2heures à l'aéroport de Mexico pour remplir les documents...

Jaguar : la représentation du dieu de la nuit pour les Mayas.

Kalo (Frida) : je suis toujours fascinée par ce peintre. Mais la Casa Azul où elle a vécu est devenue très touristique. On a l'impression, dans cette casa, que Frida vient juste de quitter la pièce.

Lumière : à la tombée de la nuit à Mérida depuis le balcon de notre bar préféré.

Maïs : la base de la nourriture au Mexique, un mythe veut que l'homme soit né d'un épi de maïs.

«No se tocan, no se violan, no se matan las chicas» suite à l'assassinat d'une gamine.

Obsidienne : pierre qui, très coupante, servait pour faire les poignards utilisés lors des sacrifices dans les cérémonies mayas.

Popocatépetl : volcan très proche de Mexico, qui a parfois des éternuements, mais fume toujours.

Quetzalcóatl : serpent à plumes Représenté sous différentes formes, il s'est vu attribuer nombre de pouvoirs : créateur du Soleil et de la Lune, sauveur de l'humanité... Mais c'est aussi la croyance en sa renaissance, sous l'apparence d'un barbu «au teint clair », qui a, peut-être, aidé Cortes dans sa conquête (?)

Soumaya : extraordinaire musée à Mexico avec des collections de reproductions de Rodin, des tableaux de Manet, Renoir, De Chirico... et de beaucoup d'autres. Fondation de Mr Slim.

Tacos : petites crêpes que l'on garnit de tout ce que l'on veut, accompagnées de Corona (pas le virus, la bière) ou de Tequila.

Uxmal : autre centre archéologique, moins grand que Chichen Itza, La grande pyramide a une base ovale. C'est un lieu plus « civilisé » (?) le capitaine perdant au jeu de balle n'étaient pas sacrifié, uniquement réduit en esclavage... C'est là aussi que j'ai embrassé un arbre sacré... forte impression !

Violence : il est difficile de croire que des gens aussi gentils et serviables que les mexicains soient capables d'une violence aussi extraordinaire.

Wagon pour femmes et enfants de moins de 12 ans : chaque rame de métro ou de métro bus à 2 rames réservées pour éviter les violences faites aux femmes.

Xavier (San) : le nom d'un fort à Puebla qui a réussi une première fois à refouler les Français à la fin du 19eme mais les Français sont revenus plus nombreux et ont fini par gagner.

Yucatan : région du sud-est du Mexique où il reste beaucoup de monuments pré-colombiens et où la civilisation maya est toujours vivante. Elle s'est adaptée à la Conquista, les pyramides ont servi à construire les églises, les déesses sont devenues des saintes...

Zocalo : c'est la place centrale de chaque ville au Mexique. Tout le monde se retrouve le soir pour prendre le frais.

Voilà j'espère vous avoir donné envie d'y aller... Les décors sont superbes mais le plus important ce sont les mexicains et mexicaines qui sont toujours prêts à rendre service et désolés quand ils n'arrivent pas à expliquer quelque chose. Une chose importante : nous sommes toujours pris pour des Américains, il faut rapidement dire que nous sommes Français, le contact n'est pas le même...

NB Le jeu de balle est un sport qui a été pratiqué pendant plus de 3 000 ans par les peuples précolombiens de la Mésoamérique, et qui est connu également sous les noms de jeu de pelote, et appelé « pitz » en maya classique .

Il se pratiquait avec une petite balle de caoutchouc entre deux équipes (de 1 à 12 joueurs) sur un terrain généralement en forme de H, également nommé tlachco par les Aztèques. L'un des plus vastes de ces courts est aujourd'hui celui de Chichen Itza : soixante-dix mètres par cent soixante-huit. L'iconographie et quelques récits présentent des joueurs se renvoyant la balle à coup de hanches ou de cuisses, s'interdisant de la toucher avec les mains et les pieds. Il existe peu de descriptions historiques précises des règles de ce jeu qui faisait partie d'un rituel et qui était parfois accompagné de sacrifices. (Source Wikipédia)

Régine D.

Confinement

<i>Des mots</i>	<i>Des verbes</i>	<i>Des fleurs</i>	<i>Une maxime</i>
Courage	Croire	Coquelicot	Comment
Occupation	Ouvrir	Ortie	Ouvrir
Nourriture	Nourrir	Nénuphar	Notre
Fruitée	Frémir	Fritillaire	Force
Irréelle	Inventer	Iris	Intérieure
Naissance	Naviguer	Narcisse	Noblesse
Éveil	Étirer	Euphorbe	Émanant
Mérite	Mouvoir	Mimosa	Mental
Évasion	Éveiller	Emerocaille	Essayer
Nature	Nier	Nymphéa	Naviguer
Tract	Terrasser	Tulipe	Tranquille

Emma

Le dictionnaire amoureux du confinement

A : Amour

« Plus grands que l'Amour » de Dominique Lapierre. Récit sur l'immense et inlassable combat mené contre le virus du sida, par tous ceux, médecins, chercheurs, soignants, victimes qui – je cite Dominique Lapierre – « se montrent chaque jour plus grands encore que l'Amour, dans l'accomplissement de leur vocation ou l'acceptation de leurs souffrances ».

Quarante ans après, la planète entière est à nouveau confrontée au plus terrible fléau de notre temps : le COVID 19.

B : Barrière

Surtout, ne pas la sauter ! Le virus est un pervers. Il prend plaisir à « choper » celui ou celle qui ne la respecte pas.

C : Corona

C'est son nom de baptême. Il a été couronné en 2019, intronisé en Chine. Mais, qu'on ne s'y trompe pas ; sous ce nom à consonance italienne charmante se cache le diable.

D : Déconfinement

Des cons finement osés, voudraient tout, tout de suite : sortir se serrer la main par poignées, faire la fête, s'embrasser et quoi encore ? On n'est pas là pour rigoler !!

E : Espérance

Elle nous conduit. Accrochons-nous.

F : Fièvre

Pas celle du samedi soir, non hélas. Celle qui te confine entre tes quatre murs pour une durée indéterminée. Pas étonnant que ça chauffe.

G : Grasse

Grasse-mat. Ben oui ; il n'y a pas de mal à se faire du bien ; pourvu que le frigo soit plein, le confinement ça peut avoir des bons côtés aussi.

H : Hasard

Pour le coup, il dément l'adage et ne fait pas bien les choses.

I : Intérieur

C'est mon for.

J : Jardin

Grand privilège en ces temps de confinement. Il n'est pas secret. J'en ai un que je partage avec mes voisins en gardant nos distances bien évidemment.

K : Karma

Il faut croire que ça faisait partie de notre destin d'être confinés. Soyons solidaires pour l'améliorer.

L : Lunette

Petite lune. Au pluriel, permettent d'y voir plus clair. C'est ce qui manque au gouvernement pour la diffusion des messages.

M : Mourir

Je ne suis pas pressée. Contre le sida, il y a des capotes, mais contre le COVID 19, où sont les masques ? Si je dois mourir, je préférerais mourir guérie.

N : Nature

Elle se venge de toutes les calamités que l'Homme lui fait endurer depuis des décennies. Depuis le confinement, elle respire. Il faudra en tirer des leçons et rectifier le tir.

O : Oiseau

A cœur joie, ils s'en donnent. De me réveiller, je leur pardonne.

P : Patience et Poésie

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Jean de Lafontaine

« Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage » Lamartine

Q : Quarantaine

On nous explique qu'en fait, la mise en quarantaine ça dure une quinzaine de jours. Drôle d'époque ou plus rien n'est mis à jour.

R : Rencontre

E. Macron a rencontré D. Raoult Des choses, ils se sont sans doute dites moult. Était-ce une bonne idée ? Réponse peut-être ce soir à la télé.

S : Saluer

Saluons chaque soir, sauveteurs, soignants, savants, sous une salve d'applaudissements. Cloches sonnez, sus confinés ! Corona succombera !

T : Test

Efficace dans d'autres pays. Pourquoi pas chez nous ? Président, en marche !

U : Urgence

Au pluriel, elles saturent. Au singulier, apparemment, il est urgent d'attendre...

V : Vacances

Il ne faut pas qu'on y pense ; ça ferait trop mal.

W : Week-end

Hier fin de semaine ; aujourd'hui semaine sans fin.

X : X

Je suis sur le point d'accoucher de ce dictionnaire amoureux du confinement. Ce ne sera pas sous X.

Y : Yoyo

Ça monte, ça descend, c'est bien plus rigolo que de chercher du boulot. Économiquement parlant, ce n'est pas rigolo du tout.

Z : Zéro

Le risque zéro n'existe pas, alors prenons-en le moins possible. Gardons confiance en la science pour nous sortir au plus tôt de cette tragédie historique.

Claudine F.

Acrostiche sur le coronavirus

Chauve-souris jaune, pangolin pleure
Oiseau de mauvais augure
Rode en nos demeures
Ondes brouillées, triste sinécure
Naguère, il courait aux abris

Aujourd'hui, homo sapiens confiné maison
Violence, tous surpris
Infernale bête crache son poison
Réanimation ; respirateur
Urgentistes
Salaire de la peur

Claudine F.

Essentiels en temps de corona

Fenêtre : essentielle, ouverte forcément avec juste vue sur le monde du dehors où l'on n'est pas, la vie ailleurs, autrefois.

On ne peut pas franchir la fenêtre, sauter.

Alors choisir son angle de vue, son bout du ciel.

Sinon, peut être vaut-il mieux ouvrir un livre.

Masque : en avoir ou pas ? de masque s'entend. Être ou ne pas être ? infecté, protégé mais de quoi ? des postillons, des sourires, de la pollution ? Permanent ou provisoire ? lavable, réutilisable ou jetable ? Combien de temps, de fois peut-il servir ? comme les préservatifs ? chirurgical, FFP2, de Zorro ? chirurgical ou artisanal ? à fleurs fait maison ? et pour respirer ? Économie de rouge à lèvres, d'épilation de moustache, de blanchiment des incisives. Pour passer inaperçu ou se sentir quelqu'un d'autre, c'est l'occase. Incognito.

Sortir : le contraire de confiner. Interdit de sortir ou alors juste un peu avec une autorisation spéciale.

S'habituer au confinement, un peu, lentement, et s'organiser, ranger et ne pas se ronger, apprivoiser le repli mais pas tout à fait.

Sortir, pourquoi ? Se déplier, marcher, voir ailleurs. Savoir que l'on peut sortir, tout est là. Se sentir libre de choisir, sédentaire ou nomade. Sauf que là, confiné, on n'a pas le choix. Ou alors ouvrir la porte, s'évader, sortir la nuit... s'échapper, quitter la baraque, sortir masquée incognito ? mais impossible car tracée, suivie sous prétexte de sécurité. Se casser, se barrer, partir n'importe où pour le plaisir de partir ? rêver de sorties, d'ailleurs...

Déconfinée, mais quand ?

Danièle T.

Juste avant le gong de minuit...

... voici, proposé par Jean-Luc T., un incipit qui vous servira de fil conducteur, de début pour le texte que vous inventerez. Tout est possible romance, aventure, policier, conte... fragment d'une aventure...

Essayez de trouver un titre à votre écrit.

Ce sera donc:

"Ainsi donc, elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait...."

Je ne vous dis pas l'auteur, pour ne pas vous influencer peut-être.

Laissez aller votre imagination.

Danièle Tournié, le 10 avril 2020



« AINSI DONC ELLE L'ÉPOUSA... »

John Irving/ Le monde selon Garp /Chapitre 7

Les amoureux

Ainsi donc elle l'épousa. Elle fit ce qu'il ce qu'il lui demandait. Elle lui avait dit deux fois OUI, OUI, à la mairie et à l'église. C'était suffisant pour elle.

Il souhaitait se marier, elle aussi.

Il attendait plus. Tous les matins il lui chantait :

« Dis-moi oui, dis-moi non

Dis-moi si tu m'aimes

Si c'est oui, embrassons-nous

Si c'est non n'en parlons plus. »

Tous les jours, elle répond : « oui, embrassons-nous »

Maguy L.

Dent pour dent

... Ainsi donc, elle l'épousa : elle fit ce qu'il demandait, elle lui fit répéter deux fois.

Ainsi donc après une nuit, dite de noce, il voulait qu'elle lui cire ses chaussures et qu'elle repasse sa chemise.

Ainsi donc, elle le regarda : elle dit d'accord je fais ce que tu me demandes mais tu me payes. Il lui fit répéter deux fois.

Ainsi donc, ils s'adorent : elle fait ce qu'elle veut, il fait ce qu'il veut.

Véronique C.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre

Robert, 35 ans, fonctionnaire à l'état civil, Paris 17ème. Ses seules attaches : sa maman, qu'il visite chaque semaine, ses pigeons, qu'il nourrit de sa fenêtre. Puis un jour, tout bascule : au pied de chez lui, un petit pigeon tombé du nid. Il est tout chaud, vit encore, il le prend dans ses mains...

Qu'en faire ? Il s'arrête souvent devant la vitrine du cabinet vétérinaire, rue des Moines, pour voir les chats qui s'y prélassent, en toute liberté.

Il se hâte, pousse la porte du cabinet, dépose l'oiseau sur le comptoir : Mélanie, l'assistante, le prend en charge. Tous les jours Robert passe voir le petit qui reprend des forces, jusqu'au jour où Mélanie lui dit : « Il est sauvé, il peut s'envoler ».

Avec l'assentiment de Robert, elle ouvre la cage : le pigeon s'envole et rejoint ses cousins sur les toits du quartier.

« Comment vous remercier ? ». « Allons donc boire un café au Voltigeur ! »...

Robert fait maintenant un détour par la rue de Moines, en quittant le travail ; un petit signe de la main à Mélanie ; jusqu'au jour où, le cœur tout en émoi, il pousse la porte du cabinet, et lui propose de dîner à « la Table du Rouergue » ...

De dîners en promenades au parc des Batignolles, les voilà prêts à se marier, en petit comité. « Vous comprenez, ce sera facile : je travaille à l'État Civil » ... Maman rayonne, toute belle dans son tailleur rose. Les deux témoins sont un peu empruntés, dans leurs habits du dimanche...

Ils sont deux maintenant à nourrir les pigeons, sous les toits du quartier des Épinettes.

C'était sa demande la plus folle, qu'il n'a pas eu besoin de formuler ...

Jean-Luc M.

Non-dits

"Ainsi donc, elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait..."

Mais non.

Elle ne voulait pas du tout faire ce qu'il demandait d'elle,

D'ailleurs, ce n'était jamais exprimé ce qu'il demandait d'elle

Ni ce qu'elle demandait de lui.

Les non-dits.

C'était à une période où elle rêvait d'avoir un enfant.

Elle faisait semblant d'en avoir un, portant un faux cocon.

Il l'a attaquée en disant, mais qu'est-ce que tu fais ? Je ne veux pas avoir d'enfant.

Elle, essayant d'être forte, lui répondit :

Quand on s'est mariés, tu m'as dit que tu voulais avoir des enfants mais que ce

n'était pas important. J'avais répondu que je ne voulais pas en avoir, mais je n'étais pas certaine.

Pas de discussion. Plus question d'enfant.

(Devinez ce qu'est devenue la relation.)

Homme... marié à sa quatrième femme,

Chargée d'une quinzaine d'enfants et de petits-enfants.

Restons fortes les femmes, les amies.

Mais appréciez les hommes tels qu'ils sont.

Judith J.

Demande en mariage

Ainsi donc elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait depuis longtemps ! Elle repoussait toujours ce moment fatidique de se marier, étant contre cette convention, désuète pour elle, car cela ne lui semblait pas utile pour continuer à vivre ensemble et à s'aimer.

Et puis ils avaient déjà leurs deux enfants Etienne et Théo, âgés déjà de 12 et 8 ans, et la vie lui allait bien ainsi. Au fond d'elle-même, elle éprouvait une certaine fierté car elle vivait cette situation de concubinage comme une forme d'indépendance.

Mais, depuis quelques mois, Jean-Pierre, son mari maintenant, ramenait toujours le sujet du mariage dans leur conversation ! Il lui avait même affirmé en avoir parlé avec les enfants qui étaient pour ! Etienne et Théo, en fait, voyaient en cela une cérémonie qui leur donnerait l'occasion de faire la fête, de revoir leurs deux cousins qu'ils ne voyaient qu'aux vacances ! C'est ainsi qu'ils expliquèrent à leur mère le bienfait qu'ils trouveraient à ce mariage.

Mais en fait, pourquoi Jean-Pierre y tenait-il autant à ce mariage ? Il voulait, disait-il, légaliser une situation qui lui semblait bancale. Il finit aussi un jour par avouer à Marielle, sa bien-aimée, qu'une fois mariés, eh bien il serait sûr qu'elle ne le quitterait pas ! Marielle le prit mal... Pourquoi avait-il si peur ? Avait-il si peu confiance en elle ? Marielle lui répondit : « Mariage ou pas, si jamais un jour j'avais envie de te quitter, ce qui n'est pas le cas à ce jour, eh bien je le ferais ! » ... La discussion fut close.

Mais Jean-Pierre n'avait pas dit son dernier mot ! Il cherchait vainement ce qui pourrait décider Marielle ! Au bout de 13 ans quand même de vie commune, il était temps de concrétiser légalement cette situation ! ... Et il trouva !

Un soir, au retour du travail, il avait prévu d’emmener Marielle et les enfants au restaurant pour fêter les 40 ans de Marielle. Tous les trois acceptèrent, enthousiasmés ! A la fin du repas, Jean-Pierre sortit de la poche de son veston 4 billets d’avion... pour destination... le Japon pour les prochaines vacances. Les enfants applaudirent, heureux face à cette perspective ! Marielle, contente, fut dubitative et étonnée car Jean-Pierre avait horreur de l’avion, elle le savait en plus casanier ! Le Japon, elle en parlait souvent, c’était son rêve depuis longtemps ! Mais elle y avait renoncé, connaissant les grandes réticences, difficultés même, de Jean-Pierre ! Que s’était-il donc passé ? Quel revirement ! Elle regardait Jean-Pierre, sans comprendre ... avec un air interrogateur !

Ce voyage était prévu pour mi-juillet. C’est alors que Jean-Pierre lui dit : « oui c’est dans 3 mois. J’ai pensé que si tu acceptais qu’on fasse la fête en se mariant fin juin, ce serait notre voyage pour honorer notre nouveau départ vers une nouvelle vie à tous les quatre ! Qu’importe mes craintes de l’avion, de quitter ma maison, cela vous fera tant plaisir ce voyage, tu en as envie depuis si longtemps, je peux bien vous offrir cela ! »

Les enfants en cœur, s’écrièrent : « Oh oui, super ! On va faire la fête, et ensuite on part au Japon en avion ! »

Et voilà ! Devant tant de joie exprimée, devant tant d’efforts de Jean-Pierre, et puis ce cadeau... Maintenant elle ne pouvait pas refuser ! Ainsi donc elle l’épousa, le 24 juin. Ce fût une grande fête ! elle fit donc ce qu’il demandait depuis si longtemps !

Jacqueline G-B.

Éloge du mariage et autres balivernes

Ainsi donc, elle l’épousa : elle fit ce qu’il demandait

L’aimait-elle ?

Aveugle peut être, tout le moins myope. Elle n’avait rien vu venir.

L’aimait-il ?

Il le disait, l’affirmait haut et fort.

Il lui cassa les dents parce qu’elle lui cassait les pieds.

... Pour le meilleur et pour le pire...

Le meilleur était à venir, c’est ce qu’elle espérait.

Danièle T.

La photo jaunie

Ainsi donc elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait... jour après jour que sa volonté soit faite. Pas de remerciement, finalement chacun remplissait les rôles que, tacitement, ils s'étaient attribués. Elle s'imprégna de la culture de son nouveau pays pour mieux répondre à ses attentes. Elle lui donna même de nombreux enfants qui dans des siècles lointains se seraient peut-être battus contre sa patrie à elle. Peu à peu, elle en perdit son âme et finit par se demander qui elle était vraiment ! Puis un jour, de longues années plus tard, à l'âge où il est impossible de retourner en arrière, au hasard de ses occupations, elle ramassait les vêtements qu'il avait laissé traîner, un papier jauni tomba d'une de ses poches. Avec l'émotion qu'elle croyait avoir perdue, elle prit la photo défraîchie par le temps et les nombreuses manipulations : deux jeunes gens laissaient éclater leur joie d'être ensemble, elle et lui le jour de leurs fiançailles !

Chantal J.

Les jours meilleurs

Elle, c'est Selma, qui est épousée, lui, le « l' » c'est Mourad qu'elle va épouser et « il » c'est Amine, le frère de Selma, c'est lui qui demande à sa sœur d'épouser cet homme et elle fait ce qu'il demande.

Que demande-t-il ? Il demande, ou plutôt il exige, que sa sœur Selma ne fréquente pas ce jeune homme européen dégénéré qu'elle rencontre au lycée.

Ainsi donc, il a besoin, Amine de préserver l'honneur de sa sœur, de sa famille, il se porte garant de cela, lui ce Marocain de pure souche. Quand, il y a quelques jours, il a aperçu sa sœur dans les bras du jeune garçon, il a déclaré avec colère : « Jamais ma sœur n'épousera un Français ». Et pourtant, il est marié avec Mathilde, une Française. Mais sa culture passe avant tout, les hommes rigoristes décident tout, dictent leurs lois aux femmes, dans ce Maroc des années 1950.

Ainsi donc, Selma va épouser Mourad, elle est obligée moralement. Pourtant, elle le déteste, il est vieux, édenté, vulgaire, inculte. Un adoul, un homme de loi du village voisin, boutonneux, vêtu d'une djellaba marron vient pour la cérémonie, chez eux dans la ferme ; sont témoins Amine, Mathilde et la vieille maman Mouala, rien de plaisant, du protocole.

Ainsi donc, Selma fait ce que Mourad lui demande : elle va habiter dans sa cabane, elle va occuper le lit double qu'il a acheté, et lui le célibataire depuis longtemps dort à ses pieds.

Ainsi donc, quel destin pour cette jeune fille ? Elle décide de ne plus se soumettre, de vivre sa liberté, de s'inventer une vie. Elle se lève à l'aube, prépare quelques effets personnels, et se sauve de cette prison, de ce confinement qui l'empêche de s'émanciper. Ainsi donc, elle part, elle ne sait où, pour un monde meilleur.

Chantal C.

Histoire « inventée » à partir du livre de Leila Slimani « Le pays des autres »

La bombe

Elle était née dans un petit village près de Freudensstadt en Forêt Noire. Elle avait de longs cheveux noirs qu'elle remontait en deux nattes comme une couronne sur sa tête et les gens du village ne comprenaient pas d'où lui venait ce physique si peu aryen. Elle avait un visage poupin, mais elle n'avait que 15 ans.

Elle avait trouvé un emploi de fille de ferme et faisait tous les jours le trajet à travers les bois. Elle rêvait d'ailleurs, de la ville, d'un beau soldat blond dans son bel uniforme. Elle avait entendu parler de la guerre et d'un homme ambitieux à la tête du pays, mais elle n'y comprenait pas grand-chose et puis elle avait trop à faire avec les vaches et le nettoyage de l'étable.

Quand elle fêta ses 17 ans, elle reçut un joli ruban rouge et quelques pfennigs. C'est alors qu'elle décida de partir. Elle prit l'autocar pour la ville. Dans les magazines, elle avait vu de belles images, des dames élégantes se promenant dans des jardins luxuriants devant de grands hôtels. Elle devint femme de chambre. La tâche ne manquait pas mais quand venait la fin de sa journée de travail, elle allait à son tour se promener dans les beaux jardins.

Il venait chaque année prendre les eaux loin de l'agitation de la grande ville. Il appréciait le calme désuet de cette petite ville thermale, ses jolies femmes, ses parcs, ses concerts sous le kiosque et les longues promenades dans la montagne.

Il louait une petite suite au Grand Hôtel et y passait tous les mois de mai à oublier le présent. Il avait perdu un œil et la moitié du visage dans les tranchées, mais il avait gardé belle allure malgré son âge.

Il avait remarqué cette brune soubrette et se prenait à rêver d'une nouvelle idylle, lui, le vieux solitaire. Sa femme était morte il y a bien longtemps sans laisser d'enfants.

Il la courtisa à la mode ancienne avec un gentil mot par ci par là, un sourire, une fleur. Puis un jour, il la croisa lors de ses sorties vespérales et il prit l'habitude de lui offrir un café sur la terrasse couverte du Kurhaus. Ils se promenèrent le long de la petite rivière empierrée et grimpèrent tous les soirs vers les bosquets qui dominaient la ville. La fin mai approchait. Il décida de prolonger son séjour, après tout, personne ne l'attendait. Quand vint la mi-juillet, il se décida...

Elle, on ne l'attendait pas au village. L'âge, la blessure, cela importait peu, il était gentil, attentionné. Et puis il le lui avait promis : elle deviendrait une dame, elle aurait un grand et bel appartement avec une domestique. Il y aurait les grands magasins, les coiffeurs, les cafés, les spectacles.

Ainsi donc elle l'épousa et elle fit ce qu'il demandait. Ils partirent vers l'est, vers la capitale. Elle s'installa émerveillée et enfin heureuse. Il faisait beau, c'était l'été. Les promeneurs riaient dans les parcs et les avenues. Les flonflons des guinguettes donnaient envie de danser et même de boire de cet ersatz de bière fraîche. La vie était de retour.

Un petit matin frais et doux, la bombe tomba sur ses rêves, ses illusions, son bonheur enfin attrapé...

Brigitte L.

Au bras de Félix

Ainsi donc elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait, qu'elle dise OUI devant Monsieur le Curé pour devenir sa femme.

Il la voulait parce qu'elle était jeune, fraîche et belle comme une rose à peine éclose un matin de printemps. Elle n'était pas trop bien dotée, certes, sa famille possédait des terres aux faibles revenus, mais elle était l'unique héritière d'une noble lignée qui pouvait se prévaloir de descendre directement de seigneurs ayant participé à la première croisade, soit plus de mille ans d'héritage non contesté du titre de Comte de Flavigny. Titre qui venait de lui échoir à la suite de la mort accidentelle de ses parents.

Lui était un nouveau riche, il n'exploitait pas moins de six fermages de production céréalière loués au comte de Flavigny et plusieurs sociétés de transformation de ses récoltes qu'il vendait dans tout l'Hexagone. Il avait flairé la bonne opportunité : il sortait de l'embarras une jeune femme bien séduisante, il lui proposait une vie confortable et un avenir hors du besoin promettant même de l'associer à ses affaires. Il n'avait pas donné beaucoup de détails concernant cette association, prononçant quelques généralités sur la nécessité d'avoir une offensive commerciale forte pour s'imposer sur le marché... elle avait acquiescé sans faire voir qu'elle ne comprenait pas très bien où il voulait la mener. Et, cerise sur le gâteau, il s'apparentait à une lignée qui lui garantirait un avenir de respectabilité, du moins le voyait-il ainsi.

Elle avait dit oui devant Monsieur le Maire de la petite commune de Flavigny dont elle avait le titre de châtelaine, un oui prononcé d'une voix tremblante et à peine audible.

Cet homme à ses côtés qui se tenait tellement droit qu'il en bombait le torse semblant prêt à exploser, un sourire conquérant et de satisfaction éclairant son visage déjà légèrement marqué par une propension à l'abus de whisky, cet homme serait dorénavant son mari. En cet instant si décisif, elle venait de choisir la sécurité et un avenir confortable. Elle laisserait paraître qu'elle n'était pas troublée par l'écart d'âge entre eux, par sa calvitie naissante pas plus que par sa bedaine naissante.

Non, elle se montrerait la digne épouse de Félix Dupont, Président du groupe « Dupont Producteurs » et participerait à la promotion du nouveau label « Production Comtesse Dupont de Flavigny ». Elle avait déjà rencontré le jeune directeur commercial qui assurait la commercialisation des produits de Félix ; le jeune homme avait été très attentionné envers elle, lui avait montré le plan de promotion du nouveau label, avec des mots simples et bienveillants à son encontre. Elle avait été immédiatement subjuguée par sa gentillesse, sa franchise et sa courtoisie ; en un mot, elle en était tombée rapidement amoureuse.

Et, sortant de l'église au bras de Félix, elle souriait tout en pensant au jeune homme. Elle se promettait bien de lui faire comprendre qu'il ne la laissait pas indifférente ; si Félix tentait d'empêcher l'idylle rêvée, elle avait une carte dans sa main : tous les fermages exploités par Félix étaient la propriété d'une SCI dont elle était l'actionnaire majoritaire. Et cela, Félix le savait. Bien sûr, elle saura rester discrète pour ne pas blesser son orgueil de mâle...

Elle arriva au milieu de la place centrale du village : tous les invités les entourèrent et les félicitèrent.

Elle continuait à sourire. S'ils savaient à qui elle pensait ?

Marie-Lou B.

Confidences intimes

Ainsi donc elle l'épousa ; elle fit ce qu'il demandait depuis si longtemps. Il l'avait suppliée à maintes reprises : « tu es la femme de ma vie, n'aie pas peur, je te rendrai heureuse ».

Soit, le bonheur tenait-il à un engagement à vie « pour le meilleur et pour le pire » ? Elle se l'était demandé, avait retourné cette question dans sa tête, dans son âme, dans son corps, dans ses tripes.

N'y avait-il pas meilleure aventure en cette fin du XXème siècle qu'un chemin à prendre à deux, plein de promesses et d'incertitudes qui pouvaient s'avérer excitantes, enrichissantes. Alors que tout allait vite, tout se périmait vite, il fallait toujours changer, toujours s'adapter. Finalement, l'engagement sur la durée avec un être ne constituait-il pas un formidable contre-pied à ce mouvement infernal dont on avait perdu le sens ?

Elle en avait parlé à deux de ses meilleures amies. L'une lui avait dit : « vas-y c'est super, je serai heureuse d'être ton témoin si tu me choisis ». L'autre s'était révélée plus circonspecte : « tu vas perdre ta liberté, t'enchaîner avec un mec, certes séduisant aujourd'hui, mais qui peut s'avérer des plus barbants dans quelques années »

Match nul. Elle s'était retrouvée seule à prendre une pareille décision, comme souvent dans la vie. Finalement, il lui fallait suivre son intime conviction, comme on dit.

Après quelques affres et nuits blanches, un matin elle s'était réveillée légère et gaie comme un pinson.

Voilà c'est décidé, je vais me préparer à ce grand moment, dire : OUI, devant témoins. Elle descendit la rue ensoleillée d'un pas alerte, jupe au vent, en se disant « je vais me préparer, je vais me faire belle, je suis la plus jolie des femmes aujourd'hui et encore demain ».

Le grand jour arriva, l'euphorie régnait. Les amis, la famille, le beau temps, les photos devant le lac du parc...

Puis vint la vie à deux, les grandes joies mais aussi quelques compromis pour la paix des ménages, selon l'expression consacrée.

Avait-elle perdue son identité ? Non, elle s'était découverte une capacité à s'adapter, tout en maintenant son cap, ses priorités, ses incontournables, comme ses petits cafés hebdomadaires entre amies après la gym du samedi.

L'autre, l'être masculin, dans sa différence, elle avait appris à le connaître, à deviner ses réactions, à décrypter ses attitudes. Le sens de l'humour l'avait sauvée bien des fois.

En vieillissant elle était devenue philosophe, elle prônait d'aller dans le sens de la vie, vaincre ses peurs, garder une énergie vitale pour ce qui en valait vraiment la peine. Telles étaient les confidences qu'elle avait faites à sa fille, un soir d'été, toutes les deux assises sur le banc de bois devant la maison, nous étions au XXIème siècle.

Bénédicte F.

Lendemain de nocces

C'était le lendemain de leur nuit de nocces.

Lève-toi !

Apporte-moi un café !

Avec du lait !

Repasse ma chemise !

Pas la blanche, la bleue !

Sers-moi une bière !

Fais-moi de la mousse au chocolat !

Marche !

Cours !

Arrête-toi !

Va au marché !

Pose tes sacs !

Couche-toi !

Ah non, alors ! Ça suffit de me faire tourner en bourrique. Quand je pense que tu as joué à saute-mouton toute la nuit par-dessus mon corps sans m'effleurer. Les ressorts du matelas n'ont pas résisté, les lattes du sommier non plus, le plafonnier des voisins du dessous s'est décroché, leur est tombé dessus, les pompiers sont venus, j'ai cru mille fois ma dernière heure arrivée, je me voyais écrasée sous ton tas

de graisse molle et puis tu t'es écroulé, épuisé, au petit matin en ronflant comme un sonneur. Me coucher, jamais ! J'ai été trompée sur la marchandise, retourne chez ta mère, je garde la dot !

Véronique A.



Donc, chers amis, vous vous êtes lâchés !

Le confinement vous réussit.

Continuons donc.... à écrire et à lire.

L'incipit que vous avez utilisé hier venait de "Le monde selon Garp" de John Irving. Bravo à vous tous, vous nous avez embarqués dans des directions insoupçonnées. Et c'est bien ça : on ne sait pas, quand on commence à écrire, où on va exactement... on avance, on se surprend.

Et voici la proposition de demain, un incipit encore:

« Ma ligne de vie est courte, dit-elle, nom de Dieu ! »

de Richard Brautigan, Tokyo-Montana Express.

Danièle Tournié, le 11 avril 2020



« **Ma ligne de vie est courte, dit-elle...** »

De Richard Brautigan Tokyo-Montana Express.

Espoir

Ma ligne de vie est courte, dit-elle, nom de Dieu !

Je n'ai que vingt ans et pas l'intention de rentrer si vite. J'ai mis trois jours pour ouvrir les yeux et constater que c'était la planète Terre qui avait bien voulu accepter ma présence. Elle ne me laissera pas repartir si vite. Il me faut bien cent ans pour l'explorer. Tout compte fait, cela n'est pas assez, je vais demander une rallonge, au moins cent-vingt...

Il y a tant de choses à voir et à faire, vous ne croyez pas ?

Maguy L.

Ligne courte

- Ma ligne de vie est courte, dit-elle, nom de Dieu !
- Et alors ! Quel est le risque pour ta vie si Dieu court sur ta ligne ? Dit-il.

Véronique A.

Testament

Et moi qui n'ai pas encore trente ans, je devrais déjà penser à mon testament ?

Certainement pas, d'ailleurs qu'aurai-je à léguer ? Ma collection de vinyles ? Il y en a plein sur les quais et je n'ai rien d'original qui eut une réelle valeur. Mon violon ? Il est désaccordé et le luthier ne peut plus le réparer ; il est d'ailleurs d'une mauvaise fabrication venue d'Asie et n'a jamais atteint la cheville d'un Stradivarius. Ma voiture ? Elle est vieille et n'a plus de côte à l'Argus ; éraflée de tous côtés elle n'attire même plus les voleurs. Mon compte en banque ? Il passe au rouge dès le 15 du mois et n'a jamais fait frémir mon gestionnaire financier qui me relance périodiquement pour « consolider mes besoins » dit-il.

Consolider ? Je vais lui donner des arguments pour être plus attentif à moi puisque l'on vient de me dire que ma ligne de vie est courte, ce que je traduis par une mort certaine et proche.

D'abord, je vais m'offrir ce voyage aux îles Galápagos dont je rêve depuis si longtemps pour voir les tortues géantes. Puis je m'habillerai entièrement de neuf et avec des vêtements de marque, autant paraître riche quand on ne l'est pas ! J'offrirai aussi à ma maman ce séjour en thalasso qui lui fera tellement de bien au moral, elle qui voit arriver la vieillesse avec appréhension. Et j'irai tous les soirs voir un spectacle différent dans les meilleures salles et prendrai les places les plus chères.

Puisqu'il est dit que ma vie doit s'arrêter très vite, j'irai dans les meilleurs restaurants étoilés, je commanderai les mets les plus raffinés que j'arroserai de champagne millésimé et je me saoulerai tous les soirs. Il ne sera pas dit que ma courte vie n'aura pas été joyeuse jusqu'au bout, nom de Dieu !!

Marie-Lou B.

Dans la bonne direction

« Votre ligne de vie est courte », m'avait prédit une chiromancienne, quand j'avais 18 ans. J'étais amoureuse, je voulais connaître mon destin avec cet homme, mon aîné de 25 ans. En réalité, je voulais connaître ma ligne de cœur, ma ligne de vie.

Figurez-vous que maintenant, je n'attache plus d'importance à ces sornettes.

J'ai vécu, c'est tout, mes organes vitaux sont en bon état, mon cœur est ardent, mon nombre de battements par minute normal, je vais vers mes 114 ans, et avec mon index gauche, je dessine sur ma main droite la ligne qui va jusqu'au Mont Vénus, encore du chemin à faire.

Chantal C.



Ma vie

Vacances de Pâques 1964 (c'était hier !) chez mes cousins à la Trinité-sur-Mer.

Sur le port, l'enfant du pays, Alain Barrière, dans son beau coupé Mercedes, couleur crème.

« Ma-a vie ! J'en ai vu des amants ! Ma-a-a-a vie, l'amour, ça fout le camp ! Je sais ! ...On dit

Que ça revient !»

Jean-Luc M.

Nom de nom

Quelle est ma ligne de vie ?

Courte, longue, moyenne ?

Qu'est-ce une ligne de vie, d'ailleurs ?

Où étais-je, qu'est-ce que j'ai fait ?

Qu'est-ce que je ferai dans le futur proche ou lointain ?

Je suis maître de ma vie

Bien que je ne veuille pas être le maître majestueux de ma vie

Mais, si ce n'est pas moi, alors qui ?

Ma vie est un rêve

Oui ou non ?

Ma vie est une bande élastique

Oui ou non ?

Nom de Dieu !

Nom divin ?

Nom pieux ?

Merde de nom ?

Je vivrai jusqu'à ce que

Judith J.

Fatalité

Elle était partie au marché, sa corbeille à la main, toute guillerette. Il faisait beau. Un « je ne sais quoi » dans l'air semblait rendre les gens heureux. Elle se sentait légère et belle dans sa robe à fleurs, ses cheveux dorés remontés dans son cou en un lourd chignon. Son front était dégagé comme pour recevoir l'éternité du soleil.

Une Bohémienne était là, assise au milieu de ses paniers qu'elle vendait pour quelques sous.

- Un panier ? Non, tu en as déjà un... Alors prête-moi ta main !

Et elle, pleine de confiance par une si belle matinée : - La voici !

- Tu ne vivras pas longtemps... Cependant, tu seras aimée et tu auras des enfants, beaucoup d'enfants !

Elle partait acheter quelques poules pour remplacer celles qui avaient été chapardées à la ferme et voilà que l'ombre de la fatalité s'abattait sur elle !

La vie avait passé, rythmée par les semailles et les moissons. Les parents étaient morts et lui avaient laissé tout le labeur. Un beau saisonnier était arrivé qu'elle avait épousé. Les paroles de la Bohémienne étaient tapies dans un coin de sa mémoire. Ils n'eurent pas d'enfants. Puis il était parti à la guerre et n'en était pas revenu.

Le temps vint où elle dut céder la ferme à un petit-cousin. Son corps ne lui permettait plus de travailler la terre et de s'occuper des bêtes. Alors elle partit à l'hospice.

Là, le soir quand la journée fraîchissait, elle allait s'asseoir sur un banc dans la cour. Alors elle regardait ses vieilles mains qui avaient tant travaillé la terre, qui avaient vu tant de choses mais n'avaient jamais caressé d'enfant. Elle observait sa vie sur ses mains brunies et ridées avec leurs veines apparentes et leurs doigts tordus, ses mains endolories.

Puis elle étudiait leur paume et en souriant, elle constatait que sa ligne de vie était restée toujours aussi courte.

Brigitte L.

Y a urgence

... Ma ligne de vie est courte, dit-il. Nom de Dieu de bordel de merde, faut que je me magne le cul alors, si je veux en profiter un max. Faut que j'aligne tous les trucs et les machins que j'ai pas faits, putain ! Ça va prendre des plombes. Faut que je vise

les plus chouettes, les plus bandantes. C'est pas si fastoche que ça à faire. Et puis, pendant que je vais me creuser la tronche, les heures vont passer, alors que je pourrais aller gratter un loto gagnant, siffler un Ricard avec les potes, emballer Christine avec mes blagues à la con, lui payer une bonne bouffe et m'envoyer en l'air avec elle à l'heure de la tisane. Réflexion faite, je laisse choir la liste, j'ai pas le temps de penser.

Véronique C.

Nom de Dieu !

- Ma ligne de vie est courte, dit-elle. Nom de Dieu !

A l'aube de ses 18 ans, son père, pour des raisons inconnues, avait tenu à s'enfermer dans la cuisine familiale avec une voisine qui prétendait avoir des dons de chiromancienne.

Intriguée, elle colla son oreille contre la porte. Au fur et à mesure de son écoute, elle examina la paume de ses mains, son visage se crispa et elle hurla.

Depuis elle souffre de troubles hypocondriaques...

Anne-Marie R.

Un avenir plein de promesses

Ma ligne de vie est courte. Nom de Dieu ! s'exclama-t-elle en retournant sa main.

A seulement 15 ans, elle venait de réaliser qu'elle n'atteindrait peut-être pas l'âge de sa mère, et encore moins celui de sa grand-mère.

Nom de Dieu de nom de Dieu ! se répéta-t-elle. Que faire ?

Elle retourna de nouveau sa main et scruta sa ligne. C'était vrai, elle était petite et courte. Elle arrivait à grand peine à faire le tour du pouce. Mais elle était épaisse, large, un peu grasse.

C'était une ligne de vie toute en pleins et sans déliés.

Une magnifique ligne de vie large comme une autoroute à 10 voies qui s'arrêterait à la barrière de péage de Saint Arnoult. Zut alors !

Mais qu'à cela ne tienne, ...

Elle résolut qu'elle aurait une vie comblée, une tête remplie, un corps rassasié.

Elle serait tout : aventurière dans la jungle, infirmière en Syrie, danseuse de flamenco, mère de famille nombreuse, chef d'entreprise du CAC 40, assistante sociale à La Courneuve, et pourquoi pas présidente de la République.

Elle ferait du tricot, des conférences à la Sorbonne, de la cuisine casher, des discours politiques, des vacheries immondes et des blagues salées.

Elle serait à la fois une sainte, une sœur, une fille de joie et une fille de peine dans les champs.

Elle parlerait français comme ses parents, chinois parce que ça ne ressemble à rien, arabe pour faire peur aux autres, et pourquoi pas hébreu, pour lire la Torah ?

Elle serait à la fois intelligente et bête, manuelle et intellectuelle, et même conceptuelle.

...Et comble de jouissance, homme et femme en même temps. Ah ! pouvoir penser des deux côtés, rire l'un de l'autre, comprendre ce que dit son contraire sans se poser de questions existentielles, se regarder se raser l'un la moustache, l'autre les jambes...

Elle ne regrettait plus sa courte vie, elle vivrait ses multiples futurs parallèles en regardant de loin les malheureux qu'elle laisserait derrière elle et qui la pleureraient longtemps après sa disparition.

Martine S.

Non mais vous êtes sûre ?

Ma ligne de vie est courte, dit-elle. Nom de Dieu !

J'ai regardé la chiromancienne : « non mais, vous êtes sûre ? » « Oui Madame »

Nom de Dieu ! Qu'en penser ? Se calmer d'abord, ne pas prendre cela au pied de la lettre ! Et que faire surtout ?

Bon, et bien, avant tout, il faut profiter de la vie, du temps qui me reste, au maximum ! Et pour cela, vivre intensément l'instant présent, apprécier les petites choses de la vie du quotidien, l'existence avec ses beautés passagères, permanentes : la nature avec le chant des oiseaux, le bruit du vent dans les feuilles, celui des vagues, observer les levers et couchers de soleil, prendre le temps de savourer tout cela. Essayer de faire partager ma joie de vivre avec les gens que j'aime, ceux que je rencontre. Apprendre, car cela n'est jamais terminé. Tant qu'on est curieux d'apprendre, de rencontrer, on est vivant ! Enfin j'essaierai de mettre de

la distance pour ne plus m'embarrasser des pensées futiles et inutiles, éviter les petits tracasseries quotidiens qui peuvent polluer l'existence !

Au moment venu, dans pas très longtemps donc si j'en crois cette ligne de vie, je pourrai me dire que j'aurai aimé la vie, que j'aurai essayé de la respecter. Que ce soit le plus tard possible ! Et si c'est tard, on pourra alors citer cet adage chinois « la vieille ne voulait pas mourir car elle apprend chaque jour une chose ! »

Jacqueline G-B.

Vérité ou fantaisie

Ma ligne de vie est courte, dit-elle. Nom de Dieu !

Ma ligne de tête est longue, sapristi !

Ma ligne de cœur est interrompue, ouille, quel présage !

Où est ma ligne de chance, main droite ou main gauche ?

Que d'interrogations !

Mme Irma me révéla qu'une courte ligne de vie ne signifiait pas que ma vie allait être brève.

Ligne de tête : intellect, pensées à ruminer, formidables idées. C'est la dernière option que je choisis.

Le cœur, l'amour en zigzag, me dites-vous. Eh bien oui, un cœur ça tressaille, ses battements sont irréguliers, alors je suis bien en vie.

La chance : il faut s'en saisir, la destinée c'est tout tracé, je garde l'imprévu de la chance.

Me voilà rassurée, j'ai retrouvé mon libre arbitre.

Dimanche dernier, dans mon journal préféré, je me suis précipitée sur mon horoscope, une page de référence à n'en pas douter. Eh bien, aujourd'hui samedi, je ne me souviens plus de rien, tout s'est envolé au gré des jours. Finalement, quelle dérision !

Paumes de la main, plat de la main, jeux de mains, jeux de vilains (les paysans autrefois), je vais porter un clap de fin à cette histoire et faire un signe de la main à ma charmante voisine.

Bénédicte F.

Éternité des jours

« Ma ligne de vie est courte, nom de Dieu »

Il aurait aimé vivre plusieurs vies, au moins une mais aller jusqu'au bout de ses désirs.

Sauf que le temps se dérobe toujours, et les désirs c'est plus compliqué qu'on ne croit à saisir.

Alors il défiait le temps. Il voulait le dévorer. Cette histoire de ligne de vie le taraudait.

Nous on rigolait.

On était plutôt du genre mou, à aimer ne rien faire. Les contraintes de la vie, du boulot, ça suffisait ! Les balades dans Paris c'était bon, du côté de Bastille, les soirées arrosées entre copains aussi.

Il trouvait Paris petit.

Un jour alors qu'on rentrait en métro il m'avait dit « tu vois c'est une fille comme ça qui m'a prédit l'avenir. Une fille d'Europe de l'est, une rom avec ses deux copines, jupes longues colorées et foulards. Elles rigolaient fort, le genre à subtiliser ton portefeuille en moins de rien. J'étais debout, agrippé à la barre centrale, elle est venue vers moi et m'a demandé de lui montrer ma main pour la lire, pour que je puisse vivre libre elle disait. J'avais pas envie, elle a insisté, et profitant d'un arrêt station Château Rouge, l'a attrapée, mais très vite, d'un ton très sérieux, elle m'a dit « ta ligne de vie est courte, dépêche-toi ». Elle avait les mains douces et de très grands yeux noirs. Les Bohémiennes ne riaient plus, elles se sont éloignées. On est arrivé à Marcadet-Poissonniers, je suis descendu. »

Et cette histoire l'a poursuivi. Elle lui servait de prétexte. « Faut que je me casse, ma ligne de vie est courte » Et il partait.

Dans le fond, ça lui permettait d'abandonner, de prendre la tangente dès qu'il se sentait coincé. La fac, pas la peine de s'obstiner, pas de temps à perdre. Il voulait croire qu'il maîtrisait son temps, savait s'organiser. Il disait : « le télé travail en voilà une idée qui vous laisse croire que c'est vous qui gérez votre temps ! » On n'allait pas le lui confisquer, son temps.

Il aimait le surf, les vagues, les bains en eaux glacées, surtout faire ce dont il avait envie, ne pas laisser le désir inassouvi. Le saut à l'élastique l'a tenté, histoire de voir, de défier le sort. Les yeux rivés sur l'horizon, il s'élançait dans le vide du haut d'un

viaduc, d'une grue... puis le parachutisme pour traverser les nuages et retomber hilare sur le sol. C'est peut-être par là qu'il a pensé à l'armée. Il avait croisé des soldats dans les Jorasses, des sauveteurs. Lui, il a décidé de partir au Mali ! Il disait « au moins, quand on part, on sait... »

Plusieurs mois il est resté au Sahel, plusieurs mois confiné, à traquer l'ennemi, sécuriser des territoires. Tireur de précision, réparateur de véhicules, son corps supportait tout, l'ennui, la peur, la chaleur... Il est rentré en France, il a quitté l'armée, cette guerre décidément durait trop longtemps. De cette époque il parlait peu, comme une page tournée, rien à en dire.

Ensuite, installé en Bretagne, on s'est revus. Charpentier il était devenu ! Ancré dans le présent. Mais défier le temps, l'apesanteur, la vie, la mort, il continuait.

Il avait rencontré Marie, une blonde amoureuse qui l'attendait, toujours inquiète. Elle l'attendait souvent, elle aimait sa rage de vivre. Elle voulait un enfant, pas lui. Ce fut une rupture définitive, folle. Il lui disait : « non, j'ai peur de ne pas pouvoir élever un enfant. J'ai peur tous les matins de ne pas voir le soir. »

Il travaillait beaucoup, partait un matin pour Novgorod, Zanzibar, ou Shikoku, revenait par manque d'argent, de désir... voulait-il s'étourdir ? Il semblait fatigué, apaisé, comme rassuré.

Mais le temps passe, toujours. On croit vivre l'éternité, alors qu'on meurt tous les jours un peu.

La douceur des jours de fin d'été s'était installée, du côté de Paimpol, vers la pointe de l'Arcouest. On avait diné sur la terrasse, le soir était gris pâle, demain il ferait chaud.

Il a dit : « tiens, j'ai laissé mon chapeau sous le pommier. » Il a traversé la route quand a surgi l'autobus de touristes, pressé.

Demain on devait sortir les casiers de crabes, demain on devait faire de la voile...

Danièle T.

Demain dimanche, Pâques !

Petite sortie masquée?

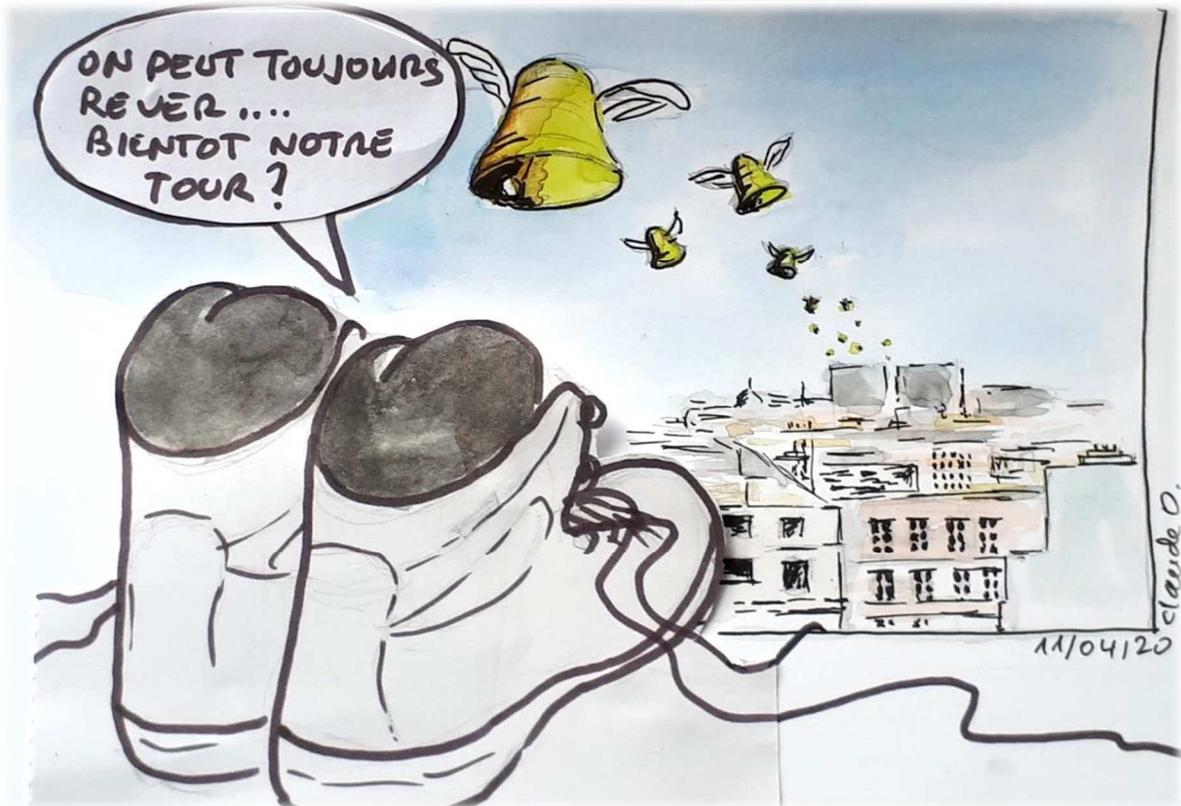
Prenez soin de vous et écrivez une histoire dans laquelle il y aura les mots :

PAQUES, TRINITE

Pas compliqué, ça s'impose.

Vous pourriez par exemple écrire une lettre. Choisissez votre destinataire et donc votre ton. Vous pouvez évidemment changer d'identité.

Danièle Tournié, le 11 avril 2020



PAQUES, TRINITE

Vie bousculée

Bonjour,

Aujourd'hui, la vie est bousculée, pas pour moi, mais pour Madame Clément, mon ancienne voisine.

Elle s'appelle Andrée, a vécu longtemps dans notre immeuble, sa santé mentale a dégénéré, elle perdait pied, oubliait ses clés, se trompait d'étage, errait et finalement, elle s'est retrouvée, après plusieurs passages de courts séjours, en maison de retraite.

Je la connais depuis 20 ans, et, petit à petit, elle m'a raconté sa vie, sa vie de commerçante sur les marchés. « Appelle-moi « Clémentine » me disait-elle, toutes mes clientes m'appelaient ainsi, j'ai passé ma vie sur les marchés à vendre fruits et légumes ».

On la voyait trotter tous les jours avec son petit panier en osier le long des trottoirs.

Hier, c'était jour de Pâques, je lui ai téléphoné pour avoir des nouvelles :

« Ah Mimine, m'a-t-elle dit, je ne vais pas bien, viens me chercher, et pourquoi je suis ici ? Enfermée ? »

Que répondre ? C'est vrai, les résident(e)s des Ehpad, à la suite des recommandations faites par le gouvernement doivent rester à la maison, c'est-à-dire dans leur chambre, à leur étage et il est nécessaire de respecter ces mesures de protection.

« Jusqu'à la semaine dernière, poursuivait-elle, je pouvais bavarder avec Yvette et Claude, jouer au scrabble. Maintenant, je m'ennuie énormément, je veux sortir, je ne vais tout de même pas croupir ici jusqu'à la Trinité ! C'est une grande souffrance de vivre comme cela, un supplice, je pense à la mort, c'est la seule issue. »

« En effet, j'ai confirmé, c'est mon issue aussi, mais attendez, dans quelque temps, la vie va reprendre, je viendrai vous voir, je vous montrerai des photos, je... »

« Oh, oui, je n'ai que vous dans la vie. »

En effet, Clémentine n'a ni mari, ni enfant, ni famille, personne, et je réalise sa solitude. A la radio, la télévision, je lis beaucoup de témoignages sur les personnes âgées, leur isolement. A la suite de cette conversation téléphonique, je suis triste pour elle, cela me fait vibrer plus que toutes les lectures sur le sujet, avec les 2 400 personnes atteintes.

Et je repense à la Trinité, trois personnes en une me disait-on, cette fête qui se situe à huit semaines de Pâques : à ce moment-là, serons-nous nous aussi libérés ?

Et je me souviens avoir souvent pris le métro, ligne 12 jusqu'à la Station Trinité, avoir été au bar Columbus rue de Châteaudun, avec elle prendre un café, nous promener du côté du Musée de La vie Romantique.

Vie bousculée, jusqu'à quand, jusqu'à la Saint-Glinglin ?

Chantal C.

Chanson

A Pâques ou à la Trinité

J'irai au marché trouver un fiancé avec des œufs et des poulets,
Je le mettrai dans mon panier.

A Pâques ou à la Trinité

Et si je n'en trouve pas
J'irai danser le menuet dans mon joli corselet.

A Pâques ou à la Trinité

Je me laisserai courtiser
Et nous irons nous embrasser dans les fourrés.

A Pâques ou à la Trinité

Ô jeune et jolie écervelée,
Gare aux bébés que l'on attrape dans les bosquets !

A Pâques ou à la Trinité

Nous irons dans les ronciers
Cueillir les fleurs et les fruits des églantiers.

A Pâques ou à la Trinité

Une petite Rose est née
Et le bel effronté s'en est allé.

Brigitte L.

A bientôt

Nous nous étions quittés à la fin des vacances de février, fin février 2020, en nous disant : « à bientôt, nous reviendrons à Pâques ».

Le mois de mars passa, il s'étira en longueur à partir de la mi-mars, et à la fin du mois nous comprîmes qu'il n'y aurait pas de retrouvailles à Pâques. Quelle déception, mais cela ne serait que partie remise. Quand ? Nous ne le savions pas encore.

Puis, il nous fallut fixer une nouvelle date, se projeter vers un nouvel horizon. « si pas à Pâques, alors à la Trinité ! » avons-nous lancé à la cantonade comme une boutade. « Mais la Trinité, c'est quand ? à quelle date ? quel mois ? » pensais-je après coup. Après quelques réflexions et recherches, j'étais fixée : le premier dimanche qui suit la Pentecôte. Ah ! alors fin mai début juin.

Je m'enquerrais d'un calendrier 2020 et découvris que cette année la Trinité se fêtait le 7 juin 2020, mais par une superposition malicieuse le 7 juin était devenu la Fête des Mères. La Trinité relevait d'un autre temps, elle ne figurait plus sur le calendrier des saints.

Finalement, c'est comme si nous nous étions dit à Pâques ou à la Saint Glin-glin. Pour que nos amicales retrouvailles ne restent pas lettre morte, nous nous sommes fixés un rendez-vous WhatsApp le 8 mai : la fête de la Victoire et quelle victoire ! la commémoration de la fin de la guerre de 1939-45. Eh oui, nous étions en guerre !

Bénédicte F.

Amies scrabbleuses, et non scabreuses (quoique...)

Chères Bernadette, Martine et Françoise,

J'espère que vous allez bien, chacune dans votre coin, depuis notre dernière partie ensemble. Championne, Bernadette ! Encore bravo !

Pour mettre un peu de piment à notre prochain jeu, j'ai eu une idée que je vous soumets. Non, non rien de compromettant... Il s'agirait seulement de donner un thème à notre partie : les villes, les prénoms, les fêtes - je fais confiance à votre imagination pour poursuivre la liste... Bien sûr, tout se déroulerait comme d'habitude, avec des mots courants, mais chacune ayant l'objectif de composer le plus souvent un mot en rapport avec le thème.

Qu'en pensez-vous ? Bon, ça ne nous mènera pas au septième ciel mais ça passera le temps différemment. Réfléchissez ; il faudrait affiner la règle, savoir comment compter les points : le score de chaque mot posé en rapport avec le thème serait multiplié par 2 ? par 3 ? par 5 ? Ou alors s'ajouterait, comme lorsqu'on fait un scrabble, un bonus de 30 ? 40 ? 50 ? Savoir aussi qui choisit le thème : on écrit chacune une idée, on met dans un chapeau et on tire au hasard ? Ou bien, chacune notre tour on propose un nouveau thème ?

Pour ma part, j'ai hâte d'essayer. Je me vois déjà chercher à composer Orléans, Calais, Nancy, Gaston, Perrine, Noël, Pâques ou Trinité.

J'attends vos réactions avec impatience et je vous embrasse.

Marie-Claude S.

Tag de poète

Trinité est un rappeur énervé. Autochtone de nulle part il collectionne les mots des uns, les mots des autres, les mélange, les postillonne, les fait sonner sans s'occuper du sens. Ce qu'il veut, c'est que ça chuinte dans l'oreille, que ça balance dans les hanches. Il se fabrique des listes hétéroclites choisies pour leur sonorité, leur dessin, leur courbe graphique. Aujourd'hui immarcescible et subcarpatique ont la vedette, mais la suite est aussi brumeuse avec paroxysme, homérique, gothique et nymphe. Dans sa tête déjà il distord, chamboule, les lettres qui sont en fait son langage.

Marcecible nymphe au parox,

Dans le gothi, dans la carpa,

Ça sub ça sub,

Jusqu'au ysme, homérique im

Ça tique, ça tique.

Trinité n'a pas mieux.

Pâques restera sur les carreaux de son cahier.

Véronique C.

Pâques à La Trinité

Ce week-end de Pâques, on s'en faisait une fête avec mon épouse. On devait retrouver des amis d'enfance dans leur nouvelle résidence secondaire à La Trinité-sur-Mer. A quelques encablures du port ! Là où les grands voiliers mythiques sont à quai avant de prendre la mer pour une transatlantique ou un tour du monde (en 80 jours selon Jules Verne mais réalisé en moins de 43 jours par François Gabart en décembre 2017 ! On n'arrête pas le progrès). Moi et ma femme, nous nous réjouissions juste de faire un tout petit cabotage autour de la presqu'île de Quiberon. Raté. Merci Macron ! Tout petit Président qui veut se grandir en prenant des mesures hégémoniques du haut de sa tour élyséenne. Je ne vois pas trop où j'aurais pu disséminer du coronavirus entre mon appartement, ma voiture et la maison de mes amis. Macron si, il sait. Plus intelligent que moi, le mec ! C'est d'ailleurs pour cela que ces veaux de français (comme disait le Général) ont voté pour lui. Maintenant, c'est sûr, ils vont s'en mordre les doigts. Qui est-ce qui a restreint le budget de la santé au point de ne pas avoir stocké assez de masques ? Démasqué, l'infâme banquier de droite qui a trahi le gros patapouf de président de gauche. Il a beau faire le fier à courir partout à la recherche de masques (lui il a droit de se déplacer, c'est comme ça en république, tous les citoyens ont les mêmes droits sauf le président), le peuple s'en souviendra aux prochaines élections. Il n'aura plus qu'à aller se faire cuire un œuf (de Pâques) au Touquet par exemple.

Heureusement, ma chère et tendre m'a réconforté.

« Puisqu'on ne peut pas aller faire nos Pâques à La Trinité, m'a-t-elle dit, allons fêter notre anniversaire de mariage à l'île de Pâques pour la Trinité. Avec le lundi de Pentecôte, cela nous fait poser que quatre jours de congés.

- Très bonne idée, ma pitchounette, lui ai-je répondu, tu es l'incarnation de l'Esprit Saint. Et au passage, on en profite pour visiter le Machu Picchu. Mais comme il ne faut pas mettre tous ses œufs (de Pâques) dans le même panier, je réserve aussi deux nuits dans un grand hôtel, au Touquet par exemple.
- Non, pas au Touquet, réplique-t-elle, on risque de croiser le Président.
- Impossible ! Quand il y est, il descend chez Brigitte. Mais bon, allons plutôt marcher sur les planches de Deauville, ce sera notre planche de salut au cas où les frontières ne seraient pas ré-ouvertes. »

Moais ou planches, voilà comment se présente donc notre prochain week-end à la Trinité. A moins que le Corona ne prenne racine et que tout soit reporté aux calendes grecques.

Daniel R.

À Pâques ou à la Trinité* ...

Macron s'en va-t'en guerre
Mironton, mironton, mirontaine,
Ne sait quand s'achèvera (bis).
Il s'exprimera-z-à Pâques
Mironton, mironton, mirontaine
Ou à la Trinité (bis).
La Trinité, c'est loin,
Mironton, mironton, mirontaine,
Macron ne maîtrise rien (bis).

Mais, tout là-bas, dans l'île

Sous le ciel de La Trinité
Chaque jour c'est l'été
On se sent comme un invité
Quand on y passe, on voudrait y rester.

La nuit de Pâques à La Trinité
Les feux de joie s'allument en rond
Les yeux brillants des filles, des garçons
Laissent prévoir partout de la gaieté.

Et Macron n'y est pour rien.

Véronique A.

** Pastiche des paroles de « Marlborough s'en va-t'en guerre » et de « Pâques à la Trinité » par Dario Moreno et les Compagnons de la chanson.*

Élucubration alimentaire

Tu as mangé des œufs ce midi ?

Oui, des œufs durs ; les œufs pour la protéine de référence et pour Pâques, durs parce que mon inconscient a parlé « dur, dur le confinement »

Et quoi d'autre ?

Des carottes râpées accompagnées d'une endive, en vinaigrette, et d'un morceau de pain, blanc ! Un menu léger, simple, économique qui pourrait se répéter si cela doit durer encore longtemps.

Quoi donc ?

Le confinement, bien sûr ! Un menu monotone qui s'étirerait au fil des jours, semblables parfois à l'éternité, ou à la Trinité !

Rosine D.

Lettre au Président

Monsieur le Président, je vous fais une lettre que vous ne lirez pas, je le sais !

Un tout petit virus nous immobilise. L'humanité avait besoin de s'arrêter de courir après un profit sans sens, pour réfléchir à l'avenir et remettre à plat pour prendre un chemin plus sensé. Pas besoin d'un cataclysme, un tout petit virus aura suffi.

On nous dit que nous allons vers un nouveau monde, d'un après meilleur, d'une autre façon de vivre en acceptant de raser nos vieilles valeurs, nos vieilles croyances ! Alors, en ce jour de Pâques, vous en pensez quoi, Vous, Monsieur Le Président ? Que nous réservez-vous ? Que préparez-vous ?

Quand nous redonnerez-vous notre liberté ? Pas à Pâques, on l'a compris ! Peut-être à la Trinité ? Et si la Trinité se passe et que vous ne nous la rendez toujours pas ! Que se passera-t-il ? Révoltes ? Suicides par trop d'impatience, trop d'isolement, trop de peur ? Certains n'hésiteront pas, peut-être, à essayer de quitter le pays clandestinement pour trouver un monde meilleur.

Moi j'en ai assez de prendre le temps d'être seule avec moi-même. Assez de m'interroger sur le sens de ma vie, d'essayer d'en faire le bilan. Assez de rencontrer les gens uniquement par WhatsApp, FaceTime, Skype ! ça suffit ! Assez de faire du ménage, du tri, du rangement, de lire X mails sur comment se préserver du Corona,

sur ce qui nous attend ! Assez de ne sortir qu'une heure par jour, de signer un papier pour m'autoriser à sortir de chez moi !

Bref, Monsieur le Président, dites-nous si le jour de la Trinité signera la fin de ce cauchemar !

Jacqueline GB



Lundi de Pâques

Le combat continue ! Comme en 68 !

On continuera de créer, de trouver de nouvelles idées. Surtout, gardez vos textes, faites des projets, des thématiques. Écrivez !

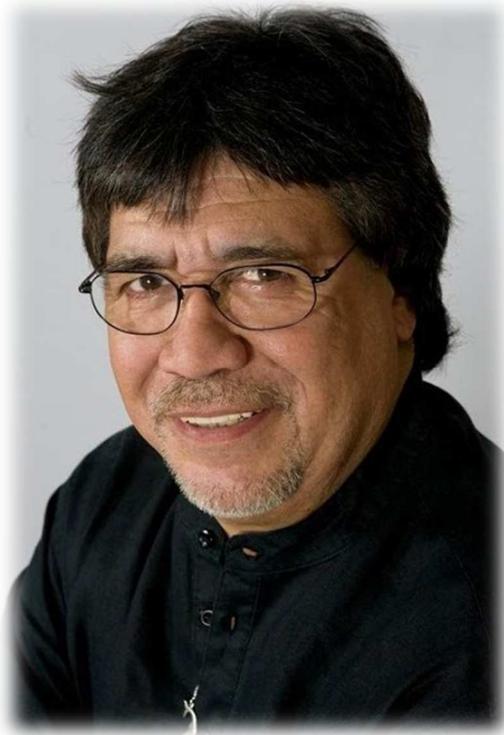
Alors, proposition pour demain:

Écrire à partir d'un titre: "le vieux qui lisait des romans d'amour"

Si vous n'avez pas lu le livre, tant mieux. Sinon, tant pis. Faites comme si vous ne saviez rien de ce merveilleux roman de Sepúlveda.

Donc, parlez de cet homme, quelle est son histoire? Qu'est-ce qui lui arrive, est arrivé? On veut le comprendre, savoir à quoi il ressemble.

Danièle Tournié, le 14 avril 2020



« LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS... » de Luis Sepulveda



Aike

Je m'appelle Aike, je suis éthiopien. Mon village, c'est Arna, ça ne vous dira rien.

Je suis sculpteur. Ce matin j'ai sculpté un Hardjano en bois, ce gros lézard aux dents aiguisées qui vit dans les rivières. Les billes que je porte aux oreilles, c'est moi qui les ai faites, ce sont des talismans qui me protègent. J'aime travailler le bois, je fais des sièges, des cannes, des objets divers.

J'aime quand il pleut, que l'herbe pousse, que les animaux mangent bien et donnent du lait. J'aime aussi quand il pleut parce que je vais dans la maison de l'homme blanc, le Français qui s'occupe des plantations de café. Il a plein de livres chez lui. Moi, je lui apprends l'amharique, lui, il me laisse toucher ses livres et lire ce

que je veux. Au cours de ma vie, j'ai rencontré beaucoup de personnes, c'est normal je suis vieux, je parle français, anglais et l'amharique bien sûr.

Donc je regarde sur les étagères, je cherche ceux qui ont été lus, ceux qui ont une illustration sur la couverture mais pas toujours, j'aime la surprise. Il me faut du temps pour lire, j'emporte le livre chez moi pour la sieste, les heures chaudes où il ne fait bon qu'à l'ombre de la case.

Parfois j'abandonne, mais souvent le titre me suffit pour rêver. Parfois je suis déçu, c'est compliqué. Par exemple : « Du côté de chez Swann » et « Les jeunes filles en fleurs », ce sont de très jolis titres, prometteurs mais les phrases sont si longues que je perds le fil. J'ai laissé tomber. Le toubab a ri quand je lui ai demandé s'il avait aimé. Il m'a conseillé d'aller voir du côté des livres de sa femme, elle en a des tas, vu qu'elle s'ennuie par ici.

Du coup j'ai lu « Le secret de Leïla », « Scandaleuse liaison », « Indomptable Ana », « Les lionnes d'or d'Éthiopie », « Se battre pour séduire ». J'avais dans l'idée que j'allais comprendre mieux les femmes, savoir ce qui leur plait, ce qui suscite le désir, comment faire avec elles... Alors j'ai attaqué « Le journal de Bridget Jones » et « Que serais-je sans toi ? » Ça aide pas, évidemment rien à voir avec le pays d'ici.

Ma femme n'est pas vieille, mais elle ne parle pas beaucoup, elle est plutôt discrète, elle ne ressemble pas aux femmes des livres d'amour. Un jour, j'ai commencé un roman qui parlait d'une grosse femme qui vivait seule jusqu'au moment où un homme est tombé amoureux de ses « poignées d'amour » comme il disait. J'ai retenu l'expression, c'est joli et j'en parlerai à celle qui partage mon lit.

Ces temps-ci, j'ai plus trop envie de lire, ma vue baisse, le contenu de ces pages ne sont pas à la hauteur de mes rêves, je me contente des titres, je m'endors avec. J'ai emporté « Amshara et les causes perdues », « Dans le ventre d'une hyène », « Le garçon qui courait plus vite que ses rêves » ... mais les titres seulement. Je reviens parfois faire le plein.

Pour remercier celle qui me prête ses livres, je lui ai offert « amharique pour francophones », elle m'a donné « Le vieux qui lisait des romans d'amour » de Sepulveda.

Celui-là, je vais le lire.

Danièle T.

Aline

Le vieux qui lisait des romans d'amour, c'était moi. Et alors, c'est beau les histoires de gens qui s'aiment à la folie et puis ça permet de rêver, de s'identifier, de devenir pendant 436 pages l'homme qui fait tomber la plus sauvage, la plus belle, la plus intelligente des femmes.

Au premier chapitre du livre, l'auteur me décrit comme j'aurais aimé être. Sorte de Jean-Louis Trintignant au charme et à la voix irrésistible. Je suis hélas, loin de ce portrait. A l'âge du héros, je suis un échalas aux épaules étroites, intimidé devant les inconnues. Sur la plage, lui fait du surf, moi je vais jouer au volley. Toutes les filles bronzées en bikini derrière le filet me plaisent. Après la partie, toutes les filles bronzées vont boire un Coca avec les gars et pas une ne me demande si ce soir je vais danser au casino. Voilà, ma vie de séducteur peut se résumer ainsi, même si après, en costume cravate, attaché case, sortant de ma belle bagnole, la gente féminine s'est intéressée à moi. Et puis, j'avais pris de l'assurance, je pouvais parler de n'importe quoi à n'importe qui. C'était mon métier de parler. Pensez ! un notaire qui ne pose pas de question, qui ne farfouille pas dans les dédales familiaux, dans les fonds de caisse, dans les fonds de culotte, n'est pas un bon professionnel.

Au deuxième chapitre, l'auteur raconte le mariage tralala de la jeune fille et du héros. Moi aussi, je me suis marié. Elle était sympathique, ma femme, une vraie copine avec qui je rigolais au lit. Histoire simple qui a duré dix ans, couronnée par deux enfants.

Au troisième chapitre, la jeune fille de bonne famille découvre l'érotisme dans les bras du garde-chasse, comme dans le roman lady Chatterley, mais en plus primaire. Cinquante pages de dialogues pénibles sur les mensonges de l'amour. Pour moi, pas de discussion sans fin, pas de reproche, pas de tromperie particulière entre ma femme et moi. Non, on ne s'aimait plus, alors on s'est séparé.

Au quatrième chapitre, le héros à la voix de velours, anéanti, seul dans sa belle villa de la Costa Brava engage une nurse suisse pour s'occuper des jumeaux que lui a laissés son indigne femme. La Suisse aux taches de rousseur est sérieuse, protestante pur jus. Le héros la trouve coincée, les enfants l'adorent. Quand il revient de son bureau tard le soir, elle a le culot de lui dire de baisser la télévision car les jumeaux dorment. L'ambiance est tendue. Puis, un dimanche de chaleur écrasante, il se lève aux aurores et voit au bord de la piscine sa nurse à moitié nue. 1m77 90x55x90 de chair dorée. Dieu fait des miracles, comment la conquérir ?

Moi, entre deux testaments, je m'occupais de mes deux garçons en garde alternée avec l'aide d'Aminata. Pas de tentation, Aminata était la femme d'un boxeur. Les copains d'avant étaient toujours là, et les copains avaient parfois une femme à me présenter. De période d'essai en période d'essai, j'ai fini par rester avec Aline. On était sur la même longueur d'onde. Pas de "je t'aime, moi non plus", pas d'amour fougueux sur la plage au coucher du soleil. Non, juste de la grande tendresse.

Au dernier chapitre, l'auteur se lâche. La Suissesse et le héros vont se marier. Lors de la visite pré-nuptiale, on découvre que la nurse a un cancer du col de l'utérus. Drame. Ils n'auront pas d'enfants mais leur amour sera plus fort, éternel.

Pour ses soixante ans, j'ai demandé la main d'Aline. Elle était aux anges et les anges auraient mieux fait de la lâcher. Il y en a un qui ne la quitte plus depuis un certain temps, Alzheimer. Alors vous comprenez pourquoi j'aime lire des romans d'amour.

Véroniq

Le vieux qui lisait sur un banc

Jean avait eu une vie bien remplie. Né à l'aube de la Grande Guerre, il avait été la seule consolation pour sa mère, qui avait rejoint beaucoup trop tôt les rangs de toutes ces veuves de guerre qui tout à coup avaient dû se débrouiller toutes seules. Rien ne les y avait préparées.



Tout petit, il était devenu l'homme de la maison et avait vite compris que le bonheur de sa mère dépendait de lui. Il était son seul espoir et elle avait tout mis en œuvre pour que Jean aille de réussites en réussites.

Sorti de la grande Polytechnique nationale, il avait épousé une femme battante comme sa mère qui avait, elle aussi, posé sur lui toutes ses ambitions. Ce n'était pas un problème, ils s'aimaient tellement que de nombreux enfants vinrent rapidement embellir leur famille. Oh, il y avait bien sûr de temps à autre des nuages, même des tempêtes, qui alourdissaient l'atmosphère : deux femmes dans sa vie, ce n'était pas toujours facile à gérer ! Mais il y arrivait. Amour, travail, bricolage, vie mondaine et

que sais-je encore, il ne faisait jamais rien à moitié. Des déboires, oui, il en avait eus comme tout un chacun, mais il préférerait ne pas y songer. La vie était trop courte. De plus, n'avait-il pas été le dernier cadeau que son père ait fait, si ce n'est au monde, du moins à sa jeune épouse, comme un héritage pour qu'il ne soit pas oublié ?

Mais un beau soir, je ne sais quel diable le poussa, il entra dans le Casino qu'il avait toujours ignoré. Et là, la fièvre le saisit, le goût du risque, l'envie de sortir de sa vie bien rangée. Il misa tous ses biens et, de fil en aiguille, perdit femme, famille, maison. Il se retrouva seul !

Depuis, vous le verrez chaque jour assis sur un banc du parc municipal. Il observe ceux et celles qui passent, se promènent, se dépêchent, ou flânent langoureusement. Et dans leurs manières, leurs visages, mais surtout leurs yeux, il lit tous ces romans d'amour qui les animent et donnent à leurs vies une raison d'être, une raison d'exister.

Chantal J.

Corentin Soulier

M. Soulier s'allonge sur son fauteuil, réfléchissant aux années passées, aux années de son enfance quand ses copains le taquinaient pour son nom. « Eh ! Soulier, tu portes des chaussures bizarres, tu te boutons de travers, tu portes la chaussure gauche sur le pied droit, tu boites, tu ne sais pas ta gauche de ta droite ». Il se tait.

Au repas chez lui, ses parents lui demandaient : « Comment s'est passée ta journée ? Tu as appris quelque chose d'intéressant, tu as joué avec tes copains ? Tu as un meilleur ami ? ». Corentin ne disait rien, rien ne lui venait à l'idée. Les parents n'insistaient pas, pensant qu'il n'était pas un étudiant curieux. Au moins, s'il n'échoue pas, ils étaient contents. Il apprenait ses leçons normalement : le français, les maths, la géographie, l'histoire.

Partout où il allait, il baissait la tête, regardait ses pieds, ses chaussures, ne regardant personne dans les yeux. (A ce point, il a appris à mettre ses chaussures correctement.) Peu à peu, il a commencé à regarder les pieds et les chaussures des autres, filles et garçons. Il voyait parfois des gens boiter, des gens qui semblaient souffrir.

Il s'est interrogé sur ces pieds et leur position dans les chaussures qui les contenaient.

Il a commencé à lever la tête et à regarder les gens. En voyant leur souffrance, il s'est demandé ce qu'il pouvait faire pour les soulager.

Eh bien, il s'est dit : je pourrais fabriquer des chaussures sur mesure, à la demande, en fonction des besoins des gens.

Heureusement, son père avait un petit atelier rempli d'outils et de toutes sortes de matériaux.

Il a commencé à faire une expérience sur lui-même. Il s'est imaginé en danseur, comme John Travolta dans Saturday Night Live, portant ses chaussures de danse rouge vif.

Il a ensuite mis une annonce dans le journal local " recherche modèles féminins pour toutes sortes de chaussures, toutes tailles. Il y aura des échantillons à essayer. Offre d'achat à 5 euros, à condition que vous recommandiez une autre personne. Appelez ce numéro."

En attendant une réponse, il a réalisé plusieurs échantillons de différents styles et tailles.

Le premier appel est venu quelques jours plus tard d'une femme d'un certain âge qui voulait des chaussures pour aller à un bal. Elle était bossue, ce qu'elle cachait assez bien, mais avait de beaux pieds, doux et délicats. Elle se tenait bien. Il lui a massé les pieds de manière séduisante mais sensible, de manière appropriée. Il était content. Elle était contente. Accord conclu.

Elle avait une fille très désagréable mais belle, qui réussissait dans les affaires.

En fait, elle avait besoin de nombreuses paires de chaussures tant pour son travail que pour ses engagements sociaux. Malgré son désagrément, elle a renvoyé nombre de ses collègues à M. Soulier.

Sa clientèle s'est accrue. Il a créé de nouveaux styles, dont une chaussure à talon haut, qui pouvait être modifié en fonction des exigences du style "formel, informel".

Corentin Soulier a acquis une énorme réputation. Il est devenu célèbre. Il a fait des miracles. Sa réputation était telle que les hommes regardaient les pieds des femmes avant même de regarder leur visage.

Il semblait que soudainement il était un vieil homme, ses mains devenaient cassantes et il ne pouvait plus créer ses chaussures adorées.

Il voyait l'amour tout autour de lui, il voyait l'amour commencer aux pieds, mais il n'a jamais ressenti l'amour lui-même. Un jour, il a découvert les romans d'amour. Peut-être pourrait-il revenir en arrière, recommencer sa vie, et trouver l'amour du haut vers le bas et à l'intérieur.

Judith J.

Emile et Emilie

Qu'il était drôle et touchant à la fois, Émile, avec son regard plein de bonté, quand il venait chaque semaine à la bibliothèque emprunter un roman d'amour.

Émile, je l'ai toujours connu rêveur, un brin distrait, toujours poli, l'ami des chats, des oiseaux et des enfants.

Émile avait les yeux bleus malicieux, il vous parlait sur le ton de la confiance, vous livrait sa dernière découverte comme s'il s'agissait d'un fait exceptionnel que seuls les attentifs comme lui pouvaient percevoir.

Il avait eu un amour de jeunesse, Émilie, aussi frêle et délicate qu'il était trapu et un brin bourru. Émilie, la fille du facteur, lui le jardinier du village.

Leurs regards s'étaient maintes fois croisés, leurs yeux embués d'émotion, leurs cœurs s'étaient emballés.

Émilie était devenue institutrice dans le village voisin. Lui n'avait pas quitté son village natal, toujours à l'ouvrage, qu'il pleuve ou qu'il vente, la bêche à la main. Il mettait un point d'honneur à ce que son village conserve son label de plus beau village fleuri de France.

Emilie avait bien dansé avec Emile, la nuit d'un 14 juillet endiablé, entrecoupée d'un feu d'artifice, éclairée par les lampions de la place du village, étourdis qu'ils étaient par la musique, la ferveur populaire et la tiédeur de la nuit.

Puis, la vie les avait séparés. Un certain Jacques, venu de la ville, avait conquis le cœur d'Emilie. Emile avait appris la nouvelle en lisant la rubrique « mariage » dans le journal Sud-Ouest. Il en fut tout retourné, abasourdi et s'en retourna dans sa modeste maison vivre au milieu de ses chats qui lui resteraient fidèles jusqu'à la fin de sa vie.

Une nuit, il fit un rêve merveilleux. Emilie apparut en songe, aussi rayonnante et douce qu'il l'avait connue. Elle lui parlait de ses lectures, elle lui lisait des passages des romans qui l'avaient enthousiasmée, des romans d'amour.

Alors Emile, qui voulut revivre le jour ce qu'il avait vécu la nuit, s'inscrit à la bibliothèque du village et demanda des romans d'amour. Élisabeth, la bibliothécaire, touchée par tant de détermination et de ferveur de ce nouveau lecteur, modifia, quelques semaines plus tard, ses rayonnages pour lui consacrer une étagère spéciale aux « romans d'amour ». Ainsi Emile retrouva son Emilie à chaque livre qu'il empruntait, qu'il lisait avec délectation, ses deux chats favoris ronronnant à ses pieds en signe d'approbation de la belle destinée de leur maître.

Bénédicte F.

Mystères de l'amour

Il rangea les reliefs du repas, termina la vaisselle, passa un coup de balai dans la cuisine, puis alla s'asseoir un instant au salon, dans son grand fauteuil. Il n'y avait pas de canapé, seulement deux grands fauteuils l'un à côté de l'autre, en face d'un poste de télévision cathodique, de ceux qui ont disparu depuis longtemps. Il reposa son regard sur le papier peint fané, s'attarda sur les objets exposés dans la vitrine, tous ces bibelots que les enfants avaient rapportés de leurs voyages et qu'il trouvait très laids mais qu'il n'osait pas jeter. Puis il ouvrit la bibliothèque où trônaient les Jane Austen, les Emily Brontë, la collection Harlequin au complet et choisit un livre.

Ouvrant grand la fenêtre, il respira amplement pour reprendre son souffle, calmer son cœur et les mains qu'il avait un peu de mal à contrôler.

Puis il se leva, suivit le couloir jusqu'à la chambre et s'installa sur la chaise à côté du lit. Comme tous les jours, il mit ses lunettes, ouvrit le livre et entreprit de lire à haute voix.

« ...Elle l'avait rencontré à l'université, et était tombée amoureuse de lui au premier regard. Ses yeux bleu acier avaient transpercé son cœur. Il était beau, brillant, riche aussi, et lorsqu'il lui avait proposé un rendez-vous sous les grands sapins du campus, elle avait accepté cette rencontre romantique, début d'une passion dévorante dont l'émoi la troublait encore... » Après le premier baiser brûlant étaient venues les fiançailles, le splendide diamant, le mariage somptueux, les naissances nombreuses... »

Il continuait à lire, mais ses yeux se fermaient, il s'endormait tout doucement dans la tiédeur de l'après-midi et le ronron sirupeux de l'histoire.

Son léger ronflement la réveilla. Elle se tourna vers lui et lui fit répéter la fin du paragraphe.

- Tu t'es interrompu, pourrais-tu reprendre ?

Il ouvrit les yeux et la regarda avec surprise. Plus rien ne l'atteignait, elle ne se souvenait ni de lui ni de leur vie, avait oublié le nom de leurs enfants, n'arrivait plus à se laver ou à manger seule, mais... les péripéties de l'amour, la musique des mots tendres, la beauté des roses, les rendez-vous secrets et les regards ardents continuaient de brûler dans ce cerveau malade.

Alors il reprenait sa lecture jusqu'au soir, s'interrogeant sur les mystères de l'amour, de la vie, et de la femme qui était la sienne depuis si longtemps.

Martine S.

Ornithorynques

Je me souviens de mon vieux, au coin du feu, plongé dans un de ces livres auxquels je n'avais pas accès. « Trop jeune ! » m'avait-il asséné un jour où innocemment je lui demandais ce qu'il lisait.

En me contorsionnant sans qu'il s'en aperçoive, j'avais péniblement déchiffré un mot sur la couverture de son livre : « A.m.o.u.r.s ».

Amours avec un « s ». Ça voulait donc dire qu'il y en avait plusieurs. En tout cas, c'est ce que, dans ma petite tête, je me disais en faisant l'analogie avec les cubes de différentes couleurs que ma maîtresse alignait pour nous initier tout à la fois aux chiffres, aux lettres, au singulier et au pluriel. 1 cube sans « s » à la fin, 2 cubes avec un « s » final, etc.

L'amour, certes, notre père l'avait évoqué au sujet de celui qu'il avait éprouvé pour notre mère, mais comment appréhender un sentiment si désincarné ? Ma mère était morte deux ans après avoir donné le jour à ma petite sœur et, à l'époque, mon père n'était pas encore remarié.

À 6 ans et demi, que connaît-on de l'amour ? Jouer au docteur avec ma petite sœur était la seule expérience d'un terme dont je subodorais l'importance sans en connaître l'étendue. En vrac, j'aimais aussi ma petite sœur, ma maîtresse, les bonbons, les pâtes, les petites voitures, les playmobils, les gâteaux, le foot, mes copains, les déguisements de Spiderman, les goûters d'anniversaire, mon père ou mon chat – j'en oublie probablement. À part ça, je butais sur les limites de mon vocabulaire autant que sur celles de mon expérience.

Alors, que pouvait donc lire mon père, de façon si assidue ? Pas d'illustration sur la couverture. Rien qui aurait pu titiller mon imagination, apporter un début de réponse à mes interrogations. Rien que des lettres noires, beaucoup de lettres noires, sur un fond jaune ocre.

À 20 ans, en parcourant par hasard la bibliothèque de mon père, je tombai sur un livre dont la couverture m'avait jadis fait gamberger : « Amours et combats des ornithorynques en Nouvelle-Galles du Sud ».

J'ai oublié de vous dire, mon père était professeur de SVT en Terminale S au lycée Carnot de Prades.

Véronique A.

Nonno

- Bonjour monsieur ! s'écria la petite fille avec un geste de la main.
- *'giorno* ! répondit le vieil homme par-dessus ses lunettes et sans lever la tête.

Tous les matins, la même scène se répétait depuis bientôt un an. Zélie sortait de chez elle vers huit heures pour se rendre à l'école. Elle portait toujours son cartable Tann's sur l'épaule gauche malgré les avertissements de sa mère : *tu vas te déformer le dos !* Tous les matins, elle le trouvait assis sur une chaise pliable de camping, les jambes croisées. Machinalement il la saluait, sans un sourire. Quand il pleuvait, il s'abritait sous un parapluie-auvent couleur kaki ; le genre dont on se sert pour la pêche. Les rares hivers où il neigeait, il portait un snood en laine, une Chapka sibérienne et des Moon Boots vintage. Chaque jour, il s'installait là, pressait l'attache métallique d'un ancien cartable noir en peau de veau tout râpé et sortait un livre qu'il posait sur ses genoux.

Zélie s'était habituée à sa présence sur le trottoir d'en face. Elle ignorait à quelle heure il arrivait. Venait-il pendant la nuit ? Au lever du jour ? Quand elle rentrait l'après-midi, le vieux monsieur n'était plus là. Et chaque jour, lorsqu'elle ouvrait sa porte, elle le voyait de nouveau dans son paysage matinal. Elle ne se posait pas plus de questions que ça. Dans les premiers temps, elle avait ressenti une certaine crainte car elle avait entendu à la radio une alarme inquiétante. Une voix d'homme qui annonçait sur un ton solennel et inquiétant : « un enfant a été enlevé. Ceci était une Alerte-Enlèvement du Ministère de la Justice ». Inquiète, elle avait demandé à sa mère de l'accompagner à l'école les matins qui suivirent. Mais le vieux monsieur ne bougeait jamais de sa chaise et c'est à peine s'il lui rendait son salut.

Néanmoins, une chose l'intriguait. Elle avait l'impression qu'il lisait toujours le même livre. De l'autre côté de la rue, elle n'en apercevait que la couverture ; une espèce de papier brun-orangé. Même de loin, Zélie voyait que cet ouvrage avait vécu. Le soleil avait décoloré une bonne partie du dos et des coins. Sur les plats, des traces de doigt avaient laissé des empreintes grasses et translucides. Le titre était écrit au stylo-plume mais elle ne parvenait pas à le lire. Hormis ses manuels scolaires et les vieilles BD de son défunt père, c'était la première fois qu'elle voyait un livre ainsi recouvert. Que pouvait-il avoir de si précieux pour le protéger de la sorte ?

La silhouette particulière de ce vieillard avait fini par devenir familière, au point que la plupart des passants ne s'apercevaient même plus de son absence ou de sa présence au beau milieu du trottoir. Un mercredi, Zélie remarqua, par la fenêtre de sa chambre, qu'une jeune femme aux cheveux noirs se querellait avec lui. Zélie ne

l'avait jamais croisée dans le quartier. De la fenêtre, fermée seulement à l'espagnolette, lui parvenaient des bribes de conversations : *non capisco ; perché stai qui ?* Des phrases qui chantaient à l'oreille mais qui prenaient un accent tragique dans sa bouche. Lui était resté assis, la tête baissée sur son livre qu'il tenait fermé à deux mains. Elle était partie au bout d'un quart d'heure en levant les bras au ciel. Le vent et les larmes lui collaient ses longues mèches noires aux joues, *peggio per lui !* Tant pis pour lui !

Elle n'en était pas certaine mais sa disparition eut lieu exactement quarante-huit heures après. Comme chaque matin, Zélie pressa l'interrupteur qui commandait l'ouverture des lourds volets de son bow-window. Elle ne remarqua pas immédiatement son absence ; elle devait se préparer pour l'école et son esprit était préoccupé par toutes les tâches qu'elle devait accomplir. Pourtant, quelque chose ne collait pas ! Elle éprouvait un sentiment confus, comme si elle avait oublié quelque chose, une ombre au tableau. Et ce n'est qu'en ouvrant la porte d'entrée que la réalité la rattrapa ; le vieux n'était pas là !

Un jour. Deux jours. Un nombre incalculable de questions se bouscuaient dans la tête de la petite fille. Où était-il ? Que lui était-il arrivé ? Était-il seulement encore en vie ? Elle resta tout le week-end dans sa chambre, s'imaginant mille et une choses. Avait-il été séquestré par cette femme brune ?

Sans pouvoir détacher son regard de l'endroit où le vieil homme se tenait assis, elle reprit le chemin de l'école le lundi suivant. A son retour, elle trouva dans la boîte aux lettres un paquet enveloppé dans une feuille de journal et fermé par une cordelette naturelle. Elle arracha le papier et découvrit un livre ancien avec une reliure plein veau d'époque. Sur le dos, *Le cantique des cantiques* était gravé en lettres d'or. A l'intérieur, elle reconnut la couverture brun-orangé aux taches de gras et décolorée. Elle marquait une page. Au stylo-plume était inscrit : *pour Zélie, en souvenir de ton nonno*. Ce n'était pas le titre qu'elle avait cru voir ! Ses yeux se posèrent sur la page et elle lut :

Que tu es belle, ma Bien-Aimée, que tu es belle !

Tes yeux, à travers ton voile, sont des colombes.

Ta chevelure est un troupeau de chèvres couchées sur la montagne de Guiléad;

Tes dents sont un troupeau de brebis tondues qui remontent du bain,

Toutes sont mères de jumeaux, aucune n'est stérile ;

Tes lèvres sont des bandelettes d'écarlate et ta voix est agréable ;

*Tes joues, sous ton voile, sont des moitiés de grenade ;
Ton cou est la tour de David bâtie pour les trophées,
mille boucliers y sont suspendus, tous les carquois des braves ;
Tes seins sont deux faons jumeaux de biche paissant parmi les roses.
Lorsque le jour soufflera et que les ombres disparaîtront,
j'irai au " mont de la Myrrhe " et à la " colline de l'Encens ".
Tu es toute beauté, ma Bien-Aimée, tu n'as aucun défaut.*

Jean-Luc T.

Le colonel de la rue Buffon

C'était un colonel à la retraite. Il habitait rue Buffon près de la gare d'Austerlitz. Lorsqu'il avait cherché un appartement à Paris, il lui avait semblé tout naturel de trouver à crêcher dans ce quartier auréolé de la gloire de Napoléon.

Le matin, il se levait aux aurores comme au temps du régiment et il allait prendre un café crème dans un petit bar boulevard de l'Hôpital. Puis il allait dégourdir ses vieilles jambes au Jardin des Plantes. Au printemps, il s'arrêtait pour admirer les immenses parterres d'iris blancs, mauves, rosés, puis les violacés allant vers un bleu profond, pour finir par les jaunes et les pourpres. Il en appréciait la délicatesse mêlée d'une luxuriance qui lui rappelait les fleurs tropicales. En hiver, il faisait un petit tour dans les serres ou au Muséum d'histoire naturelle.

Puis il rentrait chez lui pour un déjeuner frugal. C'était une habitude qu'il avait gardée de sa vie au grand air dans des pays très chauds où l'on attendait la fraîcheur du soir pour se sustenter et boire tout en discourant avec des camarades.

Après une courte sieste, il partait cette fois-ci boire un thé à la menthe à la Grande Mosquée où il retrouvait quelques amis, des anciens de la Coloniale. L'après-midi passait à évoquer les souvenirs heureux ou dramatiques, la Guerre du Désert, l'Indochine puis, au retour dans la Métropole, les différentes affectations.

La fin de la journée se profilait enfin. Alors il revenait chez lui et après une brève toilette, il descendait dîner chez Ahmed, le petit restaurant algérien en bas de son immeuble ou bien il remontait la rue vers Cardinal-Lemoine pour trouver un autre restaurant exotique.

La soirée se terminait par une lecture. Il mettait une bonne robe de chambre, chaussait ses chères babouches et, confortablement installé dans son fauteuil, un verre de vieil armagnac à portée de main, il commençait sa captivante lecture. Il

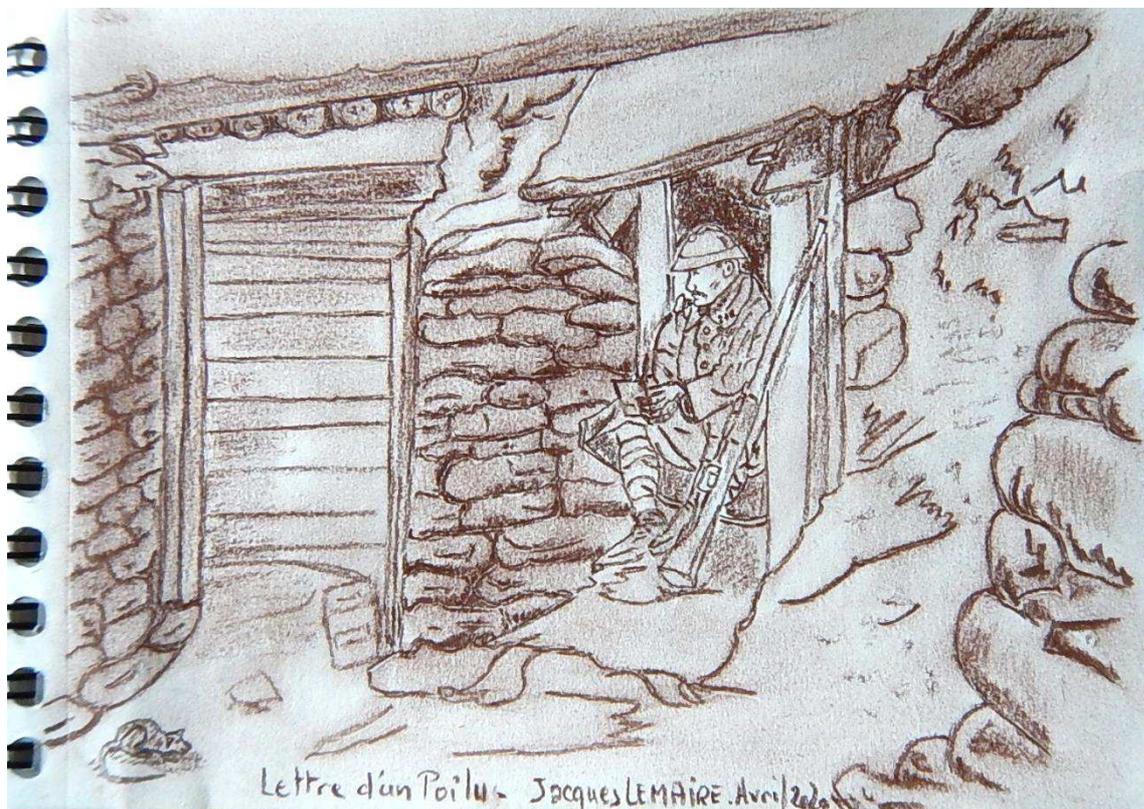
lisait énormément, sa bibliothèque était remplie d'ouvrages sur les campagnes napoléoniennes, la Grande Guerre, l'Occupation et les colonies. On y trouvait aussi les tactiques militaires, les récits des grands explorateurs et les grands classiques...

Une femme de ménage venait deux fois par semaine entretenir son intérieur. Elle n'avait pas le temps de dépoussiérer tous les livres et c'était tant mieux, car dans un coin sur la dernière étagère, il y avait une collection cachée, interdite, non pas pour une quelconque teneur scabreuse, mais pour une autre raison qui suscitait cependant une certaine honte à notre vieux troupier.

Vieux célibataire endurci, il aimait les romans d'amour et n'aurait jamais osé l'avouer. Lui, le colonel, le meneur de troupe, le redresseur de discipline, le dompteur de rébellion, l'exemple d'obéissance virile, lire des histoires pour femmelettes ! Il avait lu tout ce que la grande littérature pouvait proposer : Le Rouge et le Noir, L'éducation sentimentale, La Chartreuse de Parme, Une Vieille Maîtresse, enfin bref... et il n'y avait pas trouvé son compte. Tout cela était trop emphatique, trop pompeux, trop compliqué ou trop retenu.

Alors, un matin, il était allé au kiosque à journaux de la gare, et là il avait découvert, eh bien... les romans de gare pardi ! Et depuis, il lisait : Un amour imprévu, L'amour tombe du ciel, Le fantôme amoureux, L'étoile de l'amour, etc., etc.

Brigitte L.



Proposition fastoche

Quelle est, pour vous, la couleur, le goût et le parfum du confinement ? A maintenant J 29, je crois.

Allez-y, expliquez pourquoi il en est ainsi pour vous.

Tenez, ça c'est pour vous motiver, c'est de Stephen King :

« Si je n'écris pas tous les jours, les personnages commencent à se rassir dans mon esprit : ils se mettent à avoir l'air de personnages et non plus de vraies personnes. Le tranchant narratif se rouille, je perds peu à peu mon emprise sur l'intrigue et le rythme de l'histoire. Pis que tout, l'excitation que je ressens à dévider quelque chose de nouveau commence à retomber. »

Danièle Tournié, le 15 avril 2020



COULEUR, GOUT ET PARFUM DU CONFINEMENT

Palichoneries

Au bout de 29 jours, le confinement s'est décoloré.

Une espèce de couleur pâle et malade qui me plombe le moral.

« Y'a rien à faire, a dit le pompier au 15. Faut fermer le gaz et attendre un vaccin ».

« Ne quittez pas ! Ne quittez pas ! Ne quittez pas ! » a dit la police au 17. J'ai quitté.

Lambert, le docteur, a dit : « s'est décoloré ? C'est foutu ». J'ai donné ma Carte Vitale.

Voilà, c'est pas demain que mon tranchant narratif va se dérouiller, mon cher Stephen King. Tu peux t'exciter tous les jours sur tes pages blanches, je ne suis pas prête à prendre ta place.

Véronique C.

Couleurs contrastées

Combien me reste-t-il de printemps à vivre ? A humer le lilas et le muguet au gré des promenades ?

Respirer, marcher, courir, jardiner, rire, aimer et même ne rien faire, mais sans peur et sans arrière-pensée...

Tout cela nous est empêché cette année.

Dehors, soleil et ciel bleu, les fraîches couleurs du renouveau explosent. Jonquilles, narcisses, tulipes, arbres en tenue vert clair. Les oiseaux chantent. Est-ce pour nous consoler ou nous narguer ?

Dedans, c'est le gris de la tristesse, le rouge de la colère, le noir de la prison.

Le petit nid qu'on aimait, qu'on avait décoré à son goût se révèle trop étroit. On en découvre les défauts, les limites.

On cherche à retrouver le robuste parfum de liberté mais ce sont des odeurs de cuisine et de désinfectant qui débordent des appartements.

De longues semaines encore à survivre, le cœur gros, les larmes au bord des yeux.

Allons ! Il faut se battre, réagir. Enivrons-nous de toutes les odeurs et saveurs à disposition. D'abord prendre un bain moussant à la fleur de vigne, s'enduire de crème au lait d'amande, se parfumer au n° 5. Puis cuisiner des asperges, de l'agneau au curry, une crème à la vanille avec des fraises. Finir par un café d'Éthiopie et pourquoi pas un doigt de mirabelle. Il en restera pour les jours à venir.

Marie-Claude S.

Des goûts et des couleurs

Couleur

Blanc : les arbres en fleurs dans la forêt et le jardin, les lauriers, le petit arbuste à boules, les lilas presque éclos... et les murs de ma maison

Jaune : les forsythias et les érables

Rouge : les noisetiers et le petit arbre japonais

Vert : les feuilles et les champs

Marron : les troncs d'arbres et la terre

Doré : le souvenir que j'ai des yeux d'Ella et de Maggie

Bleu : le ciel qui nous nargue

Lumineux : le soleil insolent

Gris : la monotonie

Noir : la plupart de nos pensées

Goût

Fraîcheur : de la coriandre et de la menthe si rares en ce moment

Douceur : du lait de coco

Ardeur : des chiles, chipotles et des piments oiseaux

Voluptueux : des currys Balti, Korma, Madras et Tandoori qui se marient si bien

Piquant : du gingembre et de la citronnelle

Surprise : du mole mexicain

Envie : d'asperges, de fraises et de pêches

Condamnation : des pommes de terre à tous les repas

Espoir : l'envol vers ailleurs ou au restaurant du coin

Parfum

Le pollen des arbres et des buissons de mon jardin qui me fait éternuer

La cuisson des plats exotiques dans la cuisine

L'air frais du matin et du soir

Le parfum sur nos peaux

Le souvenir de l'haleine de mes petits-enfants loin de moi

Le savon sur mes mains

Le renfermé de l'inquiétude

Brigitte L.

Interview

Tiphaine, journaliste à Radio 19^{ème} interviewe à distance respectable les quelques personnes qu'elle croise dans la rue.

Quel goût à ce confinement d'après vous ?

« Il a un goût fade lui répond Simone, j'ai perdu l'odorat et les jours défilent sans que je puisse apprécier ce qui me mettait en appétit, comme l'odeur de la tarte aux pommes qui cuisait dans le four. »

« Moi, j'ai décidé de mettre du piment dans mon existence, lui déclare Sarah. J'y vais allégrement sur le curcuma, le gingembre, le piment d'Espelette, le paprika et le cumin. Cela change tout, je fais découvrir des plats et saveurs inconnus à ma famille, on voyage en étant assis à la même table chaque jour pour le repas. »

Norbert, qui promène son chien, trouve cette question insolite : « le goût du confinement ? Sûrement pas le goût des jours heureux, j'ai connu mieux ».

Clarisse, sur sa trottinette, déclare toute guillerette, les couettes au vent : « moi, depuis qu'il n'y a plus d'école, j'ai droit à deux fraises Tagada quand j'ai été bien sage et que je n'ai pas embêté mon petit frère ». Le goût des fraises Tagada, cela met l'eau à la bouche de Tiphaine. N'en avait-elle pas un plein bocal sur son bureau quand elle travaillait encore dans son open space ?

Une vieille dame, une femme active d'une quarantaine d'années, un homme d'âge incertain, une petite fille : le panel est assez bon, je peux passer à la question suivante.

Quelle couleur à ce confinement d'après vous ?

« Ah, mais c'est le jaune quand je me réveille le matin et que la lumière filtre à travers mes rideaux jaune d'or ! » lui avoue tout sourire Florence toujours matinale dans cette rue.

« Pour moi c'est le bleu, lui annonce Damien, le bleu du ciel, le bleu de mon ciel natal de Provence que j'espère retrouver bientôt et que je convoque chaque jour pour m'emmener loin de ma tour parisienne ».

« Le vert, le vert, vous ne voyez pas, regardez autour de vous, c'est le printemps, je ne l'aurais jamais si bien observé que ces dernières semaines de confinement » l'invite à partager Paul, ses grands yeux écarquillés.

Jaune, bleu, cela donne du vert : tiens, ces trois-là devraient se rencontrer, ils trinqueraient à un apéro sympa sur mon balcon.

Le parfum de l'article

Une fois recueillis tous ces témoignages, Tiphaine se demande quelle tournure va prendre son article, un parfum d'inattendu, une odeur d'asphalte disparue au profit d'une chronique insolite à défaut d'être croustillante.

C'est le goût des autres qui lui remonte instantanément à l'esprit, la couleur des matins prometteurs, le parfum de l'imprévu qui la maintiendront toujours en haleine et la feront s'élancer chaque matin, confinement ou pas, vers son micro-trottoir quotidien.

Bénédicte F.

Couleur, parfum, confinement

Devinette...

Au 29^{ème} jour, toujours confiné, il est bien là... Présent, fidèle, prêt à nous apporter la douceur dont nous avons besoin. Allié de notre quotidien, avec performance et qualité il partage notre intimité.

Aussi discret qu'indispensable, au point que nous en avons toujours un peu dans notre sac, mesdames ! Notre lien y est intime, secret voir invisible.

Chez les amis, lorsqu'il est entier, il nous rassure. Trop peu, il engendre de l'angoisse : « Vais-je en avoir assez ? ». Alors, qui ne se met pas à chercher, dans les

quelques mètres carrés qui lui sont réservés, où il peut en trouver pour se dépanner ?

Ce soir je suis invitée, je vais en apporter...

Quel choix ! Double, triple épaisseur, 100 % pure ouate de cellulose, matelassé, anti-odeur, feuilles premium, dégradables... Écolabel ou pas car il y a tout de même quelques centimes d'écart... 6 ? 12 ? Que cela ne fasse pas trop quand même ! Transformé en France ? Oui, soyons responsables ! Motif en relief, imprimé ? Rouleaux taille moyenne, maxi jumbo ? Inodore, parfum vanille, à la rose... oui, pourquoi pas ? Classique et valeur sûre.

« Bonsoir ! Tiens, une petite attention ! »

« Oh, mais c'est de la folie ! Quel luxe ! »

« Ce n'est rien, avec plaisir ! »

Brigitte A.

Couleur, parfum... et acrostiche

Oh ! Une véritable explosion comme un pied de

Nez au con

Finement !

Il n'y a jamais eu si beau printemps depuis longtemps.

Ne riez-vous donc pas ?

Elles, ils, nous, vous

Mille fois contre le froid on a pesté !

Et maintenant qu'elles, ils, nous, vous ne pouvez sortir qu'1 heure par jour le soleil

N'a de cesse de vous

Tenter... Ironie du sort.

Brigitte A.

Le vieil africain

Tu me regardes avec tes yeux noirs, en colère, des yeux qui implorent...Oui, depuis trois jours, tu dors par terre au pied de mon immeuble. Enfin, en bas des trois marches devant la porte d'entrée : près de toi, un amoncellement de couvertures, sacs de plastique, sachets de nourriture où débordent des cannettes,

des demi-sandwichs, des pizzas à moitié mangées, des oranges pourries et je vois tes pieds si sales, ta peau bleutée, sèche...

Tu m'apostrophes quand je sors de l'immeuble, et pourtant, je fais semblant de ne pas te voir.

- Tu n'as nulle part où aller, dis-je ?

- Non.

J'entends un grognement et il se retourne de l'autre côté.

- Tu viens d'où ?

- Du Sénégal.

- Et tu es en France depuis longtemps ?

- Depuis 2 ans.

- Et que fais-tu depuis ce temps ?

- Je dors dehors, je traîne...

Tu continues à baragouiner, j'entends « embarcation », « migrant », « Lampedusa ».

« Donne-moi quelque chose, j'ai faim », « police »... Tu m'annonces ton nom « Ibrahim Ba », ton âge, 49 ans, tu es père de quatre fillettes que tu as laissées au pays, tu dis : faim, argent et tu te rends.

Je n'ose m'approcher de toi. Attention ! Soyons prudents, nous sommes en période de Coronavirus : je te jette de loin deux pièces de deux euros, et tes dents blanches édentées sourient, et quel sourire !

Tu reviendras peut-être demain, tu iras ailleurs...

En tous cas, ton visage m'a troublée, il est beau malgré la détresse, je rentre chez moi revoir le film « Atlantique » de Mati Diop sur le sort des migrants sénégalais, mon esprit s'évade et je revois encore tes yeux affamés de lumière.

Chantal C.

Couleurs du confinement

De la part d'Emma



Haïkus du confinement

Une poignée de mots...

*Je vous invite à vous essayer à ce genre d'écriture poétique.
Vous vous souvenez de maître Basho, voyageur et poète (1644-1694) :*

*Dans le vieil étang
Une grenouille saute
Un ploc dans l'eau.*

古池や
蛙飛込む
水の音

Aujourd'hui il s'agira d'écrire un ou deux haïku du confinement.

*Ensuite, nous essaierons d'en choisir un, notre préféré, un peu comme
autrefois les clubs de haïkistes japonais.*

Pour rappel :

*Le haïku est un court poème, né au Japon à la fin du 17^e siècle. En Occident, il
s'écrit sur trois lignes: 5 / 7 / 5 syllabes dans sa forme classique. Les poètes
contemporains peuvent bousculer le rythme.*

*Le haïku comporte un kigo (mot de saison) qui le lie à la réalité. Un kireji (césure),
parfois représentée par un tiret, marque un silence pendant la lecture, soulignant la
tension entre une ligne et le reste du poème. Il présente deux idées (images)
juxtaposées.*

*Il est par excellence la capture de l'instant présent dans ce qu'il a de singulier et
d'éphémère. Il est peinture de « l'ici et maintenant », de l'ordinaire saisi avec une
extrême simplicité afin de restituer toute la poésie de l'émotion offerte aux sens.*

Danièle Tournié, le 16 avril 2020

HAIKUS DU CONFINEMENT

Ivre de ta senteur
Éblouie par ta couleur
Glycine ! Pur Bonheur !

Silence Espérance
Jouissance de l'Instant
Sans cesse avec Patience.

Il pleut dans mon cœur
Mais il chauffe dans le tien
Peut-être à demain

Chantal J.



Fleurs du cerisier
Comme une neige en Avril
Espoir en mi-mai

Brise de printemps
Redonne en nous l'espoir -
Efface nos doutes

Régine Do



Le printemps est là
Coucou chante au loin
- Suis toujours chez moi

Midi au soleil
Lézards courent sur le mur
- Rentrent dans un trou

Nature en fleurs
Hirondelles de retour
- Silence et paix

Iris épanouis
Bourdonnements d'abeilles
- Bonheur, simplement

Fleurs de pissenlit
Jaune sur la pelouse
- Tableau printanier

Fleurs blanches du pommier
Sur branches grises tordues
- J'aime sa beauté.

Marie-Hélène T.



Sur le balcon
2 pigeons flirtent
3 tulipes perroquet

A la fenêtre
Clap de 20 heures
Bonjour nouveaux amis

Jean-Luc M.



Être confiné
Où es-tu ma liberté ?
En secret tu vis

Vivre confinés
Mais chaque jour qui passe
Est expérience

Simple délices
Trois recettes anti-stress
Pour mieux confiner

Mesure d'État
Confinement radical
Appauvrissement

Ainés isolés
Humanité sous cloche
Grande souffrance

Jacqueline G-B.



Virus couronné
A quand notre liberté
S'envole le pigeon

Silence au balcon
Les pensées jaunes ont fleuri
File le nuage

Prisonnière la mouche
Humanité confinée
Contre la vitre bute.

Chantal C.



Curieux silence
Bourdonne l'arbre en fleurs,
Le ravissement.

Blanc, le cerisier
L'impertinent merle noir
Chante pour demain.

Claude V.



Sur la terrasse ensoleillée
Chant des oiseaux haïku débutant
- désespoir

Aux confins de la ville
Paon criait coq chantait
- regrets

Dans le cloaque
Les batraciens coassent
Un camion passe
- co... ouac

Rosée matinale
Fraîcheur - battement d'ailes
Pépiement joyeux

Esquissé épuré
Simplicité magnifiée
Essentiel

Brigitte A.

Le haïku n'est- il pas à la poésie ce que la haute couture est à la mode ?



Virus en furie
Confinement prolongé
Jambes verrouillées

Printemps confisqué
Des semaines d'enfermement
Angoisses avivées

Prendre ses bâtons
Repartir sur le Chemin
Un jour peut-être

Liberté perdue
Faisons face avec sagesse
Le temps s'écoule

Tout est silence
Contempler le ciel bleu
Exquise quiétude

Parfum d'enfance
Madeleines encore chaudes
C'est l'heure du thé

Délaissé de tous
Dans la froideur du balcon
Il va s'engourdir

Rêver d'espace
Sur un balcon suspendu
Encore attendre

Anne-Marie R.



-1-

Pétales de pommier
Tournoyant au gré du vent
- il neige au printemps.

-2-

Rayons qui réchauffent
Les abeilles bourdonnent enfin
- miel blanc du printemps.

-3-

Les jeunes chats s'entraînent
Enlacés, prêts au combat
- pauvre musaraigne

Ianluk T.



Chat sur la gouttière
Moineau revient dans son nid
Crack ! Tout estourbi

Michel C.

Il est quelque part
Un massif d'hortensias roses
Qui surgit d'un rêve.

Vedette des jardins
Sa gorgée d'eau quotidienne
Tous les tons explosent.

Sa boule de fleurs roses
Au printemps comme en été
Dévoile ses pétales.

Qu'ils soient rouges ou roses
Ou autres bleus, blancs, violets
Mettent de bonne humeur.

Coronavirus
Confinés chacun chez soi
Liberté j'attends.

Silence oppressant
Une belle grisaille nous entoure
Pas d'oiseau chez moi.

Juste une illusion
Au diable les commerces
L'humain en premier.

Juste après la crise
Ce s'ra France pour les vacances
Vive notre pays.

J'apprends l'empathie
Grand respect de moi, des autres
C'est l'intelligence.

Pour qui ce beau banc
Sous la fenêtre fleurie ?
Pour moi, pour rêver.

Jacqueline M.



Dans le jardin clos
Deux oiseaux font des trilles
Concerto gratuit

Sur l'arbre en face
Des branches encore frileuses
Habillées de vert

Un pigeon ramier
Ignorant l'épidémie
Y a fait son nid

Depuis nos fenêtres
Avec le voisin d'en face
Nous applaudissons

En bas sur l'herbe
Piquetées sur le gazon
Les fleurs nous sourient

Véronique A.



Content d'être debout
Confiné mais pas triste
Ce soir j 'applaudis

Michèle R.



Hasard funeste

Savez-vous que Luis Sepúlveda, l'auteur chilien dont nous avons repris le titre « le vieux qui lisait des romans d'amour » comme thème d'écriture, est mort aujourd'hui, à Oviedo, du coronavirus ?

Il a écrit un livre dont le titre est: « Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler ».

Je vous propose de prendre deux animaux de votre choix et de les faire se rencontrer, dans une relation d'échange de savoir.

Fantaisie évidemment, drame possible, humour idem, romance et j'en passe... Les animaux parlent, vous savez bien, mais pas obligé dans votre texte.

Danièle Tournié, le 17 avril 2020



FABLE

La tortue et le papillon

Il était une fois un jour d'été, dans un pavillon de banlieue avec petit jardin fleuri.

La tortue de la maison se promenait tranquillement dans l'herbe.

Un joli papillon multicolore s'approcha des dahlias et des glaïeuls, virevoltant délicatement dans le massif de fleurs.

Que croyez-vous qu'il arrivât ?

Le papillon continua scrupuleusement à bien remplir sa journée ; la tortue, tête baissée, prolongea sa promenade solitaire.

Encore un rendez-vous manqué !

Combien de rencontres ainsi avortées dans nos vies trop bien balisées ?

Marie-Claude S.

Tragédie en sous-sol

Tu es très belle, dit le chat
Tu es très laid, répondit la souris
Alors le chat sur elle se jeta
D'une seule bouchée l'avala,
Et tout de go s'étrangla.
La souris du fond de l'estomac
Remonta et dit : Ça t'apprendra !
Ja, ja, ja ...

Martine S.

McDonald en Floride

Un crocodile américain se mirait dans les marais.

Il adorait sa peau carrelée de jolis bourrelets

Et la fente délicate de ses grands yeux dorés.

« Que je suis beau ! pensait-il, que je ferais de jolis souliers ! »

Il se voyait déjà chausser Lady Gaga
Ou en sac au bras de super nanas...
Tout à ses rêves, il ne vit pas venir le boucher
Finit ses jours en steak haché
Entre deux tranches de pain grillé.

Martine S.

Un petit pinson, un petit chevreau

Sur l'air de la chanson de Juliette Gréco : « un petit poisson, un petit oiseau »

Un petit pinson, un petit chevreau
S'aimaient d'amour tendre
Mais comment s'y prendre
Quand on est oiseau

Un petit pinson, un petit chevreau
S'aimaient d'amour tendre
Mais comment s'y prendre
Quand on est là-haut

Quand on est oiseau
Et qu'on lance des trilles
Pour voir son amour en bas
On ferait bien des vrilles,

Un petit pinson, un petit chevreau
S'aimaient d'amour tendre
Mais comment s'y prendre
Quand on est chevreau

Quand on est chevreau
Et que la forêt s'anime
Pendant que l'on rumine
En appelant son amour là-haut

Quand on est en bas,
Dans la forêt sauvage
On veut que vienne l'orage

Qui porterait le message
Comme une lettre à la maison
Pour dire son amour au petit pinson

Marie Lou B.

Le coup de trop

El Tigro vivait depuis deux mois au fond du jardin. Mimi l'avait recueilli et soigné après une baston d'enfer avec le Médor du buraliste. Salement mordu sur la patte arrière droite, Mimi l'avait logé dans la corbeille à linge, changé son pansement, fait avaler des pilules, bref l'avait sauvé d'une boiterie certaine. Remis sur pattes, il avait quitté la corbeille pour dormir au grand air. Chaque matin, quand Mimi arrivait avec les croquettes, il sortait de sa cachette, se caressait sur ses jambes en disant à voix très très basse : « je t'aime Mimi ! ».

El Tigro parlait depuis l'âge d'un an. La première fois qu'il avait dit à sa maitresse, « le lait me donne la colique », elle l'avait fait répéter trois fois, l'avait regardé avec des yeux ahuris, et l'avait foutu par la fenêtre du rez-de-chaussée en gueulant au diable !

Après cela, longtemps El Tigro s'était tu. Sur les chemins, il ne rencontrait que des incultes sans vocabulaire. Pour garder ses cordes vocales en forme, il parlait tout seul de midi à trois heures, moment de sieste générale chez les animaux du coin. Et puis, il avait fallu cette rencontre avec Médor. Ce grand couillon était venu lui renifler l'arrière-train. Et ça, El Tigro ne le supportait pas. Alors bien sûr, de miaulement en crachats, de coup de griffes en coup de pattes, le grand couillon l'avait mordu mais il ne le regrettait pas. Grâce à cette blessure, il avait rencontré la femme de sa vie. Mimi et lui, c'était du solide, de l'amour incassable.

Chaque matin El Tigro montait d'un ton en parlant à Mimi. Elle le regardait, souriait, ne s'étonnait de rien et parfois lui répondait avec des petits mots bourrus incompréhensibles.

Mimi devait être turque sûrement. L'automne se terminait, El Tigro ronronnait de plus en plus fort sur les jambes de Mimi, s'aventurait dans son giron tout mou quand elle le prenait sur elle à l'heure du café. Il lui racontait sa vie, sa naissance difficile dans un placard à balais, son abandon et ses errances dans les rues de Champigny. Mimi écoutait un peu, l'interrompait avec des oins, croch, oins. Il ne cherchait plus à comprendre, il poursuivait sur sa lancée, puis il attendait qu'elle

s'endorme pour filer le train à la chatte du voisin qui commençait à l'agacer sérieux avec ses feulements de coquette.

Noel approchait, El tigre allait annoncer à Mimi qu'il venait d'avoir deux filles et deux garçons planqués au fond du jardin, quand Mimi, le verre à la main, tomba raide saoule sur le carrelage de la cuisine. El Tigro appela les pompiers. L'un d'eux, penché sur elle, lui secouait les joues et lui disait « parlez madame , ouvrez les yeux madame ! » Pendant ce temps son collègue ouvrait la petite pochette qu'elle gardait tout le temps accrochée à son cou.

« Laisse tomber doc, elle est sourde et muette. »

Mimi est revenue en pleine forme. On vit à six dans la maison et ça se passe bien.

Véronique C.

Qui s'y frotte s'y pique

Monsieur Hérisson et Madame Porc-épic s'aimaient d'amitié tendre. Quoi de plus naturel, me direz-vous, entre gens dotées d'une même particularité : avoir pour habit un pourpoint de piquants. Ils n'avaient de cesse de comparer le confort de leurs tenues, leur longueur, la solidité des matériaux, le nombre et l'effilement de leurs pointes, et je ne sais quel détail vestimentaire encore. Au jeu des pointes, Mme Porc-épic gagnait largement, mais quand il s'agissait de l'épaisseur du tissu, M. Hérisson prenait l'avantage : fibre plus courte, plus fournie, plus resserrée. La robe de Mme était certes plus longue, plus bouffante, plus fastueuse que celle de son ami, mais aussi plus encombrante.

Si parler chiffons constituait l'ordinaire de leurs conversations, ça ne suffisait pourtant pas à faire leur bonheur, ils voulaient connaître l'amour, surtout M. Hérisson. Malheureusement, dans ce coin perdu du Minnesota, pas une partenaire de son espèce à des kilomètres à la ronde.

Que faire ?

Avec le manque, ses pensées d'abord coquines se transformèrent en pensées de plus en plus lubriques.

Soudain, jaillit une idée.

Et si...

Et si...

Et si...

Mais plus il jouait avec l'idée de séduire Mme Porc-épic, plus épineux était le questionnement qui le torturait.

Comment tenter un rapprochement quand des deux côtés ça pique ? Comment échapper à la piqûre mortelle de Mme si par hasard une de ses pointes entrait dans sa chair ? Et surtout comment résoudre le problème de leur taille et poids respectifs ?

De son côté Mme Porc-épic, ignorante du désir de son ami, se sentait devenir de plus en plus fleur bleue. Elle n'était pas en période féconde et ne rêvait que promenades romantiques au clair de lune, partages de serments, doux compliments.

M. Hérisson, au comble de l'excitation, était au bord de résoudre son casse-tête quand le réveil sonna. Amandine, dans un demi-sommeil, effleura la joue de son compagnon : « C'est toi qui piques comme ça ? Décidément, je ne m'habituerai jamais à ta barbe de trois jours ! »

Véronique A.

Chats et rats

En cette période tourmentée de Coronavirus, tout le monde est confiné.
Cependant, les humains que nous sommes, continuent à produire des déchets.
Mais le calendrier des personnes chargées de l'entretien est aussi bousculé.
Qui donc se frotte les mains ?
Bien sûr ! Tous les êtres humains !
En ce moment ! C'est certain !
Quoique ! Des rats prolifèrent autour de nos poubelles.
Pour eux, c'est leur tour de Babel !
Du coup, leur vie, à eux, est belle, belle, belle !...
Et les petits chats alors ! Ne sont-ils pas dehors ?
Face aux souris et aux rats, ne sont-ils pas les cadors ?
L'un d'eux, surpris dans son sommeil,
Ouvre un œil, dresse alors une oreille,
Perçoit les bruits et l'odeur comme un merveilleux soleil
D'un miaulement qui en dit long.
Puis se gonflant tel un ballon,
Ameute ses congénères, chats et même les chatons.
Et voilà qu'une commune ardeur

S'empare de ces petits prédateurs
Et parmi souris et rats, sème la terreur.
Peut-être que dans le « monde d'après »
Chacun prendra ses responsabilités
Et en respect triera ses déchets
Pour qu'à nouveau tous les containers
Ne trouvent que des objets similaires,
Et permettent aux chats de se lover dans les racines d'un chêne séculaire.

Jacqueline M.

Bobby et Choupette

Bobby, jeune chien tout fou, et Choupette, magnifique chatte toute blanche, avaient les mêmes maîtres, ils demeuraient dans le même foyer.

Le matin, c'était Bobby qui réveillait son maître, impatient d'aller humer l'air matinal, tandis que Choupette aimait se prélasser tout en ronronnant à l'épaule de sa maîtresse dans son lit encore tiède.

Bobby était vif, joueur, il aimait courir après la balle que lui lançait son maître parfois vivement, parfois nonchalamment, quand ce dernier n'était pas trop réveillé et rêvait de sa deuxième tasse de café dès son retour à la maison.

Choupette, agile, gracieuse s'étirait de tout son long et ouvrait un œil pour regarder Bobby qu'elle trouvait bien excité pour si peu. Elle, elle sortirait à son heure, à sa guise, en passant par les balcons du voisinage pour atterrir dans le petit jardin du bas. Besoin de personne pour sa promenade quotidienne.

Bobby et Choupette faisaient bon ménage, ils s'étaient répartis leur territoire dans l'appartement. Quand des amis étaient invités, Bobby, ravi, leur faisait la fête, quand Choupette allait se terrer dans un lieu secret où ces intrus ne viendraient pas troubler sa tranquillité.

Le comportement des humains recelait quelques mystères pour nos deux compagnons. Choupette se demandait pourquoi sa maîtresse passait tant de temps dans sa salle de bains, enfermée, et ressurgissait parfois le visage tout blanc d'un masque odorant, alors qu'elle elle n'avait qu'à se lécher pour se faire belle aux yeux et à la vue de tous, plusieurs fois par jour.

Bobby aboyait de plus belle quand son maître s'énervait sur son clavier d'ordinateur, jurait quand il n'atteignait pas le score qu'il s'était fixé au jeu vidéo

« Pirates Game ». Quelle fâcheuse manie avait les hommes de s'enticher d'un écran plat sans saveur, ni odeur !

Les oiseaux, les petits moineaux qui venaient se poser sur la balustrade du balcon faisaient rentrer en transe Choupette, qui retrouvait ses instincts sauvages à la poursuite de ces proies si proches. Quand sa maîtresse se penchait au balcon pour y verser les quelques miettes du repas, ou s'émerveillait, au printemps, de leur gazouillis délicieux.

Bobby ne comprenait jamais que les humains jettent les os à la poubelle après leur pot-au-feu, alors que lui s'en régalaient et en faisait ensuite des compagnons de jeu.

Bobby et Choupette montraient une grande tolérance vis-à-vis des enfants de la famille qui parfois les tripotaient, voulaient les porter, les caresser dans le mauvais sens du poil. Ils étaient petits, joueurs avant tout, et, somme toute, pas méchants et moins impressionnants que les grandes personnes parfois imprévisibles.

Espèce humaine, espèce animale vous formez le grand univers du vivant indissociablement lié.

Bénédicte F.

Patience et longueur de temps

Sautille par ci, pépie par-là, l'insouciance au bout du bec, il ne va pas me narguer longtemps celui-là tout de même ! Ce n'est pas parce qu'il a retrouvé son territoire que je n'existe plus ! Et maintenant en plus, le voilà qui se met, de bon matin, à rouge gorge déployée, à m'enivrer. Non mais ? Tu te crois où ? Si tu penses que je vais me laisser faire « *jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices* » (Alfred de Vigny). Oh, regarde là-bas... qui arrive... sur son trente et un... quelle belle queue de pie ! Elle semble me saluer. Oh oui, j'en suis sûr, elle est flattée mais, hum... à y voir de plus près, son œil paraît un brin contrarié. Heureusement, depuis ma cachette, tout en boule et toutes piques dehors je n'ai plus qu'à attendre « *Patience et longueur de temps* » ... Ma pitance du jour viendra bien... gardons espoir « *tous les animaux sont égaux, mais certains le sont plus que d'autres* » (Georges Orwell).

Brigitte A.

Dans le noisetier

Ballet dans le noisetier ! Écureuil courait, grimpait, sautait partout. Il avait beaucoup à faire avant l'arrivée de l'hiver. Il devait remplir de noisettes son trou-cache dans l'arbre mort. Corneille voletait de branche en branche. Puis insouciante et heureuse, elle montait dans les airs et revenait ensuite se poser sur le sol, sur un toit ou sur l'arbre de l'écureuil. « Pourquoi te postes-tu sans cesse sur mon chemin, Corneille ? lui dit l'écureuil, et pourquoi ne vas-tu pas cueillir les fruits du noyer ? Ton bec est fort et tu voles si haut que tu peux fracasser par terre les coques des noix. Moi, mes doigts sont trop petits et ne peuvent tenir que des noisettes. » Un bourdon dodu passa par-là, ronchonnant et vrombissant, à la recherche d'une dernière fleur à butiner. Il fut pris à témoin par l'écureuil : « voulait-il bien servir de juge ? ». Il n'eut pas le temps de répondre qu'il fut gobé par la corneille.

B. Lion

La fourmi et la tortue

La fourmi était ouvrière
Mais elle rêvait de liberté
De là à se faire la paire
Elle ne pouvait l'envisager
Depuis des années il fallait se taire
Du matin au soir travailler
Comme tous ses sœurs et frères
C'était sa destinée
Elle militait pour le travail temporaire
Pour cela il fallait embaucher
Elle alla voir la reine mère
Mais se fit houspiller
Devant ce refus arbitraire
Elle s'est soudainement décidée
A quitter le jour même la fourmilière

Allait-elle enfin profiter
De sa nouvelle vie de solitaire ?

Elle passa les premiers jours à errer
Évitant de s'éloigner trop de son repaire
Allait-elle déjà regretter
Sa décision trop téméraire
Quand elle vit la tortue s'approcher
« Dis donc je croyais les fourmis grégaires
Et je te vois seule ici à traîner
Aurais-tu perdu tous tes congénères ? »
Non point, dit la fourmi je vais te raconter
J'en avais marre de me laisser faire
De passer ma vie à travailler
Je veux qu'on me considère
Pour ce que je suis et non pour ce que je fais

La tortue complètement interloquée
Lui dit « Hé bien dis donc, une fourmi révolutionnaire
Dans la forêt cela va faire jaser »
Depuis cette rencontre extraordinaire
On peut voir ensemble discuter
Ces deux compères
Qui pour le meilleur se sont associés
La tortue plus autoritaire
Sur son dos a décidé
De transporter la fourmi réfractaire
Qui ainsi peut la guider
Sur celle qui ne voit plus très claire
La fourmi peut ainsi se reposer
Démontrant ainsi que l'on peut toujours se soustraire
Aux contraintes forcées et que l'on est maître de sa destinée

Michel C.

L'âne et le chat

Je suis Noirôt, le nouveau chat de la maison du haut du hameau. Mes « maîtres » - oh, que je n'aime pas ce mot, enfin je dois l'accepter - m'ont adopté alors que j'avais 6 mois ! Je suis vif, intelligent, facile à vivre, extrêmement beau (je suis modeste !) avec mon pelage tout noir, une tâche blanche au niveau de mon poitrail

ainsi que sur mes quatre pattes. Lorsque je suis arrivé dans cette maison de 150 m², vous n' imaginez pas tout le travail que cela m'a demandé pour mettre mon odeur dans chaque recoin de ce pavillon ! J'étais épuisé !

Ce qu'il y a de bien ici, c'est qu'il y a un jardin et que mes geôliers, enfin mes « maîtres », me laissent me promener à ma guise depuis qu'un matin j'ai décapité une souris et que j'ai apporté son cadavre sur leur lit. Ils se sont alors extasiés bêtement : « ah, mais quel bon chat ! C'est un chasseur, au moins on aura moins de souris dans la maison ! »

Mon jardin, je l'aime bien et, peu à peu, j'ai pu conquérir tous les jardins mitoyens. Il y a un chemin qui descend au bas du hameau. Et, comme je m'ennuie un peu, j'ai bien envie de m'évader un jour, pour sentir dans mes moustaches le grand air de la liberté ! Et peut-être, pourrais-je rencontrer d'autres animaux et me faire de nouveaux amis ! Mais aurons-nous le même langage ? Pourrons-nous nous comprendre ? On verra bien ! C'est décidé je pars à l'aventure !

Arrivé au bas du chemin, que vois-je ? Dans un grand champ, un âne, en train de brouter ! Je m'assois et je dois miauler un bon moment avant qu'il ne m'entende et... une fois qu'il m'a repéré, il fait un pas ! Ah, il hésite ! Enfin il se décide et vient vers moi. « Bonjour ! Qui es-tu ? Et d'où viens-tu ? » Je me présente donc et lui explique que je suis à la recherche d'un ami.

« Ah, mais tu sais, on ne devient pas amis comme ça ! Il faut se connaître d'abord ». Bon, l'affaire n'est pas gagnée ! L'âne me dit s'appeler Hector, qu'il est un âne du Poitou. Quel drôle de nom ! C'est quoi ça, un âne du Poitou ? « Et que fais-tu toute la journée ? ».

« Bien, le Poitou c'est une région de l'ouest de la France, et je suis d'une race très ancienne, du X^{ème} siècle. Nous sommes très peu en France. Comme tu peux le constater, je suis de grande taille, j'ai de grandes oreilles, mon pelage est long. On m'appelle aussi Baudet, mais je n'aime pas cela ! Ce que je fais ? Bien, comme toi. A vrai dire, je m'ennuie un peu ! Je fais le tour de mon champ, je mange, je dors debout dans la cabane que tu vois là-bas. Au printemps, à la période des amours, j'ai beau user de mon braiement : hi-han, aucune ânesse ne vient à mon secours ! Et ici, on m'utilise pour me mener d'un terrain à l'autre, pour, ce que disent les humains, nettoyer, c'est-à-dire manger, toutes les bonnes et mauvaises herbes. On n'utilise pas toutes mes capacités car j'ai un très large champ de vision, un odorat très développé, ce qui me permet de bien percevoir le monde qui m'entoure ! On dit que je suis bête, têtu, mais c'est faux et je suis très patient et je peux faire plein de

choses ! Et ce qu'on a en commun, toi et moi, c'est que nous sommes les meilleurs compagnons de l'homme !»

« Ah ! Et bien tu m'en apprends toi ! Si tu veux bien, je viendrai te voir tous les jours. Comme ça, on aura le temps de se connaître, je te dirai moi aussi toutes les bêtises que j'aime faire, et peut-être qu'un jour on deviendra amis ! Au revoir Hector ! »

Jacqueline G-B.

De plus en plus fort

Sur le plateau de la Sierra Del Ore
Se tient une discussion qui s'envenime fort.
« Depuis des lustres, déclare le condor,
Ma famille vit dans ce sublime décor
Et mes ancêtres y combattaient les conquistadores. »
- La mienne est plus ancienne encore,
Mes origines remontent, affirme l'alligator,
Au temps du pharaon Horus Hathor
Qui vivait dans le palais de Louxor.
- Un de mes aïeux, assure le lama, s'honore
D'avoir été chef d'état-major
De l'armée du roi Nabuchodonosor.
- J'oubliais de vous dire, reprend l'alligator,
Que nous descendons en droite ligne des dinosaures,
Plus précisément du redoutable tyrannosaure.
- Toute votre ascendance est fort incolore,
Renchérit l'étalon à la crinière d'or.
Je suis de la dynastie grecque des centaures
Et l'un de mes cousins n'est autre que Pythagore.

La surenchère est bien souvent un sport
Qui peut vous embraser tel un météore
Jusqu'à vous en faire perdre le nord.
Gardez plutôt votre humilité comme un trésor.

Bryan de La R.

Querelle de basse-cour

Courantes à la ferme des quatre vents, les querelles **cavaient**

Allègrement, en témoigne ce surprenant **différend**.

Entendant le coq chanter dès potron-minet, le **paon**

En colère se rend chez cet insupportable **gallinacé**.

« **C'est** assez ! Tu nous réveilles beaucoup trop **tôt**,

Tonitrué-t-il. Dorénavant j'appellerai au lever à l'angélus **pile**.

Il suffira que je lance quelques criaillements **appuyés**

Et chacun pourra venir assister au déploiement de mon **plumage**.

- **Ah ! Je** ne t'autorise pas à remplacer ma cantate **matinale**

À laquelle mes gens tiennent par ton criard **braillement**

Entonné dans le seul dessein de pavoiser ta roue **bigarrée**,

Réplique le coq. Ici c'est moi qui dicte l'heure du **réveil**. »

Ayant entendu ces éclats de voix, le **jars**

Arrive tout criard sur ces **entrefaites**.

« **Faites** sonner le lever au plus tôt, déclare-t-il,

Il m'est ensuite agréable de cesser mes rondes de **garde**

Ardemment menées toute la nuit et à Morphée de m'en **remettre**.

Être debout jusqu'à l'angélus, mes frères et moi, nous n'y **tenons**.

- **Non**, aboie le chien, sonner le clairon aux aurores il ne faut **pas**.

Pas d'inquiétude, je veille au grain. Durant mon sommeil **léger**

J'ai, c'est sûr, l'instinct du danger qui me fait réveiller en **émoi**.

- **Moi**, même si je sais faire la roue, glousse le **dindon**,

On ne me prendra jamais à réveiller tous les **résidents**

En les priant d'admirer ma robe noire tachetée de blancs **flocons**.

Qu'on laisse chacun se lever à l'heure qu'il **désire** ! »

Irrémédiablement en cette basse-cour, la querelle va **bon train**.

Un accord semble impossible, mais n'est-ce pas le cas **partout** ?

Tout politicien trouvera cette bisbille, de la réalité bien **en-deçà**.

Satisfaire l'un n'est-il pas déplaire à l'autre ?

Bryan de La R.

Et hop, on y va !

Confinés au printemps, on rêve, chante, cuisine, peint, range, écrit...me dit-on.

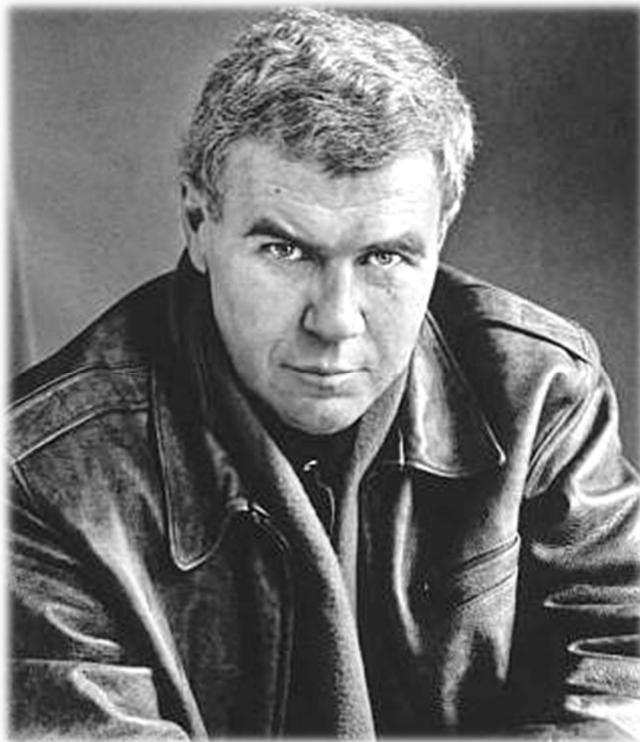
Donc, chers amis, poursuivez vos écritures. Elles m'épatent, et vous?

Pour demain voici un incipit que Véronique C. m'a envoyé. Laissez-vous emporter par cette phrase tirée de "Parlez-moi d'amour" de Raymond Carver :

J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille (p 33)

Et hop, on y va !

Danièle Tournié, le 19 avril 2020



J'ETAIS AU LIT...

"Parlez-moi d'amour" de Raymond Carver



Visite nocturne

J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille ; qui pouvait bien me rendre visite à cette heure tardive ?

Aux aguets, après le bruit de l'ouverture de la grille que j'avais perçu, le souffle court, le cœur battant, je me redressais sur mon lit. J'attendis quelques instants. Qu'avais-je entendu ? Ce bruit insolite à cette heure nocturne avait-il été suivi de crissements de pneus, d'un aboiement de chien au lointain ?

Apparemment rien de plus, rien de nouveau, cauchemar ou réalité, le temps suspendu en tout cas.

Peut-être qu'hier soir je n'avais pas bien fermé la porte du jardin, le vent s'était levé et son souffle avait poussé la grille qui commençait à être un peu rouillée.

Ou bien les sangliers étaient de retour. Mon voisin m'avait dit qu'ils cherchaient à rentrer dans les jardins en cette période pour y chercher de la nourriture en remuant la terre de leurs groins avides.

Félix, l'étudiant de passage, aimait faire quelques escapades nocturnes et rentrait tel Arsène Lupin sur la pointe des pieds pour ne pas me réveiller. Mais non, ce ne pouvait être lui, il était rentré chez lui il y a deux jours.

Halloween en avance, le fantôme de la maison hantée se faufilait dans mon chez moi.

C'était une nuit sombre, une lune mince comme un ongle, les arbres projetaient leur ombre menaçante dans cette quasi-obscurité, quand je dévalais l'escalier intérieur, tremblante en chemise de nuit. Pour m'arrêter à nouveau : et si c'était la chouette qui était de sortie ? Elle aurait pu frôler la grille lors de son envol à la poursuite de sa proie.

J'avais fait défiler un tas de scénarii qui ne me rassuraient pas pour autant, je regardais la pendule de la cuisine : il était minuit.

Quand, tout à coup, un sursaut de conscience me rappela que, la veille, je venais de terminer un livre policier : « Minuit sous la lune ». Voilà ! Mon imagination m'avait emportée, ma maison était devenue hantée. C'était donc cela ce bruit insolite, j'avais revécu le dénouement de mon polar.

Je me jurais qu'on ne m'y reprendrait plus à lire de telles histoires, juste avant de m'endormir.

Bénédicte F.

Histoire sainte

J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille que l'on ouvrait avec douceur. J'étais au lit et j'avais bien l'intention d'y rester car quelqu'un de si attentionné à mon sommeil ne pouvait être qu'un gentleman, genre cambrioleur classieux qui volait avec panache et donnait son butin aux pauvres. Un saint, un brave entre les braves, beau comme Robin des Bois, et des hommes comme ça, j'en croisais rarement. Quelquefois j'en rêvais, c'était mon côté fleur bleue de lectrice abonnée

aux romans photos de Nous Deux. En attendant de le voir apparaître, il semblait crocheter ma serrure de porte d'entrée comme un dentiste farfouillant dans une dent. Apparemment il avait du mal, le tartre du mécanisme résistait et ça me confortait dans l'idée que d'avoir investi 2000 euros dans une serrure quatre points, c'était pas de l'argent jeté aux serruriers. J'étais dans mon lit et, dans le silence revenu, je me demandais ce que fichait l'intrus. Il avait mal aux bras à force d'attaquer la porte à la roulette ? Ou avait-il le petit coup de mou de trois heures du matin qui signale que vous avez assez tiré sur vos forces et qu'il faut récupérer ? Enfin un couinement, puis deux, c'était bon signe. Avec sa curette il avait dû déclencher la clenche. Il était temps pour moi de me lever, d'aller me faire une beauté pour le recevoir joliment allongée dans mon lit, vêtue de ma nuisette violette, les cheveux défaits, un bras et une jambe en dehors du drap.

Voilà, j'étais prête. Mon visage de Belle au Bois Dormant, paupières ombrées de vert et lèvres repulpées d'un rose incandescent devraient le subjuguier d'emblée. Prudente, j'avais mis mon porte-monnaie, mon chéquier et ma bague de fiançailles sur la table de nuit pour éviter qu'il casse tout. Je n'étais pas naïve, les reportages à la télé montraient à quel point de violence certains garçons étaient capables, quand ils ne trouvaient pas tout de suite le magot. Cela dit, je ne veux pas voir le mal partout. Les voyous polis existent.

Après avoir entrouvert les volets, histoire de faire entrer la lumière de la pleine lune qui mettrait en valeur mon corps alangui, j'étais de nouveau au lit et je reconnaissais très bien les craquements de l'escalier. Ma peur montait à chaque marche et il y avait quelque chose de délicieux dans ces frissons peureux. Quelque chose qu'il ne m'était pas arrivé depuis longtemps. J'avais vite fermé les yeux quand j'avais entendu les pas sur le parquet du couloir. Puis ouvert les yeux. Il frappait. Robin des Bois frappait. Il disait : « maman ! c'est moi, excuse-moi, j'ai perdu mes clefs... »

Véroniq

Solitude normande

J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille. Christophe était déjà parti travailler, j'ai regardé l'heure ! 10 heures du mat. Oui, la matinée était avancée, mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse par ces temps de confinement ?

Christophe devait être à la centrale, c'était son tour, question de sécurité et de contrôle : « Faut adapter la production d'électricité à la faible demande actuelle. » il disait.

Et moi ? Rien. Rien à faire dans ce trou. Je lui avais dit pourtant que je voulais me confiner ailleurs. « Tu vas pas me laisser seul ma louloute ! Tu as le jardin pour toi, le village pas loin, des bouquins. Et puis, ça va pas durer. Dès que c'est fini, on part à Bali ! ». « Ben si, je pars ! » j'aurais dû lui répondre. J'ai craqué, je suis restée.

L'herbe n'en finit pas de pousser, le vent de souffler sur le plateau et j'ai beau me mettre à la fenêtre, personne ne passe. Faut dire qu'on habite à l'écart de la route, la mer n'est pas loin mais on ne la voit pas, de toute façon elle se confond avec le gris du ciel. Le chemin est bordé d'un talus et d'arbres. A Saint-Valéry, tout est fermé, déjà qu'il n'y a pas grand-chose ! Les randos sont interdites et j'ai déjà arpenté la région. C'est joli la Durdent, mais c'est humide. Restent les supermarchés mais, ou bien on fait la queue pour rentrer, ou on commande par internet. Bingo ! c'est ce qu'on a fait. Et d'ailleurs, c'est ce que j'ai pensé quand j'ai entendu la grille grincer : le livreur de chez Leclerc. Et puis non, c'est jeudi qu'ils doivent venir. Alors qui ?

Il aurait fallu que je me lève, que je m'habille. D'ailleurs, comment ? Ça faisait un mois que je mettais le même jean, j'ai grossi... Se doucher ? Pas prévu, la fuite d'eau dans la salle de bain commençait à prendre de l'ampleur et le plombier du retard. Mes cheveux poussaient sans scrupules, ils frisaient même. Dans mon lit avec draps en satin bleu pâle, nue j'étais bien. La radio réglée sur Classique FM diffusait « Times out » par un quartet inconnu. Alors attendre.

Qui n'était pas confiné ?

Danièle T.

La vie de château

Quand j'ai entendu le bruit de la grille, il était 22h30. Il lui arrivait de s'ouvrir toute seule, je ne pouvais pas la fermer à clé, et puis, cela ne me gênait pas au début.

Cependant, elle s'entrebâilla à nouveau en grinçant, et se referma, les battants faisant un chahut d'enfer et ce petit cirque dura dix minutes ; j'étais à moitié endormie, peu encline à me lever. J'étais harassée, courbatue, j'avais marché 27 km, sur ce chemin, quatrième étape depuis Vézelay, et sans logement. L'adjointe au

maire du village de Saint-Léger-Broye m'avait proposé une chambre dans une petite dépendance du château de sa mère, sa mère qui venait juste de décéder. Et j'avais accepté.

Il y faisait froid, pas de chauffage. J'avais réussi à allumer un feu dans le poêle, avec de grosses bûches, sans petit bois ni papier journal, seulement des cartons. C'était épique. J'avais pu faire chauffer de l'eau dans une vieille casserole, manger un reste de fromage, faire sécher mes affaires, et je m'étais couchée dans le lit de la salle de séjour, là où j'imaginai que la mamie avait vécu ses derniers jours. C'était lugubre, mais mieux que de dormir à la Belle étoile en ce début avril 2019.

J'entendis à nouveau la grille, elle se mit à grincer, de plus en plus fort, et le vent s'engouffrait. J'étais mise à l'épreuve. Je m'assis sur mon lit : quelque chose d'irréel m'apparut, un être fuyant, une forme vaporeuse, s'avançant vers moi, ouvrant ses grands bras. Mes cheveux hérissés sur mon crâne, le souffle coupé, dans le noir, terrifiée : « la maison est hantée » me disais-je.

On m'avait bien parlé de légendes irlandaises où il était question de fantômes, de revenants, mais que dire de cette vision, cet être éthéré devant moi, qui s'avance et moi qui recule. L'esprit se mit à grogner, à danser sur lui-même, sur elle-même. J'ignorais si c'était une femme ou un homme. Plutôt un démon. Que me voulait-il ? Je me souvenais à cet instant que l'adjointe au maire venait de perdre sa maman. Tiens, et moi, j'avais perdu mon grand-père, juste avant de partir sur le chemin d'Assise. Et j'eus la vision de ce monstre qui s'abattait sur moi, avec des griffes au bout des doigts, martelant mon sac à dos, le retournant, comme une âme en peine... Était-ce l'âme errante de ce grand-père que je n'avais pas visité depuis trois ans, qui se manifestait ainsi, qui réclamait un culte ou des offrandes ?

Et je me souviens qu'avant mon départ et après son inhumation, j'avais jeté dans la poubelle un cadre avec son portrait. A ce moment-là, un énorme fracas de verre cassé, de vitres fracassées, un tourbillon, des bruits de chaînes raclant le sol... Et oups, il disparut ou elle disparut dans un halo de lumière, l'air se fit doux, la nuit s'illumina.

Après, ce fut limpide, je m'apaisais, j'eus l'intuition que le grand-père avait besoin de moi pour vivre en paix dans sa tombe, que je lui devais quelque chose : une offrande ? Que sais-je ? Pour son repos éternel, une marque d'affection ?

J'ai allumé ma frontale, la pièce n'avait pas changé, moi si : je venais de vivre une expérience surnaturelle, de m'ouvrir à un monde invisible qui me signifiait quelque chose. J'allumais une bougie,

Je préparais un petit autel pour Lui, avec fromage Vache qui Rit, et pomme Golden, je lui dessinais un cœur sur mon livre de route, et j'allais fermer la grille à double tour, enfin, en ficelant les barreaux avec la corde qui me servait de corde à linge pour le long périple que j'allais vivre.

Je me remis au lit, je me revoyais à dix ans sur les épaules de mon grand-père, il me faisait sauter, il me faisait peur, il me faisait rire, je n'entendais plus la grille, elle ne s'ouvrait plus, je m'ouvrais dans le sommeil.

Chantal C.

La burette

J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille.

J'étais fourbu, j'avais passé l'après-midi à tartiner cette immense grille du produit miracle que tout Français d'un certain âge connaît bien : le graal, la trinité du bricoleur, le trois-en-un.

Le grincement de la grille dans la nuit fut le déclic. Marre du petit bidon désuet ! Marre de sa burette surannée !

Il était supposé lubrifier, protéger et nettoyer. Parmi les multi-usages revendiqués, n'y avait-il pas celui d'empêcher de grincer ?

Mais a-t-on jamais vu quelque chose ou quelqu'un faire bien trois choses à la fois ? Taratata !

D'ailleurs, quand je fais trois choses à la fois, je ne fais rien de bien.

Ce fut un tournant dans ma vie, je renonçais à tout jamais aux recettes d'antan : au vinaigre pour les vitres, à l'eau de Javel désinfectante, au savon de Marseille pour se laver, à l'eau salée pour les fractures, aux queues de cerises diurétiques, aux pruneaux pour ce que vous savez ou au tilleul pour dormir.

Je m'élançais dans la vie moderne et plongeais avec délice dans la chimie, dans les somnifères, les lessives et les gels douche qui sentent si bon.

Martine S.

Elle m'attendait

Il s'était endormi tard ce soir-là. Ce n'était pas une insomnie, mais plutôt une sensation de mal-être, une pensée sombre insaisissable, une malignité diffuse.

Soudain il se réveilla. La grille du jardin venait de grincer.

C'était sans doute le vent, elle devait être mal fermée. Mais par la fenêtre, la lune éclairait l'immobilité des grands arbres. Le chien alors ? Il avait dû oublier de le faire rentrer par la porte de la cuisine. Ou alors était-ce un de ces gros oiseaux nocturnes qui s'était posé sur le portillon ?

La grille continue de se balancer en un surprenant rythme régulier comme agitée par une main humaine ! « C'est énervant, je ne vais pas réussir à dormir »

Il descend au rez-de-chaussée, sort dans le jardin. Sous le tilleul, près du portail, il y a une silhouette.

« Enfin te voilà ! Cela fait un moment que je t'attends ! Ne m'as-tu pas entendu arriver ? N'as-tu pas saisi mes signaux ? Pourtant j'y ai mis la forme, je t'ai averti de ma visite et cette nuit, tu tardes à venir à ma rencontre ! Je t'aime et toi, que fais-tu ? Tu te détournes, tu m'ignores, tu me méprises. Tu continues ton petit train-train quotidien, comme si de rien n'était. Je suis patiente. Mais ce soir, me voici, tu ne peux plus te détourner ! »

Il porta la main à son cœur et la Mort l'enleva.

Brigitte L.



Que s'est-il passé là ?

Pour demain, la proposition sera la photo 031 « Nighthawks » - Arpajon 2019 - de la série Sans Contact de Gérard Harlay, parue le 16 avril.

Que vous inspire-t-elle? Que s'est-il passé là? Aujourd'hui, hier?

Fantastique, policier ou journalistique. Choisissez votre angle de vue.

Racontez-nous.

Danièle Tournié, le 20 avril 2020



« Nighthawks » - Arpajon 2019

RESTAURANT ISTANBUL

Là-bas

C'est un restau
Istanbul il s'appelle
Gengis Kan est au bar
Ses concubines en cuisine
Sous les néons bleus
On parle en mots étranges
On rêve de reconquête
Soliman le Magnifique va revenir
On grignote des mezzés
On sirote le raki
Les donners sont gras
Les baklavas mielleux
La télé est trop forte
La terre tremble là-bas
On fume le narguilé
On pense au Bosphore
La bière coule
On s'arrange avec le Coran
Faut bien vivre, quoi.

Véroniq C.

Rêve en bleu

Délices d'Arpajon, où les oiseaux de nuit flottent dans le bleu, en partance pour Istanbul.

Istanbul, rêve en bleu. Istanbul du bleu, toujours du bleu :

La Mosquée Bleue, Topkapi, Sainte Sophie, le Bosphore, Loti et son café et plus loin, les céramiques d'Iznik.

Sacré virus : tu m'interdis de réaliser mon rêve vieux de 30 ans : voir, sentir, arpenter Istanbul. Mais promis, ce sera fait très bientôt ; ce ne sera pas début mai, mais, qui sait, l'automne y est peut-être tout aussi beau.

Jean-Luc M.

Clap !

Une femme s'approche du restaurant, une valise à la main, l'air tourmenté.

On devine qu'elle a rendez-vous dans ce café et que, si elle pousse la porte, sa vie basculera.

Elle esquisse un sourire :

- Oui, elle veut, elle aussi, écouter son désir d'aventure, de liberté, fuir l'habitude. Se venger peut-être ?

Puis son regard s'embue :

- Non, elle ne va pas abandonner ses enfants, les faire souffrir.

Elle soupire :

- Comment se décider, comment connaître la bonne décision ?

Elle s'immobilise. Que va-t-elle faire ? Tout est possible.

- Coupez !! crie le réalisateur... C'était formidable, commente-t-il à la comédienne.

De fait, son visage, ses gestes nous ont entraînés dans son dilemme que beaucoup ont connu dans leur vie sans doute.

- Allez les cocos, on en refait une par sécurité !

Et toute l'équipe de s'activer sur le plateau : coiffeuse et maquilleur autour de la comédienne, décoratrice pour remettre en place les accessoires, chef opérateur pour ajuster la lumière, scripte, assistants...

Au cinéma on peut faire et refaire sans conséquences... Et on peut toujours changer la fin de l'histoire au montage.

Ah, si l'on pouvait connaître le script de sa propre vie... Oui, ce serait plus facile. Mais non, finalement, à chacun d'exercer sa liberté et de créer son propre chemin.

Marie-Claude S.

Le restaurant Istanbul d'Arpajon

Arpajon, commune située dans l'Essonne à 31 kms au sud-est de Paris, est sans doute, comme beaucoup de petites communes de la région parisienne, devenue cosmopolite !

Mais en regardant cette photo, ce café resto dénommé « ISTANBUL, DELICE ARPAJON », dans cette ville, interpelle le regard ! A l'extérieur un panneau

publicitaire sur lequel on peut lire « Salon de thé.... Au coin des amis ». Est-ce le lieu de rencontre de tous les musulmans d'Arpajon ?

Trois, quatre femmes voilées d'un côté, habillées de tchador, attablées, regardent la télévision. Que regardent-elles ? Quels peuvent être leurs commentaires ? Elles se retrouvent entre copines pour passer un moment convivial ? Parlent-elles du Pays, de ce qui se passe là-bas en dégustant leurs mezzés ? Ou bien échangent-elles sur leur vie ici, avec leurs enfants, leurs hommes ?

A droite, un homme attablé également ! Regarde-t-il la télévision également ? Ou bien regarde-t-il ces femmes et qu'en pense-t-il ? S'autorisent-ils à échanger ?

Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Dans la pratique musulmane, ils ne mangent pas ensemble et les femmes ne fréquentent pas le café ou le restaurant sans leur homme.

Un mélange de pratiques culturelles et religieuses, est-ce ce qu'a voulu nous montrer le photographe, intrigué sans doute de voir ce tableau ?

Jacqueline G-B.

Le restaurant Istanbul est toujours ouvert

Le restaurant Istanbul est toujours ouvert.

Le dernier client, attablé devant un café, ne peut pas quitter ce lieu. Il reste plongé dans son affreuse solitude.

C'était le seul endroit où il pensait trouver un peu de chaleur dans la ville déjà endormie. Les murs ocre jaune et le nom Istanbul l'avaient fait rêver, l'espace d'un instant. Istanbul, capitale de trois empires, ville trépidante aux accents orientaux et pleine de vie, qui se pare de rivières de lumière la nuit. Il avait pris un petit café pour se réchauffer et se croire au bord du Bosphore. Mais seuls les néons verts de cette lumière artificielle lui renvoient cette froideur installée au fond de son être. La télévision montre son œil crevé, les programmes depuis longtemps terminés. Le patron est à l'arrière de sa boutique en train de nettoyer les derniers verres.

Lui, il reste là, vissé sur sa chaise. Il ne peut pas rentrer chez lui, ce serait encore pire que dans ce petit café minable. Il ne bouge plus, n'entend plus, ne voit plus, son être vidé de toute vie. Peut-il encore espérer ? Enfermé dans ses lugubres pensées, il reste le regard fixé sur sa chaussure.

Le restaurant Istanbul est toujours ouvert.

Brigitte RdM

Promesse des mille et une nuits

Quelle vision, cette nuit à Arpajon, sur le chemin de Saint-Jacques, juste à l'angle de la rue ! Un bar, le seul ouvert, de la lumière. Malgré son nom, Au Coin des Amis, rien ne m'invite à y entrer.

De dos, plutôt de trois-quarts profil, Ahmed s'évade en fumant sa pipe à chicha.

La vision de ce bar, la nuit, réveille en moi une image. Mais oui, c'est le célèbre tableau d'Edward Hopper, Nighthawks, maintes fois reproduit, qui fut peint en 1942 et qui se trouve à l'Art Institute of Chicago.

Oui, mais Arpajon la nuit n'a rien à voir avec le New York des années 1940. Aux personnages américains plongés dans leur solitude répondent ici des individus partis dans leur nirvana.

Un sentiment de désolation m'envahit, les bars de nuit dénommés comme celui-ci « Restaurant Istanbul - Délice Arpajon » sont des clubs fermés, alors qu'ils étaient ouverts aux solitaires qui y noyaient leurs vagues à l'âme dans la nuit américaine.

Je vois aussi, à travers la baie vitrée du café, une télé allumée, sûrement une vidéo d'une célèbre chanteuse qui ressemble à s'y méprendre à Oum Kalthoum, de quoi envoûter Ahmed et l'emmener au paradis des Mille et Une Nuits.

Istanbul à l'Est, New York à l'Ouest et moi qui marche au centre sur la voie de Tours, quel vertige.

Perdue dans mes pensées, avant de regagner mon gîte pour une nuit réparatrice, je me surprends à philosopher : étrangers venus d'ailleurs, vous vous regroupez pour retrouver un peu de chaleur humaine, l'atmosphère du pays, une évasion au narguilé pour mieux oublier le jour désenchanté que vous avez vécu. Alors que, dans les années 1940, le rêve américain poussait les aventuriers de tout poil à venir risquer leur vie, jouer leur vie pour le meilleur à venir.

Nous avons changé de paradigme, mais l'homme qui marche restera toujours celui qui poursuit sa quête de vérité.

Bénédicte F.

Le petit tailleur

Mehmet était venu s'installer en France en 1969, parce que l'Allemagne n'avait pas voulu de lui. Il connaissait bien son métier et avait trouvé tout de suite du travail auprès d'un tailleur de Paris. Il était pantalonnier, c'est à dire qu'il était spécialisé

dans la confection des pantalons, tandis que sa femme, venue le rejoindre très rapidement, faisait des gilets. Elle était donc giletière. Il avait un petit atelier près de son appartement. Tous deux cousaient du matin jusqu'au soir. Silencieux, les yeux fixés sur leur ouvrage, on n'entendait de temps en temps que le bruit du fil à bâtir qu'il coupait entre ses dents.

Une fois par semaine il apportait à Paris tous les pantalons et les gilets qu'ils avaient cousus, enveloppés dans une grande toile. Comme il habitait alors Arpajon, il devait aller à la gare et y prendre le train pour la capitale. C'était alors son grand jour, « son retour au pays » car il passait devant la vitrine du restaurant Istanbul. La chaleur de l'ocre et le vert de la mer le transportaient là-bas et c'était une bouffée d'air marin du Bosphore, de poissons frétilants dans l'assiette, de cris de vendeurs ambulants, de vacarme de la foule attendant de monter sur les ferrys.

A travers les vitres enfumées et sales, il observait les tulumba tatlisi, les baklavas ou les revanis, tout dégoulinants de miel et de sirop. A leur seule vue, ses lèvres tremblaient, ses moustaches frétilaient, ses papilles exultaient.

Il envoyait les hommes qui fumaient, seuls, à l'intérieur, sirotant leur thé pendant des heures, sans parler. Aucune femme dans le salon. La paix, telle qu'il l'entendait.

Il aimait sa femme et c'était une bonne ouvrière, mais... en Turquie, il aurait vécu autrement, comme un Turc, il n'aurait parlé que turc, mangé turc, bu du raki.

Puis il prenait le train, déposait son ouvrage, et revenait chez lui retrouver sa femme et sa quiétude. Pendant quelques minutes, Il avait eu sa part de rêve.

Il l'avait bien gagnée, à la sueur de son front et à l'usure de ses yeux, mais la réalité n'était pas si mal.

Martine S.

Élucubrations diaboliques

Un pousse au crime cette gargote...

Istanbul ? C'était pas Constantinople avant ? Ou même Byzance encore avant ? Mais, oui, c'est bien ça. Ah, Byzance ! Parlez m'en. Ça devait fleurir bon les épices là-bas, les loukoums, le miel, les fêtes, les buffets somptueux, les orgies, avec un goût de bacchanales ou mieux de saturnales... Imaginez, les dieux et les humains mélangés, les rôles intervertis, plus de maîtres, plus d'esclaves, plus de dieux, plus de hiérarchie et tout permis ! Ça, au moins, ça avait du piquant, du croustillant ! Vous avez jamais eu envie, vous, de casser la gueule à votre patron ? Ou à votre

inspecteur des impôts ? Ou même à votre épouse ? Peut-être pas lui casser la gueule, mais au moins lui fiche une tarte. Allons, avouez-le, personne d'autre que moi ne le saura, vous ne le pensez jamais quand elle passe des heures au téléphone, envahit vos placards, ne remet pas vos affaires à leur place ou vous met toujours en retard ? Si vous n'en avez jamais caressé l'idée, vous êtes un saint ! Moi, j'avoue. Je ne suis pas encore passé à l'acte - relents de courtoisie sans doute - mais ça me démange.

Un jour peut-être...

Véronique A.

Coup de gueule (*)

« C'est quoi ça encore ? Vous vous foutez de moi ? C'est malin : le peintre dans son cadre ! Vous pensiez que je n'allais pas réagir ! Vous ne croyez pas que j'en ai marre d'illustrer vos calendriers et de servir de posters dans vos salons ! C'est peut-être à cause de cette vulgarisation soi-disant publicitaire que Mark et Nicolas se sont foutus en l'air. Et je ne sais pas ce que penserait Johannes de vos boîtes de chocolats et de bonbons ! Au moins prenez une de mes toiles et non cet ersatz ! Et en plus une photo de moi ! Fort heureusement, je ne suis pas reconnaissable. Je ne sais pas ce que dirait Jo si elle me voyait traîner dans ce troquet interlope. Vous ne pensez pas que le public en a marre de voir des paumés, la nuit, dans des bars minables et qui ne se parlent même pas ? Montrez ma campagne, mes forêts et les étés du Maine. Montrez mes maisons, mes phares et mes barques... et mes vues des villes et des ponts. Ça changera de la lumière glaçante des néons ! Enveloppez les visiteurs de mes nostalgiques soirs d'été, de mes après-midis écrasés de chaleur et de mes matins neufs remplis d'espérance ! Que les spectateurs comprennent enfin que je ne suis pas un misanthrope dépressif mais que ce que j'aime par-dessus tout c'est peindre la lumière ! »

Brigitte L.

() Coup de gueule d'Edward Hopper : Mark Rothko se suicide à 66 ans en 1970, Nicolas de Staël se suicide à 41 ans en 1955. Johannes (ou Jan) van Der Meer : dit Vermeer ou Vermeer de Delft (1632-1675)*

Chers écrivains confinés,

Que ces moments soient propices à vous exprimer. Ecriture, peinture, photo...

Hier, je vous ai donné comme proposition d'écriture une photo, réalisée par Gérard Harlay, qui déjà vous invitait au voyage.

Et pour demain, ce sera un incipit tiré de "Voies" de Flore Brabant :

" Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière."

Que faisait-elle donc? Un projet? Au propre ou bien au figuré ? Une route? Une pente? Quand? Où?

Allez-y, racontez-nous !

Danièle Tournié, le 21 avril 2020



« ELLE S'AVENTURAIT SUR UNE ROUTE ... »

« Voies » de Flore Brabant

La route

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière. C'était une route à deux voies d'un noir brillant, bordée de chaque côté de ravins de basalte, à un mètre ou deux en-dessous de l'étroit ruban de bitume.

Pas un arbre, pas d'herbe, partout des protubérances volcaniques, des amas de lave, un paysage éblouissant de noir sous un soleil radieux. Tout autour, d'énormes rochers tranchaient le ciel bleu de leur silhouette acérée.

Un décor que le diable aurait pu choisir pour gîte, s'il n'y avait eu au loin le halo bleu de la mer.

Pas d'espace pour se garer, aucune aire de stationnement ou de repos. Un vent violent soufflait des poussières noires qui virevoltaient autour de la voiture.

« Calme-toi, c'est peut-être un cauchemar » pensa-t-elle.

Elle avait peur de basculer dans le ravin et s'agrippait au volant, essayant de ne pas s'approcher du bord de la route. Mais c'était une voiture de location et elle ne la connaissait pas très bien. Serait-elle capable de mesurer la distance exacte entre l'abîme et ses roues ? Si une voiture s'avisait de la doubler, aurait-elle suffisamment de place ?

Elle apercevait la mer dans le lointain mais comment mesurer le temps qu'il lui faudrait pour sortir de là ?

Lorsque la route arriva aux lacets qui la mèneraient vers la côte, elle souffla et tenta de dénouer son corps. Le spectacle de la baie ensoleillée était magnifique.

Derrière elle, le volcan s'élevait tranquille et majestueux, elle ne se retourna pas.

Martine S.

La cueillette des champignons

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière. Ce n'était pas une route nationale mais une belle route empierrée qui conduisait dans la campagne environnante.

Du premier étage de la maison qu'elle avait louée pour trois mois apparaissait un clocher qui intriguait Claire. A vol d'oiseau il ne paraissait pas loin. Il fallait descendre une grande côte, traverser une rivière, remonter de l'autre côté. En suivant la route, cela ne posait aucun problème, lui avaient dit ses logeurs.

Vers 10 heures, sac sur le dos, munie d'une canne, elle se lança dans l'aventure. Prudente, elle glissa dans leur boîte aux lettres un petit mot disant : « A ce soir pour l'omelette aux champignons, je rentrerai vers 14 heures ! »

La côte sinueuse l'amusa. Elle pensa au Petit Poucet et aux cailloux blancs. Zut, elle les avait oubliés... Mais pourquoi en aurait-elle pris ? Alourdir son sac : sûrement pas.

Il y avait déjà un gros sandwich, une bouteille d'eau. Pas de fruit, elle trouverait bien un pommier sur le bord de la route. Il faisait beau, la pluie de la nuit faisait ressortir les odeurs. Quelle chance j'ai ! Je vais prendre du temps pour chercher des champignons.

Voilà le ruisseau, je dois trouver la passerelle ou le petit pont pour traverser.

Ni passerelle, ni petit pont en vue. Bizarre. D'accord, depuis 30 ans que je n'étais pas venue, il y a eu des changements, mais tout de même...

Claire longe le ruisseau, rien, revient sur ses pas, s'assoie sur une grosse pierre, déguste son repas et se remet en marche. Tout va bien, elle a retrouvé sa route. Il doit être 14 heures environ. A défaut de voir le clocher, elle va ramasser des champignons.

Elle entre dans une forêt bien touffue. D'un geste vif avec sa canne, elle soulève la mousse aux pieds des arbres ou des fougères. Dès qu'une tête de cèpe ou de girolles apparaît, elle se penche, prend son petit canif, la coupe et hop ! dans son sac.

Elle fait très attention à ne pas les arracher. Elle marche, marche, va à droite, à gauche, revient sur ses pas, repart, chantonne. La cueillette est bonne. Presque 3 kilos pense-t-elle.

Elle rit en pensant à ses logeurs. Eux qui croyaient qu'elle ne connaissait pas les champignons. Il faut rentrer.

Je ne vois ni le chemin ni la route. Ils n'ont tout de même pas disparu. Avec tous les va-et-vient qu'elle a faits, elle s'est perdue dans la forêt. Courage, marchons.

Tout droit, elle arrive à un petit ruisseau, le suit, traverse une clairière. Sauvée, pense-t-elle ! Elle aperçoit une ligne électrique, donc il doit y avoir un village pas loin. Déception, c'est un moulin abandonné. Les ronces tiennent une bonne partie du chemin. Pour se donner du courage, la fatigue commençant à se faire sentir, elle grappille une poignée de mûres et reprend sa route. Le soir approche.

Au bout de 500 mètres environ, il lui semble entendre des voix... « Mais non, je rêve, je n'ai pas vu trace de pas ! »

Mais non elle ne rêvait pas : Deux gendarmes viennent à sa rencontre.

« Alors, c'est vous la cueilleuse de champignons qui a fait une fugue ? »

Ses logeurs les avaient avisés, ne la voyant pas revenir.

Maguy L.

Vivre

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière...

- Quelle idée ! Pourquoi ne reste-t-elle pas confinée, bien à l'abri, dans sa grande maison avec joli jardin clos ? diront les faux sages, les volailles de basse-cour regardant les oiseaux migrateurs ?

Éternelle histoire, si bien illustrée par la chèvre de Monsieur Seguin qui aspire à la LIBERTÉ, quels qu'en soient les risques et le prix.

Marie Claude S.

Mes chaussures de randonnée

D'après une aquarelle de Claude O.



Mes chaussures voyaient déjà Bordeaux.
Fin mai, elles devaient m'accompagner avec Ouigo.
Heureuse d'accueillir les pèlerins,
J'en rêvais depuis janvier, chaque matin !

Posées sur le rebord de ma fenêtre,
Leurs lacets frissonnaient de joie, de tout leur être.
Hélas ! Un mauvais virus est venu tout perturber.
Mai restera le mois du muguet.

Près de mes bottines, une araignée a planté sa toile.
Mais toujours, il faut croire en son étoile !
Coronavirus, toi oiseau de malheur !
Les clochettes du muguet présagent un nouveau bonheur !

Toujours croire en demain.
J'attends avec impatience l'an deux mille vingt et un.

Jacqueline M.

Elles voulaient de l'aventure

Elle était jeune étudiante assidue, vivant avec quatre autres étudiantes chez une famille de boulangers sympas dans un bâtiment d'une petite rue du vieux quartier d'Aix-en-Provence. Quand le *spring break* est arrivé, elle a voulu s'enfuir en Espagne et vivre des aventures. Elle a convaincu son amie Corinne de faire du stop avec elle.

Tôt le matin du départ, elles s'habillèrent de façon respectable en jupe et en chemisier, ayant appris en faisant du stop en Irlande qu'il est plus facile de se faire prendre en jupe plutôt qu'en pantalon.

Elles étaient prêtes avec leurs petites valises. Elles ont marché environ cinq kilomètres jusqu'à la limite de la ville et ont sorti leurs pouces. De leur point de vue, elles ne savaient pas très bien dans quelle direction se trouvait l'Espagne. Cela n'avait pas beaucoup d'importance. Elles voulaient de l'aventure.

Bientôt, une voiture s'est arrêtée ; le conducteur était seul. Il a ouvert la porte, a ouvert son manteau, et les filles ont vu qu'il était nu. Il a dit : « J'aimerais vous emmener ». Effrayées, mais pas trop à l'instant, elles se sont retournées et il est

parti. Elles étaient, en fait, terrifiées, mais elles étaient quand-même déterminées à se rendre en Espagne.

Un peu plus tard, un homme les a ramassées, mais les a abandonnées peu après. Il les a déposées au milieu d'une autoroute devant un magasin de meubles près de Perpignan. Que pouvaient-elles faire d'autre que de rire ?

Elles ont refusé les deux chauffeurs suivants, dont l'un se rendait à Valence, l'autre insistait pour qu'une des filles s'asseye sur le siège avant. Elles étaient peut-être bêtes, mais elles n'étaient pas naïves.

Finalement, un petit homme appelé Petit Louis leur a proposé de les emmener dans son petit camion. Il a dit qu'il était en train de construire un hôtel dans les Pyrénées et qu'il pourrait les conduire jusqu'à la frontière.

Tout d'abord, il les a conduites dans un bar/club de nuit voisin, appelé « Petit Louis" pour y prendre un café, et les a invitées à entrer.

Elles ont chacune pris leur valise au cas où il les abandonnerait par la suite.

Tout le monde au café l'a accueilli et a également accueilli les filles. Ils ont bavardé pendant un moment. Il est devenu évident qu'il en était le propriétaire. Finalement, il était temps de partir.

Il a invité les filles à déjeuner à l'auberge sur le site de l'hôtel avant de continuer jusqu'à la frontière, ce qu'elles ont accepté avec enthousiasme, mais avec une certaine crainte.

La route qui mène à l'auberge devenait de plus en plus sinueuse, il semblait qu'ils entraient dans une forêt dense. Au bout d'une demi-heure environ, ils sont arrivés dans une petite clairière où on a vu une petite auberge mignonne. Il ne semblait y avoir aucun signe de construction d'hôtel.

Elle a réalisé à quel point elle était idiote de se trouver sur une route isolée, bien que très jolie, dans les Pyrénées, surtout lorsque deux grands hommes sont apparus pour les accueillir. Pierre, le concierge de l'auberge était beau et ressemblait à Frank Sinatra. Son acolyte était basané.

Petit Louis est parti faire quelques courses pendant que les deux hommes ont préparé le déjeuner. Au retour de Petit Louis, le déjeuner a été servi dans la grande salle de séjour. Les filles essayaient d'être polies, mais ne pouvaient pas manger.

Il était enfin temps de reprendre la route. Petit Louis essaya de mettre le moteur en marche. Il ne s'est rien passé. Il a essayé à nouveau.

Il s'est mis à pleuvoir.

Elle s'est imaginé une scène de crime parfait. Elle essayait de penser à autre chose qu'à être découpée en morceaux.

Elle est retournée à l'intérieur et s'est émerveillée de la beauté de la pièce avec sa grande cheminée. Deux grands chiens se promenaient, un chat miaulait.

Après ce qui semblait être une éternité, elle entendit un moteur. L'Espagne devenait maintenant une réalité.

Judith J.

Céline

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière. Et il était tard...

Céline avait perdu du temps le matin à vouloir ranger son appartement, à discuter avec Laure, chez qui elle avait déposé son chat pour que celle-ci le garde pendant son absence. Elle partait pour une semaine à Montbrun-Les-Bains pour passer les fêtes de Noël et du 1^{er} de l'an, chez sa grand-mère.

Sa grand-mère était folle de joie. Elle n'avait pas vu Céline, sa petite fille, depuis l'été dernier. Elle lui manquait. Elle l'avait élevée pendant plusieurs années, les parents de Céline étant décédés lors d'un accident de voiture, non loin de Montbrun, en prenant la route touristique qui allait de Monieux à Ville-Sur-Auzon. Aveuglé par le soleil, le père de Céline avait entraîné sa voiture, qui avait quitté la route, au fond du ravin dans les gorges de la Nesque. Céline avait 8 ans. Ses parents étaient morts sur le coup. Ce fut une tragédie. Céline et sa grand-mère se relevèrent suite à cette terrible perte, au bout de quelques années. Céline avait grandi, entrepris des études à Avignon, puis elle était partie vivre et travailler à Paris.

Elle ne manquait pas une occasion de revenir à Montbrun. Elle s'était attachée au village, à ses habitants, à ses odeurs de genêts et de lavande, de thym, à son Ventoux qu'elle aimait autant l'été que l'hiver. L'été, elle y montait avec Pascal et Adeline par un chemin de randonnée pour voir le lever du soleil, l'hiver elle chaussait ses skis de fond et montait au Chalet Reynard, d'où elle partait en randonnée. Elle aimait le marché provençal, le resto de l'Hôtel des Voyageurs, elle avait sympathisé il y a quelques années déjà avec William et son compagnon. Elle aimait, depuis quelque temps, aller le soir après dîner discuter avec Pascal au café du Bar à thym, elle aimait ces odeurs mêlées de thym, sarriette, romarin, laurier, qui émanaient de la distillerie et qui embaumaient le village à la tombée de la nuit. Que

de souvenirs pour elle à Montbrun ! En ce 23 décembre, elle avait hâte de retrouver là-bas sa grand-mère et ses amis d'enfance.

Elle était donc partie de Paris, consciente de partir un peu tard vu la saison et vu le mauvais temps qui s'annonçait. Elle n'avait pas eu le temps de faire chauffer sa voiture de pneus neige. Mais elle se disait que, sur l'autoroute, ce serait certainement dégagé. Elle arriva à Montélimar-sud à 19 h. Il faisait nuit déjà et il avait neigé, très peu, cela n'avait pas tenu sur la chaussée. Elle quitta l'autoroute, s'engagea vers Valréas, Nyons. Tout allait bien à présent, il ne neigeait plus. Son esprit vagabondait. Elle pensait déjà aux bons et beaux moments qu'elle allait passer à Montbrun, elle était heureuse d'avoir quitté le brouhaha parisien, le boulot... A Nyons, elle hésita : passer par Buis, Vaison, ou par la montagne car le chemin est plus court. Il était déjà tard, il fallait gagner du temps. Elle s'engagea sur la route de montagne.

La fatigue commença à se faire sentir. Elle avait hâte d'arriver ! Mais, passée Sainte -Jalle, la neige se mit à tomber, à de plus en plus gros flocons. Cette petite départementale, elle la connaissait, mais avec cette tempête de neige qui tombait de plus en plus dru, elle prit peur, dut beaucoup ralentir, car cette route très sinueuse grimpait. Elle dut rétrograder en seconde, *Pourvu que la voiture ne calle pas, ne patine pas, refuse de monter !* Elle ne distinguait plus la chaussée du talus. Les mauvais souvenirs resurgirent... *Non, il faut que j'y arrive ! Rester sur le milieu de la route, c'est le mieux pour ne pas tomber dans le précipice ni heurter la montagne de l'autre côté !* Elle approcha son visage du pare-brise pour essayer de mieux voir, ses phares ne lui permettaient plus de voir très loin sur la route sinueuse, couverte de neige. Elle ne reconnaissait plus rien ! *Me serais-je trompée au dernier croisement, cette route ne lui semblait plus familière. Pourquoi s'était-elle ainsi aventurée sur cette route de montagne ? Je vais arriver tard, il faut que je prévienne Mamy. Mais il ne faut pas que je m'arrête, je ne pourrai plus repartir !* Hélas, plus de réseau ! Impossible de téléphoner. De rage, elle jeta son téléphone sur le siège. Elle ne pouvait pas faire autrement, il fallait continuer. Faire demi-tour aurait été insensé ! La route continuait de monter, elle allait bien arriver quelque part ! *Si au moins, il y avait une maison, je pourrais y aller, téléphoner, peut-être, sûrement même, car ici les gens sont comme ça, ils ont le sens de l'hospitalité, je pourrais y passer la nuit et repartir demain, de jour.* Mais rien, la route passait maintenant dans la forêt. Décidément, elle s'était sûrement trompée car elle ne reconnaissait rien. Elle devait rouler de plus en plus lentement, des trombes de neige s'intensifiaient. L'angoisse commençait à monter, elle avait peur, personne à

l'horizon bouché. Pas d'autre alternative que de continuer, que de rouler à allure constante, ne pas freiner surtout. Lui revinrent en mémoire soudain ces paroles de son père, un jour où il avait dû rouler sous une tempête de neige. *Se ressaisir, continuer à avancer doucement, à la même vitesse, j'arriverai quand j'arriverai ! L'essentiel est d'y arriver, et en vie !* Elle prit une grande inspiration, se dit qu'elle ne pouvait pas ne pas y arriver. Sa bonne étoile allait l'aider, elle devait garder confiance !....

Ainsi, elle continua... Puis, soudain, elle aperçut un croisement, des panneaux de signalisation. Arrivée à leur hauteur : Saint-Auban était indiqué. Elle ne s'était donc pas trompée ! C'était bien la bonne route ! Elle dut tourner à gauche, mais la voiture patina, chassa à l'arrière, Céline eut peur. La voiture s'arrêta. Céline essaya de repartir, de tourner son volant, d'accélérer, rien à faire ! Impossible de repartir. Elle se voyait clouée là, en plein milieu du carrefour. Un vent de panique s'empara d'elle, des larmes coulèrent sur ses joues, puis elle éclata en sanglots. Elle était épuisée, le vent, la neige, le noir, cette voiture qui ne voulait plus avancer ! *Je ne vais quand même pas dormir là !*

La sonnerie de son téléphone se mit soudain à tinter. Elle l'avait oublié celui-là ! Fébrilement, elle le prit, sa grand-mère, inquiète de son retard, l'appelait. Entre deux sanglots, Céline lui expliqua où elle était, raconta sa lutte contre les éléments pour arriver jusqu'ici.

Heureusement, sa grand-mère avait des amis à Saint-Auban. Elle la rassura. Elle les appela. Pierre et Eric arrivèrent vingt minutes plus tard, en 4 x4. Ils trouvèrent Céline grelottante, emmitouflée dans une couverture de survie qu'elle avait dénichée dans le vide-poche de la porte arrière de la voiture. Tant bien que mal, ils parvinrent à mettre la voiture de Céline un peu plus sur le bas-côté et tous trois repartirent en 4x4. A Saint-Auban, la femme de Pierre, Annie, et un bon feu de cheminée les accueillirent. Céline passa la nuit à Saint-Auban, une nuit agitée d'un cauchemar où elle s'était enfouie avec sa voiture sous la neige.

Heureusement, la vie tenait à elle et bientôt cet épisode ne serait plus qu'un mauvais souvenir !

Jacqueline G-B.

La pêche aux pouces-pieds

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière, petite route bretonne, sauvage, chaotique, sinueuse ; elle connaissait bien la Baie des Trépassés, la Pointe du Van, mais pas au-delà et elle roulait dans sa Twingo jusqu'au Cap Sizun. Pourquoi ? Pour aller pêcher des pouces-pieds. Elle en avait entendu parler en Galice, et aussi sur le GR 34 en juin 2018. Elle s'était promis de venir à l'automne quand la pêche était autorisée, en compagnie de sa petite fille Zoé, passionnée de pêche.

Quel drôle de nom pour ce crustacé étrange et si recherché ? Un fruit de mer délicieux, paraît-il. Il peut mesurer une dizaine de centimètres, a un pédoncule charnu gris foncé, une tête ou capitulum lui permettant de se diriger, et son corps est recouvert de plaques calcaires comme des petites écailles. Elle avait lu aussi qu'il était hermaphrodite, avec un développement simultané des deux sexes.

Bref, toutes deux étaient harnachées comme il faut : des cirés, pantalons cirés, chapeaux, bottes, matériel dans une sacoche. Et Zoé avait même une canne à pêche, inutile, mais ...

C'était en octobre ; des pêcheurs qui pouvaient donner des conseils leur avaient donné rendez-vous en bas du Cap, à l'endroit surnommé « La Margelle », mais personne à leur arrivée. Il faisait froid, le vent soufflait à 3 heures de l'après-midi ; elles partirent à bâbord, sous le phare, là où les vagues battent les rochers, là où les moules noircissent la roche.

« J'en ai trouvé » criait Zoé. Mais manque de chance, c'étaient des coquillages ou des moules.

Elles se baissaient pour mieux inspecter les espaces entre les rochers, pour dégager les algues, admirer quelques crevettes. Et à un moment, dans une faille, sous un amas de sable, elles les avaient vus, les pouces-pieds, avec une forme de pouces en effet.

Zoé était près d'elle, elle sortit sa canne à pêche pour creuser le sable. Non, pas possible, un burin était nécessaire pour gratter ! Et elles grattaient toutes les deux, elle avec un burin, Zoé avec une sorte de râteau. L'eau salée leur fouettait le visage, les yeux piquaient, les mains se gelaient. En raclant bien, elle arriva à dénicher une grappe de pouces-pieds et, en les arrachant, elle bascula en arrière, se heurtant au rocher, sa tête frappant par terre. Elle criait et Zoé hurlait : « ohé, ohé, je ne t'ai pas poussée ».

De plus, la mer était montée. Elle était même démontée, les vagues surgissaient près d'elles, et les paquets de bestioles les effrayaient : on aurait dit des pattes de tortues, des becs blancs au bout d'un grand tuyau noir, ou plutôt des ongles au bout d'un gant de toilette émeri. Quelques instants plus tard, les crustacés se mirent à avancer, à se sauver, à s'enfouir dans le sable : adieu, la pêche à pied, la pêche aux pouces-pieds, ce produit rare qu'elles imaginaient déguster en famille.

Elles repartirent à cloche-pied ; elle, la tête désaxée du fait de sa chute ; la petite, clopinant ; les bottes trempées, et les chaussettes aussi, jurant de remettre cela à plus tard : « pouce » pour aujourd'hui !

Chantal C.

Arembepe (San Salvador de Bahia)

Elle s'aventura sur une route qui ne lui était pas familière. Elle dépassa les favelas. La terre du chemin était rouge. Elle pénétra dans une forêt dense. Il y faisait frais après la fournaise de la route d'asphalte.

Les grands jacarandas embaumaient et les papayers croulaient sous leurs fruits lourds comme des mamelles. Des papillons lui faisaient une escorte. Les bruits s'amplifiaient dans le silence végétal, rumeur des insectes, coups de bec sur les troncs, grincement des branches. Et ses pas crissaient sur un sol jonché de palmes desséchées.

Elle marcha un moment le long de bruns étangs, ramures fluviales sur un sable blanc. Une risée brutale échevelait les cocotiers et les faisait chanter comme le crépitement d'une pluie soudaine.

Puis elle atteignit un mur de dunes, éblouissant sous le soleil. Elle pouvait déjà entendre les échos d'un vent marin. Elle franchit la paroi naturelle, ses pieds s'enfonçaient dans le sable fin.

Sur une vaste plage, elle découvrit l'océan qui se brisait contre la muraille des rochers noirs. Déjà le ciel s'illuminait d'orange et de mauve et la mer devenait irréelle. Des milliers de crabes roses, effarouchés, s'égaillèrent sous ses pas.

Brigitte L.

Soif de liberté, la route, le jazz

Elle s'aventurait sur une route qui ne lui était pas familière, elle était partie sur un coup de tête, un soir d'été, avec une folle envie d'évasion et de liberté.

Elle avait pris sa voiture, roulant vitres ouvertes, avait mis un air de jazz : « Take five » de Dave Brubeck. La campagne était belle ce soir, les blés encore blonds avant la moisson qui n'allait pas tarder.

De petites routes en petites routes, elle voyait défiler le paysage, humait l'odeur de l'herbe, regardait les vaches paisibles au pré. Elle avait envie de leur faire un petit signe pour leur souhaiter une douce nuit à la belle étoile.

Le ciel était passé du rouge au violet. A cette heure entre chien et loup, elle pouvait encore rouler sans les phares pour ne pas aveugler les lapins de garenne qui viendraient traverser la route d'un bond furtif.

Elle battait la mesure, se revoyait l'année dernière lors d'un concert de jazz en plein air, l'ivresse collective qui avait gagné les spectateurs, le bœuf du jazzman qui avait joué les prolongations devant un public enthousiaste, quasi en délire.

Tiens ! un croisement est annoncé. Elle ne connaissait pas cette route ; elle continua par la départementale pour ne pas croiser d'automobilistes pressés, voire hargneux, sur la nationale.

Elle roula encore jusqu'à la nuit tombée. Une première étoile apparut. Au loin elle entendit les flonflons du village voisin. En cette période estivale, on ne manquait pas d'occasions pour un bal champêtre, un repas mêlant voisins et touristes sur de grandes tablées alignées sur la place du village. Elle s'imagina une scène de film dans le genre « un dimanche à la campagne », une scène nocturne.

Elle se sentait bien, se sentait renaître, envahie par des émotions bienfaites.

Soudain, des éclairs apparurent au loin. « Oh, un orage se prépare, pensa-t-elle, je ferme mes vitres. » Puis le ciel s'obscurcit davantage, quelques gouttes commencèrent à marteler le toit de sa petite voiture.

Elle changea de CD et mit Miles Davis : « Kind of Blue ».

L'impression était différente, elle se sentait protégée dans l'intérieur de sa voiture, le retour « at home » avait pris le pas sur la folle envie de filer.

Elle reprit les petites routes toutes luisantes de pluie maintenant, le rythme du jazz était plus lent, presque nostalgique.

Elle rentra chez elle, et se dit que le jazz était une bien belle musique. Cela faisait longtemps qu'elle n'en avait pas écouté. Elle eut hâte de redécouvrir les trésors de sa discothèque, en sirotant un gin fizz.

Bénédicte F.

A Paris le soleil brille, le temps passe

Demain, mercredi soyez créatifs !

Voici un incipit que je vous transmets :

"Chaque soir, l'auréole bleue des usines perce le ciel de ses âcres ciseaux."

Et ne vous y fiez pas ! Humour... Ton enfantin possible... Drame social...

Laissez-vous surprendre par ces mots, peut-être dits, entendus, lus dans le journal...

Tiré de « Pourquoi tu pleures, dis, pourquoi tu pleures ? » de Franck Venaille

Différent, n'est-ce-pas, des incipits précédents ?

Danièle Tournié, le 22 avril 2020



« L'AUREOLE BLEUE DES USINES »

In « Pourquoi tu pleures, dis? » de F. Venaille

Un soir mémorable

Chaque soir l'auréole bleue des usines perce le ciel de ses âcres ciseaux, mais ce soir-là il en fut tout autrement.

Une épaisse fumée blanche envahit le ciel. Que se passait-t-il ? De blanche la fumée devint grise, une odeur de brûlé nous prit à la gorge, c'était inhabituel, était-ce un incendie qui se déclarait ?

Les passants sortirent dehors pour explorer le ciel, voir de visu ce qu'ils entrevoyaient à leurs fenêtres, échanger quelques paroles et éventuelles informations avec leurs voisins.

Des sirènes retentirent au loin, le danger était imminent, l'inquiétude palpable.

C'était pourtant ce soir-là que François avait choisi pour fêter ses 30 ans de carrière à l'usine qu'il avait toujours connue, prenant la suite de son père à l'atelier de chaudronnerie. Ses collègues et amis étaient invités. On devait dresser une belle table dans le jardin, y préparer un barbecue d'enfer : saucisses et grillades au rendez-vous, on ne manquerait pas de vin du terroir, apporté par Maurice en guise de cadeau et de reconnaissance pour toutes ses années de fidèle amitié.

Par petits groupes, les convives arrivaient. Le temps était suspendu, on se demandait si la fête n'allait pas devoir être remise à des temps meilleurs.

Puis l'épais nuage qui obscurcissait le ciel se dissipa et chacun y alla de sa théorie, de sa version : des pneus entreposés à l'extérieur de l'usine avait dû brûler... Le jeune stagiaire qu'on avait laissé seul à la fermeture de l'atelier avait fait une fausse manœuvre... Pas étonnant ! On ne laisse pas un jeune débutant livré à lui-même. Plus de conscience professionnelle ! Le responsable d'atelier a toujours fait fi des strictes consignes de sécurité.

Robert, qui arrivait le dernier en vélo, annonça à l'assemblée, qu'en fait c'était une expérience de nouveaux produits de revêtement pour matériaux qui avait tourné court au labo, l'évacuation des fumées résiduelles n'ayant pu se faire normalement. L'extracteur était bouché, les fumées avaient dévié à l'extérieur de l'usine.

« Ah ! se rappela François, en 30 ans d'usine j'en ai connu des incidents. Souviens-toi, Maurice, en mai 2000, l'affolement du père Raymond, quand on était sortis

noirs comme des cafards après l'explosion de la machine-outil de l'atelier de mécanique. »

Et l'on trinqua à la bonne santé des valeureux travailleurs toujours à la tâche, au turbin de bon matin.

La nuit était tombée, on ne voyait plus la couleur du ciel, l'usine était toujours debout pour des travailleurs qu'elle avait vu naître et qui lui donnaient vie chaque jour. Les 30 ans de François au boulot valaient bien une fête, on s'en souviendrait.

Bénédicte F.

L'usine

Chaque soir, les fumées bleues de l'usine...elle les voit en rêve, Jacqueline, les fumées bleues de « l'Usine », l'Usine du Virolois, rue du Château à Tourcoing, l'Usine Florimond Fils Aînés.

Elle y travaille de 1950 à 1973, comme ouvrière, Jacqueline Gorthski (*). Elle se souvient de sa maison à Bailleul, dans une courée de cette région du Nord, ces cours dans les centres villes sans eau potable, seulement au puits, dans la promiscuité, l'humidité et l'inconfort. René, son mari, travaille dans les mines, et elle dans le textile, se levant à 4 heures chaque jour pour prendre le bus qui l'amène à Tourcoing, avec Farida de Kabylie, Ahmed, son mari, Yves le Ch'ti et d'autres. Les parents de Jacqueline sont polonais, ils l'ont élevée dans la valeur « travail », effort, sacrifice.

Elle passe son Certificat d'études avec succès à 14 ans et demi, commence à travailler à 16 ans, ce qui est normal à l'époque. C'est l'apogée de l'industrie textile, 140 000 travailleurs, 30 % de la production française. Elle entre donc à l'Usine du Virolois, comme balayeuse au début. Un jour, un contremaître lui dit : « Vous ne savez pas balayer », elle était outrée, mais habituée à ne rien dire, elle doit subir et obéir, il n'y a pas encore de syndicat. L'année suivante, elle devient bobineuse au poste des « continus à filer ». Il s'agit de conditionner les fuseaux de fils de coton, sous forme de bobines coniques. C'est fatigant, on mange en travaillant, on a deux semaines de congé par an en août.

Il fait chaud dans les ateliers : le plafond est vitré, les moteurs des machines brûlent pieds et jambes. Et la station debout est éreintante, elle endolorit les jambes, mais pas question de se plaindre. Partout la poussière et les peluches de coton que l'on retrouve dans les cheveux, les oreilles. Les travailleurs sont au nombre de 1 000. Le coton arrive brut, il est nettoyé, dénoué, étiré, effilé,

conditionné en bobines, et expédié aux usines de tissage « ché nous qu'on f'ait tout cha ».

C'est une usine familiale, les patrons passent tous les jours dire bonjour, tôt le matin et surveiller. Monsieur Roger, Monsieur Jacques, Monsieur Charles, ils font peur et le contremaître est toujours de leur côté, il est « lèche-cul » comme on dit avec les camarades. Elle aime bien Monsieur Roger, parfois il a des bonbons dans sa poche, des « luttis » qui viennent de Belgique et il lui en donne un en douce. Ce sont des bons patrons, catholiques, ils font la morale, ils traitent les ouvriers comme des enfants, et comme ils sont payés, ils ne disent rien. Paie tous les quinze jours, à la production, « plus on fait, au plus on gagne ». A Noël, il est possible de quitter le poste 2 heures plus tôt.

Quand ils se sont mariés avec René, ils n'ont rien, que leur courage. « Et tout ce qu'on a maintenant, c'est parce qu'on a travaillé pour ... On est fatigué de travailler mais on ne se plaint pas, il faut être courageux » se disent-ils. Souvent le dimanche, ils vont à la ducasse - la foire - et on boit des sacrées bières avec les camarades ch'ti et à la Fête du carnaval avec le géant blond Gargantua, ils dansent et se saoulent toute la nuit ».

Jacqueline travaille jusqu'en 1973, 23 ans à l'Usine du Virolois, l'usine est détruite en 1977. Il y a une épidémie de fermetures d'usines, la concurrence, la délocalisation des ateliers de production dans les pays de l'Asie du sud-est. Elle trouve ensuite un travail à l'Hôpital psychiatrique de Bailleul, l'EPSM, plus proche de chez elle, mais ne regrette pas sa vie de travail, de combat au Virolois.

Devant la suppression de 120 000 emplois, les patrons les plus innovants se spécialisent dans des textiles synthétiques, écologiques et maintenant, les Hauts-de-France et la ville de Tourcoing, après 40 ans de décroissance, se renouvellent avec le « Plateau textile », la mode du futur, les sacs produits à partir de chutes ou d'invendus, le Made in France.

« Le monde est vieux mais l'avenir sort du passé », a-t-elle lu quelque part.

Et chaque soir, elle repense à cette ville du Pays Noir, ces tristes pavés glissants, cette ville « aux mille cheminées », elle revoit « Les Cheminées de Son Usine », avec leurs fumées bleues qui percent le ciel gris, et elle croit entendre sonner le carillon bleu de l'église Saint-Christophe.

Chantal C.

() J'ai retrouvé la vie de Jacqueline Gorthski, c'était il y a quelques jours, dans la rubrique « Text'elles », sur la dernière étagère de la bibliothèque orange.*

Bombe urbaine

Chaque soir, l'auréole bleue des usines perçait le ciel de ses acres ciseaux. Elle voyait les cheminées et les nuages au-dessus depuis la fenêtre de sa chambre au Mirail. Depuis si longtemps, elle les avait toujours connus. Ils faisaient partie de son paysage. Indispensables.

Aujourd'hui encore, si elle ferme les yeux, elle voit le sigle sur la cheminée principale, et elle entend son vieil oncle lui parler de l'époque d'après-guerre, de son retour à la vie ordinaire, après des années prisonnier au loin. Il habitait Pampus, et allait travailler à l'usine qui à cette époque s'appelait ONIA. Une aubaine il disait.

Les années ont passé, le vieil oncle a disparu, pas l'usine. Pas encore.

Dans le fond, elle ne s'était même pas demandé ce qu'on fabriquait là-dedans. Des produits chimiques... des engrais. De plus en plus. L'usine, coincée entre la Garonne et l'autoroute qui va vers les Pyrénées, au cours du temps a changé de nom : AZF. La ville avait fini par encercler les hectares de parking nécessaires, entrepôts, vieux bâtiments datant de l'ancienne poudrerie, bureaux plus récents de l'usine.

Plus tard, quand elle traversait l'île du Ramier, puis passait le pont pour l'île aux lapins avec ses amis à la Cité Universitaire, les soirs d'été, ils regardaient les volutes de fumée, allongés sur les pelouses, ou bien, à l'approche de la nuit, poursuivaient les lapins sauvages pour le plaisir. Jamais ils n'en attrapaient. Des amis plus curieux, mieux informés disaient que ce n'était pas normal cette usine classée Seveso en pleine ville, dangereux, qu'il fallait que ça change. Les îles avec le canoé-kayak proposé sur la Garonne, ou la piscine, le stade, le mur de pelote basque, les balades côtoyaient, juste séparés par un bras de fleuve, l'usine immense.

La nuit s'éclairait, bleutée par endroits, de phares permanents de l'usine, ou, si l'on tournait la tête, des néons du parc des expositions. Il suffisait de passer le pont... on était en ville.

Qui veillait sur qui ?

Le 21 septembre 2001 vers 10h17, une explosion a ravagé l'usine, et plus que l'usine. Les certitudes, les bâtisses. 31 morts, quelque 4000 blessés, ébranlés comme les maisons, jusqu'à Saint-Michel. Le Hangar 221, où étaient stockées 300 tonnes de nitrate d'ammonium, s'est enflammé. A cet emplacement, un cratère de plusieurs

dizaines de mètres de long. Le bruit de l'explosion a été perçu jusqu'à plus de 40 km de Toulouse.

Un accident. Allez savoir pourquoi ?

Suite et fin :

Depuis, il faut croire qu'il est difficile de se passer de lumière bleutée, de rais de lumière dans le ciel.

Sur l'île d'Empalot, un casino du groupe L. Barrière est construit sur le site de l'ancienne école de chimie détruite par l'explosion, sur pilotis pour éviter les risques d'inondation.

L'ancienne centrale hydroélectrique désaffectée de l'île du Ramier, qui était un lieu de rencontre entre gays, a été transformée... sentier aménagé et bar au bout, derrière le club d'aviron.

La cité D. faucher a été abandonnée, ainsi que le restaurant universitaire. Des projets, paraît-il, sont en cours.

Et sur le site de l'usine rasée et dépolluée a été construit un pôle de recherche sur le cancer.

Danièle T.

« Quand Billancourt éternue, la France s'enrhume », phrase restée célèbre de Bokanowski, ancien ministre de De Gaulle...

C'était au temps où l'île Seguin, c'était Renault, et vice-versa. Le temps de la 4CV et des grandes grèves, ...

Aujourd'hui, terminé le bruit des presses à emboutir, les fumées s'échappant des cheminées, le halo bleuté d'une usine qui travaille de jour comme de nuit.

Nous n'avons pas réussi à y retenir François Pinault qui, lassé des querelles et autres lenteurs, a installé son musée d'art moderne au Palais Grassi, à Venise ; des équipements culturels et tertiaires vont y succéder à Renault.

Autres temps,....

Jean-Luc M.

Lucarne sur le passé

Chaque soir l'auréole bleue des usines perce le ciel de ses âcres ciseaux. La lecture de cette phrase si énigmatique me laissa un moment interdit. J'avais déjà parcouru une quinzaine de kilomètres et, alors que la pluie annoncée commençait, le bistro dans lequel je venais d'entrer arrivait à point nommé pour me mettre à l'abri.

Dès l'entrée, j'eus l'impression de faire un bond dans le passé de quelques dizaines d'années en arrière. Face à moi derrière le bar, sur un mur blanchi à la chaux, cette phrase était inscrite sur le tableau d'une peinture que j'avais du mal à décoder. L'artiste avait peint un ciel d'orage, en avant-plan une palette de formes imprécises de diverses nuances de gris. Sur le coin droit, peut-être un chardon, semblait avoir percé la toile. Le plus étonnant était cette trouée au milieu du tableau, comme une déchirure mal dissimulée.

Alors que, tout autour, les couleurs semblaient avoir été jetées de manière anarchique et grossière, cette forme peinte d'un bleu azur si lumineux donnait l'impression de se diffuser tout autour comme pour adoucir l'impression d'un malaise inquiétant.

Je n'aurais sans doute pas remarqué ce tableau sans cette phrase inscrite dans le ciel sombre. D'une élégante écriture couleur or, elle me rappelait celle que l'on faisait au moyen d'un porte-plume en suivant les lignes pré imprimées d'un cahier d'école primaire.

- Vous pouvez peut-être poser votre sac, non?

J'eus soudainement l'impression de reposer les pieds sur le sol. Je m'exécutais et regardais plus alors la femme qui, derrière le zinc, s'adressait à moi en me regardant d'un air goguenard. Les cheveux très noirs malgré un âge vénérable apparent sortaient certainement d'une bataille dont l'ordre ne laissait pas deviner si elle fut victorieuse. Un visage de Piaf qui aurait excité nombre de renards au prix d'y laisser quelques plumes.

- Bon qu'est-ce que je vous sers ? me dit-elle

Derrière elle, les étagères n'étaient encombrées que de quelques bouteilles, principalement alcools et apéritifs divers, mais nulle trace d'une cafetière. Je me risquai cependant à lui demander :

- Vous n'auriez pas du café

J'avais dit cela d'un ton le plus ordinaire, mais ma réponse lui déclencha un rire comme si elle venait d'entendre une blague salace et me répliqua :

- Un café à cette heure-ci, çà c'est la meilleure de la journée. Bon, si tu y tiens vraiment, il doit bien m'en rester un fond dans la cuisine. Je peux te le faire réchauffer, mais je ne te garantis pas qu'il soit de la dernière fraîcheur.

Apparemment, ce n'était plus l'heure de refaire du café. Une bouteille de vin entamée trônait à côté d'elle. Sans lâcher son verre qu'elle venait de vider, elle alluma une cigarette avec le reste de celle qu'elle alla ensuite écraser dans une tasse derrière elle, puis, en se retournant, à nouveau me dit :

- Alors mon grand, tu te décides ?

Il fallait bien prendre quelque chose. Alors je lui dis :

- Vous pouvez me servir de ce vin, un Cahors ça ira très bien.
- Bien sûr que je peux, c'est de ma réserve personnelle, mais je n'en manque pas. Dis donc, j'ai l'impression que quelque chose ne t'a pas plu quand tu es entré, ajouta-t-elle

Elle se saisit d'un verre, genre verre à moutarde comme le sien, et me servit à ras bord de son vin. Était-ce l'atmosphère ambiante, je me sentais entouré d'une douce chaleur, je vidais d'un trait ce Cahors, qui me sembla aussi chaleureux que le visage qu'arborait la tenancière. Entre nous débuta alors un dialogue ininterrompu. Surprise sans doute par mon geste, elle me dit :

- Dis donc mon gars, pour un buveur de café, t'es pas mal dans ton genre. Tu vas pas rester sur une patte, je te remets ça ?
- Si vous voulez, merci. En fait, c'est votre tableau là, juste derrière vous, et surtout cette phrase manuscrite dessus « Chaque soir l'auréole bleue des usines perce le ciel de ses âcres ciseaux ». C'est étrange, il y a certainement un lien entre la peinture et cette phrase, ça interpelle mais je ne vois pas vraiment. Pourtant le tout m'a sauté aux yeux.
- Bon allez, on se partage le reste de cette bouteille. Je vais te dire, ils sont rares les gars qui s'interrogent ainsi sur ce tableau. Ça me fait plutôt plaisir d'ailleurs, t'es un drôle de zigoto toi et si t'es pas trop pressé, je vais te raconter.
- Pressé moi, pas du tout et puis je suis curieux de savoir.
- D'accord, mais il est pas loin de midi, je vais sortir une terrine de pâté et du pain parce que le Cahors, d'accord, ça tue la soif un moment, mais ça déclenche aussi la faim.

Sans attendre ma réponse elle disparut un moment pour revenir quelques minutes plus tard avec un plateau garni de tranches de pain de campagne, une terrine de pâté, deux couteaux et un bocal de cornichons.

- Tiens mon gars, de quoi alimenter la conversation. Alors ce tableau, tu veux

vraiment savoir ?

Je me saisis d'une tranche de pain, sur laquelle je déposais une large épaisseur de pâté qui sentait bon les herbes tout en répondant :

- Bien sûr, plus je le regarde et plus j'en suis curieux.

Sans demander mon avis, elle entama une autre bouteille, nous servit aussi largement qu'avant et débuta ainsi :

- A la fin des années 50, je vivais à Montmartre. J'ai connu un peintre pour lequel je servis de modèle. J'avais 20 ans, lui quelques années de plus, nous sommes tombés follement amoureux. Il était anglais d'origine écossaise, son pays lui manquait. Un jour, il me proposa de partir avec lui à Liverpool. Il avait comme projet de tenir un bar avec un ami. Tu penses bien que je n'ai pas hésité une seconde.

- Je reprendrais bien un autre verre si vous voulez bien.

- Bien sûr et je t'accompagne. Bon je continue. Ce bar, ils l'ont monté, quand je dis monter c'est une façon de parler, car c'était dans une cave.

- C'est là-bas que vous avez choppé le virus de l'humour anglais ?

- Si tu savais tout ce que j'y ai appris ! Ce bar est vite devenu le repaire des beatniks du coin mais aussi d'anarchistes notoires. D'ailleurs c'était difficile de faire la différence. Les gars avaient tous les cheveux longs, picolaient pas mal. Ils se différenciaient par ce qu'ils fumaient, pas toujours, mais surtout par ce qu'ils chantaient. On était au tout début des années 60, le rock avait débarqué en Europe mais aussi le blues. Mon ami, Spencer, était un inconditionnel du « lifestyle anarchism » et avait un large répertoire de chants, des odes à la révolte ouvrière.

Cette phrase qui t'interpelle est tirée d'un chant que j'ai entendu maintes et maintes fois. Peu à peu, les rockeurs sont arrivés avec leurs guitares et leurs chansons. Je peux te dire que ce fut une sacrée époque. Ca tirailait un peu parfois entre eux, mais il y avait aussi des échanges. Je me souviens de l'un d'eux, un certain John qui, à l'occasion, accompagnait Spencer à la guitare. Le plus drôle, c'est que ce John est devenu ensuite très célèbre dans le monde entier, plus célèbre que Jésus Christ enfin c'est lui qui le disait.

- C'était John Lennon ?

- Et oui, John Lennon. L'un de ses plus grands succès lui fut inspiré par cette chanson qu'entonnait le plus souvent Spencer.

- Quelle belle histoire, mais le tableau ...

- Le tableau.... Spencer continuait à peindre des tableaux très sombres inspirés de ses idées. Un jour j'ai rencontré un français, un musicien qui jouait du blues comme un dieu. Spencer m'a offert ce tableau quand je l'ai quitté et, des années plus tard, je me souvenais toujours de cette chanson que John et Spencer interprétaient ensemble en fin de soirée. Alors j'ai voulu traduire la phrase du refrain et c'est celle-ci que tu vois. C'est moi qui l'ai ajoutée sur la peinture en lettres d'or. Comme tu peux le comprendre maintenant, le tout est un résumé d'une partie de ma vie la plus heureuse.
- Mais cette chanson des Beatles, qui parle du ciel, ne serait-ce pas "Lucy in the sky with diamonds" ?
- Aucun doute la-dessus. Le refrain, c'est exactement sur le même air que cette chanson de Spencer. C'était un chant traditionnel du début de l'ère industrielle dont l'auteur d'ailleurs était inconnu.
- Je peux le prendre en photo votre tableau ?
- Si tu veux, mais je ne vois pas trop qui cela peut intéresser.
- Moi bien sûr, et puis je ne pourrais jamais plus écouter "Lucy in the sky with diamonds" sans penser à vous.

Je pris plusieurs clichés. Elle ne s'écarta pas, prit même la pose, la bouteille à la main. Un pâle rayon de soleil franchissait les vitres de la porte d'entrée.

Il me fallait partir.

- Combien vous dois-je ? lui dis-je, au fait je m'appelle Michel.
- Ce fut un plaisir Michel, moi c'est Régine. Tu ne me dois rien et ne proteste pas.
- Bon alors, vous n'allez pas refuser ma tournée ?
- Toi dis donc, t'es prêt à tout pour me faire entamer une troisième bouteille. Bon allez, c'est pas de refus.
- Merci Régine, je ne vais pas trop tarder maintenant, il va falloir que je vous quitte.
- Tu vas loin sur ce chemin ?
- Je ne sais pas, aussi longtemps que mon pied gauche ne refusera pas de suivre le droit, je continuerai.
- Alors buen camino ! Allez, fous-moi le camp maintenant !

Je remis mon sac sur le dos et remarquai alors au-dessus de l'entrée le portrait en noir et blanc d'une magnifique jeune fille. Je me retournai pour regarder Régine. Elle me sourit, me fit un signe de tête. Sans un mot de plus, je compris que c'était elle à l'époque des années 60. Je franchis la porte. La pluie avait déserté le ciel, qui maintenant affichait la même couleur que celle de la trouée du tableau. Je repris le chemin, me surprenant à fredonner quelques paroles que je croyais avoir oubliées...

*Waiting to take you away
Climb in the back with your head in the clouds
And you're gone.
Lucy in the sky with diamonds
Lucy in the sky with diamonds
Lucy in the sky with diamonds*

Michel S.

18H45

...Chaque soir l'auréole bleue des usines perce le ciel de ses âcres ciseaux.

- Ça y est, c'est l'heure du délire ! Avant-hier : « *Sonia, telle une plume humait l'odeur verte de l'atelier* ». Hier : « *la patine d'acier de la fraiseuse pleurait ses copeaux...* » Tu vas pas nous en chier une comme ça tous les jours, Fredo ! T'es un poète défroqué maintenant, alors oublie.
- Impossible Kévin, les mots viennent comme ça, ils sortent de moi comme ça.
- Ben, tu te les dis pour ta pomme, tout seul. Moi, en sortant de l'usine, j'en ai ma claque et quand tu pars en vrille, ça me fatigue encore plus. Tu vois, fallait pas abandonner la poésie pour épouser ta Barbara, parce que mademoiselle voulait un gars avec une situation. Une situation, tu parles. Visser, dévisser, braser, abraser et hop, revisser, aléser et bis repetita...
- Ouaa ! ouaa ! Kévin, super le rythme !
- De quoi tu parles ?
- *Visser, dévisser, braser, abraser et hop, revisser, aléser et bis repetita*, c'est bon, mon pote, toi aussi t'as la rime dans le sang !
- Bon Kévin, je supporte tes conneries, mais si tu te fous de ma gueule, je gueule.
- Non, non, je me moque pas, t'es un rappeur qui s'ignore.
- Ben ça alors, c'est nouveau ! Et tu crois que si je répète mon refrain dans l'oreille de Sophie, la fille du planning, elle va dévisser pour moi ?
- Sais pas. Viens, on va boire une mousse avant de prendre le tram.

Véroniq C.

Lettre de rupture

Ecrire une lettre de rupture à : son amant, son mari, son patron, son chien, Dieu...

Rage, hypocrisie, tristesse, dépit, regrets... Circonstances?

Registre de vocabulaire varié.

Alexandrins permis... Argot idem.

Allez-y, et n'oubliez pas que les pseudos sont permis.

Danièle Tournié, le 24 avril 2020



LETTRE DE RUPTURE

Mon saupiquet

Ton goût poivré ne m'a pas quittée de la journée. Dans ma tête toute encore persillée de tes baisers, je marche sur des œufs. Je suis légère comme la rosée des anges, ton odeur en meurette confit au creux de mon cou et tes caresses courent encore sur mon échine, mes joues dorées à point en redemandent. Ta truffe en m'auscultant a remué en moi le suc d'une sauce onctueuse et parfumée. Reviens tapisser le fond sans fond de moi-même. Ce regard de braise quand tu es parti, ce regard aiguisé d'une pointe d'ail me fait bouillir d'impatience de te revoir. Convenons au plus vite d'un jour, l'amour ne saurait mijoter trop longtemps. Nous sommes encore de fraîche naissance, je suis tendre comme le blanc-manger, tes frivolités sont pulpeuses. Deux ingrédients imparables pour se régaler de volupté. J'attends comme le lait sur le feu ton appel. Sache-le, je veux déborder de plaisir en haut de ta pièce montée, je veux retomber comme un soufflé, vanillée et heureuse.

Charlotte

Post-it sur le frigo

Je pars, j'emmène les enfants.

Ta dernière biture a été celle de trop.

Mon avocat : Maître Moriarti, 01 46 40 15 46

Véronique A.

Ma chère Nina

Tu as partagé notre vie pendant près de vingt ans. Tu as reçu tant de confidences, tu as si souvent joué avec les enfants, tu les as consolés. Compagne idéale, douce, tendre, discrète, tu savais tout de nous, les joies, les peines, les disputes, les réconciliations.

Tu avais ta vie aussi. Tu filais chez les voisins dès que nous partions pour nos activités quotidiennes. Toi, la petite chatte de gouttière multicolore, étais l'amie de

leur berger allemand. Mais tu étais toujours devant la porte le soir en même temps que nous. Tu savais chasser et nous rapportais parfois un oiseau, parfois une souris et même un jour une taupe, au grand dam des enfants qui essayaient de te faire comprendre le respect de la vie d'autrui. Tu as été un professeur de vie à ta manière.

Et puis tu as vu la famille se disperser au cours des années. Nous sommes restées seules toutes les deux, complices, pendant un temps.

Jusqu'à ce jour maudit où j'ai dû t'abandonner chez le vétérinaire car tu étais malade, d'une maladie qui avait longtemps évolué et n'avait pas de remède. Nous avons parlé de la mort toutes les deux. J'aurais aimé attendre que tu t'endormes dans mes bras, mais tu avais trop mal. Quelle douleur pour moi aussi de devoir prendre la décision d'abréger tes jours pour abréger tes souffrances !

Dix ans après, mon cœur se serre encore à ce souvenir et des larmes me viennent en pensant à ton dernier regard de tendresse et de reconnaissance. Je t'adresse cette lettre, au paradis des chats où j'imagine que tu es heureuse. Je voudrais encore te remercier et m'excuser pour la rupture brutale que j'espère tu m'as pardonnée.

Marie-Claude S.

Dernière lettre

Cher Monsieur,

Peut-être ignorez-vous encore que vous êtes très cher à mon cœur depuis longtemps et je ne peux me retenir de vous le dire et de vous remercier.

Ces années que nous avons traversées ensemble sont et resteront parmi les plus belles aventures de ma vie.

C'est vous qui m'avez rejetée mais la rupture était consommée bien avant et j'attendais impatiemment que vous en preniez l'initiative.

Car malgré toute mon envie, je n'en avais pas le courage. La peur de l'inconnu n'est pas bonne conseillère : j'avais tant de fois entendu dire « Mas vale lo malo conocio que lo bueno por conocer » : « Il vaut mieux le mauvais que l'on connaît plutôt que le bon que l'on ne connaît pas ». Je suis certaine que votre savoir en matière de langue castillane et française vous permettra de bien comprendre la mauvaise traduction que j'ai faite de ce proverbe.

Aussi ai-je été soulagée et heureuse que vous vous décidiez enfin.

Lors de notre ultime rendez-vous, j'ai eu du mal à dissimuler ma joie, mon cœur battait si fort que je craignais que vous ne l'entendissiez.

Et comment ne pas vous être reconnaissante en passant, de l'occasion que vous me donnez d'utiliser l'imparfait d'un subjonctif quasi oublié.

J'écris cette lettre alors que vous êtes mort il y a peu. Je ne vous regrette pas, votre temps était venu, et vous avez eu une vie conforme à vos souhaits. Grâce à moi, peut-être pas, mais je suis convaincue que la part de moi que je vous ai confiée n'a pas été négligeable dans votre bonheur. D'autre part je n'ai nulle envie d'être modeste.

Je donne en effet suffisamment d'importance au rôle que vous avez joué dans ma destinée pour ne pas m'accorder ce même droit dans la vôtre.

Je garderai de vous le souvenir d'un homme droit, audacieux, fidèle. Puissé-je être créditée de ces mêmes qualités à l'heure de mon grand départ.

Je ne vous oublierai pas.

Bien à vous,

Madame Martine.S.

Tourner la page

Que de bons moments passés
Sous la lumière blafarde
D'une lampe complice mêlant les ombres
Quand mes doigts encore
Et encore t'effleuraient
Pour parcourir, t'explorer
Découvrir un sommaire inexploité
Tu voulais me persuader que ta modernité
Serait la promesse de plaisirs faciles
Sans efforts, sans contraintes de charges inutiles
Tu m'as comblé par l'étendue de tes richesses
Aujourd'hui j'ai décidé de tourner la page

Quitte à ne plus l'être,
Ta décharge ne sera plus une charge pour moi
Déjà tu faiblis, tes lignes déclinent
S'effacent, s'éloignent de ma vue
Peut-être as-tu compris
Je te *Troc*, te *eBay*
Je te *Vinted*, te *Marketplace*.
Je te *Rakuten*, t'*Amazon*
Du fond de ma mémoire me revient
Des sensations d'antan
L'envie de redécouvrir des plaisirs enfouis
Noircir mes doigts sur une encre incertaine
Sentir le parfum du papier
Culpabiliser d'avoir corné
Biffé, annoté, souillé
Un livre trop mal respecté
Liseuse, je ne regrette rien
Tu m'as permis de comprendre que la lecture
C'est aussi un plaisir des yeux
Du toucher, de l'odorat
Je reprends dès aujourd'hui mes livres de papier
Et n'hésite aucun moment
A t'expédier par le premier courrier

Michel C.

Voilà, c'est fini.

Plus je te regarde et plus tu me dégoûtes. Cela fait combien de temps que je te supporte ? Au moins un demi-siècle ! Tu me dévisages comme si tu étais surpris. Non mais quand même. C'est vrai, tu n'as pas toujours été ainsi. Au début tu étais plutôt charmant. Mais qu'est-ce que tu te la racontais ! Avec tes poses romantiques devant l'objectif de tes parents ; tout cela parce que tu croyais être le descendant de Châteaubriand. Maintenant, tu n'es que toi et franchement ce n'est pas reluisant. Quoi ? Tu veux savoir ? Des détails ? Il va falloir t'asseoir mon biquet ! T'as des valises sous les yeux – ou plutôt des malles, t'as le haut du crâne dégarni et les

cheveux plus sel que poivre, t'as des poils dans les oreilles et dans les narines... je m'arrête là ? Non ? T'as les sourcils qui poussent, des taches brunes sur les mains et c'est pas les deux heures de sport que tu fais quotidiennement à la salle après ton travail qui vont te faire brûler les mille calories que t'ingurgites quand tu rentres ; whiskies, cacahuètes, gruyère, pain beurre. Ça te parle ? Donc, j'en peux plus ! Même au lit, t'es plus bon à rien. Soit tu dors et tu ronfles soit t'es épuisé au bout de cinq minutes à cause de l'arthrose de ton genou. Tiens ! J'ai même plus envie de faire des efforts ! Tu traînes tes savates, tu te plains tout le temps que t'as mal ici ou là, tu parles à la télé ou tu écris des commentaires débiles sur Facebook ou Instagram ; parce qu'en plus tu te crois drôle !

Je crois que tu as compris, même si tes neurones s'échappent, je te quitte. Tu ne seras plus celui que j'ai connu, j'ai fait une croix dessus. Il ne me reste que les photos.

Passe-toi quand même de l'eau sur la figure, un coup de tondeuse et enlève ce sourire sarcastique qui se reflète dans le miroir. Tu as eu ce que tu cherchais. Adieu vieux schnock !

Ton vieil ami.

Jean-Luc T.

Salut l'artiste !

Elisabelle,

Vu la manière de votre comportement envers moi lors de notre dernière collaboration artistique, qui était à mon avis très complémentaire et fructueuse.

Les propos sans concession et malvenus que vous avez proférés envers mon travail d'illustration de vos écrits, que j'ai reçus il y a trois jours, me paraissaient très bien s'harmoniser avec vos textes.

En conséquence, je vous informe par cette lettre mettre fin à cette collaboration. Donc je vous prierai dorénavant de ne plus m'envoyer vos élucubrations écrites, car vous vous passerez de mes superbes mises en couleur et devrez rechercher un autre illustrateur qui, je l'espère pour vous, sera à la hauteur de vos désirs et de vos exigences.

Madame, je ne vous salue pas.

*Tugdual
Jacques L.*

Poudrière

Monsieur le Directeur de la société Escampette,

J'ai été embauchée dans votre société il y a six mois. Nous avons signé mon CDI le 24 octobre 2019.

Neuf, année du neuf pour moi. J'étais pleine d'espoir. Enfin j'allais travailler dans une société de créativité, cartes de vœux, créations d'albums photos, magnifier les souvenirs des familles, fabrication d'objets de décoration d'intérieur adaptés à toutes les circonstances de la vie : naissances, baptêmes, communions, mariages, Saint-Valentin, Fête des mamies, Pâques, Pentecôte, vacances, rentrée des classes, halloween, Noël, nouvel an. Pour chaque circonstance, de nouvelles idées. J'étais boostée à fond. Pleine d'élan. La créativité, j'adore ça. J'ai fait ça toute ma vie dans d'autres domaines que le vôtre. J'avais besoin de changement et d'évolution, le propre de l'homme. Je pensais trouver cela dans votre merveilleuse société, car oui, Escampette est une merveilleuse entreprise que je respecte beaucoup.

Sauf que....

J'ai eu des difficultés à trouver des clients. J'ai demandé des formations que je n'ai pas reçues.

J'ai eu des difficultés à obtenir des informations sur les nouveautés. J'avais beau les demander à différentes personnes de ma nombreuse hiérarchie, je n'avais que des rétentions d'informations. Tout semblait top secret.

J'ai constaté des « vols » de clients entre collègues de mon équipe sans aucune intervention de ma hiérarchie, que j'ai pourtant alertée.

J'ai connu cette situation par le passé et je n'ai pas envie de la revivre car il est impossible de travailler correctement et loyalement dans de telles conditions.

A l'heure actuelle, l'entreprise Perlimpinpin m'offre une place où il y aura beaucoup à créer et où je pourrai m'atteler à des tâches qui puissent répondre à mon désir d'initiative.

Excusez-moi de faire un jeu de mots qui peut paraître désuet. Mais je prends la poudre d'Escampette, en espérant ne pas trouver la poudre de Perlimpinpin, j'en prends la responsabilité.

Ce courrier est donc ma lettre de démission que je vous adresse en recommandé avec accusé de réception.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes sincères salutations.

Jacqueline M.

Fuir

Cher Monsieur,

Je vous remercie pour beaucoup de choses
Vous m'avez donné ma liberté
Je pouvais faire tout ce que je voulais faire.
Gagner ma vie
M'a sauvée quand je ne pouvais pas
Vous m'avez toujours protégée

Maintenant, vous ne vous souciez plus de moi
Je suis malade
Je pourrais mourir

Vous me dites de boire du Clorox
Peut-être sous forme de cocktail avec de la vodka
Ou du gin
Ou pire encore, m'injecter le cocktail

Vous êtes dingue?
Vous me tuez
Et vous aimez me tuer
Je vais procéder à un mandat de divorce
Je vais m'enfuir en France
Trouver un homme plus raisonnable
Qui peut me sauver.
Ai-je tort?

Judith J.



Ce matin, le fils du merle chantait

Monsieur le directeur,

Ce matin, oui ce matin, quand je suis descendue dans la rue, un merle chantait. Tôt. Mais le merle aime le matin, comme moi. Pourtant, on est encore en hiver... Ignorant la saison, « il voit le jour derrière l'ombre » ... le merle chantait.

Faut que je vous dise, je ne m'attendais pas à ces « pirlouit ». J'aime beaucoup ça.

Ce matin donc, quand j'ai claqué la porte d'entrée de l'immeuble, je l'ai entendu et j'ai été freinée dans mon élan vers le métro ou le bus 81. Métro ou bus... ça dépend du temps, du temps pris pour le petit déjeuner, du temps qu'il me reste pour parcourir les 200 mètres qui me mènent au carrefour vers un moyen de transport pour rejoindre la gare saint-Lazare.

Le bus puis le train, c'était mon plan ce matin.

Le merle chantait ! Évidemment, je ne le voyais pas. Sur un toit ? La branche d'un arbre voisin ? Tiens, mes lacets étaient défaits, donc les renouer, me suis-je dis, sinon, risque de chute sur le trottoir glissant de rosée parisienne. Le merle chantait toujours, clair, seul, péremptoire, juvénile, différent de celui de mes souvenirs. Alors un autre ? Forcément, les saisons, le temps... Son fils peut-être ? Sans doute. Où est donc passé le merle d'antan ?

Le chant m'a suivi jusque l'avenue de Clichy. Je n'étais pas en avance.

Le décompte-temps affiché sous le panneau « bus 81 » était en panne. Donc attendre.

6 h 45, quelques voitures roulaient, phares allumés, soleil absent de l'avenue. Un balayeur de rues est passé traînant son faux balai en fibres synthétiques. Les feuilles mortes avaient déjà été ramassées à la pelle cet automne. Là maintenant, les bourgeons tremblaient au bout des branches nues. Je marchais en rond autour de l'abri bus, quand je me suis aperçue qu'il y avait un platane de plus... enfin, là où, il y a quelque temps encore, se mourait un vieux platane écorché. Un jeune l'avait remplacé. La terre était fraîche à son pied, il se dressait jeune, fier. Un carrefour, c'est une bonne place. Un chien trotte à l'écart. Évidemment, c'est aussi l'heure où les chiens parisiens vont pisser dans les rues, goguenards. Pour l'heure, les trottoirs sont à eux. Le chien a regardé le jeune et vigoureux platane entouré d'une protection de métal, il ne perdait rien pour attendre.

Bref, le 81 a dû passer et je ne l'ai pas vu. Faut dire que ces nouveaux bus font peu de bruit et, le temps que je me ressaisisse, il était déjà parti. En d'autres temps,

j'aurais couru. J'ai bien dit « en d'autres temps ». Présentement, je me suis assise sur un banc vert sombre vacant. Les réverbères se sont éteints, tous en même temps. J'ai pensé : et voilà, j'ai raté mon train ! Et figurez-vous que le fils du merle de la rue Baron est venu se percher sur le platane neuf.

J'ai pris une décision : j'ai sorti mon téléphone portable.

Depuis ce banc, je vous laisse ce message : « aujourd'hui, ne comptez pas sur moi, je ne viendrai pas travailler. Et tant que j'y suis, je vous le dis : le premier avril, je serai sous d'autres tropiques. Je pars, je prends ma retraite, je laisse la place aux jeunes merles, platanes, chiens de tous poils à longues dents. Je vous fais une lettre aujourd'hui même. Non, ce n'est pas un poisson. Tchao ! »

Danièle T.

Rupture conventionnelle

Monsieur le Directeur,

Je suis en poste au Marché Saint-Pierre en tant que vendeuse au rayon « fils et boutons » depuis le 19 novembre 2019, en CDD. Je vous informe de mon intention de quitter mes fonctions que j'exerce actuellement. Je souhaite en effet partir en province, me consacrer à mon projet personnel, le travail dans une ferme biologique dans la Creuse avec plantations de fleurs, en circuit court pour les zones urbaines.

Afin de mettre fin à mon contrat à durée déterminée de façon amiable, je vous propose d'entamer la procédure de rupture conventionnelle prévue aux articles L 1237-11 du Code du Travail. Je me tiens à votre disposition pour un entretien, afin d'examiner ensemble les conditions de mon départ.

Actuellement, je suis hospitalisée et en quarantaine, ayant contracté le Covid-19, que j'éviterai de vous transmettre. J'aimerais que vous saluiez de ma part mes collègues Violette et Rose et mon patron Yacine.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Capucine

Cher Paul

Je t'ai furieusement aimé. Tes yeux, tes lèvres, tes mains, ton regard à nul autre pareil, je les ai admirés, dévorés même.

Tu m'as fait ressentir le merveilleux frisson de l'amour, l'impatience de l'attente, la déraison des sens.

Avec toi, les jours pouvaient être aussi beaux que nos nuits étaient envoûtantes. J'ai ri, pleuré, gémi, crié, supplié, en 24 heures comme jamais auparavant.

Ton timbre de voix, tes mots tendres et puissants à la fois m'ont charmée et bercée plus que tu ne peux l'imaginer.

Je frissonne à l'évocation de ma main dans tes cheveux bouclés et de mon nez dans le creux de ton cou.

Paul, ce furent de merveilleux instants, hors du temps, mais je me suis consumée dans cette passion dévorante, je me suis perdue et j'ai besoin de me retrouver. J'ai besoin de me sentir vivre par moi-même, de vivre à ma guise, de ne plus être dans l'attente de ton appel téléphonique, de ton texto qui ouvrira la voie d'une possibilité pour la soirée.

Foncièrement libre et indépendante, je ne peux vendre mon âme à autrui, il me faut retrouver mon libre arbitre, mon équilibre intérieur.

Je ne peux être la compagne d'un être aussi entier que toi, par moments excessif dans ses propos, ses attitudes, ses prises de risque.

Je veux garder le souvenir de notre relation comme on garde un rêve, un idéal de jeunesse. Une parenthèse qui ne s'abîmera pas avec le temps, une évocation des jours heureux quand je fermerai les yeux pour mieux me remémorer ces instants magiques.

Toi qui es parti au bout du monde pour une mission d'une durée indéterminée, tu trouveras ma lettre à ton retour. C'est si difficile de t'avouer tout cela de vive voix. Pardonne-moi, nous nous sommes quittés si précipitamment il y a deux jours.

Tu resteras mon Paul et je resterai ta Virginie.

Bien affectueusement,

Virginie
Bénédicte F.

Adieu Léon

Tant que j'ai pu, Léon,
Je t'ai aimé plus que de raison,
Mais aujourd'hui, nos cœurs ne sont plus à l'unisson.
« De mon être, m'avais-tu clamé, je te fais don,
Je te protégerai sur tous les fronts,
Je serai ton pygmalion,
Tu verras, la vie avec moi sera un tourbillon,
Nous construirons notre maison,
Une nombreuse progéniture nous aurons
Et ensemble à jamais nous vivrons. »
Le cœur empli de frissons,
J'ai quitté mon doux cocon
Et t'ai suivi, pétrie d'illusions.
Mais que de désillusions !
Quelque temps après notre union,
Tu m'as dit d'un ton furibond
« Laisse- moi vivre à ma façon
Et ne m'encombre pas de rejetons. »
Alors, mon intense exaltation
A fait place à une immense déception.
Depuis, tu n'as pas retrouvé raison
Et tu es parti à l'assaut d'autres jupons.
Mon amour pour toi est parti dans les bas-fonds.
Je te laisse à tes démons
Et m'en vais vers un nouvel horizon.
Adieu Léon !

Anne-Marie R.

Mon très cher

Te rappelles-tu comment nous nous sommes rencontrés ? C'était à l'occasion de ma promenade dans le petit bois de Romainville.

La chaleur du soleil me réchauffait, je sentais le parfum des fleurs d'acacia et d'érable. Je marchais depuis 45 minutes le long d'un sentier et, tout d'un coup, je t'ai vu juste devant moi.

Tu m'as semblé tout de suite très imposant, tu te tiens si droit. Tes longs bras s'étiraient vers le ciel bleu. Je me suis dit : « Celui-là, il est pour moi ».

Très vite, je me suis rapprochée de toi pour mieux te connaître. Ta chevelure brune me plaisait et tu dégageais un parfum à la fois léger et boisé. La première fois, je n'ai pas osé te toucher.

Au fur et à mesure de mes randonnées quotidiennes, nous nous sommes rapprochés, nous avons fait connaissance. Ce qui me plaisait surtout, c'était de t'enlacer, de caresser ton corps.

J'ai appris à découvrir chaque pli de ta peau. A certains endroits, il y avait des égratignures. Plus haut, il y avait déjà quelques rides. J'ai même remarqué des boursoufflures sur ton côté gauche.

Tu aimais me tendre tes bras. J'ai de plus en plus apprécié d'être auprès de toi, tu me rassures, tu me donnes confiance.

Je me suis souvent demandé si je pourrais vivre toujours auprès de toi. Les journées ont passées, et toujours nous nous retrouvions au même endroit, et à chaque fois je t'observais un peu différent, suivant la lumière, suivant ton humeur.

Il y a quelque temps, nous avons échangé des mots d'amour et je me suis sentie si heureuse.

Mais voilà, notre histoire ne peut plus durer, je t'écris ma dernière lettre. Surtout je ne veux pas que tu sois malheureux, je veux être franche avec toi : je pars, oui, je te quitte. « Pourquoi ? » vas-tu me demander.

Eh bien, notre amour ne peut plus continuer ainsi, le confinement et mes promenades quotidiennes dans le petit bois de Romainville sont terminés. Toi, mon beau hêtre pourpre, tu vas rester là. Moi, je m'en vais dans ma Bretagne lointaine pour aller respirer un autre air.

Anne B.

Lettre ou pas

Une lettre de rupture ? Ah non ! La seule que j'ai écrite et envoyée bien sûr, je la regrette encore !

J'ai eu beau écrire pour m'excuser, écrire et écrire encore. Rien n'y a fait ! Mon ami est resté irrémédiablement silencieux ! Et puis le doute m'a assailli. Était-ce vraiment un ami pour rester ainsi indifférent à ma détresse de lui avoir écrit sous le coup de la colère ?

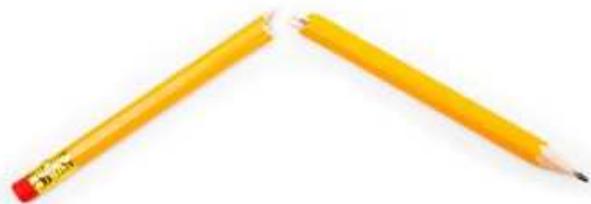
Car oui, une lettre de rupture s'écrit souvent avec la rage au ventre ! Avec des « je n'en peux plus de ton attitude ! », des « tu t'en fous de moi ! », des tas de récriminations qui souvent, à la lumière du jour suivant, s'évaporent. Avec le temps, cette rupture précipitée gravée noir sur blanc d'une encre indélébile m'a rendue profondément triste, et, lorsque je pense aujourd'hui à cette lettre, je voudrais la déchirer.

Les gens autour de moi veulent me consoler, en me prouvant que ce n'était pas un véritable ami malgré nos quarante ans d'échanges épistolaires et de fréquentations assidues. Et c'est sans doute vrai, puisqu'il ne m'a plus jamais donné signe de vie ! Finalement, ma lettre l'a peut-être libéré du poids de ma présence, et mes « tu t'en fous de moi » étaient justifiés ! Eh bien, cette constatation me fait encore plus mal dix ans après !

Alors non, il ne faut pas écrire de lettre de rupture. Sur les mots dits ou criés, on peut toujours revenir. « Excuse-moi ! J'étais en colère et je ne réalisais pas ce que je disais. Allez, ne fais pas ta mauvaise tête ! » Les paroles peuvent se nuancer, s'adoucir, se contredire et sont rarement définitives, même dans la pire des situations.

On ne m'y reprendra plus et la seule lettre que je pourrais éventuellement écrire, c'est une lettre de démission.

Brigitte L.



Adieu et sans rancune

C'est vrai, on va se séparer définitivement.

Crois-moi, je n'ai rien de méchant à te reprocher, seulement ton âge : 18 ans !

Tu as été une partenaire loyale, toujours là quand je te sollicitais.

Tu as accepté nos sièges bébé et tous les accessoires qui accompagnent deux enfants turbulents.

Tu les as d'ailleurs entendus, sur le bitume des routes qui nous conduisaient aux stations de ski, compter les voitures bleues pour lui et les voitures rouges pour elle, et tu les as entendus se chamailler quand la voiture était orange !

Tu as accepté de rabattre tes sièges pour transporter des tonnes de matériaux de rénovation, immédiatement remplacés par des gravats qui t'ont conduite à la décharge.

Tu as covoituré des centaines de randonneurs du mercredi sans jamais te plaindre, tu avais cinq vraies places à proposer.

Tu nous as conduits jusqu'en Roumanie, où là tu nous fis passer pour une famille de nantis venue de France ; certes, quand nous passâmes en Autriche, d'autres plus puissantes que toi te remirent les idées en place.

Oui, tu as été ma fidèle compagne pendant 18 ans. Mais voilà, le gouvernement m'a proposé une belle prime à condition que je t'abandonne pour plus jeune que toi, et tes 320.000 kilomètres ont été sans appel pour toi.

Et j'ai choisi : adieu, toi, ma belle Nevada, j'achète une Kangoo... Tu vois, je reste chez Renault, fidèle à la marque, cela devrait te consoler un peu ?

Sans rancune ?

Marilou

Adieu à l'homme qui ne rit jamais

Je prends la plume pour te dire adieu. Oui, tu vas avoir un choc, toi si sensible. Pourquoi ? Tu vas peut-être rire si je te dis la raison, oui, peut-être te faire rire pour une fois ! Pourtant, tu es parfait. Intelligent, prêt à aider pour un tout ou un rien, te mouvoir aisément dans le monde, discourir sur un sujet avec toute la culture d'un homme bien élevé, mais tu ne ris jamais. Attentionné, pas mal pour ton âge, bonne situation, mais jamais l'esquisse d'un sourire. Ton air sombre et noir cache sûrement ton bien-être, mais impassible tu es. J'aurais aimé entendre, un jour, un éclat de rire

de toi, ou tout simplement un petit rire, tout petit, ou même une esquisse sur tes lèvres, mais rien. Devant un magnifique paysage, une belle musique, après une journée agréable, un bon plat savoureux, ton visage reste impassible. Pour moi, le rire c'est la communication de joie et de bonheur, l'expression et la manifestation de l'être, enfin la communication. Mais tu ne ris jamais. Je suis devant un immense mur gris en béton armé qui ne s'use jamais devant l'éternité. J'aurai aimé voir une petite fleur pousser entre l'interstice du mur. Le mur reste là, bien planté, bien épais et très haut. Je te dis adieu, moi, petite fleur qui aime tant le soleil et la joie de vivre.

Brigitte RdM



ADIEU

Un peu de réflexion

Une lettre de rupture, ça défoule... On en écrira d'autres, pas de rupture, mais d'amour, d'aveux, de motivation.... On verra... dans quelque temps.

Pour demain, voici une proposition à réfléchir.

"De l'art et de la nécessité d'en faire le moins possible en période de confinement"

Donnez votre point de vue, sérieux ou délire.

Allez-y ! Comment faire ? Que faire?

Danièle Tournié, le 25 avril 2020



DE L'ART ET LA NECESSITE

Confusion mentale

De l'art et la nécessité d'en faire le moins possible en période de confinement.

En période de confinement de l'art ou nécessité, le moins possible se fait.

Faire le moins possible, nécessité de l'art en période de confinement.

Nécessité de se faire du lard en période de confinement est de l'art.

Période d'art en confinement, nécessité du moins possible.

Possible nécessité d'art en période de confinement.

Nécessité en moins, art de confinement possible.

Confinement d'art, impossible nécessité.

Confinement au lard possible.

L'art con, post-confi.

Véroniq C.

Depuis mon canapé

Je ne sais pas s'il y a un art de bien se confiner, mais certainement l'Art est un moyen de sortir vivant du confinement.

Que les musées, salles de concert, associations et radios culturelles soient remerciées de nous donner accès à leurs merveilles ! Que ce soit la symphonie du Nouveau Monde dirigée par Karajan, les œuvres de Poussin expliquées par le menu, la couleur déclinée par le Pr Pastoureau, les fresques de Pompéi... il y en a pour tous les goûts.

L'intelligence, l'habileté, le talent humains sont réconfortants. C'est sûr, à l'aune de toutes les œuvres passées, on devrait réussir à aller de l'avant, à sortir de cette horrible période.

En attendant, c'est dans une passivité enrichissante que je reste chez moi depuis plusieurs semaines, sauvant ainsi, si j'en crois l'affiche aperçue chez le pharmacien, des vies humaines...

Héroïque sur canapé : qui dit mieux ?

Marie-Claude S.

Procrastination

Possibilité de

Renoncer

Ou de

Capituler

Reculer ou

Abdiquer

Sans

Témoins

Indiscrets

Ni

Accumuler

Tant d'

Initiatives et

Occupations

Nulles

VIVE LE CONFINEMENT !

VIVE LA PROCASTINATION !

Marie-Lou B.

Aux confins de l'humour

C'est bizarre, cette période dite de confinement, ce mot « confinement ». J'avoue ne pas me rappeler l'avoir utilisé souvent. J'ai gardé une habitude depuis mon enfance ; lorsque je vois un mot qui n'est pas dans mon vocabulaire courant, j'en vérifie le sens dans un dictionnaire. Maintenant, il est beaucoup plus facile d'utiliser le Net. Que voyons-nous alors :

Confinement, *nom masculin* : action de confiner. Le confinement d'un malade dans sa chambre.

Poussons un peu plus et cherchons plus avant le sens de Confiner

Confiner, *verbe transitif* 1. *verbe transitif indirect* : toucher aux limites. Les prairies qui confinent à la rivière. 2. *verbe transitif direct* : forcer à rester dans un espace limité. Il voudrait confiner les femmes dans leur rôle de mères.

J'avoue être un peu surpris à la lecture de l'exemple cité pour illustrer ce verbe Confiner : « Il voudrait confiner les femmes dans leur rôle de mères. »

Je ne crois pas me tromper si je dis que c'est certainement un homme, l'auteur de cette définition. Je ne suis pas un ardent féministe militant, mais quand même ! Qu'aurait écrit une femme pour illustrer ce verbe ? Pourquoi pas « Elle voudrait confiner les hommes dans leur rôle de supériorité ». Je pousse le bouchon un peu loin ? C'est vrai qu'il ne faut pas que j'oublie que c'est une femme qui dirige cet atelier. Et alors ? Il n'est pas interdit de penser que même une femme peut avoir le sens de l'humour, non ? Tiens, ça me rappelle un sketch de Pierre Desproges.

Pousser un raisonnement si profond m'oblige à puiser dans mes réserves, on ne m'y reprendra pas ! Pourtant depuis mi-mars, j'ai pris de grandes résolutions. Tous les matins, je fais une liste de tout ce que je pourrais faire dans la journée. Une liste la plus longue et complète possible : se lever de bonne heure, préparer le petit déjeuner, prendre sa douche, ranger le bureau, ouvrir les fenêtres, commencer à lessiver la peinture de la cuisine, tondre la pelouse, semer des radis, commencer à ranger le garage etc.

Si vous saviez le plaisir immense que je prends en fin de soirée, quand je biffe tout ce que je n'ai pas fait ! Ce serait plus simple de rayer ce qui a été fait, me direz-vous, et bien non, je ne suis quand même pas rétif à cet effort. Pourtant j'ai un souci, je cherche le verbe qui définit l'action de remettre au surlendemain ce que l'on pourrait faire le jour même.

Je cherche, je vais le rajouter sur ma liste qui n'a pas évolué depuis le début.

Michel C.

Règles de savoir « pas faire »

De l'art et de la nécessité d'en faire le moins possible en période de confinement (et même en période normale) lorsque l'on a 15 ans : d'abord s'installer confortablement, en tenue souple, sur le canapé ou sur son lit.

1ère règle : être sourd à ce que demande maman.

2^{ème} règle : ne pas écouter ce que dit papa.

3^{ème} règle : n'allumer ni ordi, ni portable, ni tablette, ni télévision pour échapper aux profs et aux copains.

4^{ème} règle : ne pas écouter sa conscience qui dit de faire l'inverse du 1, 2, et 3.

5^{ème} règle : pour ceux qui en ont un, faire taire son ange gardien qui toujours pousse à obéir aux 1,2, et 3.

6^{ème} règle : ne pas suivre son instinct qui pousserait à aller se doucher ou jouer au ballon dehors.

7^{ème} règle : désobéir par principe à toute injonction d'où qu'elle vienne et quelle qu'elle soit.

Ouvrir grand sur ses genoux « Par-delà le bien et le mal » ou « Ainsi parlait Zarathoustra » de Nietzsche et faire semblant de lire.

S'absorber totalement dans la contemplation de soi-même.

S'écouter respirer avant de sombrer la bouche entrouverte dans la béatitude.

Ne rouvrir un œil que lorsque maman claironne : A table !

C'est une sorte de méditation.

Cela demande une bonne préparation, le mieux est d'avoir anticipé et de s'être entraîné.

Martine S.

Ouvrons les fenêtres

Confinement ! C'est la surprise !

Isolement ! C'est l'incompréhension !

Passée la colère, on s'organise.

Visites de musées en ligne : devant son ordinateur.

Concerts d'opéra en ligne : devant son ordinateur.

Films : devant son téléviseur, le cul dans le canapé.

Lecture de livres : le cul dans son fauteuil ou couché dans son lit.

Oh là, là ! C'est quoi cette nouvelle vie ?

Oui c'est vrai, j'en fais le moins possible. Mais non, ça ne peut pas durer !

Du mouvement ! Il me faut du mouvement ! Je me donne un coup de pied aux fesses !

Tous ces artistes que je vois à la télé, dans les musées, dans les spectacles, dans les galeries d'art, comment font-ils pour créer tout ça ? Quand écrivent-ils leurs scénarios, leurs romans, leurs musiques ? Quand peignent-ils ?

Je commence à m'interroger. Et voilà le fruit de mes cogitations :

« Fermons la fenêtre et laissons les volets clos » chantait Nicoletta dans les années 70.

« Les mots sont des fenêtres ou bien ce sont des murs » écrit Marshall B. Rosenberg.

Les mots que nous entendons depuis le 17 mars 2020 sont coronavirus, barrières, confinement, isolement, silence, solitude. Ce sont des murs qui nous renferment sur nous-mêmes.

Je préfère, et de loin, dé-confinement. Demain, pousser les murs, pousser les barrières, ouvrir les fenêtres, ouvrir les volets. C'est la VIE qui nous attend ! C'est le monde qui nous attend ! En ce si beau printemps !

Le passé nous sert à comprendre, mais aussi à relativiser, il le faut bien.

On est bien venu à bout de la peste, de la grippe aviaire, de la grippe espagnole ! On viendra bien à bout du Coronavirus. Certes, les pertes humaines, financières, économiques sont colossales, abyssales. Elles laisseront place à la colère, aux larmes, au changement nécessaire.

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible » a écrit Saint Exupéry.

Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Il nous faut continuer à croire en l'être humain.

Oui, le Covid19 fait peur. La peine et la colère se transmettent partout. Mais la peur n'évite pas le danger. Il nous faut apprendre à nous comporter autrement car, hélas ! On ne peut pas tout contrôler.

Alors je dis ceci : que serait le confinement sans les Arts ? Et que seraient les Arts sans le confinement ?

Matisse a commencé à peindre pendant son appendicite : il était confiné. Il n'a jamais cessé de peindre ! Ses fenêtres à Tanger ou à Tahiti nous le prouvent !

Frida Khalo a commencé à peindre suite à un accident qui l'a clouée au lit : elle était confinée. Elle a peint toute sa vie.

Van Gogh, Camille Claudel et tant d'autres se sont mis à peindre ou sculpter ou écrire lors d'une dépression : ils étaient confinés. Ils ont peint ou sculpté ou écrit sans relâche !

Baudelaire, qui n'aime pas sa vie, bien souvent en spleen, écrit son poème en prose « les fenêtres », poème qui lui permet d'analyser ses états d'âme, une forme d'idéal. Il a écrit toute sa vie, bien que les portes se ferment une à une autour de lui : il était confiné, isolé !

Le confinement est donc propice à la créativité, le passé nous le confirme. Les écrivains, les peintres, les chanteurs, les sculpteurs, les danseurs, tous les artistes sont les témoins de ce passé. Lors de toutes les visites de musée, les guides nous parlent du confinement de l'artiste, de la solitude de l'artiste. Faut-il donc être seul pour créer ?

Je vous dis donc à vous tous qui me lisez : profitez de ce temps qui vous est donné pour vous laisser aller à la créativité dans votre domaine de prédilection : jardinage quand c'est possible, cuisine, pâtisserie, couture, tricot, peinture, sculpture, aquarelle, dessin, écriture bien sûr, c'est un devoir de mémoire, apprentissage d'une langue, d'un instrument de musique, j'en passe et des meilleures. Vous avez certainement d'autres idées. Laissez parler votre créativité. La solitude qui nous est imposée y est propice et nous avons tous une âme d'artiste qui sommeille au fond de nous.

J'attends donc avec impatience la prochaine exposition « les fenêtres qui parlent » dans notre région, cet espace de dialogue entre l'intérieur et l'extérieur. Quand le confinement sera terminé, nous ferons place à la créativité, j'en suis certaine. Peut-être avec la Symphonie du Nouveau Monde de Dvorak en musique de fond ? Qui sait ?

Mais patience, patience ! C'est le maître-mot par les temps qui courent ! Pour l'instant, restez confinés dans vos DO MI SI LA DO RE et créez ! MASCQués ? Ou pas MASCQués ? L'avenir nous le dira.

Jacqueline M. (ASCQ parce que ma ville est Villeneuve d'Ascq).

Et Ganymède me regarde

« Ah ! qu'il est doux de ne rien faire, quand tout s'agite autour de nous » disait Ganymède. Ne rien faire et simplement ouvrir les yeux pour regarder l'agitation des nuages dans le ciel, poussés par les vents d'ouest. Allongé sur le dos, admirer le balancement des cyprès italiens au petit matin ou à la tombée du jour, entre chien et loup. Attendre sagement le réveil de la ruche et le départ des premières abeilles et patienter jusqu'à leur retour, les pattes chargées de petits sacs jaunes. Regarder

la vie autour de nous ; la lutte incessante. L'hirondelle virevolte en rase-mottes et annonce la pluie. La mésange sonde la boule de graisse à la recherche de sa graine. Elle ira la casser contre la fenêtre de la chambre. A peine perceptible, le froissement des ailes des Robert-le-Diable ou des Belle-dame à peine sortis de leur chrysalide.

Je me passerais bien de l'exaltation des humains qui ne peuvent s'empêcher de rompre cet équilibre. Ceux qui tondent leur pelouse tous les matins, qui partagent leurs goûts musicaux ou leurs cris pendant que je m'efforce de vivre mon premier présent sans rien faire. Remettre à demain ce que je pourrais faire le surlendemain ? Procrastination. Ne rien faire aujourd'hui et ne rien faire demain. Enfin, ne rien faire, c'est déjà faire quelque chose. Comblé le vide, brassé de l'air, se noyer dans un verre d'eau. Me créer des obligations : me lever à sept heures, préparer le repas, me forcer à, m'efforcer de. Respecter. Vérifier ma liste, mes listes, mon emploi du temps, mes calendriers, alertes, rendez-vous, mails, notifications, alarmes, SMS. Tout ce qui m'empêche, à la force du poignet, à la sueur de mon front, de penser qu'un jour tout sera fini ! Comblé le manque, la peur, l'angoisse de la mort comme dit mon psychologue. Alors oui, ne rien faire est vraiment un défi à relever, un quizz à gagner.

« Ah ! qu'il est doux de ne rien faire, quand tout s'agite autour de nous » disait Ganymède. Simplement écouter la mélodie des oiseaux ; triolets graves, roucoulements de printemps. Écouter battre mon cœur, mes tempes, l'effervescence de mon corps, mon sang qui circule, mon estomac qui gargouille à l'odeur du pain grillé et du café chaud. Le crépitement du barbecue et les rires des enfants. Fermer les yeux et apprécier de ne rien faire d'important. Ne rien faire d'important. Important pour qui ? Pourquoi ? Attendre que la machine se remette en route ; travail, argent, voiture, dépenses, envies sans besoins, besoins sans envies, routines, télévision, foot, séries à n'en plus finir, zapping, infos, intox ! Tout cela est-il nécessaire ? Cet indispensable n'est plus un pansement essentiel. L'éphémère absolu.

Au ralenti, en apesanteur, une espèce de parenthèse et des points de suspension. J'ai mis mon index sur la touche *pause* de mon lecteur personnel.

Départ dans l'eau, sans appui. Quinze mètres à parcourir en immersion totale en vingt secondes. Je suis au fond de l'eau, le torse collé au carrelage pour limiter la pression de l'eau autour de moi. Faire le vide, penser à autre chose et attendre le signal pour remonter. Expulser ensuite le maximum de dioxyde de carbone pendant douze secondes et replonger une fois, deux fois sans reprendre pied. Collé au fond

de l'eau, faire le moins de mouvement possible, économiser mes muscles, calculer mes gestes, consommer le minimum d'oxygène. Statique comme un rapace au-dessus de sa proie, comme un chat aux aguets. Economie nécessaire pour survivre. Mais déjà j'entends les machines infernales se mettre en action, la perche qui frappe le rebord du bassin. Les tuyaux se remettent à vibrer et à suinter, l'étau se resserre, le sous-marin enclenche les turbines et prépare les torpilles. La lumière inactinique s'éteint et la veille peut reprendre comme un semblant d'avant. Les horloges sont réglées, l'heure d'été est en route. Et Ganymède me regarde d'un air navré.

Jean-Luc T.

Parlons de dé-confinement

D'abord dépoussiérer ses chaussures, dans l'

Espoir de pouvoir très vite aller d'abord chez le coiffeur !

Couper ses cheveux ; puis courir dans les bois, les prés, dans la campagne environnante.

Oubliée la solitude, penser aux retrouvailles avec

Naturellement toute sa famille, les enfants, petits-enfants, grands-parents, tous ses amis.

Fini le confinement !

Inventer une nouvelle VIE !

Nécessité bien sûr, d'adopter toujours les gestes barrières.

Evidemment, garder ces bonnes habitudes. Et surtout dire un grand

Merci, un GRAND MERCI à tous ceux qui ont su maintenir le contact.

Eternellement, soyons tous reconnaissants envers tout le personnel soignant, les

pompiers, les forces de l'ordre qui ont fait ce qu'ils ont pu pour maintenir la VIE, la SECURITE de tous.

Ne pas retomber dans le temps d'avant et

Tellement hâte de vous retrouver, vous tous. Non, pour sûr, l'être humain n'est pas fait pour vivre seul !

Carpe diem car Paix dit Aime !

Je vous embrasse tous et vous dis à très vite.

Jacqueline M.

Glander

« O ! le luxe imprévu de la fainéantise ! La grève générale sur une grève ensoleillée ! » C. Pansaers

Ne rien faire quelques minutes par jour, je savais que c'était bon, sain, essentiel même. Mais là, je suis dépassée par le temps qui m'est offert, je risque le burnout.

Mais on s'habitue, on s'y fait.

Cependant, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît, surtout quand on a passé une vie à se lever tôt, à travailler ; « ne rien faire » devient difficile. Culpabilisant ? Pas vraiment, mais difficile.

Il faut être éveillé pour mener ce combat du rien.

Se motiver à ne rien faire d'abord.

Ensuite risquer l'ennui, ne pas se rendormir, pas tout de suite, s'habiller comme on veut et se mettre à la fenêtre pour regarder les nuages, oisifs eux aussi. Se dire que l'on n'a rien à produire, rien à prouver. Snoopy me paraît un bon maître.

Mettre un fond musical, Christophe, Nougaro... pas trop fort. Une playlist sans prétention. Pas un opéra !

Ne pas réfléchir, sinon le doute et l'hésitation arrivent, et la contestation. Non !

Ne rien décider, ne rien programmer, ou alors faire des listes pour ne pas les respecter.

Ne rien désirer, pas encore, on le sait : le confinement va durer...

S'étirer, paresser devient autorisé. Différer, reporter, remettre à demain.

Feuilleter éventuellement un livre, ou lire la fin.

Rêver, inventer n'importe quoi tout de suite, rêver de créer. Aimer.

Boire un verre de vin. De bon vin.

Rester inactif ou, au moins, lent.

Le big Lebowski s'entraînait au bowling, c'est tout. Gagnait-il ? Parfois.

Pierre de Coubertin disait « l'important c'est de participer ». OK, mais le moins possible et oublier la postérité. Seul l'instant compte.

Et rester souple. Le corps et l'esprit. Quelle ambition ! Ne pas se presser, d'abord arroser le rosier, les pissenlits, ne pas se laisser déborder.

Danièle T.

L'art de vivre au plaisir de la lenteur

Vivre au plaisir de la lenteur, au ralenti, donner du temps au temps parce qu'on ne peut pas hélas l'arrêter, avoir plus de temps pour ne rien faire, c'est là tout l'art du confinement ! Un art, oui, si l'on considère, comme l'écrit Desproges que « le but de l'homme moderne sur cette terre, c'est de s'agiter sans réfléchir, dans tous les sens, afin de pouvoir dire fièrement à l'heure de sa mort : je n'ai pas perdu mon temps ! » Ne pas perdre son temps, c'est quoi ? Est-ce s'agiter en actes inutiles, ennuyeux ? Ou ne pas s'agiter ?

Actes inutiles, ennuyeux, tout est affaire de subjectivité !

Mais ne rien faire, se poser, bailler aux corneilles, regarder le ballet des nuages dans le ciel, écouter le chant des oiseaux, le bruit du vent dans les feuilles, n'est-ce pas une forme de lâcher prise ?... En faire le moins possible n'est pas seulement un art, mais c'est une nécessité pour l'homme pressé, affairé dans une course effrénée aux performances ! Pouvoir s'arrêter, se poser, s'interroger à la portée de ce qu'il fait, sur le sens de sa vie, se reconnecter avec soi-même, avec sa réalité, s'interroger sur le sens des relations qu'il entretient avec ses proches, s'intéresser et regarder tout simplement le monde qui l'entoure, aux petites choses simples de la vie, retrouver le bienfait de la lenteur pour apprécier la quiétude et le silence, telles sont les possibilités de l'homme en cette période de confinement obligé !

En effet, se poser, ne rien faire, ce n'est pas s'ennuyer ! Pour conclure, je citerai encore Desproges : « Je recèle en moi des réserves d'ennui pratiquement inépuisables ! Je suis capable de m'ennuyer pendant des heures. J'ai une attirance vertigineuse pour l'ennui au point que j'irai jusqu'à sombrer dans la lecture de Proust, pour y perdre mon temps, à la recherche du sien ! »

Jacqueline G-B.

L'orange

Chaque jour, à 17 heures, Capucine mange une orange. Elle la déguste, savourant son goût acide, piquant, croquant même l'écorce. Elle se permet cette pause, Capucine, elle a le temps, en temps de confinement obligé, de prendre le temps. Elle prend le temps de la regarder, cette orange sanguine qui vient de Malte ; elle est lourde, jaune orangée, a une peau épaisse et brillante. Cela lui rappelle les souvenirs

de ses Noëls d'enfant où elle trouvait sous son oreiller, le 25 décembre, une orange envoyée par des cousins vivant « là-bas ».

Et sa chair, couleur sang, sa pulpe qu'elle mange lentement, Capucine, appréciant la chair au goût acidulé, sucré, un goût de soleil, qui lui fait penser au soleil qui est dehors, derrière sa cour sombre, en ce temps de confinement ! Et elle s'évade en Espagne sous les oliviers.

« C'est de l'art, se dit-elle, ce fruit que je regarde comme si c'était la première fois que je voyais une orange, que je la mangeais ; l'enfermement me fait ressentir des sensations différentes. »

« C'est une nécessité, se dit-elle également, d'en faire le moins possible en période de confinement, de profiter de ces petits moments. »

Chantal C.

Rêverie suédoise

Non, je ne rangerai pas le garage.

Je ne ferai pas la poussière au-dessus des armoires.

Je ne dérangerai pas l'ordre, alphabétique ou thématique, des livres.

Je n'irai pas trier les vêtements d'hiver ni, du reste, ceux d'été.

Je ne mettrai pas les édredons aux fenêtres pour les aérer.

Je ne battrai pas les tapis sur le gazon.

Je ne ferai pas de pâtisserie ; tiens ! ni même de cuisine.

Je ne piquerai pas à la machine, non, vraiment, ça n'est pas pour moi.

Je ne caresserai ni le chat ni le chien. D'ailleurs, ils sont morts.

Je ne raconterai pas ma vie sur le Net et je n'écrirai pas de longues lettres aux amis.

Et surtout, surtout, je ne ferai pas d'exercices de gymnastique pour maintenir la forme et je ne mettrai pas le nez dehors.

Je ne ferai rien, pas de bonnes résolutions !

Mais j'écouterai le vent du Nord sur une longue plage claire de la mer Baltique. Je me promènerai dans les blondes dunes et dans la forêt de bouleaux frissonnants. J'irai tremper mes pieds dans les eaux sombres et glacées des grands lacs. Je t'attendrai sur le vieux banc au bout du chemin fleuri qui mène au château. Puis je remplirai mes yeux et mon âme du va-et-vient des vagues.

Brigitte L.

Qu'il est doux de ne rien faire

« Ah, qu'il est doux de ne rien faire quand tout s'agite autour de vous », titre d'une émission de France Inter qui me ravissait dans le Monde d'avant, où tout le monde s'excitait dans tous les sens.

Maintenant, en cette période cloîtrée, tout s'est arrêté autour de nous. Alors, c'est bien différent, cela n'a plus la même saveur, le goût du contre-courant, l'éloge de la paresse. Alors que la vie sociale, économique nous invitait à nous remuer, à bouger, à « sortir de sa zone de confort », suivant l'expression consacrée.

Avons-nous le même talent pour ne rien faire quand tout nous incite, nous oblige au confinement ? Pas si simple, facile à dire, il y a des jours où je m'agitais bien, je sortais bien 2 heures hors de mon quartier et sans mon papier d'autorisation.

Alors je tourne en rond, je fais et je défais mon tricot, je pourrais refaire les vitres toutes les semaines.

Ou bien vraiment je préfère me prélasser sur mon balcon un bouquin à la main, admirer mes bras, mes mains, mes jambes, mes pieds. Ah, ça y est ! Je commence à prendre le pli de l'écoulement des heures. Mes repères 11 :00 l'heure du petit café, 17 :00 l'heure d'un thé vert parfumé, la dolce vita en somme.

On est même passé à l'heure d'été, sans rien faire. Une heure de moins le matin au réveil, mais une heure de clarté le soir en plus sans allumer les lampes, c'est assez extraordinaire.

Aurais-je le pouvoir de persuasion sur mon compagnon qui s'est mis à réaliser de bons petits plats ? Je vais passer deux heures au téléphone avec des amies et l'après-midi filera en un rien de temps.

« Mode d'emploi pour une supercoolwoman ». Voilà qui devrait retenir mon attention plutôt que la méthode Marie Condo : l'art du rangement. Quelle idée ! Mettre de l'ordre dans son placard pour mettre de l'ordre dans sa vie ! Ma vie, elle est toute réglée : 8H00-23H00, 15 heures au compteur chaque jour.

Je jette un œil sur ma « to do list ». Encore quelques actions qui ne sont pas rayées, comme classer les photos et constituer un album des vacances dernières. Mais il me reste encore facilement 15 jours, alors cela attendra demain. C'est drôle comme le précepte : « ne remets pas à demain ce que tu peux faire le jour même » devient complètement déculpabilisant ces temps-ci.

Il va être l'heure des informations, 20 :00 dans 5 mn, et avant, on applaudit au balcon, on se fait un signe entre voisins. Quelle journée, je suis quasi exténuée !

Bénédicte F.

TEXTES LIBRES

En vert et avec tous

Depuis le milieu de l'hiver, plongée dans un demi-sommeil, notre famille avait déserté cette belle partie des Alpes du sud pour laisser la place à notre cousin, le blanc. Au tout début du printemps, une belle journée commençait sous les meilleurs auspices. Ma mère, parée de son jaune éclatant, coloriait d'une nuance un peu blafarde le soleil qui timidement pointait déjà un peu plus haut à l'horizon. Mon père repoussait délicatement son frère, le gris, pour peindre le ciel de son plus bel azur. Je profitais de la douceur naissante avec l'envie d'occuper l'espace laissé libre depuis trop longtemps. Je m'étais d'abord par petites touches les plus tendres, puis teintais les premiers brins d'herbe qui perçaient de-ci de-là dans cette prairie immaculée. Pris d'une frénésie soudaine, j'envahissais, par jets de toutes mes nuances possibles, ce joli vallon qui fut rapidement rempli de ma seule présence. J'étais très fier de moi et me targuais d'être moi, le vert, la couleur la plus jolie, la plus utile, la plus importante au monde.

J'aurais dû m'y attendre, mais allez savoir pourquoi, je fus surpris par la beauté de la première fleur qui apparut soudainement devant mes yeux ébahis. Un joli crocus d'un bleu lumineux si parfait que je ne pus retenir ma langue. Je la complimentai pour sa grâce, sa beauté, son parfum si discret et tellement féminin. Elle paraissait si fragile, comment aurais-je pu m'attendre à cette volée de bois que me valut mes propos. Elle me fit des reproches d'un ton si violent que le bleu de ses pétales vira soudainement au mauve :

- Comme toujours, tu veux prendre tout l'espace, pour laisser la part congrue à tous nos frères et sœurs !
- Comment peux-tu penser cela, lui dis-je, je suis indispensable à la terre comme l'est notre père au ciel pour les temps les plus cléments. J'habille presque tous les végétaux et sers de support aux jolies fleurs comme toi.

Elle n'eut pas le temps de répliquer car, à ce moment-là, un bruit terrible retentit, nous laissant interdits. L'intrus volant venu de la vallée voisine venait de s'écraser sur nous. Des projectiles de couleurs incertaines zébrèrent l'espace, coupant au passage d'autres fleurs qui disparurent alors sous de nombreux débris. Le silence qui suivit fut encore plus angoissant. Pendant un moment qui nous parut interminable, plus aucun d'entre nous n'osa relever la tête.

Combien de temps nous fallut-il pour reprendre nos esprits ? Je ne le sais. Mais je peux vous dire que la peur que nous avons ressentie nous fit oublier notre dispute. Nous mêmes alors encore plus d'ardeur pour re-colorier ce qui avait été effacé si brutalement. Grâce à nous tous, du rouge le plus écarlate au bleu le plus intense fécondés ou non avec le jaune, cette belle vallée retrouva lentement sa splendeur habituelle, nous rappelant qu'unis et solidaires, nous pouvions réussir ce tour de force.

Michel C.

Sur l'air des « Bonbons » de Jacques Brel

Vous ai apporté des masques de protection
Et voyez comme ils sont réutilisables,
Et puis les masques « il en faut » dit Macron
Quoique le gel soit plus présentable !
Surtout quand il est en flacon !



Mais vous ai apporté des masques de protection
J'espère qu'on pourra se promener
Que Monsieur le préfet ne dira rien
Si on se balade dans la forêt
A huit heures nous pourrons rentrer
Quel beau programme pour la saison

Vous ai apporté des masques de protection
Si vous saviez ce que je serais fier
De vous voir cachée comme ça
Vous pourrez tous les défier
Et c'est grâce à ma confection

Le monde est plein de polissons

Je vous ai apporté des masques de protection
Oh oui, Muriel en a des plus beaux que nous
Oh oui, Muriel elle se croit belle
C'est vrai que Muriel me fait les yeux doux
C'est vrai que Muriel elle m'interpelle

Ça vous avez parfaitement raison

Je vous ai apporté des masques de protection
Et nous voilà sur les boulevards
A regarder voler les pigeons
Et vous qui ne m'écoutez pas
Mais pourquoi ne voulez-vous pas mon bras ?

Si vous voulez que je m'en aille
Je ne ferai aucune pagaille
Mais ce ne sera pas la solution
Pour consolider notre relation

Je vous avais apporté des masques de protection...

Marilou

Il se rêvait Van Gogh

Lorsqu'il était enfant, il avait trouvé dans la grande bibliothèque un livre d'images merveilleuses. Il y avait des champs de blé, des vergers, des chemins tortueux, des maisons un peu tordues, des tables et des chaises jaunes, des oiseaux noirs dans le ciel bleu et la nuit avec plein d'étoiles lumineuses.

Il en était fasciné et, dès qu'il le pouvait, entre deux devoirs et en oubliant les jeux, il passait des heures à feuilleter le livre.

Il commençait à peine à savoir lire et, un jour, il réussit à déchiffrer un mot, v-a-n et un peu plus loin g-o-g-h. Ça, c'était plus dur à relier, mais il comprit que c'était le nom du peintre. Et puis, il trouva la reproduction de son portrait par lui-même et il remarqua d'autres lettres sur le tableau : Vincent. Et ce fut une révélation ! Vincent! Ce prénom, il savait le lire et même l'écrire, on le lui avait appris à la maternelle, puisque c'était son prénom !

Quand il fut un peu plus grand, il demanda pour son anniversaire une boîte de peinture, « une vraie, maman ! Pas comme celle de l'école ! » Et ses parents, affectueux et attentifs, lui offrirent une petite boîte de tubes de peinture à l'huile avec son manuel. Il le dévora avidement. Il comprit les couleurs primaires et secondaires, le gras sur le maigre, il apprit qu'il fallait être prudent avec la térébenthine et jeter les chiffons imbibés dans un seau d'eau, comment tendre la

toile avec les clefs... Puis, comme il vivait à la campagne, ses parents lui achetèrent un petit chevalet d'extérieur pliable.

L'été de ses quinze ans, il se mit à parcourir les alentours, un grand chapeau de paille sur la tête, sa boîte de peinture en bandoulière et son chevalet sous le bras.

« Ne t'éloigne pas trop ! » lui disait sa mère. Mais lui ne tenait pas compte de ses recommandations. Il s'enfonçait dans les sous-bois, au bord des ruisseaux, il courait à travers champs, prenait des chemins inconnus. Il essayait de reproduire le soleil tamisé par le feuillage, les reflets dans l'eau. D'autres fois, il se mettait en plein soleil et, aveuglé par sa luminosité trop dure qui écrasait tous les reliefs, il peignait à grands coups de brosse les champs de blé, la terre labourée, un vieux mur, une ferme au loin, un pigeonnier. Il revenait ivre de chaleur et de joie, heureux du travail accompli.

Il avait aussi découvert les bouquets tourmentés et éclatants de Van Gogh. Alors, les jours de pluie, tôt le matin, il allait cueillir quelques fleurs dans le jardin et il peignait le bouquet dans sa chambre. Ou bien, il s'installait devant un miroir et esquissait son visage à grands traits. Ou encore, il obligeait sa mère à demeurer immobile, « encore un peu, s'il te plaît ! » et commençait un croquis qu'il reprenait plus tard à l'huile.

Comme les vacances semblaient courtes pour notre peintre amateur passionné ! A l'école, il remplissait ses cahiers de dessins en cachette.

Puis vint la fin de sa scolarité. Il s'inscrivit aux Beaux-arts, lui si timide. Sa mère l'avait encouragé à le faire, car sa passion et sa fougue étaient intactes.

Les journées de bizutage passées, il arriva en cours bourré d'espoir, avide d'apprendre, les yeux encore éblouis des tableaux de Vincent. Sa joie d'être là dans le Saint des Saints de l'Art fut de courte durée.

« Tu vas me mettre de côté toutes ces idées préconçues et vieillottes. Nous ne sommes plus à la garderie ! Tu peux ranger tes couleurs et tes pinceaux, espèce de Van Gogh ! Vous allez tous prendre une feuille et me dire ce que le mot Art signifie pour vous. Et ne venez pas me parler des peintres que vous aimez ! »

Mais dans sa tête, une petite voix lui disait : « Oui, mais Van Gogh, c'est l'initiateur de la peinture contemporaine ! » Oui, mais aux Beaux-arts, on ne dessinait plus.

Brigitte L.

Le 11 mai 2020, et après ?

Coronavirus réduit, dé-confiner-vous !
C'est reparti, sortez de chez vous !
Portez vos masques, à distance de protection !
Reprise de vos manques, retour aux distractions !
Gardez le lien entre vous, mais ce n'est pas encore
Le moment de se prendre par la main.
Prenez soin de vous.

Jacques L.

« Sans contact » hier et aujourd'hui

Sans contact ?

Payer sans contact ; ça va plus vite, c'est pratique et les plus critiques y voyaient surtout, encore hier, une incitation à la consommation, toujours plus, toujours plus facile ! Une pièce supplémentaire à l'ensemble des équipements prévus pour nous isoler les uns des autres - portables, écouteurs, télétravail - nous entraînant dans la dérive de l'individualisme forcené !

Sans contact physique : aujourd'hui, ma foi, et pour combien de temps (?), moins de contact il y a, mieux ça va.

C'est vivement recommandé !

Alors, jeune-fille d'hier, toi, tu savais !

Claudine H.

Elena va partir

Elena va partir, elle le sent. Elle ne sait pas exactement quand, mais, comme la sève monte dans les plantes au printemps, c'est pour bientôt, c'est vital pour elle.

Une envie de paysage de campagne, de petits chemins à travers champs ou ombragés dans les bois. Ses yeux veulent voir, ses narines ressentir les fleurs des champs, l'humidité du matin, ses oreilles entendre le chant des oiseaux.

Un élan la pousse, rien ne l'intéresse vraiment dans cette actualité politico-médiatique, tout lui paraît superficiel, il est grand temps de retrouver l'essence des choses, le sens de la vie.

Un besoin de sentir ses jambes fourbues après la marche tout le jour durant, avec ce sentiment d'épuisement et de béatitude à la fois.

Ses pieds fourmillent de mille sensations : chaud, froid, et le bonheur le soir de se déchausser après une bonne douche pour rendre à ses orteils une liberté bienfaitrice.

Pourquoi s'encombrer d'un tas de choses ? Le minimum de vêtements, un carnet, une ou deux crèmes réparatrices, le tour est joué, Elena veut se libérer.

Les rencontres faites de hasard et d'heureuses nécessités, les discussions informelles autour d'une grande table le soir au gîte, elle veut les revivre.

Ne devoir rien à personne, n'écouter que soi, suivre ses propres convictions, choisir le long chemin plein de charme, mais aussi de dénivelés, ou prendre le raccourci qui nous mettra rapidement sur le gîte de la prochaine étape.

S'étonner de retrouver une vitalité chaque jour plus intense, comme ragillardie par l'effort, le vent, la liberté, le pas affermi de jour en jour.

Croiser un renard, apercevoir une biche en plein élan, un lapin qui détale, des papillons qui annoncent la chaleur, des petits escargots collés au pic en bois de la clôture des prés, un âne amical qui s'avance vers elle ou des moutons curieux qui accourent en troupeau : tous ses amis les bêtes, elle veut les retrouver, les voir en vrai et plus dans des documentaires sur Arte.

Sentir l'eau fraîche sur son visage, boire à la fontaine, croquer dans un abricot bien mûr, manger sa tomate sur le bord du chemin, Elena en salive.

Retrouver les sensations de l'enfance, la liberté, le jour sans fin, les découvertes dans le jardin, s'émerveiller de tout et de rien. Oui, elle veut revivre sa tendre jeunesse.

C'est décidé son sac est quasi prêt, Elena part demain.

Bénédicte F.

Elle monte ou elle descend ?

Elle monte ou elle descend ? Si je me pose là, il va sans doute falloir que je bouge. Le sable est mouillé ici, donc elle est descendue et elle remonte... Je ne sais plus. Mince ! Ma serviette est mouillée aussi. Je vais me mettre sur le sec. Elle semble

loin. Pour aller me baigner, je vais devoir faire des kilomètres. Les gens sont petits là-bas. J'espère qu'elle est bonne parce que, avec ce vent, je vais me les cailler en remontant. Cela me rappelle quand ma grand-mère m'attendait au bord de l'eau avec une sorte de peignoir en éponge, où je ne passais que la tête, et je devais me changer dessous. Enlever mon maillot de bain et remettre mon slip sans que mes pieds pleins de sable le touchent. C'était en Bretagne. Je préfère le sable aux galets. Quand le vent souffle, il s'envole sur ma serviette, dans mon assiette de taboulé ou sur ma peau huilée. Je ressemble à un poisson pané. Sur les galets, je suis tranquille de ce côté-là. Par contre, j'ai mal au dos et je ne sais jamais comment m'installer. Il y a toujours un petit galet mal placé. Il faut apporter une chaise de camping et je ressemble à un pépé. Mais j'aime le bruit du ressac sur les galets.

Pourquoi tous les pas vont vers la mer ? Les gens se baignent avec un temps pareil ? Je vais aller voir. Peut-être qu'ils se promènent seulement ou qu'ils ramassent des coquillages ? Je vais prendre mon sac et ne laisser que ma serviette. Je garde mon tee-shirt, je l'enlèverai au bord de l'eau. Avec toute la Salvetat que j'ai bue à midi, il faut vraiment que je me trempe jusqu'au ventre. Vite. Un petit footing. Attention aux sables mouvants, aux coquillages, aux cerfs-volants, aux trous laissés par les pelles des enfants... Heureusement qu'il n'y a pas de chars à voile ! Vite. Elle est vraiment très basse aujourd'hui. Ce sont les grandes marées ? La pleine lune ? J'approche. Il y a plus d'eau et de monde. Vite. La mer et le vent. La Salvetat. Enfin la voilà. Elle remonte finalement. J'y vais. Mais... Mais... Où vais-je poser mon sac et mon tee-shirt ?

Jean-Luc T.



Les grands horizons



Danièle T.